EDUCATION
COMPLETTE,
OU ABRÉGÉ DE
L'HISTOIRE
ANCIENNE.

EDUCATION COMPLETTE,

OU ABRÉGÉ DE

L'HISTOIRE ANCIENNE.

MELÉ DE

GEOGRAPHIE ET DE CHRONOLOGIE,

A l'Usage de la FAMILLE ROYALE *de feu*

S. A. R. *la Princesse de* GALLES.

PAR Mme LE P. DE BEAUMONT.

TOME SECOND.

Nouvelle Edition, Revue & Corrigée avec Soin.

A LONDRES.

Chez F. WINGRAVE, dans le Strand.

1810.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ANCIENNE.
SUITE DE LA
SECONDE PARTIE.

Leçon LI.

Suite de l'Histoire des Grecs.

D. Quel peuple déclara la guerre aux Achéens l'an 3782 ?

R. Les Etoliens, qui habitoient entre la Macédoine & le Péloponnese.

D. Quelles étoient les mœurs de ce peuple ?

R. Il vivoit de brigandage & avoit beaucoup de valeur.

D. Que firent les Etoliens après la mor d'Antigone ?

R. Ils attaquerent les peuples du Péloponnese, qui vivoient alors dans l'indolence.

D. Qui s'opposa aux Etoliens?

R. Aratus: mais il fut battu.

D. Que fit Aratus après sa défaite ?

R. Il engagea Philippe, roi de Macédoine, à secourir les Achéens.

D. Que fit Cléomene, lorsqu'il apprit en Egypte ce qui se passoit dans la Grece?

R. Il demanda à Ptolémée la permission d'y retourner.

D. Obtint-il cette permission ?

R. Non ; au contraire, il fut enfermé.

D. Quelle résolution prit-il ?

R. Ayant inutilement essayé de soulever le peuple, il mourut en desespéré, & le roi fit périr sa famille.

D. Qu'arriva-t-il à Sparte lorsqu'on apprit la mort de Cléomene ?

R. On élut deux rois.

Les habitans du Péloponnese s'étant endormis dans le sein de la paix & de la mollesse, les Etoliens profiterent de cette disposition pour les attaquer. Achéus se mit à la tête des Achéens ; mais, ayant été battu, il fut contraint de recourir à Philippe. Ce prince, n'avoit que dix sept ans, & son oncle, qui connoissoit le mérite d'Aratus, l'avoit prié de se charger de former ce jeune prince, & le lui avoit envoyé. Aratus avoit eu pour ce prince toutes sortes de considération & avoit gagné sa confiance ; quelques nuages avoient obscurci cette bonne intelligence. Les courtisans, qui craignoient la vertu d'Aratus, trouverent le moyen de le rendre suspect à Philippe ; mais ce prince,

ayant découvert leurs artifices, punit sévérement ceux qui avoient su lui en imposer, & redonna toute sa confiance à Aratus, heureux s'il se fut toujours conduit par les conseils de ce grand homme!

Cependant Cléomene, qui étoit en Egypte, ayant appris ce qui se passoit en Grece, crut l'occasion favorable pour remonter sur le trône; &, comme le roi d'Egypte lui refusa les secours que son père lui avoit promis, il se borna à lui demander la permission de se retirer avec sa famille. Sosibe, qui étoit alors ministre, fit entendre au roi qu'il étoit également dangereux d'assister ce prince, & de le laisser partir, après lui avoir refusé du secours; & par son conseil Cléomene perdit la liberté. Ce prince, dans sa prison, se laissa aller à une mélancolie qui dégénéra en desespoir. Aidé de ses amis, il essaya de soulever la ville, &, n'ayant pas réussi dans ce dessein, ils se tuerent les uns & les autres. Ptolémée fit perdre la vie à toute la famille du roi de Sparte.

RÉFLEXIONS.

1. Les princes n'ont qu'un seul moyen de fermer la bouche à la calomnie, c'est de punir séverement les calomniateurs, comme fit le jeune Philippe. Ces sortes de gens sont les plus grands ennemis des rois & des personnes puissantes. Ils s'attaquent à tous les gens de bien; & ne les écartent

qu'afin de corrompre à coup sûr le cœur du maître.

2. Il est des maux desesperés, dont on ne doit point tenter la guérison. Tels étoient ceux de Sparte. Cléomene & Agis n'avoient point fait cette réflection, & n'étoient point excusabies d'employer la violence contre leurs citoyens. Un prince prudent tolere, en gémissant, les abus qu'il ne sauroit corriger, sans risquer un bouleversement plus pernicieux à l'état que le mal qu'il voudroit guérir.

Traits à raconter.

1. *Sentimens des Etoliens à l'égard des Romains.* 2. *Mort de Cléomene & de sa mere.*

Leçon LII.

D. Les Lacédémoniens se joignirent-ils à Philippe contre les Etoliens?

R. Ils l'avoient promis, mais ils ne tinrent pas parole, & embrasserent le parti des Etoliens.

D. Comment Philippe se comporta-t-il dans cette guerre?

R. Il remplit tous les devoirs d'un grand capitaine, & d'un fidele allié.

D. Qui étoit favori de Philippe?

R. Appelle, qui avoit été son tuteur, &

qui abusoit de son crédit auprès du prince.

D. Quelles étoient les vues d'Appelle ?

R. D'anéantir la liberté des Achéens, & il vint à bout d'y faire entrer le prince.

D. Que fit Appelle pour faire réussir ses desseins ?

R. Il accusa Aratus d'avoir trahi le roi.

D. Qu'arriva-t-il de cette accusation ?

R. Aratus fut justifié, mais le calomniateur ne fut pas puni.

D. Que fit Appelle lorsqu'il vit que le roi avoit rendu sa confiance à Aratus ?

R. Il s'attacha à faire échouer les desseins du roi.

D. Réussit-il dans cette entreprise ?

R. Non : le roi remporta de grands avantages, en suivant les conseils d'Aratus.

Philippe, s'étant rendu à l'assemblée des Achéens, qui se tenoit à Corinthe, on y examina les forces de la ligue contre les Etoliens, auxquels les Lacédémoniens se joignirent. Dans la premiere campagne, Philippe donna d'heureux présages de ce qu'il seroit un jour, ou plutôt de ce qu'on devoit espérer qu'il seroit, car il s'en faut bien que sa vie répondit à ces commencemens. Il étoit alors doux, affable, plein d'égards pour ses alliés. Ces qualités le faisoient adorer des Achéens, qui le regardoient comme leur protecteur. Jusques-là, il s'étoit contenté de ce titre : mais Ap-

pelle, ſon favori, lui fit naître l'envie de devenir leur maître. Aratus eut aſſez de crédit pour parer ce coup, & ſe fit par-là un ennemi mortel du favori, qui eut recours à la calomnie. Malgré le foible de Philippe pour Appelle, il eut l'équité d'entendre Aratus. Celui-ci, en ſe juſtifiant, fut remis dans les bonnes graces du roi : mais il eut la douleur de voir Appelle, reconnu pour calomniateur, continuer à captiver le prince. Cet indigne miniſtre, enragé de ne pouvoir parvenir à détruire Aratus, tourna ſes mauvais deſſeins contre ſon maître. Deux hommes, qui avoient la principale autorité, entrerent dans ſes vues ; mais l'un d'eux ayant manqué à deſſein une entrepriſe de grande importance, le roi ſoupçonna leur manœuvre, & ſuivit abſolument les conſeils d'Aratus. Celui-ci, comme nous l'avons remarqué, étoit plus propre à concevoir de grands deſſeins qu'à les exécuter. Sa prudence, jointe à la valeur de Philippe, rendit ce prince redoutable à ſes ennemis, qu'il vainquit. On reproche à Philippe, de n'avoir pas uſé de ſa victoire avec aſſez de modération. L'horreur qu'il avoit conçue contre les Etoliens, à cauſe des violences qu'ils avoient exercés, le porta à détruire juſqu'à leurs temples.

Reflexions.

I. Si chacun étoit placé ſelon ſes talens,

les affaires du prince en iroient bien mieux. Tel, comme Aratus, est excellent pour le conseil qui gâte tout, quand il s'agit d'autre chose que d'un coup de main. La grande attention des princes doit être de connoître les bonnes & les mauvaises qualités de ceux qui les servent, pour pouvoir mettre chacun d'eux dans les emplois qui leur conviennent.

2. Les grands connoissent souvent la scélératesse de ceux qui les approchent: mais, lorsqu'ils sont nécessaires à leurs plaisirs, ils s'étourdissent sur leur compte, & craignent de pénétrer jusqu'au fond de leur corruption, de peur d'être obligés de s'en défaire. Philippe manqua être la victime d'une pareille foiblesse; mais beaucoup d'autres ont été moins heureux que ce prince, & n'ont pas eu, comme lui, un Aratus, capable de réparer par sa bonne conduite les maux que leur causent la perfidie de leurs favoris.

Traits à raconter.

1. *Léontius, ami d'Appelle, fait manquer la prise de la ville de Palée, place importante.* 2. *Maniere dont on faisoit les breches en ce tems-là.* 3. *Mégaléas, autre créature d'Appelle, insulte Aratus, & est puni.*

LEÇON LIII.

D. QU'ETOIT-IL arrivé à Sparte pendant l'expédition de Philippe contre les Etoliens ?

R. La ville étoit en proye à pluſieurs tyrans, qui la déſoloient.

D. Que firent ceux de la cabale d'Appelle contre Philippe ?

R. Ils firent révolter les ſoldats, mais Philippe les remit dans le devoir.

D. Où étoit alors Appelle ?

R. A Chalcis, où il diſpoſoit avec une pleine autorité des affaires de la Macédoine & de la Theſſalie.

D. Quel traitement reçut Appelle lorſqu'il vint trouver le roi ?

R. Il fut mal reçu, & le roi ne lui laiſſa que peu d'autorité.

D. Quelle fut la fin de ce miniſtre ?

R. Le roi le fit mourir avec ſon fils.

D. Qui engagea ce prince à accorder la paix aux Etoliens ?

R. La nouvelle de la défaite des Romains par Annibal, l'an 3787.

Auſſitôt qu'on eut appris à Sparte la mort de Cléomene, on penſa à remplir le trône, & l'on élut deux rois, l'un deſquels acheta les ſuffrages par une ſomme aſſez modique. Depuis ce tems, on ne vit plus à Sparte nulle ombre de justice. Les ephores furent maſſacrés : les rois, détrônés, chaſ-

ſés, employerent la violence pour ſe maintenir ſur le trône, & il ſembloit qu'en aboliſſant les loix de Lycurgue, Antigone avoit eteint dans tous les cœurs l'amour de la liberté.

Cependant les fauteurs d'Appelle ne s'occupoient qu'à ſuſciter des affaires à Philippe. Ils profiterent de l'abſence de ce prince, pour exciter une ſédition parmi les ſoldats. Le roi de Macédoine l'appaiſa par ſa préſence, & ſa prudence l'engagea à traiter les mutins avec douceur, car il s'en falloit de beaucoup, que ce prince ne fût maître dans ſes états. Les principaux officiers, & ſurtout Appelle, s'étoient arrogés toute l'autorité. Ce dernier étoit à Chalcis, d'où il régiſſoit la Macédoine & la Theſſalie, faiſant tout en ſon nom, & ne parlant du roi que comme d'un enfant. Philippe n'ignoroit pas ſa conduite, mais un reſte de reſpect pour un homme qui avoit été ſon gouverneur & ſon tuteur l'empêchoit de le pouſſer à bout ; il ſe contentoit de ſe méfier de ceux qui compoſoient la cabale de ſon favori, & ne perdoit aucune occaſion de les mortifier : mais, comme je l'ai dit, il n'étoit point maître ; &, ayant fait enpriſonner l'un d'eux, ſous prétexte de vingt talens qu'il devoit, les ſoldats eurent la hardieſſe de lui demander les raiſons de ſon empriſonnement, & le forcerent de lui rendre la liberté en payant l'amende. Sur ces entrefaites, Appelle

ſe rendit auprès du roi, pour fortifier ſon parti ; mais, malgré la pompe avec laquelle ſes créatures affecterent de le recevoir, le roi, qui vouloit abſolument ſecouer le joug, lui ôta la liberté de l'approcher comme auparavant, & l'exclut de ſon conſeil & de ſa table. Auſſitôt la foule qui l'environnoit ſe diſſipa, & ſes ſeul complices lui demeurerent attachés. Quelque tems après, le roi, ayant connu par des lettres qu'il intercepta, qu'Appelle étoit d'accord avec ſes ennemis, le fit mourir avec ſon fils, & fit auſſi mourir les conjurés.

Les Etoliens, battus de tous côtés, ſoupiroient après la paix, ſurtout depuis la mort d'Appelle : pluſieurs peuples s'intéreſſerent pour eux, & Philippe, qui d'abord ne cherchoit qu'à faire naître des occaſions de continuer la guerre, vint auſſi à deſirer la paix. Voici ce qui lui fit changer de ſentiment. Il apprit que les Romains avoient perdu une grande bataille contre Annibal, & cette nouvelle réveilla l'ambition de Philippe. Plus voiſin d'Italie que les rois d'Egypte & de Syrie, les affaires des Romains demandoient toute ſon attention. Agelas le fit remarquer dans le conſeil qui ſe tint pour faire la paix. La guerre entre les Romains & les Carthaginois ne pouvoit finir que par la ruïne de l'une des deux nations, & les Grecs avoient tout à craindre de l'ambition de celle qui demeureroit victorieuſe. Il leur

importoit donc de ſe tenir étroitement unis, pour réſiſter à ceux dont on ne pouvoit ignorer les vues, & qui prétendoient à l'empire du monde. A ces vues générales, qui engageoient tous les Grecs à ſouhaiter la paix, Philippe en joignoit de particulieres. Démétrius de Phares, que les Romains avoient détrôné, lui remontroit ſans ceſſe, que rien n'étoit plus digne de lui que la conquête d'Italie. Il lui remontroit la facilité de cette entrepriſe, dans un tems où les Romains étoient affoiblis, par la perte d'une grande bataille ; & ces conſeils, qui flattoient le penchant du prince, le déterminerent à s'unir à Annibal, comme nous le verrons dans la leçon ſuivante.

Réflexions.

1. Un miniſtre, favori du prince, attribue à ſon mérite les honneurs qu'on lui prodigue: un revers de fortune lui dévoile les cœurs ; à peine ſoupçonne-t-on le refroidiſſement du prince à ſon égard, qu'on l'abandonne. Tout le monde ſe fait une fête de pouvoir lui marquer librement le mépris qu'on a pour lui. Il eſt peu de ſiecles qui ne nous donnent quelques exemples propres à confirmer cette vérité ; mais il eſt rare que les courtiſans en profitent pour bien uſer de la faveur.

2. Philippe, dans une grande jeuneſſe, eſt habile dans l'art de diſſimuler ſes reſſen-

timens : il sçait donner des bornes à la colere que devoit lui inspirer la conduite d'Appelle, & attend pour le faire périr des preuves certaines de sa trahison. Un prince doit accorder la vérité & la franchise avec une prudente dissimulation. Ces vertus ont chacune leurs droits qu'il faut conserver, sans quoi il s'expose à devenir criminel, ou malheureux : criminel, si sa dissimulation dégénere en fourberie ; malheureux, si par une franchise excessive, il fournit des armes à des sujets mal intentionnés.

Traits à raconter.

1. *Insolence d'Appelle dans sa prospérité ; sa disgrace & sa mort.*

Leçon LIV.

D. Qu'arriva-t-il aux ambassadeurs que Philippe envoyoit à Annibal, l'an 3788?

R. Ils furent pris par les Romains, & le roi de Macédoine fut obligé d'envoyer une autre ambassade.

D. Qu'arriva-t-il à Philippe, après s'être emparé de la ville d'Orique en Epire ?

R. Il se laissa surprendre par les Romains, & fut obligé de retourner en Macédoine avec ses troupes désarmées.

D. Cette mauvaise fortune rabattit-elle l'orgueil de ce prince ?

R. Au contraire, elle aigrit son esprit & de retour en Grece il ravagea les terres des Messéniens.

D. Aratus étoit-il encore à la cour de ce prince ?

R. Indigné de sa mauvaise conduite, Aratus s'étoit retiré.

D. Que fit Philippe pour se venger de sa retraite ?

R. Il lui fit donner un poison lent, dont il mourut.

D. Ce prince borna-t-il sa cruauté à la mort d'Aratus ?

R. Non, il fit perdre la raison au fils d'Aratus, dont il avoit deshonoré l'épouse.

D. Quel peuple s'unit aux Romains contre Philippe, l'an 3793 ?

R. Les Etoliens.

D. Quel parti prirent les Lacédémoniens ?

R. Machanidas, tyran de Sparte, se déclara pour les Etoliéns.

D. Quel fut le succès de cette guerre ?

R. Philippe remporta de grands avantages ; mais ils furent balancés par quelques défaites.

Trois batailles consécutives, gagnées par Annibal sur les Romains, déterminerent Philippe à s'unir avec lui. Il lui envoya donc des ambassadeurs, qui tomberent entre les mains des Romains, & qui s'en tirerent par un mensonge bien hardi. Ils furent moins heureux au retour, & furent pris

avec le traité qu'Annibal avoit fait avec Philippe. Ce prince fut donc obligé d'envoyer d'autres ambassadeurs, & ne put rien faire de cette année. Il passa l'hiver à faire construire des barques pour transporter ses troupes en Italie. Il s'empara de la ville d'Orique, & faisoit le siege d'Apollonie. Les Romains, à cette nouvelle, se hâterent de revenir à Orique, où Philippe n'avoit laissé qu'une foible garnison, & leur chef envoya un détachement pour secourir Apollonie, sous la conduite de Névius. Celui-ci trouva le moyen d'entrer dans la ville sans être apperçu ; &, profitant de la sécurité des Macédoniens, qui le croyoient bien loin, & qui avoient négligé toutes les précautions que la discipline exige, il tomba dans leur camp, où tout étoit endormi. Le roi se sauva à demi nud, vers ses vaisseaux ; mais, la flotte des Romains lui ayant fermé les issues, il fut obligé de les brûler, & ramena ses troupes par terre, nues & désarmées. Cet échec auroit dû rabattre l'orgueil dont ce prince étoit enivré, mais il ne fit que l'aigrir ; n'ayant pu réussir à surprendre les Messéniens, il leva le masque, & ravagea leurs terres. Aratus, qui avoit quitté la cour de Philippe depuis que ce prince avoit corrompu ses mœuers, blâma hautement son procédé à l'égard des Messéniens, & rompit avec lui : alors ce prince, oubliant ce

qu'il devoit à Aratus, lui fit donner un poison lent, qui le conduisit peu après au tombeau. Aratus n'ignora pas d'où partoit le coup, mais la plainte étoit inutile ; & d'ailleurs il avoit mérité ce traitement, en cédant à la jalousie qu'il avoit conçue autrefois contre Cléomene. Le fils d'Aratus fut traité encore plus cruellement que son père, Philippe lui ayant fait donner un breuvage qui le rendit furieux, & lui faisoit commettre les actions les plus horribles.

Les Romains ayant fait alliance avec les Etoliens, Philippe se prépara à marcher contre eux : le desespoir des Acarnaniens lui épargna la peine de combattre, les Etoliens n'ayant osé s'exposer contre des gens déterminés à périr. Mais l'arrivée des troupes Romaines ayant relevé leur courage, il se passa plusieurs actions, où Philippe eut l'avantage, à l'exception d'une fois où il fut battu. Ayant appris que les barbares ravageoient la Macédoine, il laissa deux mille cinq cents hommes aux alliés, & courut défendre son royaume.

RÉFLEXIONS.

1. Quelque triste que soit la fin d'Aratus on se sent peu disposé à le plaindre. Il avoit sacrifié à sa jalousie, son honneur & la liberté de son pays, il étoit juste qu'il porta la peine d'une faute qui entraîna la perte de la Grèce. Elle auroit été invinci-

ble, si les Spartiates se fussent unis aux Achéens sous un chef tel que Cléomene.

2. Les flatteurs corrompirent l'heureux naturel de Philippe : il est peu de princes qui évitent cet écueil ; ils n'ont point de plus grands ennemis que ceux qui nourrissent leur orgueil par de fades & de criminelles adulations.

Traits à raconter.

1. *Artifice des ambassadeurs de Philippe, pour se tirer des mains des Romains.* 2. *Paroles d'Aratus sur le genre de sa mort.* 3. *Désespoir des Acarnaniens.*

Leçon LV.

D. Qui fut appelé le dernier des Grecs?

R. Philopémen, qui étoit d'Arcadie.

D. Quel étoit le caractere de Philopémen?

R. Son caractere violent & emporté le rendoit plus propre aux vertus guerrieres qu'aux politiques.

D. Qui obligea les Romains à laisser respirer les Grecs, dans les années 3798 & 3799?

R. La nécessité de se défendre contre Annibal.

D. Qu'arriva-t-il pendant ces deux années?

R. Philopémen fut nommé général des Achéens, & les mena contre Machanidas, tyran de Sparte.

D. Quel fut le ſuccès de cette guerre ?

R. Les Achéens furent vainqueurs par l'habileté de leur général, & le tyran fut tué.

D. Sparte recouvra-t-elle ſa liberté par la mort du tyran ?

R. Non ; Nabis, qui lui ſuccéda, fut pire que lui.

D. Que fit-il pour perpétuer ſa tyrannie ?

R. Il bannit les plus illuſtres citoyens, & remplit la ville de ſatellites, qui étoient les miniſtres de ſes cruautés.

D. Comment ſe terminerent les guerres dont nous venons de parler ?

R. Par une paix générale, qui ne fut pas de longue durée.

Philopémen ayant été élu général des Achéens, s'appliqua à réformer les abus qui régnoient parmi les peuples de la ligue. Ayant réuſſi dans ce deſſein, il mena ſes troupes contre le tyran de Sparte. Celui-ci, après avoir mis en déroute une partie des troupes de Philopémen, ſe mit à pourſuivre les fuyards. Philopémen qui avoit conſervé ſon ſang-froid, profita de ſon imprudence pour rétablir ſes affaires, & il remporta une victoire que la mort du tyran rendit complette. Cette victoire ne rendit pas la liberté aux Spartiates. Nabis, plus cruel que Machanidas, lui ſuccéda, & jeta les fondemens d'une tyrannie qui dura long-tems.

Cette année, 3800, les Étoliens, ne recevant point de ſecours des Romains, firent avec Philippe une paix particuliere, qui fut ſuivie d'une paix générale, dont les deux partis avoient un égal beſoin, les Romains voulant tourner toutes leurs forces contre les Carthaginois, & Philippe pour mettre ordre aux affaires de ſon royaume. Comme Philopémen va jouer un grand rôle dans notre hiſtoire, il eſt à propos de le faire connoître.

Philopémen étoit né en Arcadie dans le Péloponneſe. Son père ayant rendu de grands ſervices à un nommé Caſſandre, celui-ci, par reconnoiſſance, ſe fit le tuteur & le gouverneur du jeune pupille; il lui procura les ſoins de deux philoſophes, qui lui inſpirerent l'amour de la patrie, & le formerent au gouvernement de la république & au maniement des affaires. Ce jeune homme prit Epaminondas pour ſon modele; mais s'il imita ſes vertus guerrieres, il ne put parvenir à imiter ſa douceur & ſes autres vertus morales. Dès ſa jeuneſſe il n'aimoit que la guerre, & ne s'appliquoit volontiers qu'aux exercices propres à former un bon ſoldat. Il étoit très bien formé pour la lutte, & ſes amis lui conſeilloient de s'appliquer à cet exercice; mais, ayant appris que les athletes étoient obligés de garder un grand régime pour conſerver leurs forces, il n'eut plus que du mépris pour des

exercices incompatibles avec la profeſſion des armes. Ayant ſervi dans ſa jeuneſſe, il étoit toujours le premier & le dernier au combat; dans ſes momens de loiſir, il s'occupoit d'exercices propres à rendre ſon corps robuſte, & menoit pour cela une vie très dure, cultivant lui-même une fort belle terre qu'il avoit. Tout ce qu'il gagnoit à la guerre, il l'employoit en armes, en chevaux, ou à payer la rançon de ſes concitoyens qui avoient été pris à la guerre. Il aimoit la lecture, mais il n'aimoit que les livres qui pouvoient corriger les mœurs, ou augmenter le courage, eſtimant peu les livres qui ne ſont que pour l'amuſement. Nous avons vu comment Philopémen, étant encore jeune, procura la victoire à Antigone: ce prince eſſaya vainement de l'attacher à ſon ſervice, par les offres les plus avantageuſes; Philopémen n'étoit pas d'humeur à s'aſſujétir aux pénibles devoirs qu'exige la qualité de courtiſan. Il fut en Crete, qui fut pour lui une excellente école, & il s'y acquit une telle réputation, qu'étant revenu chez les Achéens il fut fait général de la cavalerie, où il rétablit la diſcipline militaire; il changea leurs armes, & leur fit ſecouer le joug des puiſſances étrangeres. Ayant remarqué le goût des Achéens pour le luxe, il deſeſpéra de les corriger, & ne s'attacha qu'à leur faire changer d'objet, en leur inſpirant l'ardeur de ſe diſtin-

guer par leurs armes & leurs équipages de guerre. Cette ardeur paſſa juſqu'aux femmes, qui n'étoient plus occupées qu'à travailler aux armes de leurs époux. Tel étoit Philopémen, ſous lequel la république Achéenne acquit une nouvelle gloire, & qui fut appelé le dernier des Grecs, comme Brutus le dernier des Romains.

Réflexions.

1. Les princes doivent apprendre de l'exemple de Philopémen à mépriſer les exercices qui ne conviennent point à leur naiſſance ; & à faire choix des livres propres à leur inſpirer la connoiſſance & l'amour de leurs devoirs. Ils doivent apprendre encore, qu'on ne parvient guere à déraciner les penchans favoris d'une nation ; & qu'il faut avec prudence, en lieu de chercher à les détruire, s'en ſervir pour les porter à des choſes bonnes & utiles.

Traits à raconter.

1. *Cruauté de Nabis, tyran de Sparte.* 2. *Sentimens des grands hommes, ſur la magnificence des armes.*

Leçon LVI.

Suite de l'hiſtoire de ce qui ſe paſſoit en Aſie.

D. Quelles furent les guerres qu'Antiochus entreprit, après avoir réta-

bli l'ordre dans son royaume, l'an 3729?

R. Il marcha contre Arsace, roi des Parthes.

D. Quel fut le succès de cette guerre?

R. Antiochus fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand capitaine, mais il fut forcé de faire la paix.

D. Contre qui porta-t-il ensuite ses armes?

R. Contre celui qui régnoit alors dans la Bactriane, auquel il fut aussi obligé d'accorder la paix.

D. Qu'étoit-il arrivé en Egypte, l'an 3800?

R. Ptolémée Philopator étoit mort, à trente-sept ans, usé de débauches.

D. Que devint Agathoclée, concubine de ce prince?

R. On la fit mourir avec toute sa famille.

D. Qui succéda au roi d'Egypte?

R. Ptolémée Epiphane, qui n'avoit que cinq ans.

D. Que firent les rois de Syrie & de Macédoine, contre ce jeune prince?

R. S'étant ligués pour lui enlever son royaume, Antiochus s'empara de la Célé-Syrie & de la Palestine.

Antiochus, après avoir rétabli l'ordre dans son royaume, tourna ses vues vers l'Orient, & résolut de remettre sous son obéissance les provinces qui s'étoient révoltées sous ses prédécesseurs. Pendant plu-

ſieurs années que dura cette guerre, il fit voir beaucoup de prudence, de valeur, & de courage. Il remporta d'abord de grands avantages ſur Arſace, qui s'étoit fait roi des Parthes, & lui enleva la Medie, dont il s'étoit auſſi emparé ; mais il avoit affaire à un prince que les mauvais ſuccès n'étoient pas capables d'abattre. Arſace, réduit à l'extrémité, trouva des reſſources dans ſon courage, & força Antiochus à écouter des propoſitions d'accommodement. Il ne fut pas plus heureux dans la Bactriane, & il fallut ſe réſoudre à céder ces belles provinces aux conditions les plus avantageuſes qu'il put obtenir. Enſuite il paſſa le Caucaſe, & renouvella l'alliance avec les rois du pays. Il fut viſiter, au ſortir de là, les provinces de ſon empire, & revint à ſa ville d'Antioche au bout de ſept ans. Il apprit là la mort de Ptolémée Philopator, & les troubles qui avoient ſuivi cette mort en Egypte. Agathoclée, concubine de ce prince, cacha ſa mort le plus long-tems qu'elle put, pour donner le tems à ſes parens d'emporter l'or & les plus précieux meubles du palais. Le frère de cette malheureuſe eſpéroit avoir la régence ſous un prince qui n'avoit que cinq ans, & dont il s'étoit rendu maître ; mais on le lui enleva, & cet indigne favori fut mis à mort avec ſa famille.

Ptolémée, qui, encore enfant, ſuccéda à ſon père, fut ſurnommè Epiphane. An-

tiochus, roi de Syrie, & Philippe, roi de Macédoine, avoient paru attachés à Philopator pendant ſa vie, mais à peine fut-il mort, qu'ils ſe liguerent pour dépouiller le jeune Epiphane; & Antiochus, ayant pris le premier les armes, ſe rendit maître de la Célé-Syrie & de la Paleſtine. Philippe fut moins heureux contre les Rhodiens, aux-quels Attale, roi de Pergame, ſe joignit; ſes mauvais ſuccès ne furent pas capables d'abattre ſon courage, mais ils exciterent ſa mauvaiſe humeur, qu'il déchargea même ſur les choſes inanimées, & ſur celles qui étoient regardées alors comme ſacrées, détruiſant les temples, & briſant les ſtatues des dieux. Il fut plus heureux dans la Thrace, & aux environs, où pluſieurs villes ſe ſoumirent à lui, & prit la ville d'Abyde, ſituée ſur l'Helleſpont, dont il ſe rendit maître, malgré la réſiſtance deſeſpérée que firent les habitans.

RÉFLEXIONS.

1. La plupart des liaiſons des hommes ne ſubſiſtent qu'autant que leurs intérêts ne s'y oppoſent pas, comme nous le voyons par l'exemple des rois de Syrie & de Macédoine, qui ne rougiſſent point d'attaquer un enfant, dont ils euſſent dû faire gloire d'être les protecteurs. Soyons délicats ſur nos liaiſons, mais ſoyons le encore d'avantage, ſur le choix de nos amis. Une ſociété

fondée sur la vertu est hors d'atteinte ; mais il n'y a que celle-là sur laquelle on puisse compter.

La colere dégrade un homme & le met au rang des animaux les plus féroces. Les princes sont plus sujets à ce défaut que les autres hommes, parcequ'ils se persuadent follement qu'on ne peut leur résister sans crime, quelles que soient les choses qu'ils exigent. Qu'ils apprennent de l'exemple de Philippe à éviter cet excès. Ils doivent faire la guerre en princes, & non en brigands, & se garder de décharger leur ressentiment sur les choses inanimées.

Traits à raconter.

1. *Les Dames d'Arsincé vengent la mort de leur maîtresse.* 2. *Artifice d'Agathoclée: sa mort.* 3. *Désespoir des habitans d'Abyde.*

Leçon LVII.

D. Que firent les Egyptiens, pour conserver le royaume à leur jeune prince, l'an 3803?

R. Ils supposerent que son père l'avoit mis sous la protection des Romains.

D. Ceux-ci accepterent-ils la tutelle?

R. Oui, & ils firent notifier aux deux rois la qualité qu'ils avoient acceptée.

D. Quel étoit le nom de l'ambassadeur que les Romains envoyerent à Philippe?

R. Emile, qui malgré ſa jeuneſſe lui parla avec beaucoup de fermeté.

D. Qui implora auſſi la protection des Romains ?

R. Les Athéniens, que Philippe faiſoit aſſiéger.

Les miniſtres de la cour d'Egypte allarmés de la ligue qu'avoient fait les deux rois, contre leur jeune prince, envoyerent une ambaſſade aux Romains, & leur déclarerent que le feu roi avoit mis Epiphane ſous la protection de leur république. Rome venoit alors de terminer la ſeconde guer Punique, & ne cherchoit qu'une occaſion favorable pour abaiſſer la puiſſance de Philippe, qui lui donnoit de l'ombrage. Les Romains accepterent donc la tutelle ; &, l'ayant fait notifier aux deux rois, leur déclarerent qu'ils traiteroient en ennemis tous ceux qui entreprendoient de nuire à leur pupille. Attalle, les Athéniens, & les Rhodiens, avoient auſſi imploré le ſecours des Romains. Emile, ambaſſadeur de ces derniers, fit ſavoir à Philippe, qu'il ne pouvoit conſerver la paix avec eux, qu'en ceſſant d'attaquer leurs alliés. Philippe, loin de ſe rendre à leur priere, fit aſſiéger la ville d'Athènes, qui fut ſecourue par les Romains.

RE'FLEXIONS.

Les Romains font ici un rôle bien reſpectable. Quoi de plus glorieux pour un

prince & pour une nation, que de prendre en main la défenſe des opprimés. La vertu des Romains leur attira la confiance de toutes les nations & leur valut enfin l'empire du monde, qu'ils ne perdirent que lorſqu'ils dégénérerent de leurs mœurs ſimples & vertueuſes.

Traits à rapporter.

Converſation de Philippe & d'Emile.

LEÇON LVIII.

D. QUE firent les Romains & Philippe au commencement de cette guere, l'an 3804 ?

R. Ils tâcherent chacun d'attirer les Etoliens dans leur parti.

D. Y réuſſirent-ils ?

R. Non, les Etoliens demeurerent neutres dans le commencement.

D. Quel fut le ſuccès de cette guerre ?

R. Les Romains ayant remporté pluſieurs avantages, les Etoliens ſe joignirent à eux.

D. Quels alliés les Romains débaucherent-ils à Philippe ?

R. Les Achéens : mais Philippe demeura maître de Corinthe & d'Argos.

D. Que faiſoient les Athéniens contre Philippe ?

R. Ils prononçoient contre lui des décrets & des malédictions.

D. Antiochus prit-il part à cette guerre ?

R. Il étoit occupé à recouvrer ce que les Egyptiens lui avoient enlevé.

Les Etoliens, se voyant recherchés des deux partis, attendirent l'évenement pour se déclarer ; &, voyant les divers avantages que les Romains avoient remportés sur Philippe, ils se rangerent de leur côté. Le roi de Macédoine n'oublia rien de ce qu'on pouvoit attendre d'un grand capitaine ; mais le courage & la bonne fortune des Romains l'emporterent. D'ailleurs les cruautés, la mauvaise foi, & les crimes de Philippe lui débaucherent ses alliés & grossirent le parti des Romains. Ces peuples envoyerent des deputés à l'assemblée des Achéens ; qui, craignant d'avoir sur les bras les forces des Romains, & celles de Nabis, tyran de Sparte, se joignirent aux premiers. Les Athéniens, délivrés de la crainte de Philippe par le secours de Rome, firent éclater leur haine contre ce prince, & donnerent décrets sur décrets pour rendre son nom odieux. C'étoit alors les seules armes qui leur restoient. Philippe, en employa contre eux de plus réelles, ravageant les environs d'Athènes, & n'épargnant pas même les tombeaux, contre lesquels il exerça sa rage. Antiochus, de son côté, étoit occupé à réparer ses pertes ; les Egyptiens ayant pro-

fite de ſon abſence pour lui enlever la Paleſtine. Comme il reconnut qu'il n'avoit point de plus fidelles ſujets que les Juifs, il en fit un cas particulier, & confirma leurs privileges.

RE'FLEXIONS.

1. Un prince ne peut aſſez travailler à ſe faire une bonne reputation, elle lui eſt ſouvent plus utile qu'une groſſe armée. Les alliés de Philippe l'abandonnerent autant par horreur pour ſa mauvaiſe conduite, que par la crainte des armes des Romains.

Traits à raconter.

1. *Hiſtoire d'une bataille que gagnent les Romains par la faute des Macédoniens, qui s'étoient amuſé à pourſuivre les fuyards.* 2. *Colere des Athéniens contre Philippe ; occaſion de la guerre que ce prince leur faiſoit.* 3. *Perplexité des Achéens touchant l'alliance avec les Romains.* 4. *Menaces d'un père à ſon fils.*

LEÇON LIX.

D. QUI commandoit les troupes Romains en Grece, l'an 3809 ?

R. Quintius Flaminius.

D. Qu'eſt-ce que Philippe fit demander à ce conſul ?

R. Une entrevue pour traiter de la paix.

D. Quel fut le ſuccès de cette entrevue ?

R. On envoya de part & d'autre de s'ambassadeurs à Rome.

D. Cette ambassade produisit-elle la paix ?

R. Non : car on vouloit que Philippe abandonnât toute la Grece.

D. Que fit alors Philippe ?

R. Il mit la ville d'Argos en dépôt entre les mains de Nabis, tyran de Sparte.

D. Quel usage Nabis fit-il de la confiance de Philippe ?

R. Il la trahit, fit la paix avec les Romains, & une trêve avec les Achéens.

D. Que fit Quintius ensuite pour fortifier son parti ?

R. Il y fit entrer les Béotiens ; mais sa joie fut troublée par la mort d'Attale.

D. Faites le portrait d'Attale.

R. Il remplit parfaitement tous les devoirs d'un prince & d'un particulier.

Quintius ayant été continué dans le commandement de l'armée Romaine en Grece, Philippe lui fit demander une entrevue pour traiter de la paix. Il fut aisé de voir qu'il ne cherchoit qu'à gagner du tems pour retenir les villes qu'il avoit en Grece : il finit par s'en rapporter aux Romains, & leur envoya des ambassadeurs. On leur demanda en plein sénat si Philippe étoit disposé à rendre les villes Grecques qu'il retenoit, &, comme ils répondirent qu'ils n'avoient point d'instructions sur ce sujet, on ne voulut point les entendre ; & on laissa la liberté

à Quintius de faire la paix ou la guerre. On ne pensa plus donc qu'à combattre des deux côtés ; &, comme la ville d'Argos étoit trop éloignée de Philippe pour la garder commodément, il la laissa entre les mains du tyran de Sparte, qui y commit toutes sortes de cruautés. Nabis n'avoit cette ville qu'en dépôt ; au lieu de répondre à la confiance de Philippe, il s'en servit pour faire une alliance avantageuse avec les Romains, mais il ne voulut jamais y comprendre les Achéens, & on eut bien de la peine à le faire consentir à leur accorder une treve de quelques mois. Attale, roi de Pergame, qui étoit dans l'armée de Quintius, l'engagea à le suivre chez les Béotiens, & comme ils furent à l'assemblée de ce peuple, accompagnés de troupes, personne n'osa s'opposer à l'alliance qu'ils proposoient. Attale, âgé de soixante & dix ans, se laissa emporter par son zele pour les Romains, & parla avec tant de vehémence, qu'il tomba en foiblesse. On le transporta peu après à Pergame, où il mourut. Il laissa quatre fils, Eumene, Attale, Philétere, & Athénée.

Philippe & les Romains ne demandant qu'à combattre, on en vint bientôt à une bataille. On y fit de part & d'autre de grandes actions ; mais enfin la victoire demeura aux Romains, & les Etoliens contribuerent beaucoup à la leur faire rempor-

ter. La justice qu'on leur rendoit sur cet article les rendit insolens, ils pillerent le camp des vaincus sans attendre les troupes Romaines, & Quintius, que cette premiere action avoit déja refroidi à leur égard, ne put entendre sans indignation qu'ils s'attribuoient tout l'honneur de cette journée. Il eut dû dissimuler son ressentiment, il le laissa un peu transpirer, ce qui lui aliéna les Etoliens, & peu de tems après causa leur défection, du moins a-t-on lieu de le présumer ainsi.

REFLEXIONS.

1. Un des plus grands malheurs de la guerre, c'est qu'elle engage les plus gens de bien à tolérer des injustices : nous en avons un exemple dans les Romains, qui ne rougissent point de s'unir à un tyran détesté des hommes, parceque cette union étoit favorable à leurs affaires.

2. Il faut en certaines occasions dissimuler les ressentimens les plus justes, & cette prudence est surtout nécessaire dans les personnes qui commandent : elles doivent fermer les yeux sur les petites choses, & ne pas exciter leurs inférieurs à persévérer dans leurs fautes, en les relevant mal-à-propos.

Traits à raconter.

1. *Penchant de Philippe pour la raillerie.*

2. Eloge d'Attale, roi de Pergame. 3. Sages précautions de Philippe après ſa défaite.

LEÇON LX.

D. QUE fit Philippe après ſa défaite ?
R. Il fit demander une entrevue à Quintius.
D. Que prétendoient les Etoliens ?
R. Que Philippe fut chaſſé de ſon royaume.
D. Quintius ſuivit-il leur ſentiment ?
R. Non, Philippe étant convenu de ſe remettre à la diſcrétion du ſénat, il lui accorda une trêve de quatre mois.
D. Que décida le ſénat par rapport à Philippe ?
R. Il lui donna la paix, & nomma dix commiſſaires pour régler avec Quintius les affaires de la Grece.
D. Que conclurent les dix commiſſaires ?
R. Ils rendirent la liberté à toutes les villes Grecques.
D. Que fit encore Quintius en faveur des Grecs ?
R. Il rétablit parmi eux la concorde, & les ſeuls Etoliens furent mécontens.

Quintius, ayant accordé à Philippe une trêve de quelques jours, & une entrevue que ce prince avoit demandée, les Etoliens, qui jugeoient du général Romain par eux-mêmes, publierent qu'il s'étoit laiſſé cor-

rompre par argent. Ces bruits injurieux ne purent obliger Quintius à changer de conduite, & dans une assemblée des alliés il représenta que les Romains n'étoient point en usage d'accabler ceux qu'ils avoient vaincus. Philippe ayant promis de s'en remettre à la décision du sénat, il lui accorda une trêve de quatre mois. Les parties intéressées envoyerent des ambassadeurs à Rome, & le sénat condamna Philippe à ne conserver que quelques félouques & une seule galere, à rendre la liberté à toutes les villes Grecques, à payer une somme considérable, & une autre moins forte en forme de tribut. Il accepta ces conditions, & donna son fils Démétrius en ôtage, & le sénat nomma dix commissaires pour travailler à régler avec Quintius les affaires de la Grece. On ne peut exprimer la joie des Grecs, lorsqu'ils apprirent par la voix d'un hérault que les Romains ne retenoient aucunes de leurs villes. Les seuls Etoliens ne partagerent point l'allégresse publique, & ne pouvoient pardonner à Quintius la paix qu'il avoit procuré au roi de Macédoine. Cette paix étoit pourtant le chef-d'œuvre de sa prudence ; il prévoyoit qu'Antiochus, à qui les exploits venoient de faire donner le surnom de Grand, ne tarderoit pas à porter la guerre en Europe ; il devoit donc, comme il le fit, se débarrasser d'un ennemi tel que Philippe, pour donner le moyen

aux Romains de tourner toutes leurs forces contre le roi de Syrie.

Réflexions.

1. Une des qualités les plus néceſſaires à un homme en place, c'eſt la fermeté. Il doit mépriſer les diſcours malins qu'on fait ſur ſa conduite, comme le fit Quintius, qui, ſans s'embarraſſer des interprétations qu'on faiſoit de ſes actions, ne penſoit qu'à faire réuſſit une paix qu'il prévoyoit être néceſſaire au bien de la république.

2. C'eſt par la clémence & la juſtice qu'on aſſure la durée d'un empire, comme nous le voyons par l'exemple des Romains, à qui ces vertus acquirent l'empire du monde.

Traits à raconter.

1. *Quintius rend la liberté aux Grecs ; leur reconnoiſſance pour ce grand homme.*

Leçon LXI.

D. Les conjectures de Quintius par rapport à Antiochus ſe trouverent-elles juſtes ?

R. Oui, ce prince fit aſſiéger pluſieurs villes Grecques dans l'Aſie Mineure, & s'étoit rendu maître d'une partie de la Thrace l'an 3808.

D. Que firent alors les Grecs d'Aſie ?

R. S'étant mis ſous la protection des Romains, ces derniers envoyerent une ambaſſade à Antiochus.

D. Quel fut le ſuccès de cette ambaſſade ?

R. Elle ne fit qu'irriter les parties, & l'on ſe prépara à la guerre des deux côtés.

D. Qui obligea Antiochus à quitter l'Europe ?

R. Un bruit qui ſe répandit de la mort de Ptolémée Epiphane.

D. Qui ſe mit ſous la protection d'Antiochus ?

R. Annibal, qui encouragea le roi de Syrie à faire la guerre aux Romains.

D. Que faiſoient les Romains en Grece l'an 3809 ?

R. Ils aſſiégerent Sparte, & forcerent Nabis de rendre la liberté à Argos, & à pluſieurs autres villes.

D. Que fit Quintius avant de ſortir de la Grece ?

R. Il demanda & obtint la liberté de tous les Romains qui étoient eſclaves dans la Grece.

Ce que Quintius avoit prévu arriva. Antiochus, à qui ſes ſuccès ne permettoient plus de former que de grands deſſeins, paſſa l'Helleſpont, ſe rendit maître d'une partie de la Thrace, & fit aſſiéger pluſieurs villes Grecques dans l'Aſie Mineure. Celles-ci s'adreſſerent aux Romains, qui embraſſerent avec joie cette occaſion d'ar-

rêter les progrès d'Antiochus, & lui envoyerent une ambassade. Le roi de Syrie trouva fort mauvais que les Romains se mêlassent de ses affaires ; ainsi cette ambassade ne fit qu'aigrir les esprits. Pendant cette négociation, il courut un bruit que le roi d'Egypte étoit mort, & Antiochus se crut maître de ce royaume & partit sur le champ, mais il apprit en chemin que ce bruit étoit faux ; voici ce qui y avoit donné lieu. Scopas, l'Etolien, qui étoit à la tête des troupes étrangeres, la plupart de sa nation conspira contre Ptolémée Epiphane, & l'eût détrôné s'il n'eut perdu le tems en délibérations. Sa conspiration étant découverte, il fut mis à mort avec ses complices, & Ptolémée fut déclaré majeur. Tant que ce prince se conduisit par les conseils de son ministre Aristomede, tout alla bien ; mais, ayant fait mourir ce fidele & habile sujet, dont la vertu l'embarrassoit, tout le reste de son regne ne fut plus qu'un desordre continuel.

Les Romains, ayant soupçonné Nabis, tyran de Sparte, de quelque intelligence avec Antiochus, Quintius reçut ordre de lui faire la guerre, s'il refusoit de rendre la liberté à la ville d'Argos. Toutes les villes Grecques s'empresserent de joindre leurs forces à celles des Romains. On fit le siege de Sparte, & Quintius fut sur le point de s'en rendre maître : mais un des capi-

taines de Nabis ayant mis le feu au quartier de la ville, où les Romains étoient entrés, il fallut en sortir. On avoit parlé de paix ; & Nabis, reduit à l'extrêmité, fut reduit à l'accepter aux premieres conditions qu'on lui avoit offertes. Ces conditions dimnuoient la puissance de Nabis ; mais on lui laissoit la tyrannie, & on n'avoit point parlé du retour des bannis. Les Etoliens ne perdirent pas cette occasion de décrier la conduite de Quintius, mais ce dernier se justifia dans une assemblée générale des alliés, & leur fit voir qu'il eut été dangereux d'entreprendre la ruïne entire du tyran, qui auroit peut-être entraîné celle de Sparte. Il avertit aussi les alliés qu'il alloit retourner à Rome, mais qu'auparavant il feroit sortir les garnisons Romaines de quelques villes où il y en avoit encore. Il leur représenta le bonheur qu'ils alloient goûter sous la protection d'un peuple qui s'étoit fait son libérateur, & les conjura de profiter de ce bienfait en vivant entre eux dans une parfaite union. Ils reçurent ces avis comme ceux d'un bon père, & promirent à Quintius de ne s'écarter en rien des loix pleines de sagesse qu'il leur avoit données. L'abondance de leurs larmes prouva mieux l'attachement qu'ils avoient pour lui que leurs paroles, & ce jour fut celui d'un triomphe plus flateur pour Quintius que celui qu'on lui accorda. Les esclaves Romains, à qui les Grecs avoient

rendu la liberté, firent un des plus beaux ornemens de ce second triomphe.

RÉFLEXIONS.

1. La vertu & les talens d'un ministre fidele peuvent suppléer à l'incapacité du prince, mais il faut que ce dernier ait assez de lumieres pour connoître le besoin qu'il a d'un tel ministre, & il est bien rare qu'un esprit borné convienne du défaut de ses talens. J'ai oui dire que *Louis XV.* dit à M. le Maréchal Comte de *Saxe*, en l'abordant, lorsqu'il fit sa premiere campagne : *M. le Comte, je viens apprendre sous vous à commander une armée.* Sa conduit répondit à ses paroles, & ce trait, ce me semble, suffit pour faire connoître à la postérité le jugement & le bon sens de ce prince. Que Ptolémée eut été heureux, s'il eut eu autant de confiance en Aristomede ; il eût évité les desordres affreux qui désolerent ensuite son royaume.

2. Il est de la prudence de pallier des maux dont on ne pourroit entreprendre la guérison que par des moyens trop violens ; & un prince doit imiter la conduite de Quintius, au risque de voir blâmer sa conduite, comme on fit celle de ce général.

Traits à raconter.

1. *Scopas conspire contre le roi d'Egypte ; ce que c'étoit que Scopas.* 2. *Impiété d'un*

de ses complices nommé Dicéarque. 3. Nabis fait massacrer 80 *hommes de qualité dans la ville d'Argos. 4. Artifice de Quintius pour obliger les alliés à accorder la paix à Nabis. 5. Il demande aux Grecs la liberté des Romains captifs dans leur pays.*

LEÇON LXII.

D. QUELLE ville Nabis fut-il condamné à remettre en liberté ?

R. La ville d'Argos, que Philippe lui avoit donné en dépôt.

D. Qui chercha à susciter des ennemis aux Romains ?

R. Les Etoliens, qui envoyerent des ambassadeurs à Nabis, à Philippe, & à Antiochus, pour les engager à s'unir contre Rome.

D. Lequel de ces trois princes commença la guerre.

R. Nabis, qui fut battu par Philopémen.

D. Que fit Quintius, qui étoit retourné en Grece ?

R. Il n'oublia rien pour mettre les Etoliens dans leur tort, en leur offrant de les satisfaire sur les sujets de mécontentement qu'ils pouvoient avoir.

D. Comment répondirent-ils à ses avances ?

R. Avec hauteur, & ils déclarerent la guerre aux Romains.

D. Quelles résolutions prirent les Etoliens dans leur conseil secret ?

R. Il résolurent de s'emparer des villes de Démétriade, de Chalcis, & de Sparte.

D. Ces entreprises réussirent-elles ?

R. Ils s'emparerent de Démétriade.

D. Que leur arriva-t-il à Sparte ?

R. Ils tuerent Nabis, prirent la ville, qu'ils perdirent aussitôt par leur avarice.

D. Qui profita de leur imprudence ?

R. Philopémen, qui fit entrer Sparte dans la ligue des Achéens.

D. Que fit Antiochus l'an 3813 ?

R. Il passa en Grece avec peu de troupes, & fut nommé généralissime.

Les Etoliens ne partagerent point avec les autres Grecs la joie que leur avoit causé le rétablissement de la liberté dans la ville d'Argos, & ne penserent qu'à susciter des ennemis aux Romains. Ils solliciterent Nabis, Antiochus, & Philippe, à unir leurs forces contre ces redoutables ennemis. Ils ne reuisserent point alors auprès des deux rois, mais Nabis prit les armes, & arma quelques vaisseaux. Philopémen étoit alors général des Achéens. Grand capitaine sur terre, il ne connoissoit rien à la manœuvre qu'il falloit faire dans un combat naval ; il osa pourtant en risquer un où il eut du désavantage. Cet échec le corrigea de sa présomption sans l'abattre ; il attaqua Nabis par terre, & remporta une victoire complette, qu'il ne dût qu'à son habileté.

Les Romains, instruits des menées des

Etoliens, renvoyerent Quintius en Grece; il y trouva tous les peuples bien disposés en faveur des Romains, excepté les Magnetes, à qui leur magistrat avoit persuadé que les Romains vouloient les sacrifier à Philippe; mais Quintius, par sa prudence, ramena les esprits, & le magistrat fut obligé de se sauver. Ensuite il fut dans l'assemblée des Etoliens: ce n'est pas qu'il espéra de les ramener à la raison, mais il vouloit convaincre les autres Grecs de l'injustice de leur procédé. Il leur offrit vainement de les satisfaire sur les sujets de mécontentement qu'ils prétendoient avoir, ils ne l'écouterent pas, & conclurent en sa présence à faire la guerre aux Romains. Ensuite les Etoliens résolurent dans leur conseil privé de s'emparer par trahison des villes de Démétriade, de Chalcis, & de Sparte. Ils prirent la premiere de ces villes; la seconde, avertie de leurs desseins, se tint sur ses gardes. Quant à la ville de Sparte, ils s'en rendirent maîtres & la perdirent en vingt-quatre heures. Ils avoient attiré le tyran Nabis hors de la ville, ils le massacrerent, & toute de suite retournerent à Sparte pour s'emparer du palais du tyran; mais, au lieu d'assembler le peuple sur le champ, pour lui faire approuver ce qu'ils avoient fait, les chefs s'amuserent à chercher les trésors du tyran, & leurs troupes pillerent la ville, ce qui donna le tems aux Spartiates de prendre les

armes & de chasser les Etoliens. Philopémen, plus habile, profita du désordre, & engagea les Lacédémoniens à entrer dans la ligue des Achéens. Ce coup de maître augmenta sa réputation, & lui attira l'estime des Spartiates, qui, pleins de reconnoissance, ne purent pourtant se resoudre à recevoir les marques qu'ils vouloient lui en donner.

Thoas, un des chefs des Etoliens, pressoit extrêmement la guerre contre les Romains; il se rendit auprès d'Antiochus, & lui fit entendre qu'une victoire certaine l'attendoit en Grece; ce qui engagea ce prince à y passer avec peu de troupes: il fit de magnifiques promesses aux Etoliens; &, quoique les plus sensés de l'assemblée connussent fort bien que l'effet ne répondroit point aux paroles, le crédit de Thoas fit donner à ce prince la qualité de généralissime.

RÉFLEXIONS.

1. N'épargnons rien pour mettre nos ennemis dans leur tort, comme fit Quintius à l'égard des Etoliens: si nous ne réussissons pas à nous les réconcilier, nous aurons du moins la satisfaction de ne nous être pas attiré leurs mauvais traitemens.

2. Apprenons, de l'exemple de Philopémen, à ne point entreprendre des choses au dessus de nos talens; ou du moins soyons attentifs, comme lui, à profiter de nos

fautes, pour nos conduire plus ſagement dans la ſuite.

Traits à raconter.

1. *Moyens dont ſe ſervit Philopémen pour n'être jamais pris au dépourvu par les ennemis.* 2. *Les Magnetes reviennent de leurs préjugés contre les Romains.* 3. *Mort du tyran Nabis.*

LEÇON LXIII.

D. PAR où Antiochus commenca-t-il la guerre en Grece, l'an 3813?

R. Ayant voulu prendre Chalcis, il fut contraint de ſe retirer honteuſement.

D. Que fit-il enſuite?

R. Il eſſaya vainement d'engager les Achéens & les Béotiens à demeurer neutres.

D. Eut-il enfin quelque ſuccès?

R. Il ſe rendit maître de Chalcis & de l'Ile d'Eubée, mais ſans combattre.

D. Que firent les Romains avant que de commencer la guerre?

R. Ils tâcherent de ſe rendre les dieux favorables par des ſacrifices & des vœux.

D. Quel avis Annibal avoit-il donné à Antiochus avant la guerre?

R. De porter la guerre en Italie, mais les

flateurs empêcherent le roi de suivre ce conseil

D. Que fit Antiochus après avoir pris quelques villes en Thessalie ?

R. Il passa l'hiver dans les plaisirs, à l'occasion d'un mariage qu'il fit avec une fille sans naissance.

D. Qui commandoit les troupes Romaines ?

R. Le consul Acilius.

D. Que fit Antiochus lorsqu'il vit les ennemis s'approcher ?

R. Il se saisit du défilé des Thermopyles.

D. Comment les Romains le chasserent-ils de ce port ?

R. Un officier, nomme Caton, trouva le sentier par où Xerxès avoit passé autrefois.

D. Qu'arriva-t-il à Antiochus dans cette occasion ?

R. Blessé à la bouche d'un coup de pierre, il prit la fuite, & son armée suivit son exemple.

D. Que firent les Romains après cette victoire ?

R. Ils reprirent toutes les places dont Antiochus s'étoit rendu maître, & assiégerent Naupacte.

D. Qui fit accorder une trêve aux habitans de cette ville ?

R. Quintius ?

D. Que fit Philippe à la fin de cette campagne ?

R. Il envoya des ambassadeurs pour féliciter les Romains, & on lui rendit son fils Démétrius.

Antiochus, s'étant approché de Chalcis avec son armée, permit aux Etoliens de s'aboucher avec les habitans Les Etoliens le conjurerent de s'unir au roi de Syrie, qui ne prenoit les armes que pour être leur défenseur & leur rendre la liberté ; qu'au moins ils devoient demeurer neutres, & se conserver la liberté de se joindre aux vainqueurs. Les députés de la ville répondirent, qu'ils ne voyoient point à quel propos on leur parloit de protecteur & de liberté, puisqu'ils jouissoient de la derniere, & qu'ils n'étoient point opprimés ; qu'ils ne refusoient point l'amitié du roi, mais qu'ils ne feroient aucune alliance que du consentement des Romains. Comme Antiochus n'avoit point assez de troupes pour entreprendre le siege, il se retira honteusement, & tâcha d'engager les Achéens & les Béotiens à demeurer neutres. Il ne put rien gagner de ce côté là, & se consola par la prise de Chalcis & de toute l'Eubée. Mais il ne dut ses succès qu'aux intelligences qu'il avoit dans la ville ; & on ne doit pas faire grand cas d'une victoire remportée sans combat : Antiochus crut pourtant devoir se reposer sur ses lauriers ; &, après avoir pris quelques villes dans la Thessalie, il se rendit

à Chalcis, où il épousa la fille de son hôte & passa l'hiver dans les plaisirs.

Pendant qu'il perdoit ainsi son tems, les Romains se préparoient à la guerre, en tâchant de se rendre les dieux propices. Philippe & les autres alliés des Romains leur offrirent de l'argent, des vaisseaux, des troupes, & du bled. Ils n'accepterent que le bled, & encore à condition de le payer. Antiochus, ayant appris que le consul Acilius approchoit, n'eut que le tems de s'emparer des Thermopyles. Mais il commit la même faute que les Grecs du tems de Xerxès, & le consul, ayant envoyé Caton avec un détachment pour chercher un passage, ce dernier trouva celui qui avoit servi autrefois aux Perses, & tomba sur les ennemis, lorsqu'ils s'y attendoient le moins. Antiochus, ayant eu les dents fracassées d'un coup de pierre, tourna bride, forcé par la douleur: ses troupes le suivirent, & périrent dans les précipices, ou par le fer du vainqueur. Le consul reconnut qu'il devoit sa victoire à Caton; &, en l'envoyant annoncer cette nouvelle à Rome, il lui rendit toute la justice qu'il méritoit. Malgré la mauvaise conduite des Etoliens, le consul chercha à les regagner: mais, comme ils ne voulurent rien écouter, il leur prit la ville d'Heraclée & assiégea celle de Naupacte. La prise de cette ville eut entraîné la perte

de toute l'Etolie. Quintius, malgré les insolens discours que ces imprudens avoient faits sur son compte, s'intéressa pour eux, & leur obtint une trêve, pendant laquelle ils envoyerent des ambassadeurs à Rome.

Le mauvais succès d'Antiochus dans cette entreprise doit être attribué à la faute qu'il fit, en négligeant de suivre les conseils d'Annibal. Le conseil de ce prince les avoit approuvés, mais les flateurs lui représenterent qu'en suivant le plan d'Annibal, ce Carthaginois auroit l'honneur du succès ; le roi de Syrie fut assez foible pour se laisser surprendre à cette crainte puérile.

Reflexions.

1. Admirons la modestie & l'équité du consul Romain, qui ne craint point d'avouer qu'il doit sa victoire à l'un de ses officiers ; & apprenons, de l'exemple d'Antiochus, qu'un prince qui craint de partager avec son sujet l'honneur de la victoire court risque de ne jamais reussir dans ce qu'il entreprend, faute d'écouter de bons conseils.

Traits à raconter.

1. *Conseils qu'Annibal donne à Antiochus en deux diverses occasions.* 2. *Discours injurieux des Etoliens par rapport à Quintius.* 3. *Sa réponse aux belles promesses que faisoient les Etoliens au nom d'Antiochus.*

Leçon LXIV.

D. Où étoit Antiochus pendant qu'on battoit les Etoliens, l'an 3813?

R. A Ephese, ou ses flateurs lui disoient que les Romains n'oseroient l'attaquer.

D. Qui le tira de cette léthargie?

R. Annibal; & le conseil de ce prince décida qu'il falloit hazarder un combat naval.

D. Quel fut le succès de ce combat?

R. Les Romains furent victorieux.

D. Qui commanda les armées Romaines l'an 3814?

R. Deux frères, nommés Scipion.

D. Que fit Antiochus lorsqu'il apprit que les Romains se préparoient à passer en Asie?

R. Il hazarda une seconde bataille sur mer, qu'il perdit.

D. Que fit Antiochus après avoir perdu cette bataille?

R. Il retira ses troupes des villes de l'Hellespont, & les Romains, qui s'en saisirent, les trouverent pleines de munitions.

D. Que fit alors Antiochus?

R. Il fit demander la paix; mais il trouva les conditions qu'on lui imposoit trop dures, & donna une bataille, qu'il perdit.

D. Quel usage firent les Romains de leur victoire?

R. Ils donnerent la paix à Antiochus aux conditions qu'ils lui avoient offertes d'abord.

Annibal, ayant retiré Antiochus de l'assoupissement où ses flateurs l'avoient jeté, convint avec son conseil de hazarder un combat naval: le mauvais succès de ce premier combat ne l'empêcha pas d'en hazarder un second, qui ne fut pas plus heureux. Alors la tête tourna à ce prince: il n'avoit d'autre ressource que de défendre le passage de l'Hellespont; mais, au lieu de prendre ce parti, il fit sortir ses troupes des villes situées sur cet important passage, & ce fut avec tant de précipitation, qu'il y laissa toutes ses munitions. Par cette retraite les Romains eurent le passage libre; &, étant entrés en Asie, ils s'arrêterent quelque tems à Ilion, qu'ils regardoient comme leur berceau.

Antiochus alors se crut perdu, & voulut tenter d'obtenir la paix. Scipion l'Africain étoit resté en Asie, à cause d'une solemnité qui demandoit sa présence: ce fut à lui qu'Antiochus s'adressa. Son ambassadeur, voyant qu'il n'avoit pu rien obtenir dans l'assemblee, essaya de séduire Scipion par des promesses magnifiques, & surtout en lui offrant de lui faire rendre son fils, qui étoit prisonnier d'Antiochus. Scipion assura

l'ambaſſadeur, que comme particulier il promettoit à ſon maître une reconnoiſſance infinie, mais qu'il ne devoit rien attendre de lui comme homme public, & qu'il lui conſeilloit comme ami de ne point combattre. Antiochus, ayant appris par ſon ambaſſadeur qu'on exigeoit pour lui accorder la paix qu'il abandonnât tout ce qu'il poſſédoit en Aſie en deçà du Mont Taurus, réſolut de tout riſquer : mais auparavant il renvoya le fils de Scipion à ſon père. Celui-ci, qui ſervoit dans l'armée de ſon frère, fit dire au roi de Syrie, qu'il ne combattit point avant qu'il fût retourné au camp, car il étoit alors malade. Antiochus eut bien ſouhaité de ſuivre ce conſeil ; mais il ne put refuſer le combat. Il fut vaincu, forcé de repaſſer le Mont Taurus, & contraint de demander la paix une ſeconde fois. Scipion, qui fut ſon avocat, la lui fit obtenir aux mêmes conditions qui lui avoient été propoſées avant ſa défaite.

Les Romains ne ſe démentirent point après cette victoire, & rendirent la liberté aux Grecs d'Aſie, comme ils l'avoient rendue aux Grecs d'Europe.

RÉFLEXIONS.

1. On eſt tenté, au premier coup d'œil, d'admirer la modération des Romains, mais elle n'étoit qu'apparente. Dans les vues de ce peuple pour la monarchie univerſelle, il

convenoit d'abaisser les rois; &, dans les secours que les Romains accorderènt aux Grecs, leurs desseins n'étoient pas de les rendre libres, mais de diminuer la puissance de Philippe & d'Antiochus. La politique n'a que de fausses vertus; il n'appartient qu'à la religion d'en inspirer de réelles & de permanentes.

Traits à raconter.

1. *Réception que fit Philippe aux deux frères Scipion.* 2. *Fourberie des Etoliens pour obtenir la paix.*

LEÇON LXV.

D. QUE firent les Romains, l'an 3815?

R. Ils accorderent la paix aux Etoliens.

D. Quel changement arriva-t-il alors à Sparte?

R. Ses murs furent démolis, le reste des loix de Lycurgue furent abolies, & elle fut asservie sous la ligue Achéenne.

D. Comment mourut Antiochus, l'année 3817?

R. Ayant pillé le Temple de Jupiter Bélus, il fut assommé par le peuple avec sa suite.

D. Quel étoit le caractree de ce prince?

R. Il étoit humain, libéral, & vaillant:

mais il manqua de conduite les dernieres années de sa vie.

Les Etoliens, effrayés de la chûte d'Antiochus, se hâterent de demander la paix, qu'on eût bien de la peine à leur accorder, tant on étoit rebuté de leur mauvaise foi; mais les Romains se laisserent toucher par les prieres des ambassadeurs de Rhodes & d'Athènes. Fulvius, qui étoit consul cette année, fut obligé de se transporter dans le Péloponnese pour accommoder les affaires des bannis de Sparte; voici de quoi il s'agissoit.

Ceux qui avoient été bannis par les tyrans de Sparte n'avoient point été rappelés à la mort de Nabis, & s'étoient établis dans des bourgs & des châteaux, d'où ils inquiétoient les Spartiates. Ceux-ci tomberent la nuit sur un de ces bourgs; &, quoiqu'ils en eussent été chassés, on craignit la récidive. Les bannis se mirent sous la protection des Achéens, & ceux-ci demanderent aux Lacédemoniens qu'ils eussent à leur livrer les auteurs du trouble. Une proposition si hautaine révolta les Spartiates, & l'on prit les armes des deux côtés. Le consul leur commanda de mettre bas les armes, &, sans rien décider, dit aux deux parties, qu'ils eussent à envoyer des ambassadeurs à Rome. Comme le sénat vouloit ménager les Achéens & les Lacédémoniens, il rendit une réponse ambigue, que chacun interpréta à

ſa mode. Philopémen conduiſit ſon armée proche de Sparte ; &, ayant promis qu'on ne condamneroit perſonne ſans l'entendre, ceux qu'on avoit demandés ſortirent de la ville, accompagnés des plus illuſtres citoyens. Les bannis, qui s'étoient rendus à l'armée, ayant à leur tête celui à qui la couronne de Sparte appartenoit, commencerent par les inſulter. Dix-ſept furent tués ſur le champ, & ſoixante & trois furent condamnés le lendemain ſans avoir été entendus.

Antiochus avoit été condamné à payer de groſſes ſommes, & ſe trouvoit fort embarraſſé à les ramaſſer : ayant appris qu'il y avoit un tréſor conſidérable au temple de Jupiter Bélus, il prétendit que les habitans de la province où étoit ce temple s'étoient révoltés contre lui ; il s'y tranſporta, & en enleva des richeſſes immenſes. Cette impiété irrita tellement le peuple, qu'il ſe jeta ſur Antiochus, qui fut aſſommé avec toute ſa troupe. D'autres diſent qu'il fut tué par des officiers qu'il avoit maltraités, étant ivre.

RÉFLEXIONS.

1. Un prince doit ſurtout veiller ſur lui-même, pour ne ſe laiſſer jamais ſurprendre par le vin. Cette eſpece de débauche crapuleuſe l'avilit, & l'expoſe à commettre de mauvaiſes actions, qui n'ont que trop ſouvent les ſuites les plus funeſtes. Mais, pour

ne point tomber dans ce défaut, lorsqu'ils ont un âge mûr, ils doivent pratiquer la sobriété pendant leur jeunesse, car il n'y à presque point de retour à espérer pour ceux qui s'accoutument aux excès du vin dans leurs premieres années.

Traits à raconter.

1. *Modération d'Antiochus dans l'obéissance qu'il exigeoit de ses sujets, & son respect pour les loix.*

Leçon LXVI.

D. Qui succéda à Antiochus, roi de Syrie, l'an 3817 ?

R. Séleucus Philopator, qui vêcut dans l'obscurité & le mépris.

D. Pourquoi cela ?

R. A cause de la misere où les Romains avoient réduit cette couronne, & des grandes sommes qu'il falloit leur payer.

D. Que se passoit-il en Egypte, l'an 3820 ?

R. Les peuples, fatigués des excès de Ptolémée Epiphane, conspirerent contre lui.

D. Comment ce prince se tira-t-il de cet embarras ?

R. En prenant pour ministre Polycrate, homme de cœur & de tête.

D. Quelle conduite gardoient les Romains par rapport aux Grecs & à Philippe ?

R. Ils ſe rendirent arbitres des affaires des premiers, & diminuoient la puiſſance du dernier.

D. Quel effet produiſit cette conduite ſur l'eſprit de Philippe?

R. Elle réveilla ſa haine contre les Romains, & il ſe prépara à leur faire la guerre.

D. Que fit-il pour gagner du tems & amuſer les Romains?

R. Il envoya ſon fils Démétrius à Rome.

La république des Achéens ſous Philopémen acquit une telle réputation, que les rois s'empreſſerent à rechercher ſon alliance. Eumene, roi de Pergame, leur fit offrir de grandes ſommes, qu'ils refuſerent, parce-qu'il ſembloit aux Achéens qu'on devient eſclave de ceux de qui on reçoit. Les Romains extérieurement montroient beaucoup de déférence pour cette ligue, mais ils ne perdoient aucune occaſion de diminuer leur autorité, en s'attirant la connoiſſance des affaires. On ne voyoit en Grece que commiſſaires Romains chargés de régler les affaires, & à Rome, que des ambaſſadeurs Grecs qui alloient mendier les déciſions du ſénat. Quelque ſoin qu'apportaſſent les Romains pour cacher leurs vues ambitieuſes, une telle conduite étoit propre à les déceler; auſſi les Achéens ne furent pas leurs dupes. Appius s'étant rendu à leur aſſemblée pour terminer les différends qu'ils

avoient avec les Lacédémoniens, Lycortas, président du conseil, lui remontra avec beaucoup de liberté qu'il n'avoit pas plus de droit de se mêler de leurs affaires que les Achéens de donner des regles de conduite aux Romains: mais qu'ils s'appercevoient que la prétendue liberté qu'on leur avoit accordée étoit un esclavage réel. Le commissaire Romain n'eut rien à repliquer à ce discours, mais il fallut pourtant que les Achéens en passassent par sa décision.

Le roi de Macédoine n'étoit pas plus content des Romains que les Achéens. Malgré la fidélité avec laquelle il les avoit servi dans la guerre contre Antiochus, on ne perdoit aucune occasion de le mortifier. Il avoit des différends avec Eumene, roi de Pergame, & les Romains montroient pour ce dernier une partialité choquante. Ils déclarerent au roi de Macédoine qu'il falloit qu'il évacuât quelques places qu'il avoit en Thrace, & celui-ci, pour se venger, fit entrer la nuit dans une de ces villes des soldats, qui massacrerent un grand nombre d'habitans. Appius, chargé par les Romains des affaires de la Grece, reprocha cette action à Philippe, qui s'en excusa; &, comme le roi de Macédoine n'avoit pû s'empêcher de laisser échapper des plaintes sur les mauvais procédés qu'on avoit à son égard, il chercha le moyen de gagner du tems pour se mettre en état de se venger. Pour cela il envoya

son fils Démétrius à Rome, parcequ'il savoit que les Romains aimoient ce jeune prince, qui avoit été nourri parmi eux.

RE'FLEXIONS.

Philippe, ayant été forcé d'envoyer à Rome un nommé Cassandre, qui avoit présidé aux meurtres dont nous avons parlé, le fit empoisonner en chemin. Les gens qui se dévouent au crime pour servir la passion des grands doivent se souvenir de cet exemple. Ils sont sacrifiés tôt ou tard : le méchant hait bientôt le ministre de ses injustices, parcequ'il est maître de sa réputation ; &, pour s'affranchir de la crainte d'une indiscrétion de sa part, il ne balance point à lui ôter la vie.

Traits à raconter.

1. *Ptolémée Epiphane fait massacrer ceux qui avoient conspiré contre lui, malgré la parole qu'il avoit donnée de leur pardonner.* 2. *Discours d'Apollonius au sujet du présent qu'Eumene vouloit faire aux Achéens.* 3. *Discours de Lycortas.*

LEÇON LXVII.

D. QUELLE ville dans le Péloponnese se sépara de la ligue des Achéens l'an 3821 ?

R. La ville de Messene.

D. Qui causa la défection de cette ville?

R. Un nommé Dinocrate, contre lequel Philopémen marcha.

D. Qu'arriva-t-il à ce grand homme ?

R. Il fut pris & empoisonné : il avoit alors soixante & dix ans.

D. Que firent les Achéens lorsqu'ils apprirent sa mort ?

R. Ils le vengerent, & rendirent de grands honneurs à ses cendres.

D. Qui trahit l'honneur de la ligue Achéenne devant le sénat Romain ?

R. Un nommé Callicrate, qui par là gagna les bonnes graces des sénateurs.

D. Quelle année mourut Ptolémée Epiphane ?

R. L'an 3824. Ptoléiné Philométor, son fils, lui succéda à l'âge de six ans, & sa mère Cléopatre eut la régence.

Dinocrate, ayant engagé les Messéniens à se separer de la ligúe, chercha à s'emparer d'un poste avantageux proche de Messene. Philopémen, en ayant été averti, ne consulta que son courage ; &, quoiqu'il fût malade, monta sur le champ à cheval, & marcha contre Dinocrate avec un petit détachement, composé de l'élite des jeunes gens de Mégalopolis. Il enfonça d'abord les Messéniens, mais il leur vint du secours, ce qui rendit la partie trop inégale. Philopémen fit des prodiges de valeur, & balançoit la victoire ; mais, tout occupé à sauver les

jeunes gens qui l'avoient suivi, il tomba de son cheval, & fut dangereusement blessé à la tête. Les Messéniens, l'ayant pris, le conduisirent dans leur ville : tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans Messene furent touchés de compassion à la vue de l'état malheureux où ce grand homme étoit réduit. Les magistrats, qui avoient juré sa perte, la hâterent ; car ils craignoient les suites de cet attendrissement : ainsi ils lui firent donner du poison le même jour. Le bruit de sa mort plongea dans le deuil tous les Achéens. Ils se préparoient à porter le fer & le feu chez les Athéniens : mais Lycortas, qui venoit d'être élu général de leur ligue, se laissa toucher à leurs pleurs, & leur pardonna, à condition qu'ils livreroient les auteurs du meurtre de Philopémen : ils le promirent, & ne purent l'exécuter, car les coupables se donnerent la mort.

Lorsqu'on sut à Rome que les Achéens avoient heureusement terminé la guerre contre les Messéniens, on eut beaucoup d'égard pour les ambassadeurs de la ligue, dont on n'avoit pas paru faire grand cas jusqu'alors ; il s'agissoit de la ville de Sparte, & le sénat remit à la prudence des Achéens le sort de cette ville. Le conseil de la ligue décida que Sparte seroit reçue parmi les villes liguées ; mais on y ajouta que les bannis, qui avoient eu l'ingratitude d'accuser à Rome les Achéens, leurs libérateurs, se-

roient bannis de nouveau. Ceux-ci obtinrent des lettres de recommandation du sénat; &, quand ils les présenterent au conseil, les avis furent partagés; ce qui occasionna une nouvelle ambassade à Rome. Parmi ceux qu'on y envoya étoit Callicrate, qui, trahissant son ministere, fit entendre aux Romains qu'ils ne devoient point avoir tant de ménagement pour les Grecs; & que le seul moyen d'établir solidement leur autorité parmi eux étoit de soutenir le parti de ceux qui vouloient leur obéir sans réserve, & d'humilier, au contraire, ceux qui, sous pretexte de conserver leur liberté, se montreroient rebelles à leurs décrets. Le discours de Callicrate fit une plaie mortelle à la ligue; car les Romains profiterent de ses avis, & à l'avenir il n'y eut plus d'honneurs & de récompenses que pour les flateurs, & l'on prit à tâche de mortifier tous ceux en qui il restoit quelque amour pour la libérté.

RE'FLEXIONS.

1. A quel degré de bassesse l'ambition ne fait elle pas descendre ses esclaves! Callicrate veut dominer dans la ligue: pour y parvenir, il s'avilit devant tout un sénat, qui ne le combla d'honneur, que parcequ'on pouvoit sans conséquence lui donner une autorité dont on le reconnoissoit indigne.

2. Quand les honneurs sont le prix de la

trahiſon & de la flaterie, le moment de la décadence d'un empire ſe prépare. La conduite des Romains à l'égard de Callicrate montra non ſeulement qu'ils avoient dégénéré de leur premiere vertu, mais encore qu'on pouvoit regarder leur ruine comme prochaine.

Traits à rapporter.

1. *Circonſtances de la mort de Philopémen ; ſes obſeques ; procés qu'on intente à ſes cendres ; juſtice que lui rendent les Romains.* 2. *Cauſe de la mort de Ptolémée Epiphane.*

LEÇON LXVIII.

D. QUELLE fut l'occaſion d'une nouvelle ambaſſade que les Romains envoyerent à Philippe, l'an 3821 ?

R. Les plaintes que les voiſins de ſe prince portoient contre lui.

D. Qui accompagna ces ambaſſadeurs ?

R. Démétrius, fils de Philippe.

D. Philippe n'avoit-il que ce fils ?

R. Il en avoit un plus âgé, nomme Perſée, qui étoit né d'une concubine.

D. Quelle faute commit le jeune Démétrius ?

R. Il fit trop ſentir à ſon père la conſidération que les Romains avoient pour lui.

D. A quoi s'occupoit Persée & ses partisans ?

R. A rendre Démétrius odieux à son père.

D. De quoi l'accusa-t-il ?

R. D'avoir voulu l'assassiner, & d'être ami des Romains.

D. Comment mourut Démétrius ?

R. Calomnié par son frère, Philippe le fit empoisonner.

D. Quelle fut la conduite de Persée aprés la mort de Démétrius ?

R. Il méprisa la vieillesse de son père.

D. Philippe reconnut-il l'innocence de Démétrius ?

R. Oui : & ce prince mourut en regrettant Démétrius, & en maudissant Persée, qu'il deshérita.

Les voisins de Philippe, voyant que les Romains écoutoient avec plaisir les plaintes qu'on leur faisoit de ce prince, ne cessoient de l'accuser devant le sénat. Démétrius, qui étoit fort agréable aux Romains, excusa son père ; on promit d'oublier en sa considération tout le passé, & l'on renvoya ce jeune prince avec des ambassadeurs, qui devoient solliciter le roi à évacuer les villes de Thrace. Philippe frémit d'être forcé d'obéir à des ordres si contraires à ses intérêts, mais il n'étoit pas encore en état de faire éclater ses ressentimens. Il déchargea sa mauvaise humeur sur ses sujets, & exerça des cruautés atroces, qui acheverent de le

rendre odieux. Tous les Macédoniens formoient des vœux pour voir la fin de la vie d'un roi ſi cruel, & ſouhaitoient paſſionnément de voir Démétrius ſur le trône. Ce prince avoit de grandes qualités, mais peu d'expérience ; il ne ménageoit point aſſez la haine que ſon père avoit contre les Romains ; il les louoit ſans ceſſe, prenoit feu quand on les accuſoit, & faiſoit réguliérement ſa cour à leurs ambaſſadeurs. Perſée, ſon frère aîné, qui étoit bâtard, profita de ſon imprudence, & ne ceſſoit de faire remarquer à ſon père l'attachement que Démétrius avoit pour les Romains, par le ſecours deſquels il eſpéroit, diſoit-il, de monter ſur le trône. Lorſqu'il crut avoir ſuffiſamment aigri l'eſprit de ſon père, il accuſa ſon frère de l'avoir voulu empoiſonner & aſſaſſiner dans une fête publique. Philippe fit venir ſes deux fils, auxquels il fit un diſcours fort touchant, pour leur faire ſentir avec quelle douleur il voyoit leur haine : il permit à Perſée de parler le premier, & celui-ci mêla adroitement l'attachement de ſon frère pour les Romains avec l'accuſation de l'aſſaſſinat. Démétrius fut quelque tems ſans pouvoir parler, étant ſuffoqué par ſes larmes : ſon diſcours avoit toute l'ingénuité & la clarté qu'on pouvoit attendre d'une conſcience nette ; & Philippe, plus incertain que jamais ſur le fond de cette affaire, avertit ſes enfans, qu'il

jugeroit de leur innocence par leurs actions & non par leurs paroles. Il éloigna Démétrius, & Persée trouva le moyen de mettre auprès de son frère un homme qui lui étoit dévoué. Celui-ci s'insinua dans la confiance du jeune prince, qui lui confia le dessein qu'il avoit de fuir & de se retirer chez les Romains. Philippe, en ayant été averti par Persée, commença à soupçonner l'innocence de Démétrius; une lettre contrefaite, par laquelle il sembloit que ce malheureux prince avoit pris quelques mesures pour s'assurer la succession aux dépens de Persée, acheva de le perdre dans l'esprit de son père, qui le fit empoisonner. Deux ans après, Antigone, qui étoit un seigneur hai de Persée & fort attaché au roi, lui fit connoître l'innocence de Démétrius. Philippe eut bien souhaité le venger, mais Persée s'étoit mis en état de lui résister: il se borna donc à le maudire & à ne rien épargner pour lui faire perdre le fruit de son crime, en mettant Antigone sur le trône. Sa mort, qui arriva trop tôt, ne lui permit pas d'accomplir ce dessein.

RE'FLEXIONS.

1. Quelques services qu'un enfant ait rendus à son père, ou un sujet à son roi, il ne doit jamais s'en prévaloir. Celui qui fait sentir les obligations qu'on lui a, ou le besoin qu'on a de lui, devient suspect, & s'at-

tire souvent la haine de ceux qui lui auroient accordé de la reconnoissance, s'il n'eut pas paru l'exiger comme une dette.

2. Un roi, plus qu'un autre homme, doit agir avec une circonspection infinie, quand il s'agit de prononcer sur le sort d'un homme, qui a pour ennemi une personne puissante, intéressée à le perdre. Il doit supposer alors, que tous ceux qui l'environnent sont vendus à l'accusateur, & ne doit rien omettre pour éclaircir une vérité qu'on s'efforce de lui cacher.

Traits à raconter.

1. *Mort tragique de Poris, de sa femme, & de ses enfans, causée par la cruauté de Philippe.* 2. *Cérémonies qui se pratiquoient lorsqu'on faisoit la revue de l'armée chez les Macédoniens.* 3. *Elle donne occasion à Persée d'exécuter ses mauvais desseins contre son frère.* 4. *Persée suppose une fausse lettre pour perdre Démétrius.*

Leçon LXIX.

D. Comment mourut Seleucus, roi de Syrie ?

R. Il fut empoisonné par un de ses sujets, nommé Héliodore.

D. Qui lui succéda ?

R. Antiochus Epiphane.

D. Séleucus n'avoit-il point laissé de fils ?

R. Il en avoit un nommé Démétrius, âgé de douze ans, qu'il avoit envoyé à Rome.

D. Quel fut le caractère de ce prince ?

R. C'étoit un furieux, un insensé, & un impie.

D. Qui alluma la guerre entre l'Egypte & la Syrie ?

R. La demande que firent les régens du royaume d'Egypte, des provinces de Célé-Syrie, & de Palestine.

D. Qui exerçoit à Jérusalem la charge de souverain pontife l'an 3830 ?

R. Jason, qui avoit fait déposséder son frère, & qui causa des maux infinis aux Juifs.

D. Quel fut le succès de la guerre qu'Antiochus fit à son neveu, le roi d'Egypte ?

R. Après avoir remporté deux grandes victoires, il se rendit maître de Ptolémée Philométor & de son royaume.

D. Qu'arriva-t-il à Jérusalem sur un faux bruit de la mort d'Antiochus ?

R. Jason, qui en avoit été chassé, y rentra à main armée.

D. Que fit Antiochus, lorsqu'il apprit cette nouvelle ?

R. Il prit Jérusalem, y fit massacrer quatre-vingts mille hommes, entra dans le Sanctuaire, & pilla le Temple.

D. Que firent les Alexandrins lorsqu'ils vi-

rent Antiochus maître de leur roi Philométor ?

R. Ils mirent ſur le trône ſon frère Ptolémée Evergete.

D. Que fit le nouveau roi ?

R. Il engagea les Romains à le protéger contre Antiochus, qui aſſiégeoit Alexandrie.

D. Que fit Antiochus lorſqu'il vit que le ſiege traînoit en longueur ?

R. Il remit Philométor en poſſeſſion d'une partie de l'Egypte.

D. Quel étoit en cela ſon deſſein ?

R. De mettre les deux frères aux mains, pour les accabler lorſqu'ils ſe ſeroient affoiblis mutuellement.

D. Les deux frères donnerent-ils dans ce piege ?

R. Non : s'étant réconciliés, ils convinrent de régner enſemble.

D. Quel parti prit alors Antiochus ?

R. Il leva le maſque & rentra en Egypte avec une armée.

D. Qui le força à donner la paix à ſes neveux ?

R. Les Romains.

Onias, ſouverain pontife, gouvernoit les Juifs avec beaucoup de ſageſſe ; mais la paix dont ils jouiſſoient fut troublée par la perfidie d'un nommé Simon. Ce méchant homme, outré contre le grand prêtre, qui s'oppoſoit à ſes entrepriſes injuſtes,

fit ſavoir à Séleucus, roi de Syrie, qu'il y avoit des tréſors immenſes dans le Temple de Jéruſalem, & qu'il pouvoit ſe les approprier. Ce prince, qui avoit un grand beſoin d'argent pour payer les ſommes que les Romains avoient exigées de ſon père, envoya à Jéruſalem un nommé Héliodore; mais Dieu châtia ſeverement le miniſtre de ſon avarice, qui revint auprès de lui fort maltraité. Ce fut ce même Héliodore qui, à ſon retour, fit empoiſonner ſon maître & ſe rendit ſouverain de ſon royaume; mais il ne le conſerva pas long-tems: Antiochus, ſurnommé Epiphane, frère du feu roi, défit l'uſurpateur par le ſecours d'Eumene, roi de Pergame, & de ſon frère Attale, qui mirent Antiochus ſur le trône, l'an 3830, au prejudice du légitime héritier. Ce prince reçut une ſomme d'argent de Jaſon, frère du grand prêtre Onias, & lui donna la place de ſouverain pontife; mais quelque tems après Jaſon fut dépoſſédé par un concurrent qui paya cette place plus cher que lui, l'an 3831.

Cléopatre, régente d'Egypte, pour ſon fils Ptolémée Philométor, mourut cette année, & l'éducation du jeune prince fut confiée à un eunuque. Un nouveau régent, d'accord avec cet eunuque, demanda à Antiochus la reſtitution des provinces de Célé-Syrie & de Paleſtine, & ce prince, qui n'avoit nulle envie de les rendre, après

avoir amusé quelque tems le régent, entra dans l'Egypte, qu'il soumit en deux campagnes, à la réserve d'Alexandrie. Philométor ou fut pris ou se remit entre les mains d'Antiochus, son oncle, qui le traita fort bien, mais qui, sous pretéxte de soutenir son neveu, pilla l'Egypte. Voici ce qui lui servit de prétexte. Les Alexandrins, voyant leur roi au pouvoir de son ennemi, mirent sur le trône son cadet, qu'ils surnommerent Evergete, & bientôt après Cavergete (*). Antiochus refusa de connoître ce nouveau roi, & revint une troisieme fois en Egypte, pour remettre, disoit il, Philométor sur le trône, mais en effet pour s'en emparer. La résistance des Alexandrins, qu'il avoit assiégés, lui fit changer de batterie. Il rendit l'Egypte à Philométor, laissant les deux frères aux mains, bien résolu de les accabler, lorsqu'ils se seroient affoiblis l'un & l'autre. Philométor comprit son dessein; ce jeune prince avoit fait jusqu'alors un triste personnage; mais ce n'étoit pas faute de courage & de talens; ses bonnes qualités avoient été étouffées par la mauvaise éducation; les circonstances présentes les réveillerent. Il aima mieux s'accommoder avec son frère, & partager le trône avec lui, que de le voir envahir par son oncle. Antiochus, n'ayant plus de prétexte, leva le masque, & auroit peut-être accablé ses neveux, si les Romains

(*) Evergete veut dire bienfaisant, & Cavergete médisant.

ne l'eussent forcé à leur accorder une paix avantageuse.

RÉFLEXIONS.

Le plus ferme appui d'une couronne est l'union entre le roi & les princes de son sang. Ils doivent regarder comme des ennemis declarés ceux qui cherchent à les désunir, & ne doivent point craindre de sacrifier mutuellement quelque chose, pour s'entretenir dans une paix qui les rend redoutables à leurs ennemis.

Traits à raconter.

1. *Histoire d'Héliodore.* 2. *Mauvaise conduite d'Antiochus.* 3. *Persécution qu'il fait aux Juifs.* 4. *Fermeté des Ambassadeurs Romains, & hauteur du Sénat.* 5. *Basse flaterie des rois de Syrie & d'Egypte envers ce même Sénat.*

LEÇON LXX.

D. SUR qui Antiochus déchargea-t-il la mauvaise humeur où le mit la paix qu'il avoit été contraint de faire, l'an 3836?

R. Sur les Juifs, qu'il voulut contraindre à adorer les idoles.

D. Les Juifs obéirent-ils à ce commandement?

R. Plusieurs moururent dans les tourmens pour avoir refusé d'obéir.

D. Qui rétablit les affaires des Juifs?

R. Un nommé Judas Maccabée.

D. Que fit Antiochus lorsqu'il apprit le succès de Judas?

R. Il résolut d'exterminer les Juifs, & partit dans ce dessein

D. Que lui arriva-t-il en chemin?

R. Frappé de la main du Seigneur, il mourut dans des douleurs horribles.

D. Qui lui succéda?

R. Son fils âgé de neuf ans; il fut nommé ensuite Antiochus Eupator.

D. Qui eut la régence du royaume?

R. Philippe, frère de lait d'Antiochus.

Antiochus, outré de se voir arracher le royaume d'Egypte au moment qu'il s'en voyoit maître, déchargea toute sa fureur sur les Juifs. Il en fit massacrer un grand nombre, fit souiller le Temple du Seigneur, & les Juifs, pour éviter de tomber dans l'idolâtrie, n'eurent d'autre parti à prendre que la fuite ou la mort. Plusieurs scellerent de leur sang la fidélité qu'ils devoient à Dieu; un grand nombre se retirerent dans les déserts, où ils furent contraints de vivre de racines. Judas Maccabée, à la tête de ces derniers, osa attaquer les lieutenants d'Antiochus; &, malgré la supériorité de leurs troupes, les battit plusieurs fois, les chassa de Jérusalem, & purifia le Temple du

Seigneur. Antiochus étoit alors occupé à soumettre le roi d'Arménie, son vassal, qui s'étoit révolté, & à faire payer aux Perses des tributs qu'on n'étoit plus exact à lui remettre. Il voulut piller dans ce pays un temple où il y avoit de grandes richesses; mais il fut repoussé par les habitans, & se retira la rage dans le cœur. Elle augmenta lorsqu'il apprit le mauvais succès de ses armes dans la Judée, & dès lors il jura d'exterminer les Juifs, & partit dans ce dessein. Lorsqu'il étoit en chemin, il fut saisi d'une colique qui lui causa les plus violentes douleurs, ce qui ne rallentit point sa rage. Etant tombé de son char, il se meurtrit le corps; les vers le mangeoient tout vivant, & sa chair tomboit en pieces. Il reconnut alors la main du Seigneur, promit d'enrichir son Temple, de se faire Juif, & d'aller par toute la terre pour faire connoître le nom du vrai Dieu: mais ce scélérat prioit le Seigneur, de qui il ne devoit pas recevoir de miséricorde, parceque son repentir n'étoit pas sincere, & que la seule douleur lui arrachoit des promesses que son cœur démentoit. Il mourut l'an 3840.

RÉFLEXIONS.

1. *Il est bien terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant*, dit l'Ecriture. Réflèchissez à ces paroles, grands de la terre, qui abusez de votre pouvoir pour com-

mettre impunément le crime! Vous tomberez un jour entre les mains d'un Dieu vivant. Toute votre puiſſance diſparoîtra devant ſa face, & vous connoîtrez alors qu'il n'a long-tems diſſimulé vos mauvaiſes actions, que pour mieux juſtifier ſa juſtice en vous puniſſant.

2. On compte beaucoup trop ſur les converſions faites au moment de la mort. La converſion eſt le changement d'un cœur qui haït ſincerement ce qu'il a aimé, & qui aime ce qu'il a haï. Un pareil changement eſt-il donc l'ouvrage de quelques inſtans, & ceux qui reſtent en mourant, ſont-ils bien propres à produire une ſi grande métamorphoſe? Mais c'eſt en abuſer, que d'attendre ſi tard à y recourir.

Traits à ranconter.

1. *Zèle de Mathathias.* 2. *Mort d'Eléaſar.* 3. *Conſtance héroïque de la mère des Maccabées & de ſes ſept enfans.*

Leçon LXXI.

D. Que fit Perſée auſſitôt après la mort de ſon père?

R. Il chercha à ſe réconcilier avec les Achéens.

D. Qui avertit les Romains du deſſein qu'avoit Perſée de leur faire la guerre?

R. Eumene.

D. Que fit Perſée pour s'en venger?

R. Il fit aſſaſſiner Eumene; mais ce dernier en rechappa.

D. Qui commanda les troupes Romaines en Macédoine?

R. Licinius.

D. Quel fut le premier ſuccès de cette guerre?

R. Perſée remporta une grande victoire & demanda la paix, qu'on lui refuſa.

D. Qui ſuccéda à Licinius dans le commandement?

R. Marcius.

D. Comment ſe comporta Perſée dans la ſuite de cette guerre?

R. En prince qui n'avoit ni valeur ni conduite.

D. Qui termina la guerre de Macédoine?

R. Paul Emile.

Perſée, déterminé à faire la guerre aux Romains, chercha à ſe faire des alliés; &, voulant ſe réconcilier avec les Achéens, il leur offrit de leur rendre quantité de leurs eſclaves qui s'étoient refugiés dans ſes états. Quelque avantageuſe que fut cette propoſition, les Achéens furent aſſez ſages pour perſiſter dans leur alliance avec les Romains. Perſée n'eut pas un meilleur ſuccès par toute la Grece: on faiſoit des vœux ſecrets pour lui, parcequ'on craignoit l'augmentation de la puiſſance des Romains; mais peu de villes oſerent ſe déclarer ouvertement en ſa faveur.

Eumene, instruit des menées de Persée, fut à Rome & les découvrit au sénat, ce qui augmenta la haine que le roi de Macédoine avoit contre lui: il proposa à un homme d'empoisonner Eumene, mais cet homme se sauva à Rome, & découvrit au sénat l'affreuse commission dont il étoit chargé. Eumene fut moins heureux dans une autre occasion. Comme il devoit passer dans un défilé, Persée posta des gens sur les hauteurs qui roulerent de gros quartiers de pierres, qui le blesserent. Ses gens qui le crurent mort, prirent la fuite; mais, étant revenus chercher son corps, ils le transporterent dans un lieu où il fut guéri. Ces attentats déterminerent les Romains à faire la guerre à Persée. Licinius, qui commandoit leurs troupes, s'étant laissé surprendre, le roi de Macédoine remporta une grande victoire, dont il ne sut pas profiter, & demanda la paix; mais l'adversité n'intimidoit point les Romains, & on lui fit savoir qu'il n'avoit rien à espérer, s'il ne se remettoit pas entierement aux décisions du sénat. Cette réponse détermina Persée à continuer la guerre. Marcius, qui succéda à Licinius dans le commandement, résolut de l'attaquer dans la Macédoine, malgré la difficulté des passages. La témérité du consul ne pouvoit être justifiée que par la mauvaise conduite de Persée; il ne s'agissoit pour perdre les Romains que de

fortifier les passages, ou du moins de se bien défendre dans les villes fortes qui y aboutissoient: Persée ne fit ni l'un ni l'autre, & prit honteusement la fuite à l'approche des Romains; il commanda même qu'on jetât ses trésors dans la mer. La difficulté d'avoir des vivres empêcha le consul de tirer tout l'avantage qu'il pouvoit espérer de la lâcheté de Persée, & cette campagne ne décida rien. Paul Emile, qui succéda à Marcius, prit les mesures les plus sages pour finir cette guerre. Persée de son côté tâcha de se faire des alliés; il y auroit réussi, & eut donné bien de l'inquiétude aux Romains, mais son avarice ne lui permit pas d'acheter les secours qui lui furent offerts, & il aima mieux perdre son royaume que ses richesses. Il fut vaincu par Paul Emile, qui joignoit une grande prudence à beaucoup de valeur, & qui trouva le moyen de rompre la Phalange Macédonienne.

RÉFLEXIONS.

La passion dominante d'un homme l'emporte toujours sur ce que son intérêt exige. En voyant Persée devenir fratricide pour s'assurer du trône de Macédoine, on sent qu'il étoit possédé de la soif de régner: qui croiroit que cette passion cede chez lui à l'avarice! Travaillons sans relâche à corriger nos vices: mais surtout ne faisons

aucun quartier à celui qui nous domine, ſi nous ne voulons riſquer notre perte totale.

Traits à raconter,

1. *Perſée fait mourir ceux dont il s'étoit ſervi pour jeter ſes tréſors dans la mer.* 2. *Le mauvais conſeil qu'Evandre donne à Perſée l'empêche de profiter de la victoire.* 3. *Sage diſcours de Paul Emile avant de partir de Rome.* 4. *Superſtition de ce général, & augure qu'il tire de la mort d'un petit chien.* 5. *Avarice de Perſée.* 6. *Paul Emile arrête la valeur du jeune Scipion.* 7. *Le fils de Caton retrouve ſon épée, qu'il avoit perdue.* 8. *Craintes du conſul pour ſon fils, qui fut depuis ſurnommé l'Africain.*

LEÇON LXXII.

D. QUE devint Perſée après avoir perdu la bataille, l'an 3837 ?

R. Il ſe ſauva dans Pella, avec trois perſonnes.

D. Reſta-t-il dans cette place ?

R. Il ſe retira à Amphipolis, & enſuite dans un temple de Caſtor & Pollux.

D. Ce malheureux prince reſta-t-il dans cet aſyle ?

R. Trahi de tous côtés, il ſe remit entre les mains du conſul.

D. Quel fut le ſort du royaume de Macédoine ?

R. Les Romains le déclarerent libre, mais ils l'affoiblirent en le partageant.

D. Que fit ensuite Paul Emile?

R. Après avoir visité la Grece, il obtint le triomphe à Rome.

D. Comment ternit-il l'éclat de sa victoire?

R. En trompant les Epirotes pour obéir au sénat.

D. Que devint Persée après avoir honoré le triomphe du consul?

R. On croit qu'il se laissa mourir de faim.

Persée, s'étant sauvé après la déroute de ses troupes, suivi par sa cavalerie qui n'avoit pas combattu, rencontra beaucoup de fuyards. Ceux-ci, après avoir reproché leur défaite aux cavaliers, se jeterent sur eux, & les maltraiterent, ce qui obligea cette troupe à se séparer. Persée, qui craignoit d'être mis en pieces par ses propres soldats, ôta toutes les marques de sa dignité & arriva lui quatrieme à Pella, car ses officiers craignoient sa férocite, que son malheur avoit augmentée. Il acheva d'aliéner les esprits par la mort de deux officiers de cette ville, qui lui avoient reproché ses fautes & donné des conseils à contretems. Il changea plusieurs fois de retraite, & se retira enfin dans un temple de Castor & Pollux; il fit tuer en ce lieu son confident Evandre, de peur qu'il ne révélât ses crimes; &, voyant que les Romains n'épargnoient rien pour le tirer de son asyle,

il donna à un marchand Crétois une partie de ses trésors, &, dans la nuit, sortit de son asyle, avec sa famille pour se rendre au vaisseau de ce marchand; mais ce traitre, pour s'emparer de ses richesses, avoit déja pris le large, & Persée fut obligé de regagner le temple. Il n'y resta pas long-tems; un nommé Jon, qui avoit été l'un de ses favoris, ayant livré ses enfans au consul, Persée vint aussi se remettre entre ses mains. Le consul lui reprocha avec douceur sa mauvaise conduite, & ensuite commanda qu'on le servît avec soin; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût mené à Rome avec sa famille, où il orna le triomphe du vainqueur.

Avant de retourner à Rome, Paul Emile visita la Grece, & se fit admirer par sa politesse & le bon ordre qu'il fit observer dans les fêtes qu'il donna pour célébrer sa victoire; mais il en ternit un peu l'éclat en trompant les Epirotes, qu'il avoit ordre de réduire à l'esclavage. Au reste, le sénat rendit la liberté aux Macédoniens, leur ôta la moitié des impôts qu'ils payoient; mais, ayant divisé la Macédoine en quatre parties, qui ne devoient plus avoir aucune liaison entre elles, le peuple ne fut pas fort touché des graces qu'on lui accordoit en l'affoiblissant.

RÉFLEXIONS.

A la vue de Persée déchu de sa gran-

deur, Paul Emile invita les jeunes Romains qui l'environnoient à réfléchir sur l'instabilité des choses humaines : suivez le conseil de ce grand homme, jeunes princes ! Quelque bien affermie que votre puissance paroisse, vous n'êtes point à l'abri des revers. Comportez-vous de maniere qu'on ne puisse vous reprocher vos malheurs ; & forcez même vos ennemis à convenir que vous méritiez un sort plus heureux.

Traits à raconter.

1. *Description du triomphe de Paul Emile.* 2. *Soin de ce grand homme pour l'éducation de ses enfans.* 3. *Son entrevue avec Persée.* 4. *Ce prince ne peut apprendre à devenir sage par l'adversité.* 5. *Les Romains renvoient à Cotys, roi de Thrace, son fils, qui étoit prisonnier.*

Leçon LXXIII.

D. Quel prince vint féliciter les Romains sur leur victoire, l'an 3837 ?

R. Attale, frère d'Eumene.

D. Quel conseil les Romains donnerent-ils à ce prince ?

R. Ils l'exciterent à demander une partie du royaume de son frère.

D. Qui l'empêcha de suivre ce mauvais conseil ?

R. Un médecin qui avoit ſa confiance.

D. Quel autre peuple envoya des ambaſſadeurs aux Romains ?

R. Les Rhodiens, à qui l'on pardonna leur attachement pour Perſée.

D. Garda-t-on la même conduite envers tous les partiſans de ce prince ?

R. Non : & les Romains perſécuterent tous ceux qui n'obéiſſoient pas en eſclaves à leurs volontés.

D. Que firent-ils contre les Achéens ?

R. Ils en diſperſerent mille dans l'Italie.

D. Qui obtint leur retour au bout de 17 ans ?

R. Polybe, célebre hiſtorien, l'an 3854.

D. Quel prince ſe deſhonora par ſes flateries auprès du ſénat ?

R. Pruſias, roi de Bythinie.

D. Quel étoit le caractere de Pruſias ?

R. C'étoit un vrai Sardanapale.

D. Avec quel prince eut-il la guerre ?

R. Avec Eumene, roi de Pergame.

D. Quand mourut Eumene ? quel étoit ſon caractere ?

R. Eumene, qui mourut l'an 3842, fut un des princes les plus accomplis.

D. Qui envoya une ambaſſade à Rome, l'an 3849 ?

R. Les Athéniens & les Marſeillois.

D. De quel pays les Marſeillois étoient-ils originaires ?

R. Ils venoient d'Ionie, & furent toujours attachés aux Romains.

D. Qui ſuccéda à Eumene ?

R. Son fils Attale, encore enfant, qui eut pour tuteur Attale, ſon oncle.

D. Avec quel prince le regént eut-il guerre?

R. Avec Pruſias, que les Romains contraignirent de faire la paix.

D. Comment mourut Pruſias ?

R. Son fils, qu'il vouloit faire périr, le prévint & le fit aſſaſſiner.

D. Comment ſe nommoit ce fils ?

R. Nicodeme, & il lui ſuccéda.

D. Quel prince Attale remit-il ſur le trône?

R. Ariarathe, roi de Capadoce.

Attale, étant venu féliciter les Romains ſur la victoire qu'ils avoient remportés en Macédoine, les principaux ſénateurs inſinuerent à ce jeune prince, qu'il pourroit obtenir une partie du royaume de Pergame, s'il oſoit la demander, parcequ'on étoit mécontent de la conduite de ſon frère Eumene, qui avoit été prêt de s'allier avec Perſée. La tentation étoit délicate, & le jeune prnce y eut ſuccombé ſans les ſages avis d'un médecin, qui lui fit ſentir que les Romains ne cherchoient qu'à affoiblir un royaume, qui ne s'étoit agrandi que par la bonne intelligence qui s'étoit toujours maintenue entre le roi de Pergame & ſes trois frères. Attale ſe rendit à ſes raiſons ; & le ſénat, qui comptoit toujours ſur la demande

du partage, lui accorda tout ce qu'il demanda ; mais on révoqua ces graces lorſqu'on eut reconnu que ce prince n'étoit pas d'humeur de nuire à ſon frère : on écouta même les accuſations de Pruſias, roi de Bythinie, qui étoit ennemi d'Eumene. Ce dernier prince mourut, & les plus grands hommes de ſon tems firent ſon éloge. Son fils Attale étant trop jeune pour régner, ſon oncle, qui portoit le même nom, fut déclaré régent du royaume. Il eut à ſoutenir la guerre contre Pruſias, & fut intéreſſer les Romains en ſa faveur, en ſorte qu'ils forcerent le roi de Bythinie à lui accorder la paix. Ce prince, que ſes mœurs rendoient mépriſable, voulant laiſſer ſes états à un fils qu'il avoit d'une ſeconde femme, envoya ſon aîné Nicodeme à Rome, & ordonna à un de ceux qui l'accompagnoient de s'en défaire. Cet homme avertit le jeune prince de la mauvaiſe volonté de ſon père, & Nicodeme la prévint par un parricide.

Ariarathe, ſurnommé Philopator, avoit eu une conduite bien différente. Son père, roi de Cappadoce, ne put jamais le faire réſoudre à accepter le trône dont il vouloit ſe démettre en ſa faveur.

L'orgueil des Romains augmentoit avec leur puiſſance : Callicrate, vendu aux Romains, accuſa les principaux Achéens, ſes concitoyens, de chercher à diminuer leur autorité. On en enleva mille, qui ſans

aucune formalité furent diſperſés en divers endroits d'Italie. Ce ne fut qu'au bout de dix-ſept ans qu'ils obtinrent leur rappel, qu'on avoit demandé vainement juſqu'alors: mais il s'en reſtoit que trois cents.

Les Athéniens furent mieux traités des Romains, qui diminuerent une amende à laquelle ils avoient été condamnés. Les Marſeillois eurent auſſi recours à eux, & en obtinrent du ſecours contre les Liguriens: on nommoit ainſi les peuples qui habitent aujourd'hui la côte de Genes.

RÉFLEXIONS.

1. Le plus fort ſoutien d'un état, d'une famille particuliere, eſt l'union entre le chef & les principaux membres qui la compoſent. Les frères ſurtout ne peuvent trop veiller à bannir tout ce qui pourroit les deſunir, & le chef doit imiter la conduite d'Eumene, roi de Pergame. Il n'affectoit pas ſur ſes frères une ſupériorité toujours choquante pour l'amour-propre: il ſembloit vouloir les aſſocier à la royauté; car il les conſultoit, & en partageoit les ſoins avec eux. C'eſt par cette conduite que ſon royaume s'établit d'une maniere preſque inébranlable.

2. Jeunes princes, imitez l'exemple d'Attale: reſpectez votre frère & votre ſouverain; fermez l'oreille aux diſcours de ceux qui ne cherchent qu'à vous déſunir, que pour

vous affoiblir, & enſuite vous détruire. Ayez un ami à qui il ſoit permis, comme au médecin d'Attale, de vous faire connoître vos intérêts ſur cet article, & ſoyez docile à ſuivre ſes conſeils.

Traits à raconter.

1. *Les Rhodiens deſarment la colere des Romains.* 2. *Diſcours d'un Médecin à Attale.* 3. *Baſſe flaterie de Pruſias dans le ſénat.* 4. *Bon mot de Caton, qui détermine les ſénateurs à renvoyer les Achéens dans leur pays.* 5. *Origine des Marſeillois ; ils policent les Gaules ; ſageſſe de leurs loix.* 6. *Trois Philoſophes, ambaſſadeurs des Athéniens, inſpirent l'amour de l'étude aux jeunes Romains.*

LEÇON LXXIV.

D. QU'ARRIVA-T-IL en Macédoine, l'an 3852 ?

R. Un impoſteur s'en rendit maître, ſous le nom d'un des fils de Perſée.

D. Conſerva-t-il ce royaume ?

R. Il le perdit par ſa mauvaiſe conduite.

D. Qu'arriva-t-il dans la Grece ?

R. Les Romains voulurent affoiblir la ligue Achéenne en la diviſant.

D. Quel effet produiſit cette injuſtice ?

R. Les Achéens prirent les armes & furent vaincus.

D. Quelle est la principale ville qui fut détruite?

R. Corinthe; & l'Achaïe devint province Romaine.

D. Quelle gloire conserva Athènes après cette défaite?

R. Celle d'être pendant plusieurs siecles l'école de l'univers pour les sciences.

Un imposteur parut dans la Macédoine, & prétendoit être fils de Persée. Comme la fable qu'il débitoit à cet égard n'avoit aucun fondement raisonnable, il n'excita aucun mouvement; &, ayant été conduit à Rome, on en fit si peu de cas, qu'on négligea de le garder. Il se sauva; &, ayant levé une armée chez les Thraces, il soumit la Macédoine. On envoya contre lui une armée; mais le Romain qui la commandoit, plein d'une confiance mal fondée, se laissa battre, faute d'avoir été sur ses gardes. Fier de cette victoire, le nouveau roi s'abandonna à son caractere, & commit toutes sortes de crimes. Métellus mit fin à sa tyrannie, & le fit prisonnier. Après avoir soumis la Macédoine, il tourna ses pas vers l'Achaïe. Il étoit survenu des dissentions entre les Achéens & les Lacédémoniens. Les premiers, piqués depuis long-tems contre les Romains, avoient mis à leur tête des gens qui n'étoient recommandables que par leur haine pour Rome. Ces hommes, maîtres de l'assemblée, refuserent la médiation

des Romains pour la paix ; &, ayant appris qu'on vouloit ſéparer pluſieurs villes de la ligue, inſulterent les commiſſaires Romains qu'on avoit envoyés chez eux. Rome alors étoit occupée de la guerre contre Carthage, ainſi l'on eut beaucoup de ménagement pour les Achéens ; ce qui augmenta leur inſolence & leur aveuglement. L'eſprit de vertige s'étoit communiqué des chefs aux peuples, & tous croyoient qu'ils n'avoient qu'à prendre les armes pour ſecouer le joug des Romains. De légers avantages avancerent leur perte. Corinthe fut priſe, l'an 3858, & ce fut le coup mortel pour la ligue dont on ne vit plus depuis aucun veſtige. Toute la Grece devint province Romaine ſous le nom d'Achaïe, & Athènes, comme les autres villes, ſubit la loi du vainqueur ; mais elle conſerva encore long-tems le glorieux avantage d'être l'école de ſes maîtres, qui ſe faiſoient un honneur de venir apprendre chez elle les ſciences qui continuerent à y fleurir.

RÉFLEXIONS.

Rien de plus pernicieux pour des hommes ſans mérite que la proſpérité, elle les aveugle, & les fait courir à leur perte. Diſtinguons les ſuccès que nous devons au hazard d'avec ceux que nous devons à notre bonne conduite ; &, quels qu'ils ſoient, n'en prenons point droit d'être moins ſur nos gardes, ſans

quoi ils seront les sûrs avant-coureurs de notre ruïne totale.

Traits à rapporter.

1. *Simplicité & ignorance de Mummius à l'égard des beaux arts.* 2. *Cause de la décadence des Grecs.*

Leçon LXXV.

Suite de l'Histoire des Royaumes de Syrie & d'Egypte.

D. Qui régnoit en Egypte, l'an 3840?
R. Deux frères, Ptolémée Physcon, & Ptolémée Philométor.
D. Ces princes vivoient-ils en paix?
R. Non: & le sénat cherchoit à entretenir leur division.
D. Comment finirent ces disputes?
R. Philométor, ayant vaincu son frère, lui donna une partie de ses états.
D. Philippe, à qui Antiochus Epiphane avoit laissé la régence, jouit-il de cette qualité?
R. Non: Lysias, gouverneur du jeune roi, s'en empara.
D. Comment se nommoit le jeune roi de Syrie?
R. Antiochus Eupator.
D. Que fit Philippe pour se venger de Lysias?
R. Il prit le tems où ses troupes étoient

occupées contre les Juifs, pour faire ſoulever la Syrie.

D. Que produiſit cette diverſion?

R. On accorda la paix aux Juifs, & Philippe fut tué.

Deux frères, d'un caractere bien diſſemblable, gouvernoient l'Egypte, l'an 3840. Phyſcon étoit un prince cruel, ſans valeur & ſans mœurs. Philométor, plein de douceur & d'humanité, s'attiroit l'amour des peuples. Ces deux frères s'étant brouillés, Phyſcon eut recours aux Romains, qui, ſous prétexte de les réunir, s'appliquerent fortement à exciter leur haine. Ils craignoient Philométor, dont les qualites & l'amour des peuples augmentoient la puiſſance, & mépriſoient ſon frère; ce fut par cette raiſon qu'ils ſe montrerent en tout favorables à ce dernier. Philométor malgré ſa douceur ne put ſouffrir les injuſtices qu'on lui faiſoit; il attaqua ſon frère, le vainquit, &, loin de chercher à ſe venger, il lui rendit les états qu'il lui avoit aſſignés. Cette modération toucha les Romains; ils eurent honte d'être contraires à un tel prince, & depuis ce tems les deux frères vécurent en bonne intelligence.

Le royaume de Syrie n'étoit pas plus tranquille. Lyſias, gouverneur de jeune Antiochus, s'étoit emparé de la régence au préjudice de Philippe, à qui Epiphane avoit remis ſon anneau. Le nouveau régent fit

la guerre aux Juifs, qui, malgré l'inégalité des forces, lui causerent de grandes pertes. Philippe, enragé de l'injustice que Lysias lui avoit faite, fit soulever la Syrie : ce qui força le régent à accorder la paix aux Juifs, auxquels il rendit la permission de vivre selon les loix de leurs pères.

LEÇON LXXVI.

D. QU'ARRIVA-T-IL en Syrie, l'an 3842?

R. Démétrius Soter, s'étant échappé de Rome, arriva dans ce royaume.

D. Qui étoit ce Démétrius ?

R. Il étoit fils de Séleucus, roi de Syrie, & prétendoit avoir droit au trône.

D. Que lui arriva-t-il en Syrie?

R. Il fit mourir le jeune roi & son régent, & monta sur le trône.

D. Ce nouveau roi fut-il favorable aux Juifs ?

R. Non, il leur fit une guerre cruelle.

D. A qui les Juifs eurent-ils recours ?

R. Aux Romains, qui leur procurerent la paix.

D. Comment mourut Démétrius Soter ?

R. Dans une bataille qu'il donna contre un imposteur, qui se disoit fils d'Antiochus Epiphane.

D. Qui monta sur le trône de Syrie ?

R. L'imposteur Alexandre.

D. Qui détrôna ce fourbe ?

R. Démétrius Nicator, fils du dernier roi.

D. Quel autre prince mourut en ce tems-là ?

R. Ptolémée Philométor, roi d'Egypte.

D. Quelles furent les suites de cette mort ?

R. Physcon épousa la veuve de son frère, & tua le fils de cette princesse entre ses bras.

D. Qui détrôna Démétrius ?

R. Un nommé Tryphon.

D. Que devint Démétrius ?

R. Ayant voulu faire la guerre aux Parthes, ils le firent prisonnier.

D. Que fit Cléopatre, femme de Démétrius ?

R. Elle épousa le frère de son mari, nommé Antiochus.

D. Qu'étoit-il arrivé de remarquable chez les Juifs ?

R. Le souverain sacerdoce entre dans la famille des Asmonéens, & y resta jusqu'au tems d'Hérode.

Démétrius, fils de Séleucus, étoit élevé à Rome, & prétendoit avoir des droits au trône de Syrie ; il espéroit que les Romains lui aideroient à soutenir ses droits : mais ils ne cherchoient qu'à diminuer la puissance des Syriens, & un roi enfant leur convenoit mieux qu'un homme en état de soutenir ses droits. Démétrius, voyant qu'il n'étoit pas écouté, se sauva de Rome, & arriva en

Syrie, où l'on crut qu'il venoit appuyé des Romains. Cette opinion lui fut favorable; les peuples se déclarerent pour lui, & les soldats lui livrerent le jeune prince & son tuteur, qu'il fit mourir. A peine fut-il sur le trône, qu'il fit la guerre aux Juifs, qui n'eurent de repos qu'après s'être mis sous la protection des Romains: Démétrius fit ce qu'il put pour faire oublier sa fuite à ces derniers; mais quoiqu'ils eussent paru se réconcilier avec lui, ils protégerent un imposteur nommé Alexandre, qui se disoit fils d'Antiochus Epiphane, & qui, aidé de plusieurs princes, entreprit d'enlever la couronne à Démétrius. Ce prince alors étoit plongé dans la débauche, & il se réveilla & gagna une grande bataille dont il ne profita pas. Il étoit sur le point d'en gagner une seconde, mais, s'étant abandonné à la poursuite des fuyards, la victoire passa du côté d'Alexandre, qui se fit couronner roi de Syrie, & obtint la fille de Ptolémée Philométor, qui se nommoit Cléopatre. Démétrius, avant de donner la bataille où il fut tué, avoit confié ses fils Démétrius & Antiochus à un ami qu'il avoit dans la Carie: ces deux concurrens, qui restoient à Alexandre pour le trône de Syrie, ne l'empêcherent pas de se plonger dans les débauches les plus infâmes, & il abandonna son autorité à un favori, qui lui attira la haine des peuples. Démétrius, fils du feu roi, profita

de leur mécontentement ; &, s'étant présenté, allarma l'imposteur Alexandre. Celui-ci engagea Philométor à venir à son secours ; mais à peine ce prince fut-il arrivé à la cour de son gendre, qu'on y conspira contre sa vie. Alexandre, ayant refusé de livrer le coupable à son beau-père, Philométor conjectura avec raison qu'on avoit agi par son ordre ; il lui ôta sa fille, qu'il donna à Démétrius, & le rétablit sur le trône, où les Syriens vouloient le placer lui-même. Alexandre fut tué comme il cherchoit à se refugier chez un prince Arabe, auquel il avoit confié ses deux fils ; & Philométor ne lui succéda que de quelques jours, étant mort d'une blessure qu'il avoit reçue, l'an 3859. Comme ce prince n'avoit laissé qu'un fils en bas âge, Cléopatre, sa veuve, & qui étoit aussi sa sœur, implora le secours des Juifs contre son beau-frère Physcon, qui vouloit s'emparer de toute l'Egypte. Tout se préparoit à la guerre, lorsqu'un ambassadeur Romain conseilla à cette princesse d'épouser Physcon, à qui on laissa le trône à condition qu'il retourneroit à son neveu ; mais ce monstre tua ce jeune prince, le jour même de sa nôce, entre les bras de sa mère.

Il sembloit que les rois de Syrie eussent fait un accord de se rendre indignes du trône aussitôt qu'ils y seroient parvenus. Démétrius imita la mauvaise conduite de ceux qui l'avoient précédé, & devint odieux à ses

peuples. Un sujet ambitieux, nommé Tryphon, résolut de profiter de la circonstance. Il tira de son asyle un des fils d'Alexandre, & l'opposa à Démétrius, qui fut obligé de prendre la fuite ; &, lorsque le jeune roi fut sur le trône, Tryphon le fit périr, & s'y mit en sa place. Démétrius, n'osant l'attaquer, résolut de soumettre les peuples qui étoient à l'orient de son royaume, & surtout les Parthes. Il y fut fait prisonnier, & bien traité du vainqueur, qui lui donna sa fille en mariage, mais qui ne lui permit pas de rentrer dans ses états. La princesse Cléopatre, femme de Démétrius, fut outrée lorsqu'elle apprit le nouveau mariage de son mari ; &, pour se venger, elle épousa Antiochus, frère de Démétrius ; & ce prince, qui fut surnommé le chasseur, ayant vaincu Tryphon, remonta sur le trône de Syrie.

Réflexions.

C'est surtout à l'égard des rois qu'on peut dire que les sottises des pères sont perdues pour leurs enfans. Il semble que le souverain pouvoir aveugle ceux qui le possèdent. Ils ferment les yeux sur les précipices qui environnent le trône, & semblent n'y monter que pour satisfaire leurs passions. Un prince sage évitera ces écueils où échouèrent les rois de Syrie. Devenu sage par l'exemple des mauvais rois que l'histoire lui présente, il n'oubliéra jamais que les sou-

tiens du trône ſont l'application, la ſobriété, la juſtice, & l'amour des peuples.

Traits à raconter.

1. *Les Juifs bâtiſſent un temple en Egypte.*
2. *Mort de Judas, & de ſon frère Jonathas.*

LEÇON LXXVII.

D. QU'ARRIVA-T-IL à Alexandrie, l'an 3868 ?

R. La plus grande partie des citoyens l'abandonnerent, pour éviter la cruauté du roi.

D. Quelle année mourut Attale, roi de Pergame ?

R. Il mourut l'an 3866.

D. Qui régna après lui ?

R. Son neveu Attale, qui fut un monſtre de cruauté & d'extravagance.

D. Que fit ce prince en mourant ?

R. Il laiſſa ſes biens & ſon royaume aux Romains.

D. Que fit Antiochus le chaſſeur, l'an 3869 ?

R. Il aſſiégea Jéruſalem ; &, ne voulant pas faire périr les Juifs, leur accorda la paix.

D. Comment mourut ce prince ?

R. Dans une guerre qu'il fit aux Parthes.

D. Qui monta ſur le trône après ce prince ?

R. Son frère Démétrius, qui avoit été prisonnier chez les Parthes.

D. Quel avantage les Juifs tirerent-ils de cet événement ?

R. Ils secouerent le joug des rois de Syrie.

D. Que fit Physcon, l'an 3874 ?

R. Il chassa sa sœur Cléopatre, qu'il avoit épousée, & se maria avec la fille de cette princesse.

D. Que fit Cléopatre pour se venger ?

R. Elle se mit à la tête des Egyptiens révoltés; & Physcon, qui s'étoit sauvé, lui fit la guerre.

D. Quel en fut le succès ?

R. Cléopatre ayant perdu une bataille se retira auprès de sa fille, qui étoit reine de Syrie.

D. Que devint Démétrius, roi de Syrie ?

R. Il fut tué & détrôné par un imposteur que Physcon avoit suscité contre lui.

D. Cet imposteur posséda-t-il toute la Syrie ?

R. Cléopatre, la fille, en conserva une partie

D. Quel étoit le caractere de cette princesse ?

R. C'étoit un monstre : elle causa la mort de deux de ses maris, tua un de ses fils de sa main, & voulut empoisonner l'autre; mais il lui fit prendre le poison qu'elle lui avoit préparé.

D. Comment ſe nommoit ce fils qui fut roi de Syrie ?

R. Antiochus Grypus.

D. En quelle année mourut Phyſcon ?

R. L'an 3887.

Les cruautés de Phyſcon obligerent un grand nombre d'Alexandrins à quitter l'Egypte; &, comme parmi eux il y avoit beaucoup de gens ſçavans, ils furent réveiller en Grece le goût des ſciences qui commençoit à s'y affoiblir.

Attale, roi de Pergame, étant mort, ſon neveu monta ſur le trône, qu'il deſhonora par ſes cruautés & ſes extravagances, quoique ſon oncle n'eût rien épargné pour en faire un grand prince. Heureuſement ſon regne fut court ; il laiſſa ſon royaume par teſtament au peuple Romain, & parlà ce royaume devint province Romaine.

Antiochus le chaſſeur aſſiégea Jéruſalem, & eut pu détruire cette ville ; il ſe contenta d'exiger, pour lui accorder la paix, des conditions fort onéreuſes ? mais, pendant les troubles qui agiterent la Syrie après la mort d'Antiochus, Hircan, qui étoit grand prêtre, s'appuyant de l'autorité des Romains, ſe fit relever des conditions de ce traité, & augmenta conſidérablement ſa puiſſance par la priſe de Samarie. Les Romains même le déclarerent entierement affranchi de la puiſſance des rois de Syrie.

Après avoir terminé la guerre des Juifs,

le roi de Syrie la porta chez les Parthes, & eut d'abord de grands succès, malgré le luxe effrené qu'on voyoit parmi ses troupes; mais, les ayant séparées pendant l'hiver, elles furent attaquées, & il fut tué. Le roi des Parthes, pour faire une diversion, avoit relâché Démétrius, frère d'Antiochus, qu'il retenoit depuis long-tems prisonnier dans ses états, & auquel il avoit fait épouser sa fille Rhodogune. Ce prince remonta tranquillement sur le trône de Syrie; ayant mécontenté Physcon, ce prince suscita contre lui le fils d'un frippier, qui se disoit fils d'Alexandre; cet imposteur gagna une grande bataille, & Démétrius se refugia vers Cléopatre sa femme, qui étoit à Ptolémaïde: mais cette princesse, ne pouvant lui pardonner son mariage avec Rhodogune, lui ferma les portes de la ville; il fut donc obligé de se retirer à Tyr, où il fut tué. Cette princesse, veuve des deux frères, s'accorda avec l'usurpateur, qui se nommoit Zébina, & conserva une partie du royaume. S'étant apperçu que Séleucus, qu'elle avoit eu de Démétrius, songeoit à monter sur le trône de son père, elle le tua de sa main, & fit venir son cadet Antiochus, qui n'avoit que vingt ans, pour en faire un phantôme de roi, à l'ombre duquel elle gouverneroit: mais ce prince, qu'on surnomma Grypus *, étant devenu maître de toute la Syrie, après

* Ce mot signifie un nez aquilin.

la mort de Zébina qu'il avoit vaincu, prétendit être en état de gouverner tout ſeul. Sa méchante mère réſolut de l'empoiſonner, & il la força de prendre le poiſon qu'elle lui preſentoit.

Les cruautés de Phyſcon obligerent enfin les peuples à ſe révolter. Le tyran fut obligé de fuir, & n'en devint que plus féroce. Il avoit chaſſé Cléopatre, veuve de ſon frère, pour épouſer la fille de cette princeſſe, & il jugea que cette femme entretenoit la haine des peuples contre lui ; il maſſacre un fils qu'il avoit eu d'elle, & le lui envoya, fit mourir un autre de ſes fils, &, ayant ſoumis les rebelles, força Cléopatre à fuir chez ſa fille, dont nous venons de rapporter la mort, & qui vivoit encore alors. Enfin Phyſcon, après avoir fait frémir la nature par ſes cruautés & ſes crimes, mourut déteſté de tous ceux qui l'avoient connu.

REFLEXIONS.

Nous voyons, par l'hiſtoire de rois de Syrie, combien les vices des princes rendent leur trône chancelant. Nous apprenons auſſi que l'ambition chez les femmes produit les effets les plus funeſtes ; elles ne ſont pas faites pour commander, &, lorſqu'elles ont la manie de vouloir être ſouveraines, il n'eſt point d'excès où elles ne puiſſent ſe porter.

Traits à raconter.

1. *Antiochus le chasseur reproche à ses courtisans leur silence sur son amour excessif pour la chasse.* 2. *Physcon envoya à Cléopatre son fils qu'il avoit massacré.* 3. *Grosseur excessive de ce prince ; il reçoit la visite de Scipion, fait massacrer les Alexandrins.* 4. *Cléopatre, sa fille, veut empoisonner son fils.*

Leçon LXXVIII.

D. Qui succéda à Physcon ?

R. Deux de ses fils, Lathyre & Alexandre.

D. Où régna Lathyre ?

R. Dans l'Egypte.

D. Et Alexandre ?

R. Dans l'île de Cypre.

D. Que fit Cléopatre avant de faire couronner Lathyre à Memphis ?

R. Elle l'obligea de répudier sa sœur Cléopatre, qu'il aimoit beaucoup, & d'épouser une autre de ses sœurs, nommée Sélene.

D. Qui fit la guerre à Antiochus Grypus ?

R. Un de ses frères, nommé Antiochus Cizique.

D. Quel fut le succès de cette guerre ?

R. Grypus fut vainqueur.

D. Que devint Cléopatre la jeune ?

R. Tryphene ſa ſœur, femme de Grypus, la fit mourir.

D. La cruauté de cette barbare ſœur demeura-t-elle impunie?

R. Non: Cizique, victorieux à ſon tour, la fit périr.

D. Comment finit cette guerre?

R. Les deux frères partagerent le royaume de Syrie.

D. Que devint Lathyre?

R. Sa mère mit ſon frère Alexandre ſur le trône d'Egypte, & obligea Lathyre à ſe contenter de celui de Cypre.

D. A qui ce nouveau roi de Cypre fit-il la guerre?

R. A Alexandre, roi des Juifs, qui fut ſecouru par Cléopatre, reine d'Egypte.

D. Quand & comment mourut Grypus, un des rois de Syrie?

R. Il fut aſſaſſiné, l'an 3907.

D. Combien laiſſa-t-il de fils?

R. Cinq; Séleucus l'aîné lui ſuccéda.

D. Le Cizique ſurvêcut-il long-tems à ſon frère?

R. Non: il fut tué en faiſant la guerre à ſon neveu Séleucus.

D. Séleucus a-t-il eu un long regne?

R. Non: il périt en fuyant devant le fils de Cizique, qui ſe nommoit Euſebe.

D. Qui ſuccéda à Séleucus?

R. Philippe, ſon frère, qui eut la guerre avec les trois frères qui lui reſtoient.

D. Que firent les Syriens pour se débarrasser de ces guerres ?

R. Ils mirent sur le trône Tygrane, roi d'Arménie, qui y resta dix-huit ans.

D. Que devint Sélene, femme d'Eusebe, après la mort de son mari ?

R. Elle conserva une partie du royaume, & y éleva deux fils.

D. Que devint Cléopatre, reine d'Egypte ?

R. Son fils Alexandre, sachant qu'elle vouloit le faire périr, la prévint.

D. Que firent les Alexandrins lorsqu'ils surent que leur roi avoit fait mourir sa mère ?

R. Ils le chasserent, & rappelerent son frère Lathyre.

D. Qui succéda à Lathyre ?

R. Bérénice, sa fille ; elle épousa le fils d'Alexandre, qui la fit mourir.

D. Qu'arriva-t-il l'an du monde 3928 ?

R. Le roi Nicodeme ayant laissé son royaume aux Romains, la Bithynie devint province Romaine.

Physcon laissa deux fils légitimes & un bâtard, auquel il donna la Cirénaïque. Il laissa l'Egypte à sa femme Cléopatre, qui étoit sa niece & fille de la femme de son frère, qu'il avoit repudiée, & permit à cette princesse de placer sur ce trône celui de ses deux fils qu'elle jugeroit le plus capable de le gouverner. Elle eut bien souhaité disposer de cette couronne en faveur

d'Alexandre, ſon cadet, mais les Egyptiens s'obſtinerent à vouloir l'aîné, qui s'appeloit Lathyre. Sa mère exigea de ce prince qu'il repudiât ſa ſœur Cléopatre, qu'il aimoit beaucoup, pour épouſer une autre de ſes ſœurs, nommée Sélene. Lathyre ne régna pas long-tems en Egypte ; ſa mère prétendoit qu'il ne devoit ſe gouverner que par ſes avis ; &, voyant qu'il prenoit la liberté de s'en écarter, elle trouva le moyen de le rendre odieux aux peuples, en ſorte qu'il fut obligé de ſe retirer en Cypre, où il regna, pendant que ſon frère Alexandre devint roi d'Egypte. Elle avoit ôté à Lathyre ſa femme Sélene : elle la donna à Grypus, roi de Syrie, à condition qu'il feroit la guerre à Lathyre. Une conduite ſi barbare révolta contre elle ſon cadet Alexandre ; le trône perdit à ſes yeux tous les charmes lorſqu'il penſa qu'il falloit le partager avec cette mère dénaturée ; il y renonça, & les peuples eurent bien de la peine à lui perſuader d'y remonter. Il eut été plus heureux pour lui de perſiſter dans cette réſolution ; il ſe feroit épargné un parricide. Sa mère, s'étant apperçue qu'il vouloit l'éloigner du gouvernement, prit des meſures pour le faire périr. Alexandre en fut averti ; &, oubliant qu'elle étoit ſa mère, il la fit mourir. Auſſitôt qu'on eut connoiſſance de ſon crime, il devint l'horreur de tous ſes ſujets, qui le chaſſerent, & rappelerent Lathyre, qui

mourut tranquille ſur le trône. Il laiſſa une fille nommée Bérénice, que les Egyptiens mirent ſur le trône ; mais, au bout de ſix mois, le fils d'Alexandre, qui portoit le même nom que ſon père, prétendit que le royaume d'Egypte lui appartenoit ; &, comme on ne vouloit point dans ce pays s'attirer la colère des Romains, qui protégoient Alexandre, on engagea Bérénice à épouſer ſon couſin, qui la fit mourir quelque tems après, parcequ'elle n'étoit pas à ſon gré.

Le royaume de Syrie n'étoit pas plus tranquille que celui d'Egypte. Grypus avoit un frère de mère, nommé Antiochus le Cizique, qui prétendit au trône, & les deux frères ſe firent une guerre cruelle. Elle ne finit pas avec leur vie ; leurs enfans la perpétuerent, & les Syriens, ne voyant point de remede à leurs maux, appelerent au trône Tygrane, roi d'Arménie, qui les gouverna, ou par lui ou par un lieutenant, pendant dix-huit ans.

Les Alexandrins, fatigués du regne d'Alexandre, appelerent au trône Ptolémée Aulete, bâtard de Lathyre. Alexandre ſe retira à Tyr, & avant de mourir fit le peuple Romain ſon héritier. Ptolémée, frère d'Aulete, malgré le teſtament de ſon frère, monta ſur le trône de Cypre, & l'eut peut-être conſervé ſans ſon avarice, qui lui attira pour ennemi un des principaux Romains,

qui fit valoir les dispositions du feu roi, & le dépouilla de son royaume.

Traits à raconter.

1. *Mort funeste de Cléopatre la jeune, que sa propre sœur fit mourir.* 2. *Cruauté barbare de Lathyre, lorsqu'il fit la guerre aux Juifs.* 3. *Hircan, roi de Judée, se brouille avec les Pharisiens; pourquoi; ce que c'étoit que les Pharisiens & les Saducéens.*

Leçon LXXIX.

D. Que fit Ptolemée-Aulete pour s'affermir sur le trône d'Egypte?

R. Il donna dix-huit millions à César & à Pompée, pour être déclaré ami des Romains.

D. Que fit-il pour trouver cette somme?

R. Il redoubla les impôts; &, les Egyptiens s'étant révoltés, il fut obligé de fuir.

D. Qui le remit sur le trône?

R. Les Romains.

D. Quelle fut la conduite de ce prince?

R. Il se deshonora par sa mauvaise conduite & sa cruauté.

D. A qui laissa-t-il la tutelle de ses enfans quand il mourut?

R. Aux Romains, l'an 3953.

D. Qui devoit lui succéder?

R. Son fils Ptolémée, qui devoit épouser sa sœur.

D. Nommez cette princesse.

R. Ce fut la fameuse Cléopatre.

Alexandre, comme nous l'avons dit, avoit été chassé du trône d'Egypte, où l'on avoit placé son frère Aulete: celui-ci, voyant que son frère en mourant avoit fait les Romains ses héritiers, entreprit de gagner leurs bonnes graces. Il y parvint moyennant de grandes sommes qu'il donna à César & à Pompée; mais, comme il fut obligé d'augmenter les impôts pour trouver cette somme, les Egyptiens se révolterent, & Aulete prit la fuite. On le crut mort, & Bérénice sa fille fut déclarée reine. Aulète fut implorer le secours des Romains: malgré les sages conseils de Caton, il avoit de grandes protections dans le sénat; mais le mépris qu'il s'attira par sa mauvaise conduite gâta ses affaires: il engagea pourtant Gabinius, proconsul de Syrie, à épouser sa querelle. Marc Antoine, qui étoit dans l'armée de Gabinius, se distingua beaucoup, quoiqu'il fût encore jeune, & Aulete lui dut son rétablissement. L'adversité n'avoit point corrigé ce prince, & il acheva de se rendre méprisable & odieux par la mort de sa fille Bérénice, & par son ingratitude envers un Romain qui lui avoit prêté de grandes sommes. Il laissa le trône à son fils, qui devoit épouser sa sœur, se-

lon la coutume; mais, comme ils étoient encore jeunes, il les laissa sous la tutelle des Romains.

Traits à rapporter.

1. *Entrevue de Caton & d'Aulete.* 2. *Un Romain est massacré en Egypte pour avoir tué un chat.* 3. *Ingratitude d'Aulete.*

LEÇON LXXX.

D. PTOLÉMÉE épousa-t-il sa sœur Cléopatre, selon la coutume?

R. Non: ses ministres l'en empêcherent, parcequ'ils craignoient l'habileté de cette princesse.

D. Que fit Cléopatre pour se venger de son frère?

R. Elle leva des troupes & lui fit la guerre.

D. Qu'arriva-t-il pendant cette guerre?

R. Ptolémée fit tuer Pompée, qui s'étoit refugié en Egypte après sa défaite.

D. Qui devint le protecteur de Cléopatre contre son frère?

R. César, qui força Ptolémée à partager le royaume avec sa sœur.

D. Ptolémée se soumit-il à cette décision?

R. En apparence; mais ses ministres firent la guerre à César.

D. Quelle fut la fin de cette guerre?

R. Ptolémée fut noyé, & Cléopatre resta seule reine d'Egypte, où elle devoit régner avec son autre frère.

D. Comment Cléopatre avoit-elle acheté la protection de Céſar ?

R. En ſe deſhonorant elle-même ; elle en eut un fils nommé Céſarion.

D. Que fit Cléopatre lorſque ſon frère fut en âge de partager le trône avec elle ?

R. Elle le fit mourir.

D. Qui ſuccéda à Céſar dans les bonnes graces de Cléopatre ?

R. Marc Antoine, qui enſuite l'épouſa.

D. Faites le portrait de Cléopatre ?

R. C'étoit la plus belle, la plus ſpirituelle, la plus magnifique, & la plus méchante, de toutes les femmes.

D. De tous ſes crimes, quel eſt celui qui paroît le plus criant ?

R. C'eſt d'avoir ſacrifié Antoine au deſir de regner.

D. Comment mourut Cléopatre ?

R. Elle ſe fit piquer par un aſpic, & l'Egypte devint province Romaine, l'an 3974.

Les miniſtres du jeune Ptolémée n'épargnerent rien pour empêcher ce prince d'épouſer ſa ſœur Cléopatre ; ils craignoient l'habileté de cette princeſſe, en faveur de laquelle la nature ſembloit s'être épuiſée. Cléopatre n'étoit pas d'humeur à ſouffrir tranquillement l'injuſtice qu'on lui faiſoit ; elle leva des troupes, & déclara la guerre à ſon frère. Ce fut dans ces circonſtances, que le grand Pompée, après avoir été vain-

cu par César, fut chercher une retraite en Egypte. Il avoit toujours protégé Aulete, qui lui devoit son rétablissement sur le trône, & il se flatoit que le fils reconnoîtroit ce service : mais les indignes ministres de ce jeune prince lui firent craindre d'irriter César, s'il protégeoit son ennemi : on feignit d'être touché de l'état de Pompée, & celui que le roi lui députa lui dit qu'il seroit aussi respecté en Egypte que parmi les siens. Pompée sentoit tout le péril qu'il couroit, mais rien ne lui paroissant plus terrible que de tomber entre les mains de César, il embrassa Cornélie son épouse, qui fondoit en larmes, &, étant entré dans un petit vaisseau, il y fut poignardé à la vue des siens, qui ne purent le secourir. César aborda en Egypte peu après, & croyoit trouver Pompée; on lui présenta sa tête, à la vue de laquelle il jeta des larmes, regrettant de ne pouvoir pardonner à cet illustre ennemi. César, qui étoit consul, prétendit avoir droit de décider le differend du frère & de la sœur, puisque les Romains étoient tuteurs de ces princes. Cléopatre, qui connoissoit le foible de son juge, se fit porter chez lui, &, en lui sacrifiant sa vertu, trouva le moyen de se le rendre favorable. César décida qu'elle regneroit en Egypte, conjointement avec son frère, mais les ministres du roi révolterent le peuple, & César fut plusieurs fois

en danger d'être forcé dans le quartier où il s'étoit fortifié. Sa bonne conduite lui donna le moyen d'attendre les ſecours qu'il avoit mandés, & la mort de Ptolémée termina cette guerre. Céſar eut un fils de Cléopatre, & la déclara reine d'Egypte; mais, comme les peuples avoient peine à plier ſous le joug d'une femme, on lui aſſocia ſon frère, encore enfant. Elle le ſouffrit tant qu'il fut aſſez jeune pour ne lui point faire d'ombrage, & enſuite elle le fit mourir.

Après la mort de Céſar, Antoine manda Cléopatre, pour lui faire rendre compte de la conduite de ſes lieutenants dont il étoit mécontent. Cléopatre, ſûre du pouvoir de ſes charmes, n'aborda point Antoine en ſuppliante, & rien ne peut être comparé à l'état pompeux dans lequel elle parut devant ſon juge. Elle le ſubjugua; Antoine n'eut plus d'autre ambition que celle de lui plaire, & elle lui fit oublier au milieu des plaiſirs & des fêtes qu'Auguſte étoit ſon concurrent à l'empire du monde. Il faudroit un volume entier pour rapporter tous les artifices dont Cléopatre ſe ſervit pour retenir Antoine dans ſes chaînes. Cependant, lorſqu'elle le vit prêt à combattre contre Auguſte, elle chercha à s'aſſurer une reſſource en cas qu'il fut vaincu, & fit promettre à Céſar qu'elle trahiroit Antoine, s'il vouloit laiſſer le

royaume d'Egypte à elle & à ses enfans. Antoine eut beau être averti des trahisons de Cléopatre, son amour l'aveugla, & il ne reconnut la vérité qu'au moment où les troupes Egyptiennes l'abandonnerent. Cléopatre ayant fait publier qu'elle s'étoit tuée, Antoine, oubliant sa trahison, se perça de son épée, & ne consentit à se laisser panser, que lorsqu'il apprit qu'elle vivoit encore. Il mourut entre les bras de cette princesse, qui employa toutes sortes d'artifices pour toucher le cœur d'Auguste, lorsqu'il se fut rendu maître de sa destinée; mais elle échoua cette fois, &, voyant que le vainqueur la destinoit à faire la gloire de son triomphe, elle se fit piquer d'un aspic. Le royaume d'Egypte finit à la mort de cette princesse, & c'est où nous terminerons cette histoire des successeurs d'Alexandre, en y ajoutant un abrégé très succinct de l'histoire du premier royaume d'Egypte, de celle des Carthaginois, & de celle des Syracusains depuis leur victoire sur les Athéniens.

RÉFLEXIONS.

1. L'amour est, dit-on, la foiblesse des grandes ames; mais combien en est-il dont la trempe soit assez forte pour n'être point amollie par cette dangereuse passion! Un prince ne sauroit être trop en garde contre elle: tout l'y entraine. On s'offre à ses

deſirs ; coutume & l'exemple l'autoriſent ; c'eſt une foibleſſe dont l'uſage lui permet de ne point rougir. Mettons à part les motifs de religion, il en reſte mille autres qui doivent engager un prince, un grand, à ſe défendre de l'amour.

Les perſonnes qui s'efforcent de plaire à un prince ont ordinairement le cœur faux. Elles feignent une paſſion qu'elles ne reſſentent pas, & cachent ſous le nom d'amour ou une ambition déméſurée ou une avarice ſordide. Combien eſt-il à craindre qu'elles ne communiquent aux grands leur façon de penſer : que d'injuſtices, que de fauſſes démarches, leur feront-elles faire. Antoine donne une belle leçon aux rois ſur ce ſujet. Il étoit infiniment ſupérieur à Auguſte pour les qualités perſonnelles; juſqu'au moment fatal où il vit Cléopatre, il fit tout éſpérer de ſa conduite. Sa paſſion pour cette princeſſe fait évanouïr toutes ces belles apparences. Il foule aux pieds pour elle les devoirs les plus ſacrés : il s'endort dans le ſein de la volupté, & ſe rend le lâche miniſtre des crimes de cette reine ambitieuſe. La trahiſon de Cléopatre ne peut le guérir de ſon funeſte amour, qui lui coûte l'empire, l'honneur, & la vie. Apprenez par cet exemple à garder votre cœur, jeunes princes ; fermez ſoigneuſement les oreilles aux diſcours des lâches courtiſans qui cherchent à vous

faire ſuccomber à une tentation ſi délicate. Un roi ceſſe de l'être, ou du moins n'eſt pas ſûr de l'être long-tems, lorſqu'il ouvre ſon cœur à l'amour, puiſqu'il devient l'eſclave de celle qu'il aime, & qu'une paſſion qu'il ne regardoit d'abord que comme un amuſement devient une chaine ſi forte, qu'il faut un miracle pour la rompre.

Traits à raconter.

1. *Mort de Pompée.* 2. *Cléopatre va trouver Céſar.* 3. *Magnificence de Cléopatre, lorſqu'elle fut trouver Antoine.* 4. *Elle dépenſe un million dans un repas.* 5. *Elle mortifie la vanité d'Antoine au ſujet de la pêche.* 6. *Artifice de Cléopatre pour retenir Antoine dans ſes fers. Somptuoſité de ſes repas.* 7. *Belle conduite d'Octavie, femme d'Antoine.* 8. *Cléopatre fait voir à Céſar combien les précautions qu'il prenoit contre elle étoient vaines.* 9. *Cléopatre eſſaye vainement d'attendrir Auguſte.* 10. *Mort d'Antoine.* 11. *Cléopatre ſe fait piquer d'un aſpic.* 12. *Antoine ſaccage le temple d'une Déeſſe, dont la ſtatue étoit d'or maſſif.* 13. *Fauſſes hiſtoires qu'on debite à ce ſujet.* 14. *Lâches propoſitions d'Antoine à Auguſte, après avoir été vaincu.*

LEÇON LXXXI.

Abrégé de l'histoire de Syracuse, depuis le tems où Timoléon lui rendit la liberté, l'an du monde 3685.

D. QUI s'empara de la tyrannie à Syracuse, l'an 3685?

R. Agathocle, qui regna environ 48 ans.

D. Quelle année Hiéron II. commença-t-il à y régner?

R. L'an 3729: elle avoit toujours été dans le trouble jusqu'à ce tems.

D. Combien le regne de ce prince a-t-il duré; quelle fut sa conduite?

R. Pendant soixante ans que regna ce prince, Syracuse jouit d'une paix profonde.

D. A quoi ce prince s'appliqua-t-il particulierement?

R. A faire fleurir l'agriculture.

D. Quel fut le chef-d'œuvre de sa prudence?

R. D'avoir gardé fidelement l'alliance des Romains.

D. Quel est le savant géometre qui vivoit du tems de Hiéron?

R. Le fameux Archimede.

D. Qui succéda à Hiéron?

R. Son fils Hiéronime, qui ne regna qu'un an.

D. Quelle fut la fin de ce prince?

R. Sa mauvaise conduite le fit haïr de ses sujets, qui l'assassinerent.

D. Que se passa-t-il après sa mort?

R. Les Syracusains s'unirent aux Carthaginois contre les Romains.

D. Que firent alors ces derniers?

R. Ils assiégerent Syracuse.

D. Cette entreprise réussit-elle facilement?

R. Non: les Romains, accablés par les machines d'Archimede, furent sur le point d'abandonner le siege.

D. Quelle fut la fin de cette guerre?

R. Syracuse fut prise, & devint province Romaine.

Les soldats mercénaires, qui étoient à la solde des Syracusains, ayant élu Hiéron de leur propre autorité pour commander la république, il eut besoin d'employer tous ses amis pour être reçu dans la ville; mais, la sagesse de son administration lui ayant gagné l'affection de tous ses citoyens, ils confirmerent son élection. Ces soldats mercénaires étoient sans affection pour Syracuse, qu'ils remplissoient de divisions: Hiéron, animé d'un faux zele pour sa patrie crut qu'il lui étoit permis de s'en défaire, &, sous prétexte de les mener contre les Mamertins (*), il les abandonna au fer de l'ennemi. Après avoir remporté une grande victoire sur ces derniers, il fut déclaré roi, pour le bonheur de Syracuse, qui pendant son long regne jouit d'une profonde paix.

(*) C'étoit une nation originaire d'Italie, qui s'étoit emparée de Messine.

Il donna tous ſes ſoins à faire fleurir l'agriculture, & rendit un ſervice ſignalé à ſa patrie, en engageant Archimede, ſon parent, à mettre en pratique les belles connoiſſances qu'il avoit puiſées dans l'étude de la géométrie. Hiéron eſt remarquable ſurtout par ſon attachement pour les Romains; leur mauvais ſuccès dans la guerre que leur fit Annibal ne put ébranler ſa fidélité, & il les ſecourut avec magnificence. Son fils Hiéronime, ou plutôt les tuteurs de ce jeune prince, n'imiterent pas la ſage conduite d'Hiéron, &, s'étant unis aux Carthaginois, ils attirerent ſur Syracuſe une guerre ſanglante, qui ne finit que par la priſe de Syracuſe. Cette ville réſiſta long-tems aux Romains, & ils ſouffrirent de grandes pertes en l'attaquant. Un ſeul homme leur cauſa ces pertes, & ce fut Archimede, par le moyen des machines qu'il avoit inventées. La priſe de Syracuſe entraîna la conquête de toute la Sicile, qui devint province Romaine, l'an 3791.

Réflexions.

Si Hiéron n'avoit pas eu quelque connoiſſance des méchaniques, il n'eut point engagé Archimede à travailler à ces belles machines, qui retarderent ſi long-tems la priſe de Syracuſe. Il ſeroit ridicule à un prince de s'inſtruire à fond des hautes ſciences, mais il les doit connoître aſſez pour

encourager ceux qui y excellent & les mettre en œuvre.

Traits à raconter.

1. *Magnifiques préſens que Hiéron fait aux Romains.* 2. *Deſcription de la Galere qu'Hiéron fit conſtruire.* 3. *Cruauté dont on uſa envers la famille d'Hiéron.* 4. *Un ſoldat Romain donne le moyen à ſon général d'eſcalader Syracuſe.* 5. *Mort d'Archimede.* 6. *Ciceron découvre ſon tombeau.*

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE D'EGYPTE.

LEÇON I.

Deſcription de l'Egypte.

D. EN quelle partie du monde ſe trouve l'Egypte ?

R. Dans l'Afrique.

D. Comment diviſoit-on l'Egypte ?

R. En trois parties, la haute Egypte, au midi, la baſſe Egypte, & celle du milieu.

D. Quelles étoient les villes capitales de ces trois parties ?

R. Thebes, Memphis, & Alexandrie.

D. Quelle est la nature du terroir en Egypte?

R. Les débordemens du Nil le rendent très-fertile.

D. Quelles sont les mervelles de l'Egypte du milieu?

R. Les obélisques, les pyramides, le labyrinthe, le lac Moeris, & les cataractes du Nil.

L'Egypte est bornée à l'Est par la Mer Rouge & l'Isthme de Suès; au midi par l'Etiopie. A l'Ouest par la Lybie. Et au Nord par la Mer Méditerranée. Ce pays, dans une assez petite étendue, renfermoit un grand nombre de villes & une multitude prodigieuse d'habitans, ce qui prevenoit de la bonté de son air. Il ne pleut presque jamais en Egypte, mais la providence a pourvu à ce défaut. Le Nil, qui traverse ce pays après être sorti d'Ethiopie, se déborde chaque année, & laisse sur la terre un limon qui l'engraisse, & ne laisse au laboureur que le soin de semer, après avoir légerement rémué la terre. La cause de ce débordement étoit ignorée autrefois, mais on ne doute point aujourd-hui qu'il ne soit causé par les pluies qui tombent régulierement en Ethiopie dans certaines saisons. Thebes, capitale de la Haute Egypte, autrement nommée Thebaïde, avoit cent portes, & on dit qu'elle

pouvoit faire sortir par chacune de ses portes dix mille combattans. On à trouvé, de nos jours, dans la Thébaïde, des ruines d'un palais qui efface ce qu'on peut imaginer de plus beau par son étendue, son architecture, sa peinture, & sa structure. L'Egypte pouvoit être appelée le pays des merveilles; &, par ce qui en reste aujourd'hui, on ne peut pousser ses conjectures assez loin. Les pyramides surtout attirent l'attention des voyageurs: mais ce qui surprend tout le monde, c'est qu'on ignore absolument le nom de celui qui les a fait bâtir.

Reflexions.

Peut-on méconnoître une providence, en voyant la sagesse des œuvres du seigneur! Ce débordement d'un fleuve, dont le limon porte avec lui la fécondité, dans un lieu privé de la pluie, est donc l'effet du hazard, & pour le croire, ne faut-il pas reconcer aux lumieres de la raison?

Il faut expliquer aux écoliers les différentes merveilles d'Egypte que nous avons nommées.

Traits à raconter.

1. *Fable des obseques du Phénix, dans le temple du Soleil à Héliopolis.* 2. *Artifice de Sostrate, architecte du Phare de Messine, pour mettre son nom sur l'ouvrage.*

LEÇON II.

Des mœurs & coutumes des Egyptiens.

D. QUELLES étoient les loix d'Egypte par rapport aux rois?

R. Nul ne pouvoit les approcher qu'il n'eût de l'éducation & des bonnes mœurs.

D. Comment diſpoſoient-ils de leur tems?

R. Leurs occupations étoient réglées par la loi, ainſi que la qualité & la quantité de leurs alimens.

D. Quels crimes étoient punis de mort chez les Egyptiens?

R. L'homicide qu'on avoit fait, ou qu'on avoit pu empêcher; le menſonge aux juges, & le parjure.

D. Sur quels gages empruntoit-on en Egypte?

R. Sur le corps de ſon père.

D. Les Egyptiens cultivoient-ils les ſciences?

R. Oui: & l'Egypte étoit l'école de toutes les nations.

D. Quelle étoit leur religion?

R. Ils adoroient les animaux les plus vils.

D. Qu'y avoit-il de particulier dans les funérailles?

R. On ne pouvoit louer publiquement ceux qui avoient été jugés.

D. Quelles loix obſervoit-on en Egypte au ſujet des médecins?

R. S'ils s'écartoient des règles ordinaires, ils répondoient de la vie de leurs malades.

D. Etoit-il permis aux Egyptiens de choisir leur profession ?

R. Non : chacun devoit suivre celle de son père.

L'Egypte, comme plusieurs autres pays, eut dans les commencemens les loix les plus sages ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elles aient toujours été observées ; elles retarderent seulement le regne du luxe, mais peu-à-peu on négligea de les observer. Ce qui soutint les loix pendant un tems considérable fut le desir qu'ont les hommes de laisser après leur mort un nom estimé. Ceux qui prétendoient à cet honneur avoient un grand soin de ne rien faire qui pût les en priver ; car en Egypte on jugeoit les hommes après leur mort, & les rois n'étoient point exempts de ce jugement.

Nul peuple n'a poussé l'idolâtrie aussi loin que les Egyptiens ; ils adoroient les plus vils animaux, aussi bien que des légumes. On à prétendu les justifier sur cet article, en disant qu'ils ne regardoient ces choses que comme les symboles de la divinité ; cela pouvoit être vrai pour les prêtres & les savants ; mais le peuple adoroit de bonne foi le chat, le crocodile, &c. les prêtres ayant rendu la religion énigmati-

que, & gardant un profond silence sur ces mysteres.

On prétendoit, en Egypte, que rien n'étoit plus propre à perfectionner les arts que la loi qui forçoit les enfans à embrasser la profession de leurs pères : cette nécessité pouvoit aussi produire un effet tout contaire en étouffant les talens naturels ; souvent le fils d'un grand peintre, qui fût devenu un habile géometre, devient un barbouilleur, si on veut, malgré son goût, le fixer à la peinture ; j'en dis autant des autres professions.

Nul ne pouvoit être oisif en Egypte ; chacun devoit déclarer aux magistrats de quel travail il tiroit sa subsistance ; &, si on accusoit faux, on étoit puni de mort. L'homicide étoit aussi puni de la même peine, & on regardoit comme homicides non-seulement ceux qui avoient tué un homme, mais aussi ceux qui n'avoient pas empêché le meurtre, si cela avoit été en leur pouvoir, & même ceux qui n'avoient pas dénoncé le meurtrier.

Leçon III.

D. En combien de parties doit-on diviser l'histoire d'Egypte?

R. En trois ; qui comprennent l'espace de 2158 ans.

D. Où commence le premier ?

R. A Ménis, ou Mesraïm, & il finit à la conquête d'Egypte par Cambyse.

D. Où finit le second ?

R. A la mort d'Alexandre le Grand.

D. Et le troisieme ?

R. A la mort de Cléopatre.

D. Quel roi regarde-t-on comme le plus sage, parmi ceux qui ont gouverné l'Egypte ?

R. Sesostris, qui fut aussi un grand conquerant.

D. D'où étoit Cécrops, fondateur d'Athenes ?

R. Il étoit Egyptien, & mena une colonie d'Egyptiens dans l'Attique.

D. Qui est-ce qui a écrit l'histoire d'Egypte ?

R. Herodote & Diodore de Sicile.

NOTA.

Rien de plus obscur & de plus incertain que l'histoire des premiers rois d'Egypte, & les bornes que j'ai prescrites à cet *Abrégé* ne me permettent pas de m'y arrêter. Je me borne à avertir mes lecteurs, qu'Hérodote, en écrivant cette histoire, a suivi son goût pour le merveilleux, & qu'il adopte aveuglement toutes les fables que débitoient les prêtres Egyptiens. J'ai cru qu'il suffisoit pour les jeunes personnes d'être instruites des mœurs des Egyptiens, & qu'il

falloit laiſſer aux maîtreſſes le ſoin de leur raconter les actions les plus frappantes des rois d'Egypte dans le premier âge de ce royaume.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE DES CARTHAGINOIS.

LEÇON I.

D. QUELLE année à peu près Carthage fut-elle fondée, & par qui?

R. L'an 3858. Didon bâtit cette ville.

D. Qui étoit Didon?

R. C'étoit la femme de Sichée, & la ſœur de Pygmalion, roi de Tyr; elle ſe ſauva en Afrique, pour éviter la cruauté de ſon frère.

D. A quelles conditions les Africains lui donnerent-ils le terrain où elle bâtit Carthage?

R. A condition que cette nouvelle ville payeroit un tribut.

D. Quelles furent les conquêtes de Carthaginois?

R. Ils se rendirent maîtres d'une partie de l'Afrique, de la Sardaigne, des îles Baléares, de presque toute l'Espagne, & d'une partie de la Sicile.

Carthage, qui dans la suite disput à l'empire du monde à Rome, étoit une ville que Didon bâtit sur les côtes d'Afrique. Pygmalion, frère de cette princesse, ayant fait périr Sichée, son beau-frère, pour s'emparer de ses tresors, Didon trompa son avarice, & se refugia en Afrique, avec un grand nombre de Tyriens, qui fuyoient la cruauté de leur roi; elle obtint des Africains un terrain, où elle bâtit Carthage, & promit de leur payer un tribut.

Didon, voyant le roi des Gétuliens déterminé à lui faire la guerre, si elle refusoit de l'épouser, se donna la mort, plutôt que de manquer à la foi qu'elle avoit jurée à Sichée. Après la mort de cette princesse, les Carthaginois chercherent à secouer le joug du tribut qu'ils s'étoient engagés à payer; mais ils n'y réussirent qu'après avoir remporté de grands avantages sur les Maures & les Numides. Ils s'emparerent ensuite de plusieurs îles dans la Méditerranée; nous parlerons de leurs conquêtes, après avoir décrit leurs mœurs.

Traits à raconter.

1. *Comment fut terminé le différend qu'eurent les villes de Carthage & de Cirene*

au ſujet de leurs limites. 2. Comment les habitans des îles Baléares devenoient d'excellent frondeurs.

LEÇON II.

D. QUELS Dieux adoroient les Carthaginois ?

R. La Lune, ſous le nom d'Uranie, & Saturne, ſous le nom de Moloc.

D. Comment nommoit-on les magiſtrats à Carthage ?

R. Suffetes ; leur autorité ne duroit qu'un an.

D. Qui decidoit les affaires lorſque le ſénat n'étoit pas d'accord ?

R. Le peuple.

D. Qu'eſt-ce qui modéroit l'autorité du ſénat & du peuple ?

R. Un conſeil, compoſée de cent quatre perſonnes.

D. Quelles étoient les principales ſources des richeſſes des Carthaginois ?

R. Le commerce & les mines d'or qu'ils trouverent en Eſpagne.

D. Qui compoſoit les armées des Carthaginois ?

R. Peu de citoyens, quelques alliés, & beaucoup de ſoldats mercénaires.

D. Quel étoit le caractere des Carthaginois ?

R. L'amour du gain les rendoit fourbes & ruſés.

D. Quelle étoit leur conduite par rapport à leurs généraux?

R. Ils les rendoient responsables des mauvais succès de leurs armes.

Les Carthaginois croyoient honorer Saturne en lui sacrifiant des victimes humaines ; les mères, étouffant tous les sentimens naturels, voyoient leurs enfans dévorés par le feu, sans verser une larme, & l'on ne peut lire sans horreur, jusqu'à quel excès est allé leur superstition sur cet article. Ce peuple, absolument adonné au commerce, negligeoit les sciences qui eussent sans doute adouci leurs mœurs, & banni leurs barbares sacrifices. Ils n'avoient point de réputation à perdre du côté de la probité ; &, pour désigner un trompeur, on disoit qu'il avoit une conscience Carthaginoise. C'étoit par une suite de leur férocité qu'ils rendoient leurs généraux responsables du mauvais succès de leurs armes, & la mort étoit le salaire ordinaire de ceux qui avoient été malheureux. Ils enveloppoient aussi, fort souvent, la famille innocente d'un coupable, dans le châtiment du chef.

Les richesses de Carthage avoient leur source dans le commerce, & cette ville, sur cet article, ne le cédoit point à celle de Tyr, d'où elle tiroit son origine. Parmi les vices des Carthaginois, on ne peut s'empêcher d'admirer l'attachement qu'ils conserverent pour cette ville, & la générosité avec la-

quelle ils traiterent les femmes & les enfans de Tyr qu'on leur avoit donné en dépôt, pendant qu'Alexandre aſſiégeoit cette ville.

Les Carthaginois étoient commerçans par inclination, & guerriers par force. La néceſſité de ſe défendre de leurs voiſins, l'ambition d'augmenter leur puiſſance, leur mettoient quelquefois les armes à la main; mais ils les quittoient bientôt. Un petit nombre de citoyens étoient guerriers par état, & le reſte de leurs troupes étoit composé de celles que leur fourniſſoient leurs alliés ou tributaires, & de ſoldats mercénaires; en ſorte qu'ils ne pouvoient pas compter beaucoup ſur des troupes que le ſeul intérêt déterminoit en leur faveur.

On a beaucoup admiré le gouvernement de Carthage chez les anciens, mais ils n'ont point donné de détail ſur cet article, & le peu qu'on en ſait ſe connoit par des faits. Il n'y avoit rien de plus parfait, par exemple, que la loi qui renvoyoit au peuple les affaires ſur leſquelles le ſénat ne pouvoit s'accorder; ce qui étoit un moyen ſûr de conſerver l'union dans cette compagnie, qui n'aimoit pas à voir le peuple maître des affaires.

Traits à raconter.

1. *Cruels ſacrifices faits à Saturne dans les calamités publiques.*

LEÇON III.

D. QUEL fut un des plus grands ennemis des Carthaginois en Sicile ?

R. Agathocle, tyran de Syracuse.

D. Que fit Agathocle, lorsqu'il se vit assiégé dans Syracuse, par les Carthaginois ?

R. Il porta la guerre en Afrique.

D. Que fit Agathocle pour mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre ?

R. Il les engagea à brûler leur flotte.

D. Quel fut le succès de cette guerre ?

R. Agathocle remporta d'abord de grandes victoires ; mais, étant repassé en Sicile, les Carthaginois reprirent le dessus.

Un des évènemens les plus singuliers dans l'histoire des Carthaginois est la descente d'Agathocle dans l'Afrique. Ce tyran de Syracuse étoit assiégé dans cette derniere ville, & n'espérant aucun secours de ses alliés, qui l'avoient en horreur à cause de ses cruautés, il prit l'étrange résolution de passer en Afrique. Il ne s'ouvrit à personne de son dessein ; &, ayant encouragé les Syracusains à se défendre pendant le tems où il leur ménageoit une puissante diversion, il partit pour l'Afrique, sans que ses propres soldats eussent soupçonné son dessein. Etant abordé heureusement, il leur dit qu'il avoit consacré ses vaisseaux à Cérès & à

Proserpine, & qu'il alloit les brûler pour s'acquitter de son vœu. La multitude, entraînée par son exemple, s'empressa à brûler la flotte ; mais, lorsqu'ils eurent repris leur sang froid, ils virent avec frayeur qu'ils s'étoient privés de la seule ressource qui leur restoit pour s'en retourner en Sicile, s'ils étoient vaincus. Agathocle ne leur laissa pas le tems de s'abandonner au decouragement, il les mena contre une ville voisine de Carthage, &, leur en ayant abandonné le pillage, ils ne penserent plus à leurs vaisseaux ; &, leur chef s'étant rendu maître d'un grand nombre de places, le siege de Syracuse fut abandonné pour venir secourir Carthage. Agathocle crut ses affaires en assez bon état en Afrique pour repasser en Sicile, mais il apprit des nouvelles qui l'obligerent de retourner promptement vers son armée ; il n'étoit plus tems, les Africains lui avoient tourné le dos, & il fut réduit à sauver sa vie en abandonnant ses enfans & ses soldats. Il périt à son retour en Sicile.

Nous parlerons des guerres de Carthage avec Rome dans l'histoire des Romains.

Fin de la seconde partie.

AVERTISSEMENT.

La religion d'un peuple influe ordinairement sur ses mœurs : on veut imiter les objets de son culte. Il est donc nécessaire de donner une idée générale des sentimens qu'avoient les Grecs & les Romains sur la Divinité. Il se trouva chez ces deux nations des hommes assez éclairés pour connoître l'absurdité de leur religion ; mais il n'y en eut pas un seul qui osât publier hautement la vérité d'un seul Etre Créateur du ciel & de la terre. On prétend que Ninus peut être regardé comme l'auteur de l'idolâtrie depuis le déluge. Les autels qu'il fit dresser à son père Nemrod inviterent les autres peuples à se faire des divinités des grands hommes qui avoient vécu parmi eux. Ils pousserent plus loin l'aveuglement, & les choses les plus viles devinrent les objets de leur culte. Chaque nation avoit ses divinités particulieres : mais il y avoit des dieux généralement adorés chez tous les peuples. C'est seulement de ces derniers dont je vais parler. Après les avoir fait connoître, je donnerai l'histoire abrégée des faits miraculeux qu'on leur attribuoit, & qui ont été recueillis dans un ouvrage qui a pour titre les Métamorphoses d'Ovide.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ANCIENNE.
TROSIEME PARTIE.

Leçon I.

D. Quel étoit le plus ancien des Dieux?
R. Le Ciel.
D. Quels furent ſes enfans & ſa femme?
R. Titan, Saturne, & Cybele. La femme du Ciel étoit Veſta.
D. Quels furent les enfans de Saturne?
R. Il eut de ſa ſœur Cybele Jupiter, Neptune, Pluton, & Junon.
D. Qui fit la guerre à Saturne?
R. Jupiter, qui le chaſſa du ciel, & l'obligea de ſe refugier chez Janus, roi d'Italie.
D. Comment Jupiter partagea-t-il l'empire de Saturne?
R. Il garda le ciel, donna l'empire de la mer à Neptune, & celui des enfers à Pluton.
D. Qui fut la femme de Jupiter?

R. Sa ſœur Junon, qui étoit déeſſe de l'air, des royaumes, & qui préſidoit aux mariages & aux enfantemens.

L'empire du ciel & de la terre, appartenoit à Titan qui étoit plus âgé que Saturne ; toutefois Titan, à la ſollicitation de ſa mère Veſta & de ſa ſœur Cybele, céda l'empire à ſon frère Saturne, mais il ne voulut pas en priver ſes propres enfans. Il convint donc avec ſon frère, qu'il dévoreroit tous ſes fils à meſure qu'ils naîtroient ; Cybele trouva le moyen d'éluder la promeſſe que ſon mari avoit faite, & au lieu de ſes fils lui donnoit des pierres à dévorer. Elle ſauva trois de ſes enfans par ce moyen ; mais Titan, ayant découvert cette ſupercherie, mit Saturne dans les fers. Jupiter, ſon fils aîné, le délivra, & il fut mal récompenſé de ce ſervice ; car Saturne, ayant appris qu'un de ſes fils devoit le détrôner, dreſſa des embuches à Jupiter ; celui-ci le chaſſa du ciel, & Saturne ſe refugia chez Janus, roi d'Italie, où il porta l'âge d'or. Enſuite Jupiter partagea l'empire avec ſes frères, & épouſa Junon, ſa ſœur.

EXPLICATION.

Les poëtes ont feint que Saturne, qui eſt le tems, dévoroit ſes enfans, & même les pierres, parcequ'il n'eſt rien et effet que le tems ne dévore à la fin.

On repréſente Jupiter avec un ſceptre, la foudre à la main, & un aigle à ſes côtés.

Veſta, déeſſe du feu, eſt ordinairement environnée de pluſieurs autels, où l'on voit du feu.

Neptune paroit dans un char traîné par les chevaux marins, avec le trident à la main.

Pluton ſe peint avec un viſage ſombre & ſévere, & il tient à la main une eſpece de fourche.

Cybele, déeſſe de la terre, a pour couronne une tour, & ſon char eſt traîne par des lions.

Junon ſe peint avec un ſceptre, une couronne, & l'on voit auprès d'elle un paon.

Saturne ſe voit avec une longue barbe, & une faulx à la main.

Leçon II.

D. Quels furent les enfans que Jupiter eut de Junon ?

R. Hébé, déeſſe de la jeuneſſe, & Vulcain, dieu des forgerons.

D. Quelle fille Jupiter engendra-t-il ſeul?

R. Minerve, déeſſe de la ſageſſe, des combats, des arts & des ſciences qui ſont les fruits de la paix.

D. Que fit Junon pour ſe venger de Jupiter à cette occaſion?

R. Elle engendra ſeule Mars, dieu des combats.

D. Quels enfans Jupiter eut-il de Latone?

R. Apollon & Diane, qui naquirent en même tems.

D. Quels fils Jupiter eut-il de Semelé?

R. Bacchus, dieu du vin, qui fut un grand conquérant.

D. Que fils eut-il de Maïa, fille d'Atlas?

R. Mercure, interprête & ambaſſadeur des dieux; il étoit auſſi le patron des voleurs.

D. Quelle fille Jupiter eut-il de Dioné?

R. Venus, mère des amours, des graces, & de l'hymen; elle épouſa Vulcain.

Jupiter, choqué de la laideur de ſon fils Vulcain, le jeta ſur la terre d'un coup de pied, ce qui le rendit boiteux. Lorſqu'il fut grand, il ſe fit forgeron, travaillant à faire les foudres de Jupiter. Des hommes qu'on nommoit Cyclopes, parcequ'ils n'avoient qu'un grand œil au milieu du front, lui aidoient dans ſon travail. Minerve ſortit toute armée du cerveau de Jupiter, en danſant une danſe guerriere. Junon, ſe trouvant offenſée de la naiſſance de Minerve, eut recours à une certaine fleur, par le moyen de laquelle elle eut le dieu Mars. Mais cette déeſſe eut bien d'autres ſujets de plaintes contre ſon mari. Ayant appris qu'il aimoit Latone, elle ſuſcita contre ſa rivale le ſerpent Python; &, pour l'em-

pêcher d'éviter la fureur de ce monſtre, elle engagea la terre à ne donner d'autre retraite à Latone que l'île de Delos, qui étoit alors errante & enfoncée dans la mer. Neptune l'arrêta & la fit ſurnager, & cette pauvre fugitive y enfanta Apollon & Diane ſous un palmier.

Apollon, ſous le nom de Phœbus, éclaire le monde, il eſt le dieu de la médecine & de la muſique. Il rendoit des oracles, & fut chargé de la conduite de neuf filles de Jupiter qu'on nommoit les Muſes, & qui préſidoient aux arts & aux ſciences. La ſœur d'Apollon a trois noms différens. On la nomme Lune dans le ciel, Diane ſur la terre, & Proſerpine dans les enfers. Elle eſt auſſi nommée triple Hecaté. Elle préſidoit à la chaſſe, aux enchantemens, & paroiſſoit fort jalouſe de la chaſteté, n'ayant jamais eu de mari ; mais elle aima le berger Endymion. Elle aſſiſtoit aux accouchemens, & alors on la nommoit Lucine, quoiqu'on l'appelât Proſerpine aux enfers. Les poëtes tiennent que Proſerpine étoit fille de Jupiter & de Cérès, déeſſe des bleds, & étoit femme de Pluton.

Attributs des Divinités dont il eſt parlé dans cette leçon.

Vulcain ſe peint preſque nud, avec une enclume & un marteau. Minerve armée de pied en cap, avec l'Egide ; c'eſt-à-dire

avec un bouclier, où l'on voit une tête qui a pour cheveux des ſerpens. Apollon eſt environné de rayons, quand il eſt peint ſous la qualité de ſoleil ; couronné de lauriers, comme inventeur de la poëſie ; & une lyre à la main, comme dieu de la muſique. Diane eſt peinte en chaſſeuſe, ayant un croiſſant ſur le front. Mercure a des aîles aux talons, & à la main un caducée, c'eſt-à-dire, un bâton entrelacé de ſerpens. Bacchus eſt couronné de lierre, environné de bêtes féroces, & tient à la main un thirſe, c'eſt-à-dire un bâton entouré de feuilles de vignes. Venus eſt accompagnée de l'amour ſous la forme d'un enfant aîlé, & ſon char eſt traîné par des colombes. L'amour a quelquefois les yeux couverts d'un bandeau, il porte un carquois & des fleches. L'Hymen tient un flambeau allumé.

LEÇON III.

Des moindres Divinités du ciel, de la terre, & de la mer.

D. COMMENT nommoit-on la lumiere qui paroît ſur notre hemiſphere avant le lever du ſoleil ?

R. La déeſſe Aurore.

D. N'y avoit-il point d'autres divinités inférieures dans le ciel ?

R. Il y en avoit un grand nombre parmi les Aſtres.

D. Qui étoit ſa femme de Neptune ?

R. Amphitrite.

D. Quels furent leurs enfans ?

R. Les tritons, demi-hommes & demi-dauphins.

D. Neptune eut-il d'autres enfans ?

R. Il eut de la Terre les harpies.

D. Quelle étoit la femme de l'Océan ?

R. Thétis ; ils eurent Nerée & Doris, qui, s'étant mariés enſemble, eurent un grand nombre de filles nommées nymphes.

D. Comment appela-t-on celles de ces filles qui gardoient les forêts, les prairies, les fleurs, & les paſturages ?

R. Les napées, les dryades, & les hamadryades.

D. Et celles qui gardoient les fleuves & les fontaines ?

R. Nayades.

D. Comment nommoit-on celles qui reſterent dans la mer ?

R. Néréides, du nom de leur père Nérée.

D. Quelle fut la plus illuſtre des Néréïdes?

R. Thétis, qui avoit le même nom que ſa mère.

D. Comment nommoit-on le berger de Neptune ?

R. Prothée, qui prenoit toutes ſortes de formes ; il prédiſoit l'avenir, mais il falloit l'y contraindre.

D. Quel étoit le dieu des vents ?

R. Æole.

D. Quels étoient les dieux champêtres.

R. Pan, & Faunus, qui étoit père des faunes & de ſatyres.

L'Aurore ayant enlevé Tithonus, fils de Laomédon, Jupiter lui accorda l'immortalité, ſans le preſerver de la vieilleſſe : il n'en put ſupporter les incommodités, & fus changé en cigale. Les Harpies, filles de Neptune & de la Terre, avoient des viſages de jeunes filles pâles & blêmes ; mais elles avoient des corps de vautours, des aîles, des griffes, and des ventres inſatiables : tous ce qu'elles touchoient étoit empoiſonné. Le dieu Pan, ainſi que les faunes & les ſatyres, avoient des pieds de chevre & des cornes en tête.

LEÇON IV.

Des Divinités des Enfers.

D. QUELS étoient les juges des enfers?

R. Trois fils de Jupiter, nommés Minos, Rhadamante, & Æacus.

D. Quels fleuves environnoient les enfers?

R. L'Acheron, le Styx, le Cocyte, & le Phlegeton.

D. Quel étoit le nautonnier des enfers?

R. Caron.

D. Comment nommoit-on le chien qui en gardoit la porte?

R. Cerbere ; il avoit trois têtes, &, au lieu de poil, il étoit couvert de ſerpens.

D. Combien y avoit-il de furies ?

R. Trois ; Tiſiphone, Mégére, & Alecto.

D. Qu'eſt-ce qu'on appeloit les Parques ?

R. Trois ſœurs, qui régloient les deſtinées des hommes.

D. Comment nommoit-on le lieu deſtiné au ſupplice des méchans ?

R. Le Tartare, où l'on voyoit Tantale, les Danaïdes, Tityus, Siſyphe, & Ixion.

D. Comment nommoit-on le lieu où alloient les ames des juſtes ?

R. Les Champs Elyſées.

Le ſerment le plus redoutable aux dieux étoit celui où ils juroient par le Styx : ils ne pouvoient le violer, ſans être privés du nectar & de la divinité. Caron, qui conduiſoit les ombres aux enfers, ne recevoit dans ſa barque que ceux dont les corps avoient eu la ſépulture : il repouſſoit impitoyablement les autres, qui n'étoient admis parmi ſes paſſagers qu'au bout de cent ans. Clotho, Lacheſis, & Atropos, régloient aux enfers les deſtinées humaines, & on ne pouvoit rien changer à leurs arrêts. Elle gouvernoient le fil, c'eſt-à-dire le cours de la vie humaine. La plus jeune tenoit le fil, celle qui ſuivoit le tournoit dans le fuſeau, & la plus vieille le coupoit. Les trois juges des enfers avoient dans leurs mains une urne, où ſe trouvoient les noms de tous

ceux qui vivoient sur la terre, & qui se tiroient au hasard pour mettre fin à leurs jours. Tantale étoit dans le Tartare, au milieu de l'eau & des fruits qui fuyoient de sa bouche lorsqu'il vouloit en user. Les Danaïdes, au nombre de quarante-neuf, y étoient condamnées à remplir des vaisseaux percés, pour avoir égorgé leurs maris. Tityus, qui avoit fait un affront à Latone, étoit aussi dans le Tartare, où les vautours lui rongeoient le foye, qui renaissoit chaque jour. On y voyoit Sisyphe le voleur, condamné à porter sur les épaules une grosse pierre, qui retomboit sans cesse. Enfin on y voyoit l'ambitieux Ixion, qui, pour avoir osé déclarer son amour à Junon, étoit attaché à une roue, qui tournoit perpétuellement.

Les champs Elysées n'étoient pas loin du Tartare. Les ames des justes y goûtoient un parfait repos, jusqu'au tems où elles devoient retourner animer d'autres corps: alors elles buvoient de l'eau du fleuve Lethé, qui avoit la vertu de leur faire oublier tout ce qu'elles avoient vu dans l'empire de Pluton.

LEÇON V.

Métamorphoses d'Ovide.

D. QUAND la nature eut débrouillé le cahos, qui forma l'homme?

R. Promethée.

D. Comment nomme-t-on les quatre âges qui suivirent la formation de l'homme ?

R. L'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, & l'âge de fer.

D. Dans l'âge de fer, qui attaqua les dieux ?

R. Les géans ; mais Jupiter, d'un coup de foudre, les enfévelit sous les montagnes qu'ils avoient entassées pour escalader le ciel.

D. Qu'arriva-t-il à Jupiter, lorsqu'il voulut s'instruire par lui-même des crimes des hommes ?

R. Lycaon lui dressa des embuches, & fut changé en loup.

D. Comment Jupiter punit-il les autres hommes ?

R. Par un déluge qui inonda la terre.

D. Tous les hommes périrent-ils dans ce déluge ?

R. Deucalion, & Pyrrha sa femme, se sauverent.

D. Comment repeuplerent-ils le monde ?

R. En jetant des pierres par dessus leurs têtes.

D. Quel monstre produisit la terre après le déluge ?

R. Le serpent Python, qu'Apollon tua à coups de fleches.

D. Que fit ce dieu après sa victoire ?

R. Il oſa mépriſer l'Amour.

D. Comment l'Amour ſe vengea-t-il ?

R. En faiſant brûler inutilement Apollon pour Daphné.

D. Que devint cette nymphe ?

R. Elle fut changée en laurier.

D. Qui aima Io, fille du fleuve Inaque ?

R. Ayant été aimée de Jupiter, elle fut changé en vache, & fut enſuite adorée en Egypte ſous le nom d'Iſis.

D. Qui gardoit Io pendant qu'elle étoit vache ?

R. Argus, qui avoit cent yeux.

D. Qui le tua ?

R. Mercure ; & Junon attacha ſes yeux à la queue du paon.

Promethée ayant formé l'homme, l'âge d'or, c'eſt-à-dire, celui dans lequel on vivoit avec innocence, commença. Celui d'argent fut moins parfait. L'âge d'airain ne conſerva que peu d'innocence ; mais dans l'âge de fer les vols, les rapines, les empoiſonnemens, furent communs ſur la terre. Les dieux mêmes ne furent pas en ſûreté dans le ciel : les géans entreprirent de les en chaſſer ; &, ayant raſſemblé pluſieurs montagnes, ils en firent des échelles. Jupiter, d'un coup de foudre, ayant briſé ces montagnes, les géans furent enſévelis ſous leurs ruïnes. Mais les géans n'étoient pas les ſeuls criminels ; la face de la terre étoit ſouillée des crimes des hommes ; Jupiter

descendit de l'Olympe pour voir lui-même jusqu'à quel point ils poussoient l'iniquité. Il fut chez Lycaon, roi d'Arcadie; &, ayant donné quelques marques de sa divinité, les domestiques du prince se préparoient à lui rendre les honneurs divins. Lycaon se moqua de leur crédulité, & résolut de faire périr son hôte. Il avoit chez lui un ôtage des Molosses, qu'il fit massacrer & servir sur la table. Alors Jupiter fit descendre le feu sur cette maison, & Lycaon, ayant voulu fuir, fut changé en loup. Il fit ensuite tomber sur la terre une si grande quantité d'eau, qu'elle en fut inondée. La mer & les fleuves se déborderent, & tout ce qui étoit vivant mourut. Deucalion, & Pyrrha sa femme, qui étoient justes, se sauverent dans une petite barque, qui s'arrêta sur le Mont Parnasse. Ce couple pieux reçut ordre de Thémis de repeupler la terre en jetant derriere leur dos les os de leur grand-mère. Ils eurent d'abord de la repugnance à lui obéir; mais ils conçurent à la fin que cette grand-mère, dont la déesse leur ordonnoit de jeter les os, étoit la terre. Ils prirent donc des pierres, &, à mesure qu'ils les jetoient, elles se changerent en hommes. La terre mouillée, s'échauffant par les rayons du soleil, produisit toutes sortes d'animaux & de monstres, & entr'autres le serpent Python, qu'Apollon tua à coups de fleches. Fier de sa victoire, il insulta à la

jeunesse de l'amour, & lui conseilla de lui abandonner ses armes pour aller se jouer avec sa mère. L'Amour, piqué, fit sentir à Apollon combien il étoit dangereux de mépriser sa puissance, il le blessa pour Daphné, fille du fleuve Pénée, & inspira à cette nymphe une grande aversion pour les hommes. Poursuivie par Apollon, elle invoqua son père & fut changée en laurier. Apollon, n'ayant pu l'avoir pour femme, choisit le laurier pour son arbre ; c'est pourquoi on l'en voit souvent couronnée. Tous les fleuves rendirent visite à Pénée au sujet de cet accident, le seul Inaque ne put s'acquitter de ce devoir : il étoit plongé dans l'affliction au sujet de sa fille Io, dont il ignoroit le sort. Jupiter, l'ayant rencontrée, en devint amoureux, &, pour l'empêcher de fuir, l'enveloppa d'un nuage. Junon, connoissant que l'obscurité qui couvroit une partie de la terre n'étoit pas naturelle dans un tems serein, se douta que ce phénomene cachoit quelque mystere qu'il lui importoit de savoir. Elle descendit donc sur la terre ; & Jupiter, pour lui cacher Io, la changea en vache, & voulut persuader à Junon que la terre venoit de la produire. Junon sentit augmenter ses soupçons, & Jupiter, craignant de les changer en certitude, fut contraint de lui céder cette vache, qu'elle demandoit avec instance, quoiqu'il sentît beaucoup de repugnance à la rendre maîtresse

du sort d'Io. Junon donna cette pauvre vache à garder à l'un de ses favoris. Il se nommoit Argus, & avoit cent yeux, qui dormoient alternativement. Le jour il conduisoit Io dans les pâturages voisins, mais la nuit il la tenoit enfermée. Cette malheureuse fille voyoit souvent son père, & les nymphes ses sœurs; elle les caressoit, & eut bien voulu les instruire de son sort, mais elle ne savoit comment le leur faire connoître. Elle s'avisa un jour d'écrire avec son pied sur le sable, *je suis Io*. Elle fut témoin de la douleur d'Inaque, mais le cruel Argus la contraignit d'aller paître dans un autre endroit.

Cependant Jupiter, qui avoit pitié d'Io, commanda à son fils Mercure de la défaire de cet incommode gardien. Mercure, sous la forme d'un berger, contenta la curiosité d'Argus, qui lui demandoit l'origine de la flûte, & lui fit le récit suivant. Le dieu Pan, étant devenu amoureux de la nymphe Syrinx, la poursuivit, &, comme il étoit prêt à la joindre, elle invoqua le secours des Hamadriades, ses sœurs, & fut changée en roseau. Pan en soupira de douleur, & il lui sembla que les roseaux répondoient à sa plainte. Il en joignit plusieurs avec de la cire, & en fit un instrument, auquel il donna le nom de la nymphe qu'il avoit aimée.

Pendant le discours de Mercure, Argus

s'étoit laissé surprendre au sommeil ; le messager des deux acheva de l'endormir en le touchant de son caducée, & lui coupa la tête. Junon fut inconsolable de cette mort, & attacha les yeux d'Argus sur la queue du paon. Ensuite elle présenta une furie aux yeux d'Io, qui l'effraya tellement qu'elle courut toute la terre. Etant arrivée sur le bord du Nil, elle fléchit les genoux, & s'efforçant de lever les yeux au ciel, elle sembloit reprocher à Jupiter les peines qu'elle souffroit. Il en eut pitié ; &, ayant juré par les eaux du Styx qu'il n'auroit jamais de commerce avec Io, Junon s'appaisa, & lui rendit sa premiere forme. Elle fut adorée en Egypte sous le nom d'Isis. Le fils qu'elle avoit eu de Jupiter fut nommé Epaphus, & partagea avec sa mère les honneurs divins. Cet Epaphus, étant jeune, fut compagnon de Phaëton, fils du Soleil & de Climene. Comme Phaëton, fier du sa naissance, prétendoit l'emporter sur Epaphus, celui-ci lui reprocha la crédulité qu'il avoit pour Climene sa mère, & sembla douter qu'il fût vraiment fils du Soleil. Phaëton, tout confus, fut trouver Climene, & la conjura de ne point laisser sa naissance incertaine. Elle lui jura par la clarté du Soleil qu'il étoit fils du dieu du jour, & lui conseilla d'aller jusqu'au palais de son père pour s'en éclaircir. Phaëton suivit ce conseil, & le Soleil, en l'avouant pour son fils,

jura par le Styx de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit.

Leçon VI.

D. Quelle demande fit Phaëton au Soleil, son père ?

R. Il lui demanda de conduire son char.

D. Quel fut le succès de son entreprise ?

R. Ayant mis le feu à la terre, Jupiter le tua d'un coup de foudre.

D. Que devinrent les sœurs de Phaëton ?

R. Après l'avoir pleuré plusieurs mois, elles furent changées en arbres.

D. Qu'arriva-t-il à Cygne, ami de Phaëton ?

R. Il fut changé en l'oiseau qui porte son nom.

D. Qu'arriva-t-il à Jupiter lorsqu'il vint sur la terre pour achever d'éteindre le feu ?

R. Il trompa Calisto, en prenant la figure de Diane.

D. Que fit Diane, lorsqu'elle s'apperçut de la grossesse de Calisto ?

R. Elle la chassa ; & Junon la changea en ourse.

D. Comment nomme-t-on le fils qu'eut Calisto ?

R. Arcas ; qui manqua de tuer sa mère, quand il fut grand.

D. Que fit Jupiter pour prévenir ce malheur ?

R. Il les transporta dans le ciel, & les changea en astres.

L'ambitieux Phaëton, charmé du serment qu'avoit fait le Soleil, lui demanda de conduire, un jour entier, le char dans lequel il avoit coutume d'éclairer le monde. Le Soleil lui remontra vainement le péril d'une telle entreprise ; il résolut de périr, s'il le falloit, en l'exécutant. A peine fut-il dans le char, que les chevaux, qui sentirent qu'ils n'avoient pas leur poids ordinaire, quitterent le droit chemin, &, s'étant approchés trop près de la terre, ils y mirent le feu. La Terre, se sentant embrasée, demanda du secours à Jupiter, qui tua Phaëton d'un coup de foudre. Son corps, à demi brûlé, tomba dans le Pô, & les nymphes du lieu lui dresserent un tombeau.

La mère & les sœurs de Phaëton trouverent enfin son tombeau, &, après y avoir passé quatre mois à pleurer, ses sœurs furent changés en peupliers ; mais en perdant leur nature elles conserverent leur douleur, & les larmes qu'elles continuent de répandre, s'endurcissant au soleil, deviennent de l'ambre. Le roi Cygne, ami de Phaëton, quitta ses états pour venir pleurer son ami, & fut changé en l'oiseau qui porte son nom. Il se souvient, sous cette nouvelle forme, du funeste sort de Phaëton ; ce qui lui fait

chercher les lieux humides & marécageux, où il se cache pour éviter la foudre.

Jupiter, étant descendu sur la terre pour achever d'éteindre le feu, vit la nymphe Calisto, fille de Lycaon. Cette nymphe étoit chérie de Diane, &, comme cette déesse, elle n'aimoit que les forêts, & méprisoit les amusemens des autres filles. Jupiter, pour la tromper, prit la forme de Diane, & l'abandonna. Neuf mois après les nymphes de Diane voulant se baigner, la malheureuse Calisto n'osoit se deshabiller : ses compagnes lui ayant ôté ses habits, découvrirent sa grossesse. Diane la chassa de sa compagnie, &, lorsqu'elle eut mis au monde un fils, nommé Arcas, elle fut changée en ourse.

Arcas, devenu grand, aima la chasse, comme sa mère. Un jour qu'il étoit dans une forêt, sa mère, qui le rencontra, s'arrêta pour le regarder ; il n'avoit garde de la reconnoître sous cette horrible forme, & alloit la percer d'une fleche, lorsque Jupiter les enleva tous deux, & les plaça parmi les astres. Junon, desespérée de voir sa rivale parmi les divinités, obtint de Thétis & de l'Océan qu'ils ne recevroient point ces nouveaux astres dans leur sein, & c'est pour cela qu'on les voit toujours sur notre horison. Junon remonta dans les cieux sur son char traîné par les paons, dont les queues étoient nouvellement enrichies des

yeux d'Argus. Depuis peu auſſi les plumes du corbeau, qui étoient blanches auparavant, étoient devenues noires, à l'occaſion de ce que je vais dire, dans la leçon ſuivante.

LEÇON VII.

D. POURQUOI le corbeau, qui étoit blanc, devint-il noir ?

R. Pour avoir averti Apollon de l'infidélité de Coronis.

D. Qui avoit conſeillé au corbeau de ne point faire ce rapport ?

R. La corneille, qui jadis avoit été princeſſe.

D. Quel enfant Apollon eut-il de Coronis ?

R. Eſculape, qu'il fit élever par le centaure Chiron, & qui fut dans la ſuite dieu de la médecine.

D. Qu'arriva-t-il à Ocyroé, fille de Chiron ?

R. Elle fut changée en jument, pour avoir révélé les ſecrets du Deſtin.

D. Pourquoi Apollon ne ſecourut-il pas le centaure Chiron ?

R. Dépouillé de la divinité, le dieu du ſoleil gardoit alors les troupeaux d'Admete.

D. Qui vola les troupeaux d'Apollon ?

R. Mercure, qui n'avoit été vu que de Battus.

D. Cet homme lui garda-t-il le ſecret?

R. Non: & Mercure, pour le punir, le changea en pierre de touche.

Dans le tems que le corbeau étoit le favori d'Apollon, ſes plumes étoient auſſi blanches que celles du cygne; mais ſon indiſcrétion lui fit perdre cet avantage, auſſi bien que les bonnes graces de ſon maître. Il s'étoit apperçu que Coronis, maîtreſſe d'Apollon, lui étoit infidele. Il réſolut de l'en avertir, & rencontra la corneille, qui tâcha de le diſſuader de ſon deſſein. Je ſuis née princeſſe, lui dit-elle: prête d'éprouver une violence de Neptune, j'implorai le ſecours de Minerve, qui me couvrit des plumes ſous leſquelles vous me voyez; je devins ſa favorite, mais mon imprudence me priva de cette qualité. Pallas avoit enfermé dans une corbeille Erichthonius, qui étoit né ſans mère. Elle donna cette corbeille à garder aux filles de Cécrops, en leur défendant d'y regarder. Pandroſe & Herſé lui obéirent; mais leur ſœur Aglaure regarda dans la corbeille, où elle vit un enfant qui avoit les pieds d'un ſerpent. J'inſtruiſis la déeſſe de cette infidélité, &, loin de m'en ſavoir gré, elle me priva de ſa protection. Le corbeau mépriſa les conſeils de la corneille; il fit ſon rapport, & Apollon dans ſa fureur perça Coronis d'une fleche. Elle le conjura, avant de mourir, de auver l'enfant qu'elle portoit. Apollon le

donna à nourrir au centaure Chiron, qui étoit fort habile dans la médecine ; &, pour punir le corbeau, il le condamna à porter éternellement le deuil de Coronis. Le fils de cette infortunée fut nommé Eſculape, & le centaure l'élevoit avec complaiſance. Il avoit une fille, nommée Ocyroé, qui ſe mêloit de prédire l'avenir ; elle annonça au jeune Eſculape ſes grandes deſtinées, &, comme elle réveloit à ſon père ce qui lui devoit arriver, elle fut changée en jument. Chiron, dans cette infortune, invoqua le ſecours d'Apollon, mais ce dieu n'étoit pas en état de l'entendre. Faché de ce que Jupiter gâtoit les plus beaux jours de l'été par le tonnerre, il tua à coups de fleches les Cyclopes, qui forgeoient la foudre. Jupiter, irrité, chaſſa Apollon du ciel ; & ce dieu, dépouillé de ſes rayons, fut contraint de ſe faire berger. Mercure un jour lui enleva ſes troupeaux ; &, comme un payſan nommé Battus avoit été témoin de ce vol, il lui promit le ſecret, moyennant une geniſſe que ce dieu lui donna. Un moment après Mercure, ſous une autre figure, lui demanda des nouvelles du troupeau volé, & lui promit pour récompenſe un taureau & une vache. L'eſpoir de cette recompenſe ſéduiſit Battus ; il indiqua la route qu'avoit priſe le troupeau, & Mercure pour le punir, le changea en pierre de touche ; c'eſt

de cette pierre dont on se sert pour éprouver l'or.

Leçon VIII.

D. Qu'arriva-t-il à Mercure, après avoir puni Battus?

R. Il devint amoureux d'Hersé, fille de Cécrops.

D. A qui fit-il confidence de son amour?

R. A Aglaure, sœur d'Hersé, qui promit de lui être favorable pour une somme d'argent.

D. Que devint Aglaure?

R. Jalouse du bonheur de sa sœur, elle refusa l'entrée de sa chambre à Mercure, qui la changea en pierre.

D. Quel commandement Jupiter fit-il à Mercure lorsqu'il quitta Athènes?

R. De conduire les troupeaux d'Agénor au bord de la mer.

D. Quel étoit le dessein de Jupiter?

R. D'enlever Europe, fille du roi Agénor; ce qu'il fit en prenant la forme d'un taureau.

D. Quel enfant Jupiter eut-il d'Europe?

R. Un fils nommé Minos, qui fut roi de Crete.

D. Que fit Agénor après l'enlevement d'Europe?

R. Il commanda à Cadmus, son fils, de chercher sa sœur.

D. Que fit Cadmus après l'avoir cherchée fort long-tems ?

R. Il s'arrêta dans la Béotie, ou il bâtit la ville de Thebes.

D. Qui fut l'épouse de Cadmus ?

R. Hermoine, fille du dieu Mars & de Vénus.

Mercure, après s'être vengé de Battus, vola vers Athènes, & devint amoureux d'Hersé, fille de Cécrops. Il fut au palais de ce prince, & Aglaure, auquel il confia la passion qu'il avoit pour sa sœur, promit de lui être favorable, moyennant une somme d'argent. Minerve fut indignée de l'avarice de cette fille, qui lui avoit déja désobéi. Elle commanda à l'Envie d'empoisonner le cœur de cette malheureuse fille, &, ayant été obéie, Aglaure ne put supporter l'idée du bonheur de sa sœur, & refusa absolument de laisser entrer Mercure ; ce qui força ce dieu à la changer en pierre. Ensuite Mercure, par ordre de Jupiter, conduisit les troupeaux d'Agénor sur le rivage de la mer, & le maître du tonnerre se mêla parmi eux sous la forme d'un taureau, pour enlever Europe, fille de ce prince : son dessein lui réussit. Europe, charmée de la beauté & de la douceur de cet animal, se mit sur son dos, & Jupiter, s'étant approché de la mer, s'y jeta avec sa proye. Agénor, outré de la perte de sa fille, commanda à son fils Cadmus de la

chercher, & lui défendit de paroître devant lui avant de l'avoir trouvée. Cadmus, après avoir couru fort long-tems, reçut ordre d'Apollon de suivre une vache qu'il rencontreroit, & de bâtir une ville dans le lieu où elle s'arrêteroit. Ce fut dans les plaines de Béotie, & Cadmus y eut tous ses compagnons dévorés par un serpent consacré à Mars. Il tua ce redoutable animal: mais, comme il s'applaudissoit de sa victoire, une voix l'avertit qu'il deviendroit un jour serpent. Cette menace l'effraya, & il ne savoit à quoi se déterminer, lorsque Minerve lui commanda de semer dans la terre les dents du serpent. Elles produisirent des hommes armés, qui s'entretuerent au moment de leur naissance. Il en restoit encore cinq, qui poserent les armes par l'ordre de Minerva, & qui aiderent à Cadmus à bâtir la ville de Thebes.

LEÇON IX.

D. CADMUS eut-il une nombreuse famille?

R. Oui: & ce fut la source de tous ses malheurs.

D. Qu'arriva-t-il à son petit-fils Actéon?

R. Ayant vu Diane dans le bain, cette déesse le changea en cerf, & il fut mangé par ses propres chiens.

D. Qu'arriva-t-il à Sémélé, fille de Cadmus?

R. Ayant demandé à Jupiter qu'il la viſitat, comme il faiſoit Junon, elle fut brûlée de la foudre.

D. De quel enfant Sémelé étoit-elle groſſe ; que devint-il ?

R. Elle portoit Bacchus, que Jupiter renferma dans ſa cuiſſe pour achever ſes neuf mois.

D. Qu'arriva-t-il à Jupiter, pendant qu'on élevoit le jeune Bacchus ?

R. Il eut une diſpute avec Junon, & Tiréſias décida en faveur de Jupiter.

D. Quel ſalaire reçut Tiréſias pour avoir fait la fonction de juge ?

R. Junon le rendit aveugle, & Jupiter lui donna la connoiſſance des choſes futures.

D. Que prédit Tiréſias, par rapport au jeune Narciſſe ?

R. Qu'il vivroit long-tems s'il ne ſe connoiſſoit pas lui-même.

D. Comment ſe vérifia cette prédiction ?

R. Narciſſe mourut d'amour pour lui-même, en ſe regardant dans une fontaine.

D. Qui avoit été amoureuſe de Narciſſe ?

R. La nymph Echo, à qui Junon n'avoit laiſſé l'uſage de la voix que pour prononcer les derniers mots qu'elle entendoit.

Cadmus, époux d'Hermione & père d'une nombreuſe famille, ſe croyoit heureux ; mais ce furent ſes propres enfans qui

causerent ses malheurs. Actéon, son petit fils, qui étoit un grand chasseur, ayant vu par hasard Diane dans le bain, cette déesse lui jeta de l'eau au visage, ce qui le changea en cerf, & ensuite il fut mangé par ses chiens. Sémélé, fille de Cadmus, n'eut pas un sort plus heureux: Junon, outrée de ce que cette princesse étoit aimée de Jupiter, jura sa perte. Pour cet effet, ayant pris la figure de la nourrisse de Sémélé, elle conseilla à cette malheureuse fille, de demander à Jupiter qu'il la vint voir dans tout l'éclat de sa gloire. Elle suivit ce funeste conseil, & Jupiter, ayant juré par les eaux du Styx de lui accorder sa demande, fut obligé de tenir sa parole. Sémélé fut consumée par les flâmes & la foudre; mais Jupiter sauva l'enfant qu'elle portoit dans son sein, &, l'ayant cousu dans sa cuisse, il y acheva ses neuf mois. Lorsqu'il eut fini son terme, il fut nommé Bacchus; & Ino, sa tante, l'ayant élevé en secret, le donna ensuite aux nymphe des Nisa, qui le cacherent dans leur antre. Quelque tems après Tirésias fut choisi pour juge, entre Jupiter & Junon; & la déesse, pour le punir d'avoir jugé en faveur de Jupiter, le rendit aveugle; & Jupiter, pour le récompenser, lui donna la faculté de predire l'avenir. Narcisse éprouva la vérité des prédictions de Tirésias. Ayant été consulté sur le sort de Narcisse, il

aſſura que cet enfant parviendroit à la vieilleſſe, s'il pouvoit ne ſe pas connoître. Lorſque Narciſſe fut grand, ſa beauté charma toutes les nymphes, qui l'aimerent: Echo fut la plus malheureuſe. Elle avoit été favorite de Junon; mais, abuſant de ſa confiance, elle l'amuſoit par ſon babil, pour donner le tems à Jupiter de faire évader ſes maîtreſſes. La déeſſe, pour la punir, lui ôta l'uſage de la voix dont elle abuſoit, & ne lui permit que de repéter les dernieres paroles qu'elle entendroit. Mépriſée de Narciſſe, Echo ſécha de douleur, & il ne lui reſta que la voix que nous entendons encore aujourd'hui.

Son ſort ne toucha point Narciſſe; mais quelque tems après, s'étant beaucoup fatigué à la chaſſe, il chercha une fontaine pour ſe deſaltérer; ayant vu ſon image dans l'eau, il en devint amoureux, & ſe conſuma de douleur de ne pouvoir embraſſer ce qu'il voyoit. Il fut changé par les dieux en une fleur qui porte ſon nom.

LEÇON X.

D. QUI ſe moqua des prédictions de Tiréſias?

R. Penthée, roi de Thebes.

D. La prédiction de Tiréſias fut-elle accomplie?

R. Oui : Penthée fut déchiré par les Bacchantes.

D. Qu'est ce que l'on appeloit les Bacchantes ?

R. Des femmes qui célébroient les mysteres de Bacchus.

D. Qui se moqua des mysteres de ce nouveau dieu ?

R. Les filles de Mynias, qui travaillerent le jour de sa fête.

D. Quelles fables raconterent-elles pendant leur travail ?

R. Celle de Pyrame & Thisbé, & celle des filets de Vulcain.

D. Qu'arriva-t-il aux filles de Mynias ?

R. Elles furent changées en chauve-souris.

D. Que fit Junon pour se venger d'Ino, qui avoit élevé Bacchus ?

R. Une furie, par son ordre, empoisonna le cœur d'Athemas, mari d'Ino.

D. Quels excès commit ce prince ?

R. Il tua l'un de ses fils, & contraignit Ino à se jeter dans la mer avec l'autre.

D. Cette princesse & son fils furent-ils étouffés par les eaux ?

R. Neptune les reçut au nombre de ses divinités, à la priere de Vénus.

D. Que firent Cadmus & Hermione, en apprenant ce dernier malheur ?

R. Ils quitterent leur royaume, & furent changés en serpens.

Penthée, peu crédule à ce qu'on lui

rapporta du sort de Narcisse, reprocha à Tirésias son aveuglement. Vous seriez trop heureux, si vous ne pouviez pas voir les fêtes de Bacchus, lui dit ce devin: & effectivement elles furent bien funestes à ce prince. Incrédule à tous les prodiges qu'on lui rapportoit de ce nouveau dieu, il persécutoit ses adorateurs. Bacchus, sous la forme du vieillard Acétès, se fit mener à ce prince, & lui raconta la punition des matelots, qui, s'étant saisis de Bacchus, furent changés en dauphins. Penthée se moqua de ce prodige, & fit conduire en prison celui qu'il prenoit pour Acétès: mais à peine y fut-il enfermé, que les portes, s'ouvrant d'elles-mêmes, parurent ornées de pampres. Ce miracle ne toucha point Penthée, qui se transporta au lieu où l'on célébroit les mysteres de Bacchus pour les troubler; mais il reçut le châtiment de son impiété: sa mère & sa tante, le prenant pour un sanglier, se jeterent sur lui, &, à l'aide des autres Bacchantes, le mirent en pieces. Cet exemple n'épouvanta point les filles de Mynias; &, le jour qu'on célébroit la fête de Bacchus, elles forcerent leurs servantes à travailler avec elles, &, pour charmer leur ennui, elles raconterent alternativement les fables suivantes.

Pyrame & Thisbé étoient nés à Babylone. Leurs pères, voisins & amis, virent avec plaisir l'amour que ces deux enfans

conçurent l'un pour l'autre ; mais, lorſque l'âge de les marier approchoit, leurs parens, s'étant brouillés, leur defendirent de ſe voir. Ces amans ne purent ſe réſoudre à obéir à un ordre qu'ils trouvoient barbare, & ſe parloient toutes les nuits par la fente d'une muraille. Pour ſe voir avec plus de liberté, ils convinrent de ſe trouver la nuit auprès du tombeau de Ninus, ſous un meurier blanc. Thiſbé, y étant arrivée la premiere, prit la fuite à la vue d'une lionne que venoit de dévorer des troupeaux ; cette bête furieuſe, ayant ramaſſé le voile que Thiſbé avoit laiſſé tomber en fuyant, l'enſanglanta & le mit en pieces. Pyrame, arrivant quelques momens après, crut que Thiſbé avoit été dévorée, &, ſe reprochant ſa perte, parcequ'il étoit venu trop tard, il ſe perça de ſon épée. Son amante arriva lorſqu'il étoit prêt d'expirer ; &, ſon voile lui ayant appris le motif de la mort de Pyrame, elle ne voulut pas lui ſurvivre, & ſe plongea dans le cœur l'épée toute ſanglante qui avoit terminé les jours de ſon amant.

Une autre des filles de Mynias raconta la fable ſuivante. Le Soleil ayant averti Vulcain des infidélités de Vénus, ce Dieu fit un filet, dans lequel il l'enveloppa avec le dieu Mars, & l'expoſa à la vue de tous les dieux, qu'il avoit aſſemblés. Vénus outrée de colere contre le Soleil, chargea l'Amour de la venger. Ce petit

dieu blessa le Soleil pour Leucothoé, fille du roi de Perse, & le dieu de la lumiere trompa cette princesse, en prenant la forme de sa mère. Clytie, que le Soleil avoit abandonné pour Leucothoé, découvrit au père de cette princesse son intrigue avec Apollon. Leucothoé eut beau représenter qu'elle avoit été trompée, elle fut enterée toute vive. Le Soleil s'efforça vainement de la secourir, en fendant la terre avec ses rayons, elle étoit déja expirée: tout ce qu'il put faire, en faveur de son amante, fut de la changer en l'arbre qui porte l'encens. Clytie, qui avoit causé la mort de sa rivale, devint odieuse à Apollon; elle en sécha de douleur, & fut changée en une fleur qui se tourne toujours vers le soleil. La vengeance de Vénus ne fut pas pour cela satisfaite: toute la race du Soleil devint l'objet de sa haine, & la femme & les filles de Minos en ressentirent les effets.

Les filles de Mynias parloient encore, lorsque la salle, où elles étoient, aussi bien que leur ouvrage, parut couverte de ceps de vignes: elles voulurent se sauver, mais dans le moment elles furent changées en chauve-souris.

La vengeance que Bacchus tiroit de ceux qui méprisoient son culte réveilla la haine de Junon contre la famille de Cadmus. La déesse descendit aux enfers, & commanda à l'une des Furies d'empoisonner le cœur d'Athamas & d'Ino sa femme,

Elle fut obéie ; & le gendre de Cadmus, ayant l'eſprit troublé, prit ſa femme & ſes deux fils pour des bêtes ſauvages. Il écraſa l'aîné de ſes enfans contre une muraille, & en eut fait autant au ſecond, ſi Ino n'avoit pris la fuite. Elle ſe précipita dans la mer avec cet enfant, & Neptune, à la priere de Vénus, les reçut au nombre de ſes divinites, Ino ſous le nom de Leucothoé, & ſon fils Mélicerte ſous le nom de Palémon. Cadmus & Hermione, ſon épouſe, ignorant ce que Neptune avoit fait en faveur de leurs enfans, réſolurent de quitter une terre qui leur avoit été ſi funeſte. Etant en Illyrie, Cadmus dit à ſon épouſe, que leurs malheurs avoient peut-être été occaſionnés par la mort du ſerpent qu'il avoit tué, & il pria les dieux, ſi cela étoit, de le changer lui-même en ſerpent. A peine eut il achevé ſa priere, que ſon corps ſe couvrit d'écailles. Hermione obtint des dieux de ne point être ſéparée de ſon époux, & tous deux ſous la forme de ſerpens gagnerent la forêt prochaine.

LEÇON XI.

D. QUEL étoit le prince de la famille de Cadmus qui refuſoit de reconnoître la divinité de Bacchus ?

R. Acriſe, roi d'Argos ; qui ne vouloit pas non plus reconnoître Perſée, ſon petit-fils, pour le fils de Jupiter.

D. Comment Jupiter étoit-il devenu père de Persée ?

R. En entrant dans une tour, où Acrise avoit enfermé Danaé sa fille.

D. Sous quelle forme Jupiter entra-t-il dans cette tour ?

R. Sous la forme d'une pluie d'or.

D. Que fit Persée lorsqu'il fut grand ?

R. Il tua les Gorgones, & délivra Andromede, qu'un monstre alloit dévorer.

D. Comment se nommoit l'une des Gorgones ?

R. Méduse ; ses cheveux avoient été changés en serpens par Minerve.

D. Quel effet produisoit la tête de Méduse lorsqu'on la regardoit ?

R. Elle changeoit les hommes en pierres.

D. Qui fut métamorphosé en rocher à la vue de cette tête ?

R. Atlas, & Phinée, oncle d'Andromede.

Acrise, voulant éluder un oracle qui avoit prédit qu'il seroit tué par un fils qu'auroit sa fille Danaé, enferma cette princesse dans une tour d'airain. Jupiter rendit cette précaution inutile, & s'introduisit dans la tour, sous la forme d'une pluie d'or. Danaé étant accouchée de Persée, Acrise la fit exposer avec son fils dans une barque, qui aborda dans les états de Polydecte. Ce prince prit soin de l'éducation du jeune Persée ; mais, étant devenu amoureux de Danaé, il conseilla à son pupile

d'aller faire la guerre aux Gorgones. On nommoit ainſi les trois filles de Phorcus. Les deux aînées étoient immortelles; mais elles n'avoient qu'un œil à elles deux, dont elles ſe ſervoient tour à tour. La troiſieme, nommée Meduſe, avoit été fort belle; mais, ayant répondu à la paſſion de Neptune dans un temple de Minerve, la déeſſe changea ſes cheveux en ſerpens, & depuis ce tems perſonne ne pouvoit la regarder ſans être pétrifié. Perſée, pour vaincre ce monſtre, choiſit le moment où l'aînée des deux ſœurs donnoit ſon œil à la cadette, &, s'étant ſaiſi de cet œil, elles ne purent s'oppoſer à ſon paſſage. Il tua Méduſe pendant qu'elle dormoit, & de ſon ſang nâquit le héros Chryſaor, & le cheval Pégaſe. Perſée enveloppa le tête de Méduſe, &, ſe ſervant des aîles que Mercure lui avoit attachées aux talons, il fut dans le royaume d'Atlas.

Ce roi étoit d'une grandeur déméſurée, & avoit des jardins où les arbres portoient des fruits d'or. Un ancien oracle lui ayant appris qu'un fils de Jupiter devoit lui enlever ſes richeſſes, reçut fort mal Perſée, qui lui avoit annoncé ſa naiſſance divine. Le fils de Jupiter s'en vengea, en lui faiſant voir la tête de Méduſe, qui le changea en une grande montagne, qui ſoutient le ciel & les étoiles. Enſuite Perſée fut en Ethiopie, & vit Andromede attachée à un rocher, où elle devoit être dévorée par un monſtre.

La mère de cette princesse avoit osé comparer sa beauté à celle des Néreïdes, & pour punir son crime Andromede alloit perdre la vie. Persée la demanda à son père & à sa mère : l'ayant obtenue, il combatit & tua la monstre, dont elle alloit devenir la proie. Pendant le combat, Persée avoit posé sur l'herbe la tête de Méduse, qu'il avoit couverte de ces plantes qui croissent dans la mer. L'attouchement de cette tête les pétrifia, & elles devinrent du corail. Phinée, oncle d'Andromede, devoit épouser sa niece ; il ne put voir Persée tranquille possesseur d'un bien qu'il prétendoit lui appartenir ; il vint dans la salle où se faisoit le festin des nôces, avec des hommes armés, &, après un combat fort opiniâtre, Persée le changea en rocher, avec les personnes qui avoient embrassé son injuste querelle.

Leçon XII.

D. Que fit Persée après avoir puni son rival ?

R. Il se vengea de Polydecte, qui le haïssoit.

D. Qui avoit aidé Persée dans toutes ces entreprises ?

R. Minerve ; qui après l'avoir quitté fut sur l'Hélicon, pour voir la fontaine que Pégase avoit fait naître d'un coup de pied.

D. Quelle fable les Muſes raconterent-elles à la déeſſe?

R. L'attentat de Pyrenée, qui avoit voulu leur faire violence.

D. Qui interrompit la converſation des Muſes?

R. Neuf pies, qui avoient été autrefois princeſſes.

D. Pourquoi avoient-elles été métamorphoſées ainſi?

R. Pour avoir oſé s'égaler aux Muſes.

D. Que chanterent ces filles indiſcretes dans le défi qu'elles firent aux Muſes?

R. La guerre des Géans contre les Dieux.

D. Que chanterent les Muſes.

R. L'enlevement de Proſerpine par Pluton.

Perſée conduiſit ſon épouſe Andromede dans ſon pays; mais auparavant il punit Polydecte, qui continuoit de la haïr, & le changea en rocher: enſuite il remit ſur le trône Acriſe ſon grand-père, qu'il tua après par accident. Minerve n'avoit point quitté ſon frère Perſée, tandis qu'il avoit été dans le péril; lorſqu'elle le vit tranquille, elle vola vers l'Hélicon, pour voir la fameuſe fontaine que Pégaſe avoit fait naître d'un coup de pied. Les Muſes lui raconterent l'attentat de Pyrénée, qui, les ayant invitées à ſe repoſer chez lui pendant un orage, voulut leur faire violence. Les aîles qu'elles prirent leur donnerent le moyen d'échapper, & ce prince brutal, voulant les ſuivre dans

les airs, se tua en tombant du haut d'une tour. Pendant que les Muses parloient, Minerve entendit un bruit qui ressembloit à des voix humaines; les Muses lui apprirent que ces voix étoient celles de neuf sœurs, nommées les Pierides. Fieres de leur nombre & de leur naissance, car le roi de Macédoine étoit leur père, elles oserent s'égaler aux Muses. Les nymphes furent choisies pour arbitres, & l'une des Pierides chanta la guerre des Géans, pendant laquelle Typhée, fils de la Terre, força les dieux à se cacher en Egypte sous la forme de divers animaux. La muse Calliope chanta l'enlevement de Proserpine en ces termes.

Le Géant Typhée ayant été enséveli en Sicile sous plusieurs vastes montagnes, fait de continuels efforts pour se relever, ce qui cause de fréquens tremblemens de terre dans cette île. Pluton, craignant que la terre entr'ouverte ne laissât pénétrer le jour dans son empire, fit le tour de la Sicile, & arriva sur le Mont Eryx: Vénus, l'ayant apperçu, excita son fils à soumettre le dieu des ombres à sa puissance. L'Amour lui obéit, & blessa ce dieu pour Proserpine: elle étoit fille de Jupiter, & de Cérès, mère des bleds, &, à l'exemple de Diane, elle méprisoit les hommes & vouloit vivre chaste. Elle étoit alors occupée à cueillir des fleurs avec ses compagnes: Pluton s'en saisit, & son innocence étoit si grande, qu'elle regretta la

perte de ses fleurs. La nymphe Ciane voulut s'opposer à l'enlevement de Proserpine; mais Pluton, ayant frappé de son trident les eaux de cette nymphe, rentra dans les enfers. Ciane, desespérée d'avoir vu souiller ses eaux, répandit une si grande abondance de larmes, qu'elle fut changée en ces mêmes eaux dont elle avoit été tutélaire.

Cérès parcourut toute la terre pour chercher sa fille: un jour qu'elle étoit fatiguée elle prit une liqueur assez agréable, que lui présenta une vieille femme à laquelle elle avoit demandé à boire; apparemment qu'elle but avec avidité, car un petit garçon qui la regardoit l'appela gourmande. La déesse lui jeta au visage le reste de cette boisson, & il fut changé en lésard. Cérès, après avoir inutilement couru, revint en Sicile, & Ciane, qui avoit perdu l'usage de la parole, ne pouvant lui donner, comme elle l'auroit voulu, des nouvelles de sa fille, lui fit voir sa ceinture qui flottoit sur ses eaux. A cette vue, la déesse sentit renouveller ses douleurs, & dans sa colere elle fit mourir les bleds. Arethuse, touchée du malheur de la Sicile, où la stérilité se faisoit surtout sentir, sortit la tête hors de ses eaux, & dit à Cérès: « Cessez d'affliger la terre à l'occa- « sion de votre fille; je l'ai vue dans le « royaume de Pluton: elle y paroissoit af- « fligée; mais enfin elle y est reine.» A

peine la déesse eut-elle entendu Arethuse, qu'elle monta vers l'Olympe, & se plaignit à Jupiter de l'attentat de Pluton. Le maître des dieux tâcha d'excuser son frère, & promit pourtant à Cérès de lui faire rendre sa fille, pourvuqu'elle n'eût rien mangé dans les enfers. Malheureusement Proserpine avoit mangé sept grains d'une grenade dans les jardins de Pluton. Le seul Ascalaphe avoit été témoin de cette action, &, l'ayant rapportée à Pluton, ce dieu fit voir à son épouse, que le destin s'opposoit à son retour au monde. Proserpine, pour punir l'indiscretion d'Ascalaphe, le changea en hibou, & Jupiter, pour modérer la douleur de Cérès, décida que Proserpine demeuroit six mois avec son époux, & six mois avec sa mère. Cette sentence ayant remis le calme dans l'ame de Cérès, elle voulut apprendre par quel hasard Arethuse se trouvoit en Sicile, car elle étoit originaire de la Grece; la nymphe contenta sa curiosité & lui dit: " J'eus autrefois l'honneur d'être admise " parmi les compagnes de Diane: comme " cette déesse, je n'aimos que les forêts. " Un jour, que j'étois fatiguée, je voulus " me baigner dans les eaux d'Alphée; ce " Dieu fut touché de quelques attraits qu'il " crut voir en moi, &, m'ayant poursuivie, " il étoit sur le point de me joindre, lorsque " j'invoquai Diane. Elle m'enveloppa d'un " nuage, qui me déroba aux yeux d'Al-

" phée, & me changea en fontaine. Mon
" amant voulut mêler ses eaux avec les
" miennes, mais le déesse m'ouvrit un
" chemin aux enfers, & c'est par ce moyen
" que j'y ai découvert votre fille. Après
" avoir coulé long-tems sous terre, je revois
" la lumiere du soleil en Sicile, & cette
" terre m'est devenue aussi chere que celle
" où j'ai vu le jour."

Leçon XIII.

D. Où fut Céres après avoir quitté Arethuse ?

R. Athènes, où elle donna son char volant à Triptoleme.

D. Pourquoi lui donna-t-elle son char ?

R. Pour aller enseigner l'agriculture aux hommes.

D. Qu'arriva-t-il à Triptoleme en exécutant les ordres de Cérès ?

R. Lyncus, roi de Scythie, voulut le faire périr ; mais Cérès changea ce méchant prince en lynx.

D. Comment fut decidée la dispute entre les Muses & les filles de Pierus ?

R. Les Muses furent déclarées victorieuses ; & les Piérides, s'étant révoltées contre cette décision, furent changées en pies.

D. Où fut Minerve, après avoir quitté les Muses ?

R. Elle punit Arachné, qui se vantoit d'être plus habile qu'elle.

D. Quelle fut la punition d'Arachné ?

R. Elle fut changée en araignée.

D. Le châtiment d'Arachné, servit-il à corriger Niobé, reine de Thebes ?

R. Non : elle méprisa Latone, & fut punie par la mort de ses quatorze enfans.

D. Que devint Niobe & son mari Amphion ?

R. Amphion se tua de desespoir, & Niobé fut transportée sur une montagne & changée en pierre.

D. Quelles fables furent racontées à l'occasion du chatîment de la reine de Thébes ?

R. La punition des paysans que Latone changea en grenouilles, & celle de Marsyas, qui fut écorché par Apollon.

Les Nymphes qui avoient été choisies pour arbitres entre les Muses & les Piérides déciderent pour les premieres. Leurs orgueilleuses rivales, loin de se soumettre à cet arrêt, insulterent les Muses, & voulurent même les frapper : mais dans le même moment elles furent changées en pies. La vengeance, que les Muses avoient tirées de ces filles indiscretes fit souvenir Minerve de l'orgueil d'Arachné. Cette fille, quoiqu'elle fut d'une condition commune, avoit acquis une grande réputation par son adresse dans les ouvrages des mains ; mais

elle étoit si fiere de son savoir, qu'elle osoit se comparer à Minerve. Cette déesse se présenta à Arachné, & sous la figure d'une vieille lui conseilla de se contenter d'être la premiere entre les mortelles. Arachné meprisa ses conseils, & défia la déesse ; Minerve, piquée, reprit sa premiere forme, & accepta le defi ; elles se mirent à l'ouvrage, & chacune, à l'envie, s'efforcerent de se surpasser. Minerve représenta sur la toile la dispute qu'elle eut avec son oncle Neptune au sujet de la ville d'Athènes, à laquelle il vouloit donner le nom ; on y voyoit Neptune faire sortir un cheval de la terre, en la frappant de son trident, & Minerve en faisoit sortir l'Olivier, qui la rendit victorieuse. Les quatre coins de l'ouvrage représentoient les divers châtimens dont les dieux avoient puni les impies. Arachné traça sur la toile les différentes métamorphoses dont les dieux s'étoient servis pour faire réussir leurs amours. L'ouvrage de cette fille étoit si parfait, que la déesse en rougit de dépit, & lui donna plusieurs coups de sa navette. Arachné, desesperée de ne pouvoir se venger de ce traitement, se pendit ; & la déesse, ayant soutenu son corps en l'air, la changea en araignée.

La punition de cette fille ne put guérir la fierté de Niobe, qui regnoit à Thebes. Elle avoit sept fils & sept filles, &, fiere du grand nombre de ses enfans, elle osa mé-

priser Latone, qui n'en avoit que deux. Cette déesse excita Apollon & Diane à la venger, & les enfans de Niobé furent tués en un jour; Amphion leur père se poignarda lui-même; & Niobé, ayant été enlevée sur une montagne, y fut changée en pierre, & sous cette forme continue à verser des larmes.

Le châtiment de Niobé rappela le souvenir de la vengeance que Latone tira de quelques paysans. Cette déesse, persécutée par Junon, fut contrainte de quitter l'île où elle avoit mis au monde Apollon & Diane: elle portoit ces deux enfans, &, accablée de lassitude, elle voulut boire de l'eau d'un étang où des paysans arrachoient des roseaux. Ces brutaux ne voulurent pas le lui permettre, quoiqu'elle les conjurât d'avoir pitié de ses enfans, à qui ses mamelles desséchée ne pouvoient plus fournir de lait. Au lieu d'être touchés de la situation de Latone, ils troublerent l'eau avec leurs pieds, &, l'ayant rendue bourbeuse, ils exciterent la colere de la déesse, qui les changea en grenouilles. Un homme, qui étoit présent lorsqu'on racontoit cette métamorphose, raconta la vengeance qu'Apollon avoit tirée du satyre Marsyas, qui avoit osé défier le dieu du jour au sujet de la flûte, dont il prétendoit mieux jouer que lui. Apollon l'écorcha tout vif, & les larmes que verserent les nymphes & les ber-

gers de la campagne, à la vue de son malheureux sort, formerent un fleuve qui porte le nom de Marsyas.

LEÇON XIV.

D. QU'ARRIVA-T-IL à Pélops, lorsqu'il pleuroit sa sœur Niobé ?

R. Il déchira sa robe, & montra son épaule d'ivoire.

D. Quel est le prince qui se dispensa d'envoyer des ambassadeurs à Pelops au sujet de la mort de sa sœur ?

R. Le roi d'Athènes, qui étoit assiégé par les Barbares.

D. Qui le secourut ?

R. Térée, roi de Thrace, à qui le roi d'Athènes donna sa fille Prognée en mariage.

D. Ce mariage fut-il heureux ?

R. Non : Térée devint amoureux de sa belle sœur Philomele, &, lui ayant fait violence, lui coupa la langue.

D. Que fit Prognée pour se venger ?

R. Elle fit manger à Térée son propre fils.

D. Que devint cette malheureuse famille ?

R. Philomele fut changée en rossignol, Prognée en hirondelle, & Terée en huppe.

D. Que devint Pandion, roi d'Athènes, lorsqu'il apprit le malheur de ses filles ?

R. Il mourut de douleur, & ſon fils Erechthée lui ſuccéda.

D. Nommez les deux filles de ce prince, qui furent fameuſes pour leur beauté?

R. Prochris & Orithye.

D. Que devint cette derniere?

R. Elle fut enlevée par Borée, & en eut deux fils, aîlés comme leur père.

Pélops, ayant appris le malheur de ſa ſœur Niobé, ſe laiſſa emporter à ſa douleur, & ayant déchiré ſa robe, on vit ſon épaule d'ivoire. Les dieux ayant été chez ſon père Tantale, lorſque Pélops étoit encore jeune, cet impie leur ſervit ſon propre fils ſur la table. Auſſitôt que les dieux eurent connu le mets affreux qui leur étoit préſenté, ils raſſemblerent les membres de ce malheureux: mais comme Cérès en avoit mangé une épaule, on lui en donna une d'ivoire; ce qui le fit nommer Pélops. Les princes, ſes voiſins, prirent part à ſa douleur, au ſujet de la mort de ſa ſœur; mais le roi d'Athènes ne put s'acquitter de ce devoir, parcequ'alors il étoit aſſiégé par les Barbares. Térée, roi de Thrace, l'ayant ſecouru, il lui donna ſa fille Prognée en mariage; il en eut un fils nommé Itys, &, cette princeſſe ayant envie de voir ſa ſœur Philomele, Térée partit pour Athènes, & obtint avec beaucoup de peine que cette princeſſe vint paſſer quelque tems en Thrace. Dans le chemin, il en devint

amoureux, & au lieu de la conduire à sa sœur, il la mena dans un château, où il lui fit violence. Comme elle l'accabloit de reproches, il lui coupa la langue, & cette malheureuse princesse, ne sachant comment faire savoir son malheur à sa sœur, le traça sur du canevas. Prognée, devenue enragée en apprenant le crime de son mari, tira sa sœur du château où elle étoit captive, &, ayant massacré son fils Itys, elle le fit manger à Térée. Sur la fin du repas, elle jeta sur la table la tête sanglante de son fils, &, ayant pris la fuite avec sa sœur, elles se trouverent couvertes de plumes, aussi bien que Térée. Pandion mourut de douleur à cette funeste nouvelle, & Erechthée son fils lui succéda. Orithye, fille de ce prince, fut aimée de Borée, à qui on la refusa, parcequ'il étoit du pays de Térée. Il enleva cette princesse, dont il eut deux fils, nommés Zéthis & Calaïs, qui, lorsqu'ils furent grands, s'embarquerent sur le vaisseau des Argonautes.

LEÇON XV.

D. QU'APPELEZ-VOUS Argonautes?

R. De jeunes gens d'Argos, parmi lesquels étoit Jason, qui entreprirent d'enlever la Toison d'or.

D. Comment Jason enleva-t-il cette Toison?

R. Par le ſecours de Médée, & ce prince enſuite la mena en Grece & l'épouſa.

D. Qui étoit Médée?

R. Une grande magicienne, fille du roi de la Colchide, à qui appartenoit la Toiſon.

D. Que fit Médée en arrivant en Grece?

R. A la priere de Jaſon, elle rajeunit Eſon, père de ce prince.

D. Comment ſe vengea-t-elle de Pélias, qui avoit perſécuté Jaſon?

R. Elle engagea les filles de Pélias à tue leur père, en leur promettant de le rajeunir.

D. Jaſon demeura-t-il fidele à Médée?

R. Non : il épouſa la fille de Créon.

D. Comment Médée ſe vengea-t-elle?

R. Elle fit périr cette princeſſe, & tua de ſa main ſes propres enfans, parce-qu'elle les avoit eus de Jaſon.

D. Où fut-elle enſuite?

R. A Athènes, où elle épouſa le roi Egée.

D. Qui l'obligea à fuir de ce lieu?

R. Le meurtre de Théſée, fils d'Egée, qu'elle fut prête d'occaſionner.

Pélias, ayant chaſſé du trône Eſon, ſon frère, craignit Jaſon, fils de ce prince; &, pour le faire périr, il l'engagea à ſe joindre aux Argonautes, qui alloient à la conquête de la Toiſon d'or. Cette précieuſe Toiſon étoit gardée par des monſtres, qu'il falloit combattre, & Pélias comptoit que ſon

neveu en feroit infailliblement la victime: mais la bonne fortune de ce prince le tira de ce danger. Le roi de la Colchide, maître de la Toifon, avoit une fille, nommée Médée, fameufe dans la fcience des enchantemens. L'amour la rendit favorable à Jafon, & ce prince lui ayant promis de l'époufer, elle lui donna le moyen de vaincre les monftres gardiens de la Toifon. Ayant fui avec Jafon, & fachant qu'elle étoit pourfuivie par fon père, elle tua fon frère, & jeta fes membres épars dans le chemin, pour gagner du tems; ce cruel artifice lui réuffit, &, pendant que le roi de la Colchide s'arrêtoit à ramaffer les membres de fon malheureux fils, Médée arriva heureufement en Grece, où elle époufa Jafon. On fit de grandes réjouiffances dans le pays, pour célébrer la victoire des Argonautes; le feul Efon, père de Jafon, n'y put prendre part: accablé de vieilleffe, il attendoit à chaque inftant celui où la Parque devoit trancher le fil de fes jours. Jafon conjura fon époufe d'employer les fecrets de fon art pour rajeunir fon père, & fa piété l'engagea à confentir que fes années fuffent retranchées, pour ajouter à celles que devoit vivre Efon. Médée n'eut garde de foufcrire à une condition qui auroit abrégé les jours de fon époux; elle lui accorda cependant fa demande, & courut toute la terre pour ramaffer les herbes dont elle avoit

besoin. Elle se retira ensuite dans un lieu à l'écart, &, ayant évoqué les divinités des enfers, elle composa de ces simples une liqueur médicamentale, &, ayant coupé la gorge à Eson, elle mit à la place de son sang la liqueur qu'elle avoit préparée ; ce qui lui rendit sa premiere vigueur. Les filles de Pélias, averties de ce prodige, prierent Médée d'accorder la même faveur à leur père. Médée prit cette occasion de venger Jason des maux que Pélias avoit voulu lui faire. Ses malheureuses filles, croyant rajeunir leur père, lui couperent la gorge, & Médée, qui ne leur avoit donné pour substituer au sang de ce vieillard qu'une liqueur sans vertu, s'enfuit pour éviter le châtiment qu'elle méritoit, De retour à Corinthe, elle apprit que Jason, devenu infidele, venoit d'épouser Creuse, elle brûla cette malheureuse princesse dans son palais, avec son père ; &, oubliant la tendresse de mère, elle égorgea ses deux propres fils, aux yeux de leur père. Elle se déroba à la vengeance de Jason, en montant sur son char, attellé de dragons volans, & se retira auprès d'Egée, roi d'Athènes, qui l'épousa. Ce prince avoit eu d'une premiere femme un fils, nommé Thésée, dont il ignoroit le sort. Médée connut ce jeune prince, qui étoit à la cour de son père, sans en être connu. Egée, à sa sollicitation, résolut d'empoisonner cet étranger, &

chosit le tems où il devoit recevoir les fermens de sa fidélité. Thésée tenoit déja la coupe fatale qui renfermoit sa mort, lorsqu'ayant tiré son épée, pour faire les fermens accoutumés, Egée reconnut cette arme, qu'il avoit donnée à la mère de son fils, & Médée n'évita la colere du père & du fils que par une prompte fuite.

LEÇON XVI.

D. QUI troubla la joie qu'eut Egée d'avoir retrouvé son fils ?

R. La nouvelle qu'il reçut d'un armement, que Minos faisoit contre Athènes.

D. Quel étoit le motif de cette guerre ?

R. Minos vouloit venger Androgée, son fils, qui avoit été tué à Athènes.

D. A quel prince Minos demanda-t-il du secours ?

R. A Eaque, roi d'Egine, qui lui en refusa, parcequ'il étoit allié des Athéniens.

D. Quel fut l'ambassadeur des Athéniens auprès du roi d'Egine ?

R. Céphale ; qui avoit été l'époux de Procris, sœur d'Orythye.

D. Quelle métamorphose le roi des Myrmidons raconta-t-il à Céphale ?

R. Celle des fourmis changées en hommes.

D. Quelle avoit été l'amante de Céphale ?

R. L'Aurore ; qu'il avoit méprisée.

D. Que devint Procris, épouſe de Cephale ?
R. Son époux la tua par accident.

Androgée, fils de Minos, ayant été tué à Athènes, Minos, pour venger cette mort, déclara la guerre aux Athéniens, & tacha d'engager dans ſa querelle Eaque, fils de Jupiter & d'Egine. Ce prince s'excuſa de le ſecourir, parcequ'il étoit allié des Athéniens. A peine Minos étoit-il parti, qu'on vit arriver les ambaſſadeurs d'Athènes, parmi leſquels étoit Céphale, qui étoit déja venu à la cour d'Eaque ; il s'étonna de ne retrouver à la cour aucuns des ſeigneurs qu'il y avoit vus dans ſon premier voyage, & en demanda la raiſon au roi.

Vous voyez, lui dit Eaque, un nouveau peuple. Junon, irrité de ce que j'avois donné le nom de ma mère à ce pays, affligea mon peuple d'une peſte affreuſe. Tout l'art de la médecine ne put rien contre ce mal ; je ne voyois de tous côtés que morts & mourans, & je demandois avec ardeur la mort, ou le ſalut de mes ſujets, & les dieux étoient ſourds à ma voix. J'étois un jour auprès d'un chêne, où je vis quantité de fourmis : Grand Dieu, dis-je à Jupiter, s'il eſt vrai que vous ayez été ſenſible autrefois aux charmes de ma mère, accordez-moi autant de ſujets que je vois ici de fourmis. Au moment le chêne trembla, & la nuit ſuivante mes vœux furent exaucés. Les fourmis, ſous une forme humaine, ſe pré-

ſenterent à la porte de mon palais, & ces nouveaux hommes, que je nommai Myrmidons, conſerverent leur premiere inclination, & ſont fort laborieux.

Eaque ayant fini ſon récit, Céphale l'entretint à ſon tour de ſes aventures, & lui parla ainſi.

Devenu l'époux de la belle Procris, mon ſort égaloit celui des dieux. Ils en furent jaloux ; & l'Aurore, m'ayant apperçu un mois après mon hymen, m'enleva. Le cœur rempli de mon épouſe, je répondis mal aux avances de la déeſſe, qui, avant de me rendre la liberté, me donna la puiſſance de changer de forme, pour éprouver la vertu de Procris, contre laquelle elle m'avoit donné des ſoupçons. Je me flatai long-tems d'avoir une épouſe fidele, & Procris rejeta d'abord toutes mes propoſitions : mais cette jeune femme fut enfin ébranlée, par la magnificence des préſens que je lui fis ; je me découvris alors, & l'accablai de reproches ; elle s'y déroba par la fuite, &, s'étant miſe à la ſuite de Diane, elle conçut une grande haine pour les hommes. Son abſence ralluma ma flâme : non-ſeulement je lui pardonnai ſa faute, mais je convins encore que j'avois eu tort de la tenter, & lui avouai que j'aurois ſuccombé moi-même, ſi j'avois été à ſa place. Procris me rendit ſon cœur, & me fit préſent d'un chien & d'un javelot, qu'elle avoit reçus de Diane.

Les coups de ce javelot étoient sûrs, & jamais on ne le lançoit en vain. Le chien qu'elle m'avoit donné fut métamorphosé en pierre, lorsqu'il étoit prêt à prendre une bête féroce, que Thémis avoit envoyée pour se venger du mépris qu'on faisoit de ses oracles. Je vivois depuis plusieurs années en paix avec Procris, & ne la quittois que pour aller à la chasse. Lorsque j'étois fatigué, je m'asseyois à l'ombre de quelque buisson: j'appelois à haute voix la fraîcheur. Quelqu'un, m'ayant entendu, crut que j'appelois une nymphe, & en avertit Procris. Ma trop crédule épouse voulut me surprendre avec celle qu'elle croyoit sa rivale: elle entendit les invitations que je faisois à la fraîcheur, &, se croyant sûre de mon infidelité, elle quitta le lieu où elle s'étoit cachée pour me faire des reproches. Ayant entendu quelque bruit, je crus qu'il étoit causé par quelque bête fauve, &, ayant lancé mon dard, je perçai ma malheureuse épouse. Elle expira dans mes bras, & parut consolée en mourant de n'avoir point de rivale à craindre après sa mort.

Céphale ne put achever son discours sans répandre des larmes, & le lendemain, le vent étant devenu favorable, il partit avec les troupes qu'Eaque envoyoit au secours des Athéniens.

LEÇON XVII.

D. QUELLE ville Minos attaqua-t-il la premiere?

R. Mégare, qu'il prit par la trahison de Scylla, fille de Nisus.

D. Qui porta cette fille à trahir son père?

R. L'amour qu'elle conçut pour Minos: mais, ce prince l'ayant méprisée, elle fut changée en alouette, & son père en épervier.

D. Que fit Minos, lorsqu'il fut vainqueur des Athéniens?

R. Il les condamna à envoyer tous les ans sept garçons & sept filles, pour servir de pâture au Minotaure.

D. Qu'est-ce que c'étoit que le Minotaure?

R. Un monstre demi-homme & demi-taureau, qui étoit enfermé dans un labyrinthe, construit par Dédale.

D. Qui tua ce monstre?

R. Thésée; qui sortit du labyrinthe par le secours du fil que lui avoit donné Ariadne, fille de Minos.

D. Que devint cette princesse?

R. Abandonnée par Thésée dans l'île de Naxos, elle épousa Bacchus.

D. Que devint Dédale, qui avoit construit le labyrinthe?

R. Il se fit des aîlés pour se sauver de Crete; mais son fils Icare, étant tombé dans la mer, s'y noya.

Thésée s'étant offert à être du nombre de ceux qu'on envoyoit en Crete, pour servir de pâture au monstre qu'avoit enfanté Pasiphaé, femme de Minos, le fils d'Egée plut à Ariadne, fille du roi de Crete ; &, ayant promis à cette princesse de l'épouser, elle lui donna un fil, qu'il attacha à la porte du labyrinthe, & qui lui en fit retrouver l'issue après avoir tué le Minotaure. Ariadne, qui avoit suivi Théfée, fut abandonnée par ce prince volage dans l'île de Naxos. Elle devint l'épouse de Bacchus ; qui, ayant jeté au ciel la couronne que portoit cette princesse, changea les perles de cette couronne en étoiles, qu'on voit encore aujourd'hui. Minos, avant de vaincre les Athéniens, avoit pris la ville de Mégare ; le sort de cette ville étoit attaché à un cheveu roux que portoit Ninus, qui en étoit roi. Scylla, fille de ce prince, étant devenue amoureuse de Minos, arracha ce fatal cheveu ; &, pour le prix de cette perfidie, vouloit devenir reine de Crete ; mais Minos n'eut que de l'horreur pour elle ; elle se jeta dans la mer pour suivre ce prince ; &, comme elle étoit poursuivie par son père, qui étoit devenu épervier, elle fut changée en alouette.

Le Labyrinthe, d'où sortit Thésée, étoit un vaste bâtiment, dans lequel il y avoit tant de détours, qu'il n'étoit pas possible d'en trouver l'issue. Dédale, fameux architecte de ce bâtiment, étoit retenu prisonnier en

Crete, parcequ'il avoit favoriſé les amours de la femme de Minos. Réſolu de fuir, il ſe fit des aîles, en attachant des plumes avec de la cire, & avec ce ſecours il traverſa les airs. Son fils Icare, ayant négligé ſes conſeils, s'approcha trop près du ſoleil, qui fondit la cire de ſes aîles, & il tomba dans la mer. La perdrix ſe rejouit de cette mort. Cet oiſeau avoit été, avant ſa métamorphoſe, neveu de Dédale, qui, jaloux des progrès que ce jeune homme faiſoit dans les ſciences, l'avoit précipité du haut d'une tour; mais Minerve l'avoit ſoutenu, & le changea en un oiſeau, à qui elle donna ſon nom.

LEÇON XVIII.

D. Où fut Théſée à ſon retour en Grece?

R. Il fut à une fameuſe chaſſe contre le ſanglier de Calydon.

D. Qui donna le premier coup à cette affreuſe bête?.

R. Atalante, jeune princeſſe.

D. Qui tua le ſanglier?

R. Méléagre, qui voulut offrir la tête du monſtre à Atalante.

D. Qui l'empêcha d'exécuter ſon deſſein?

R. Ses deux oncles; qu'il tua.

D. Que fit la mère de Méléagre pour venger la mort de ſes frères?

R. Elle cauſa la mort de ſon fils, en jetant au feu un tiſon, où étoient attachés ſes jours.

D. Où fut Théſée après la chaſſe de Calydon ?

R. Chez le fleuve Achéloüs ; qui lui raconta comment Hercule lui avoit arraché une de ſes cornes.

D. Quelles fables raconta-t-on à la table d'Achéloüs ?

R. Celle de Philémon & de Baucis, ſa femme, & celle de Métra.

D. Qui avoit rendu Hercule ennemi d'Achéloüs ?

R. Ils aimoient tous deux Déjanire, qu'Hercule épouſa.

Diane, offenſée de ce que le roi de Calydon l'avoit oubliée dans les ſacrifices qu'il faiſoit aux dieux, envoya, contre ce prince, un furieux ſanglier, qui déſola tout le pays. Théſée, ainſi que pluſieurs princes, furent invités à attaquer ce furieux animal, qui reçut le premier coup des mains d'Atalante. Méléagre, charmé des graces de cette princeſſe, ayant tué le ſanglier, voulut lui en préſenter la tête, & tua ſes deux oncles, qui s'oppoſerent à ſon deſſein.

La mère de Méléagre, ayant appris la mort de ſes frères, entra en fureur. Lorſque Méléagre nâquit, elle avoit reçu des Parques un tiſon à demi brûlé. Les deſtinées de ſon fils étoient attachées à ce tiſon, qu'elle

conservoit avec grand soin. Dans sa douleur elle oublia qu'elle étoit mère, &, ayant jeté au feu le tison fatal, Méléagre se sentit consumé, & expira lorsqu'il acheva de brûler. Cependant Théfée, qui avoit assisté à cette chasse, ne put retourner à Athènes aussitôt qu'il auroit voulu, parce que les eaux du fleuve Achéloüs étoient debordées. Il fut, avec ses compagnons, visiter le dieu de ce fleuve, qui les retint plusieurs jours. Pendant un des repas qu'il leur donna, il leur fit remarquer plusieurs îles, & leur apprit que c'étoit des nymphes qu'il avoit métamorphosées. Pirithoüs, qui n'avoit pas beaucoup de respect pour les dieux, se moqua du discours d'Achéloüs ; ce qui donna occasion à Lenex, que l'âge rendoit respectable, de faire le discours suivant.

Jupiter & Mercure, étant descendus sur la terre, furent dans un canton, où on leur refusa le couvert. Ils frapperent à une pauvre cabane, couverte de chaume, qui étoit la demeure de Philémon & de Baucis ; c'étoit un heureux couple, qui, mariés depuis leur jeunesse, avoient toujours vêcu dans l'union & la paix, malgré leur extrême pauvreté. Ils reçurent très bien les dieux, qu'ils ne connoissoient pas pour ce qu'ils étoient, & leur préparerent un repas champêtre. La bonne femme, pour faire honneur à ses hôtes, à qui son mari avoit

lavé les pieds, couvrit d'un vieil habit un lit composé de feuilles seches, & fut obligée de mettre une pierre sous un des pieds de la table, parcequ'il étoit trop court. Ces vieilles gens, s'étant apperçus que leur vin ne diminuoit pas, soupçonnerent la divinité de leurs hôtes, & voulurent tuer une oye qu'ils avoient pour les régaler, mais ils se fatiguerent inutilement pour l'attraper ; cet animal echappa à leur poursuite, & se refugia auprès de Jupiter, qui se découvrit à ses hôtes, & leur commanda de le suivre ; il les conduisit sur une montagne, & fit paroître un étang dans le lieu où il avoit été si mal reçu, ce qui en fit périr tous les habitans ; en même tems Philémon & Baucis virent changer leur chaumiere en un temple magnifique. Ils demanderent à Jupiter d'être prêtres de ce temple, & de mourir tous deux dans le même jour. Leurs prières furent exaucées, & dans une grande vieillesse ils furent tous deux changées en arbres.

Théfée entendit avec beaucoup de plaisir le récit qu'avoit fait Lenex, ce qui engagea le fleuve à lui raconter d'autres merveilles opérées par les dieux. Erésichthon, lui dit-il, étoit un impie qui méprisoit les dieux. Il fit abattre un arbre cher à Cérès, malgré les plaintes de la nymphe, qu'il renfermoit sous son écorce. Cérès, pour se venger, commanda à la Famine de posséder cet im-

pie, qui se sentit attaqué d'une faim que rien ne pouvoit rassasier. Après avoir dépensé tout son bien, il vendit sa fille Metra : elle avoit été autrefois aimée de Neptune ; elle s'adressa à ce dieu, qui lui accorda le don de changer de forme. Son père se servit de cet avantage pour la vendre diverses fois ; mais, les sommes qu'il retiroit de ces ventes n'étant pas suffisantes pour le nourrir, il se mangea lui même. Ensuite Achéloüs apprit à Thésée qu'il avoit la puissance de changer trois fois de forme. Il avoit usé de ce pouvoir en combattant pour Déjanire contre Hercule ; mais le fils de Jupiter, l'ayant vaincu deux fois, le terrassa sous la derniere forme qu'il avoit prise, &, lui ayant arraché une corne, la jeta contre terre. Les nymphes, qui la ramasserent, en firent la corne d'abondance. Les eaux du fleuve étant diminuées, Thésée & ses amis prirent congé du dieu Achéloüs, & retournerent dans leur pays.

LEÇON XIX.

D. QU'ARRIVA-T-IL à Hercule lorsqu'il s'en retournoit avec Déjanire ?

R. Il mit son épouse sur le dos du Centaure Nessus pour passer un fleuve : mais ce traitre voulut l'enlever.

D. Comment Hercule punit-il le Centaure ?

R. Il lui décocha une de ses fleches, trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne.

D. Que fit Nessus avant de mourir ?

R. Il donna un conseil à Déjanire, qui causa la mort d'Hercule.

D. Quel fut le genre de la mort d'Hercule?

R. Livré aux plus vives douleurs, il se brûla lui-même.

D. Que devint-il après sa mort?

R. Il fut mis au nombre des dieux.

D. De qui Hercule étoit-il fils ?

R. D'Alcmene & de Jupiter.

D. Quel avoit été l'ennemi d'Hercule?

R. Euristhée, à qui les destins avoient assujéti ce héros.

D. Quelle métamorphose Iole raconta-t-elle à sa belle-mère Alcmene ?

R. Celle de sa sœur Dryope, qui fut changée en arbre.

D. Qui rajeunit Iolas, frère d'Iole ?

R. Hébé, qui étoit devenue épouse d'Hercule.

Hercule, s'étant mis en chemin pour mener sa femme Déjanire en son pays, rencontra un fleuve, & ne savoit comment le faire passer à son épouse. Il en chargea le Centaure Nessus ; & cet audacieux conçut le dessein de l'enlever. Les cris de Déjanire instruisirent Hercule de l'attentat du Centaure, & il le perça de ses fleches. Nessus en mourant résolut de se venger ; il donna à Déjanire sa tunique teinte de son

sang, & lui dit qu'en la donnant à Hercule, lorsqu'il seroit infidele, ce seroit un sûr moyen de regagner son cœur. La crédule Déjanire crut ce monstre, &, son époux ayant épousé Iole, elle lui envoya cette fatale tunique par Lichas. A peine Hercule l'eut-il revêtue que le poison des fleches, dont elle étoit remplie, fit souffrir au fils de Jupiter les plus vives douleurs. Il en coûta la vie à Lichas, qu'Hercule précipita dans la mer, où il fut changé en rocher. Les douleurs d'Alcide surmonterent enfin sa constance; &, ayant assemblé une grande quantité d'arbres, il se brûla lui-même. Jupiter après sa mort le mit au nombre des dieux, & lui donna pour épouse Hébé, déesse de la jeunesse. Hercule étoit fils d'Alcmene, que Jupiter avoit trompée sous la figure de son mari Amphitryon. Quoiqu'elle fût innocente du crime de Jupiter, Junon ne cessa de la persécuter. Alcmene étoit grosse de deux enfans, & le Destin avoit ordonné que celui qui naîtroit le dernier seroit soumis à l'autre. L'épouse de Jupiter engagea Lucine à retarder la naissance d'Hercule; & cette déesse, pour obliger la reine des cieux, s'étant assise sur la porte d'Alcmene, entrelassa ses doigts d'une façon singuliere, pour empêcher cette pauvre femme d'accoucher. Une grosse servante de la maison, ayant remarqué l'attitude de Lucine, y soupçonna du mystere,

&, voulant s'en éclaircir, elle vint sur la porte, & dit, réjouissons-nous, ma maîtresse vient d'accoucher d'un gros garçon. Lucine, étonnée, se leva ; &, à peine eut-elle quitté sa posture, qu'Hercule vit le jour. Lucine, outrée d'avoir été prise pour dupe, changea la servante qui l'avoit trompée en belette, &, comme le mensonge étoit sorti de sa bouche, on dit qu'elle fait ses petits par l'endroit où elle à péché. Alcmene dans sa vieillesse contoit cette métamorphose à Iole, veuve d'Hercule, ce qui fit ressouvenir cette jeune femme de l'aventure de sa sœur. Elle se nommoit Dryope, dit-elle à Alcmene, & tenoit à sa mamelle un enfant qui n'avoit pas encore un an : s'étant approchée d'un arbre qui portoit de fort belles fleurs, elle en cueillit une, qu'elle donna à son fils ; j'étois présente, & je vis avec étonnement qu'il en sortit du sang. Au même moment ma sœur fut elle-même changée en arbre. Avant que l'écorce eut fermé sa bouche, elle me conjura de recommander à la nourrice de son fils de l'apporter souvent en ce lieu, & de lui apprendre à nommer sa mère. Pendant qu'Iole fondoit en larmes, en faisant ce récit, elle vit entrer son frère Iolus, à qui la déesse Hébé venoit de rendre la vigueur de ses premieres années, à la priere d'Hercule. Cette faveur attira à la déesse de la jeunesse quantité de sollicitations. L'Aurore demandoit

le rajeuniſſement de ſon époux; Cérès ne voyoit qu'avec peine vieillir Eſon; Vénus ſollicitoit pour Anchiſe, & à peine ſe trouvoit-il un dieu qui ne s'intéreſſât pour quelqu'un. Jupiter leur impoſa ſilence, en leur repréſentant que cette faveur dépendoit du Deſtin, auquel il étoit lui-même ſoumis, puiſqu'il n'oſoit, contre ſes décrets, demander le rajeuniſſement de ſes fils, & ſurtout de Minos, qu'on mépriſoit à cauſe de ſon grand âge.

LEÇON XX.

D. QUI fit la guerre à Minos quand il fut vieux?

R. Milet, fils d'Apollon, qui fut père de Caune & de Byblis.

D. Qu'arriva-t-il aux enfans de Milet?

R. Byblis devint amoureuſe de ſon frère, qui ſe bannit, & elle fut changée en fontaine.

D. Qui fut la femme d'Orphée, fameux muſicien?

R. Euridice: qui mourut peu après ſon mariage.

D. Que fit Orphée après la mort de ſa femme?

R. Il fut la chercher aux enfers, & toucha Pluton par la douceur de ſes accens.

D. Ramena-t-il ſon épouſe au jour?

R. Non; car il n'obſerva pas les conditions que Pluton lui avoit preſcrites.

D. Que devint Orphée ?

R. Ayant méprisé les dames de Thrace, elles le mirent en pieces.

D. Que fit Vénus pour punir la barbarie des habitans de l'île de Cypre ?

R. Elle les changea en taureaux.

D. Quel fut le chatîment des Propétides, qui méprisoient cette déesse ?

R. Elle leur fit perdre la pudeur, & elles furent changées en rochers.

D. Quel effet produisit sur Pigmalion les excès des Propétides ?

R. Il conçut de l'horreur pour les femmes, & devint amoureux d'une statue qu'il avoit faite.

D. Quel fut le succès d'une passion si étrange ?

R. Vénus ayant animé cette statue, il l'épousa, & en eut un fils nommé Paphus, & un autre nommé Cyniras.

D. Q'arriva-t-il à Cyniras ?

R. Sa fille Myrrha devint amoureuse de lui, & fut changée en myrthe.

D. Qui fut le fils de Myrrha ?

R. Adonis, qui devint l'amant de Vénus.

D. Quelle fable Vénus rapporta-t-elle à Adonis, pour le dégoûter de la chasse ?

R. Celle d'Atalante & de son époux.

D. Que devint Adonis ?

R. Il fut tué par un sanglier, & changé en fleur.

Milet, qui fit la guerre à Minos, lorsque

ce prince fut devenu vieux, eut un fils & une fille, nommés Caune & Byblis. Cette derniere, ayant conçu un amour criminel pour son frère, osa le lui déclarer. Caune en eut horreur, & se déroba par la fuite aux poursuites de sa sœur. Cette fille insensée courut plusieurs pays pour le chercher, & fut enfin changée en fontaine.

Orphée, ayant épousé Euridice, se flatoit de passer d'heureux jours avec son épouse, lorsqu'elle mourut de la piquûre d'un serpent. Orphée, désespéré, descendit aux enfers, & les doux accens de sa lyre suspendirent les tourmens des habitans du Tartare. Ils attendrirent Pluton, qui lui permit de ramener Euridice au jour, mais il lui défendit de la regarder avant de sortir de son empire. Orphée traversa avec son épouse les lieux obscurs qui conduisent aux enfers; il touchoit au moment de revoir la lumiere, lorsqu'oubliant la défense de Pluton il se retourna dans la crainte qu'Euridice ne se fût égarée. Il la perdit alors pour jamais, & entendit à peine le foible adieu qu'elle lui dit. Désespéré de son imprudence, Orphée se retira dans un lieu solitaire, & chantoit ses douleurs sur la lyre; les charmes de sa voix attiroient les arbres sur ses pas. Il y vit Atis, que Cybele avoit métamorphosé en pin, parcequ'il avoit méprise son amour. Le Cyprès y vint aussi. Il n'étoit sous cette forme que

depuis quelques jours. Il se nommoit Cyparisse ; &, ayant tué par hasard un cerf qu'il aimoit beaucoup, rien ne fut capable de le consoler, & il devint arbre.

Orphée, environné des arbres qu'il avoit attirés, chanta l'enlevement de Ganymede, que Jupiter aima, & qu'il honora de l'emploi d'échanson des dieux. Il chanta aussi Hiacynthe, l'objet de l'amour d'Apollon : ce dieu le tua par accident en jouant avec lui au palet ; il le changea en fleur. La ville de Sparte, à qui cet enfant avoit donné le jour, célebre tous les ans une fête en son honneur. L'île de Cypre ne rend pas le même hommage aux Cérastes. C'étoit des hommes cruels, qui teignoient les autels de Jupiter du sang des victimes humaines. Vénus les changea en taureaux : elle se vengea aussi des Propétides, qui méprisoient sa puissance, en allumant dans leur cœur des flammes impures. Ces filles, devenues l'horreur du genre humain, furent changées en rochers, & leur déréglement inspira à Pigmalion une grande horreur pour les femmes. Cet homme, un des plus habiles statuaires de son tems, fit une statue d'ivoire si belle, qu'il en devint amoureux : il lui rendoit des soins, comme il eut fait à une maîtresse ; &, le jour qu'on célébroit la fête de Vénus, il conjura cette déesse de lui donner une femme semblable à sa statue. Elle écouta sa priere, & cette figure d'ivoire ayant reçu le mouvement,

devint l'épouſe de Pigmalion. Il en eut deux fils : l'un deſquels, nommé Paphus, donna ſon nom à l'île de Cypre. L'autre fut Cyniras, qui eut été heureux de n'avoir jamais vu le jour, puiſque dans ſon ivreſſe il devint l'époux de ſa fille Myrrha. Cette fille malheureuſe évita par la fuite la colere de ſon pere, mais elle ne put éviter les cruels remords dont elle étoit déchirée. La lumiere du ſoleil lui étoit odieuſe, elle craignoit de faire rougir les ombres, en deſcendant aux enfers. Dans ſa douleur elle eut recours aux dieux, qui la changerent en myrthe. Sous cette forme elle conſerve le répentir de ſon crime ; & les dieux, pour honorer ſes regrets, changerent les larmes qu'elle verſe en une liqueur précieuſe. Ce ne fut qu'après ſa métamorphoſe qu'elle donna le jour à Adonis, qui fut élevé par les Nayades, & qui fut aimé de Vénus lorſqu'il fut grand. Cette déeſſe, tremblante pour les jours de ſon amant, le conjura de ne jamais attaquer les bêtes féroces ; &, pour lui montrer ce qu'il avoit à en craindre, elle lui rapporta la fable d'Atalante.

Cette princeſſe, dont nous avons parlé au ſujet de la chaſſe de Calydon, fuyoit l'hymen, parceque l'oracle lui avoit prédit qu'elle mouroit ſous une forme affreuſe, ſi elle ceſſoit d'être fille. Comme ſa beauté lui attiroit quantité d'amans, elle obtint de ſon père qu'elle ne ſeroit l'épouſe que de celui qui la vaincroit à la courſe, & que

ceux qui le tenteroient en vain feroient immolés de ſa main. Pluſieurs de ſes amans, qui n'étoient point effrayés de cette condition, devinrent ſes victimes. Hypomene eut eu le même ſort, s'il n'eut invoqué Vénus. Cette déeſſe, qui revenoit d'un lieu qui portoit des pommes d'or, les donna à Hypomene, qui les jeta l'une après l'autre dans ſa courſe, & Atalante, s'étant amuſée à les ramaſſer, devint le prix du vainqueur. Ce couple ingrat négligea de remercier la mère des amours, & Vénus, pour les punir, ayant engagé Hypomene & ſon épouſe à prophaner un antre conſacré à Cybelle, ils furent tous deux changés en lions.

Ce fut la haine que ces animaux conſervoient pour Vénus qui faiſoit craindre à cette déeſſe qu'Adonis ne devint leur victime. Il échappa à leurs dents meurtrieres ; mais il ne put éviter celles d'un ſanglier, qui le mit en pieces. Vénus le changea en anemone.

Pendant qu'Orphée eſſayoit de charmer ſa douleur par ſes chants, les dames de Thrace, qu'il avoit mépriſées, l'ayant apperçu, le mirent en pieces ; & Bacchus, pour venger la mort d'un homme qui avoit été ſon miniſtre, les changea en arbres.

LEÇON XXI.

D. Où fut Bacchus après avoir puni ces femmes barbares ?

R. Dans la Lydie, où Midas lui mena Silene, qui n'avoit pu le suivre.

D. Quelle demande ce prince indiscret fit-il à Bacchus?

R. Que tout ce qu'il toucheroit se changeât en or.

D. Quel accident arriva-t-il à Midas?

R. Ayant préféré la flute de Pan à la lyre d'Apollon, ce dieu lui donna des oréilles d'âne.

D. Où fut ensuite Apollon?

R. Il se joignit avec Neptune pour aider à Laomédon à bâtir les murailles de Troye.

D. Laomédon donna-t-il à Neptune ce qu'il lui avoit promis pour récompense?

R. Non: & Neptune inonda son pays, & condamna sa fille Hésione à être dévorée par un monstre.

D. Qui la délivra?

R. Hercule; à qui le roi de Troye refusa aussi sa récompense.

D. Qui devint l'époux d'Hésione?

R. Télamon, dont le frère Pélée avoit épousé Thétis.

D. Quel crime commit Pélée après son mariage?

R. Il tua son frère, fils d'une Néréide, qui le persécuta long-tems.

D. Chez quel prince Pélée s'étoit-il refugié après la mort de son frère?

R. Chez Ceix; qui périt sur la mer.

D. Qu'arriva-t-il à Alcyone, femme de ce prince ?

R. Elle & ſon mari furent changés en alcyons.

Bacchus quitta la Thrace après avoir vengé la mort d'Orphée, & parcourut pluſieurs contrées accompagné des ſatyres. Le vieux Silene, ſon père nourricier, ne put le ſuivre ; &, ayant été conduit à Midas, ce prince, après l'avoir fort bien traité, le ramena à Bacchus. Ce dieu, ſenſible à cette attention, promit à Midas de lui accorder le pouvoir de changer en or ce qu'il toucheroit. Il éprouva bientôt la vérité des promeſſes de Bacchus ; mais ce don manqua lui coûter la vie, puiſque ſes alimens, en devenant or, ne pouvoient plus fournir à ſa nourriture. Il conjura Bacchus de lui ôter ce funeſte don, & ce dieu lui commanda de ſe laver dans le Pactole : il obéit ; &, depuis ce tems, ce fleuve, en inondant les campagnes, y porte l'or que Midas y a laiſſé en s'y lavant. Ce prince, qui n'étoit qu'un ignorant, voulut pourtant ſe mêler décider entre Apollon & le dieu Pan, & préféra les accens du dernier à ceux du dieu de l'harmonie, qui, pour l'en punir, lui donna des oreilles d'âne. Midas fit tous ſes efforts pour cacher cette difformité, mais il ne put empêcher ſon barbier de la découvrir : il fut donc réduit à lui demander le ſecret. Cet homme le lui promit ; mais, trouvant trop de difficulté à lui

tenir parole, il fit un trou dans la terre, & y déposa ce qu'il avoit appris; il crût des roseaux dans cet endroit, qui, étant agités par le vent, apprirent à tout le monde que Midas avoit des oreilles d'âne, en répétant les paroles du barbier.

Apollon, après s'être vengé de Midas, vint sur les bords de la mer, & trouva Laomédon fort embarrassé à bâtir les murailles de Troye: Apollon & Neptune s'offrirent à l'aider; mais ce roi parjure refusa de leur payer ce qu'il leur avoit promis. Neptune, pour s'en venger, submergea les environs de la ville, & condamna Hésione à être dévorée par un monstre. Elle fut délivrée par Hercule, qui la donna à son ami Télamon, après avoir ravagé la ville, pour se venger de Laomédon, qui lui avoit aussi manqué de parole.

Télamon avoit un frère, nommé Pélée, qui étoit devenu l'epoux de Thétis. Cette Néréide avoit été l'objet des vœux de Jupiter & de Neptune: mais, le Destin ayant prédit qu'elle auroit un fils plus grand que son père, ces dieux craignirent de se donner un maître. Pélée, instruit par Prothée, surprit Thétis endormie, &, sans s'épouvanter des diverses figures qu'elle prit pour lui échapper, la serra fortement de chaînes. Thétis se rendit; & Pélée, devenu son epoux, n'auroit eu rien à desirer, s'il n'eût été cruellement poursuivi par une Néréïde, qui

étoit sa belle-mère, & dont il avoit tué le fils. Il erra long-tems ; mais enfin Thétis appaisa son ennemie, qui avoit envoyé un monstre qui dévoroit les troupeaux du prince fugitif. Il étoit alors à la cour de Ceix. Ce prince lui apprit la métamorphose de son frère en épervier, & la mort de sa niece, qui lui avoit été extrêmement chere. Ceix, après le départ de Pélée, étant parti pour aller consulter un oracle au sujet des songes fâcheux qui l'agitoient, périt sur la mer, pendant que la tendre Alcyone, son épouse, faisoit fumer l'encens sur l'autel de Junon, pour obtenir le retour de son mari. La déesse qui préside aux mariages commanda à Iris de faire connoître en songe à Alcyone la perte qu'elle avoit faite. Iris obéit ; & l'épouse de Ceix à son reveil éclata en gémissemens : elle courut au rivage, & vit de loin un corps flotter sur l'eau. Que je plains ton épouse, si tu es engagé sous les loix de l'hymen, s'écria-t-elle ; mais à mesure que ce corps approche, elle croit en connoître les traits ; lorsqu'il fut sur le rivage, elle fut certaine de sa perte. Après avoir arrosé de ses larmes le corps de Ceix, elle courut au haut d'un môle pour se jeter dans la mer ; mais son corps se couvrit de plumes, ainsi que celui de son époux. Ils furent changés en oiseaux qui se nomment alcyons : ils font leurs nids sur la mer ; &, pendant le tems qu'ils les

couvent, Eole retient les vents dans leurs cavernes, en faveur de ses petits-fils, car il étoit père d'Alcyone.

Leçon XXII.

D. Quelle métamorphose raconta-t-on, au sujet de celle d'Alcyone?

R. Celle d'Eaque, qui fut changé en plongeon.

D. Qui étoit le père d'Eaque?

R. Priam, qui étoit aussi père de Paris.

D. Qu'étoit-il arrivé avant la naissance de Paris?

R. Sa mère ayant rêvé que son enfant causeroit la perte de son pays, on le fit exposer.

D. Que fit Paris, quand il fut grand?

R. Il devint berger, & sa sagesse le fit connoître.

D. A quelle occasion le nom de ce berger devint-il célèbre?

R. A l'occasion d'une pomme qui devoit être donnée à la plus belle des déesses.

D. A qui Paris donna-t-il cette pomme?

R. A Vénus, qui le fit aimer d'Hélene, qu'il enleva.

D. Qui étoit Hélene?

R. La plus belle princesse de son tems, femme de Ménélas.

D. Quelle guerre attira aux Troyens cette enlevement?

R. Celle des Grecs, qui se liguerent en faveur de Ménélas.

Pendant que le peuple admiroit le changement d'Alcyone & de son époux, on vit paroître un plongeon, & un vieillard apprit aux assistans qu'il avoit eu nom d'Eaque, & qu'il étoit fils de Priam. Cet Eaque, poursuivant la nymphe Hespérie, eut la douleur de la voir périr par la blessure d'un serpent; &, pour ne pas survivre à celle qu'il avoit aimée, il se jeta dans la mer, & fut changé en plongeon par Thétis. Hector & les autres frères d'Eaque, qui ignoroient sa métamorphose, lui éleverent un tombeau; mais Paris, fils de Priam, n'assista pas aux funérailles de son frère. Comme ce Paris occasionna la ruine de Troye, il faut reprendre son histoire de plus haut.

Hécube, épouse de Priam, se trouvant grosse, eut un songe, dans lequel elle fut avertie que l'enfant qu'elle portoit seroit la cause de la ruine de sa patrie. Pour prévenir ce malheur, on l'exposa aussitôt qu'il fut né. Elévé par des bergers, il devint berger lui-même, & s'acquit une grande réputation sa sagesse. Dans ce tems-là, Pélée, ayant vaincu la resistance de Thétis, devint son époux, & tous les dieux quitterent l'Olympe pour assister à ces nôces. La discorde seule ne fut point invitée, & résolut de troubler la fête pour se venger; elle jeta donc au milieu de l'assemblée une

pomme d'or, où elle avoit écrit, *pour la plus belle :* la beauté du fruit avoit excité le desir de toutes les déesses; mais ce desir augmenta lorsqu'elles eurent lu ce qui y étoit écrit. Trois déesses seulement oserent entrer en concurrence, & ces furent Junon, Minerve, & Vénus. Jupiter n'osa prononcer entre son épouse & ses filles, & les renvoya au jugement du berger Paris. Mercure ayant conduit les déesses auprès de ce berger, elles lui parlerent chacune en particulier, & chacune d'elles tâcha de se le rendre favorable, en lui faisant des promesses magnifiques. Junon, déesse des royaumes & des richesses, lui offrit de le rendre le roi le plus puissant et le plus riche de l'univers. Minerve lui montra les puissans avantages de la sagesse & de la valeur, & promit de lui faire part de ces précieux avantages. Vénus lui offrit le cœur d'Hélene, qui étoit la plus belle princesse de son tems. Paris, séduit par la volupté, décida en faveur de Vénus; &, lui ayant remis la pomme, elle lui prêta sa fameuse ceinture, avec laquelle on étoit toujours sûr de plaire. Paris, oubliant les sermens qu'il avoit faits d'être toujours fidele à la nymphe Eone, partit pour la Grece, où il fut bien reçu de Ménélas. Ce prince avoit été préferé à beaucoup de rivaux, qui aspiroient à l'hymen d'Hélene; &, comme la préférence pouvoit les rendre ennemis, ils convinrent ensemble de ne

point troubler, dans la possession d'Hélene, celui qui auroit le bonheur de l'obtenir, & jurerent de devenir ennemis de tous ceux qui entreprendroient de troubler cet hymen lorsqu'il seroit achevé. Ménélas eut donc recours à ces princes, lorsque Paris, trahissant l'hospitalité, lui enleva son épouse ; &, toute la Grece s'étant liguée, on jura la perte de Priam, qui avoit donné un asyle à Hélene & à son fils.

LEÇON XXIII.

D. QUI fut déclaré chef de l'armée qui marcha contre Troye?

R. Agamemnon, roi d'Argos, & frère de Ménélas.

D. Qu'arriva-t-il en Aulide, où la flotte des Grecs s'étoit assemblée?

R. Agamemnon sacrifia sa fille Iphigénie pour obtenir un vent favorable.

D. Cette princesse fut-elle véritablement immolée?

R. Diane substitua une biche en sa place, & l'enleva dans la Tauride.

D. Quel étoit le plus vaillant des Grecs?

R. Achille, fils de Thétis & de Pélée: ce prince étoit invulnérable.

D. Quel étoit le plus sage?

R. Ulysse, roi d'Itaque, père de Télémaque.

D. Et le plus vieux?

R. Nestor, qui avoit vêcu deux siecles.

D. Que raconta Nestor aux princes Grecs?

R. Le combat des Centaures & des Lapithes.

D. Quel étoit le plus vaillant des princes Troyens?

R. Hector, qui fut tué par Achille.

D. Combien dura le siege de Troye?

R. Dix ans.

D. Comment mourut Achille?

R. Paris le tua en trahison.

D. Quels princes prétendirent aux armes d'Achille?

R. Ulysse & Ajax.

D. A qui furent-elles données?

R. A Ulysse; & Ajax se tua de desespoir.

Diane, irritée contre Agamemnon, arrêtoit la flotte des Grecs à Aulide. Chalchas, devin, annonça qu'on ne devoit espérer un vent favorable qu'après avoir appaisé cette déesse par le sacrifice d'Iphigénie, fille d'Agamemnon. Le roi d'Argos consentit à ce cruel sacrifice; mais Diane, appaisée, mit une biche à la place de cette princesse, qu'elle transporta dans la Tauride. Aussitôt les vents devinrent favorables, & les Grecs aborderent au rivage de Troye. Il y eut bien du sang répandu dans cette premiere rencontre, & Achille se signala par la mort de Cygnus, fils de Neptune. Comme Cygnus étoit invulnérable, Achille

l'étouffa, & le dieu de la mer le métamorphoſa en cigne.

Achille, qui eut le principal honneur du ſiege de Troye, étoit auſſi invulnérable, excepté par le talon, ſa mère Thétis le tenant par cet endroit lorſqu'elle le plongea dans un des fleuves de l'enfer. Comme cette tendre mère prévoyoit le danger où ſon fils ſeroit expoſé devant Troye, elle voulut l'empêcher de ſe trouver à ce ſiege, & la confia, déguiſé en fille, au prince qui régnoit à Scyros. Achille, élevé avec les filles de ce prince, fut reconnu par Ulyſſe, qui, parmi des ajuſtemens qu'il portoit aux princeſſes, avoit mêlé des armes. Le fils de Thétis s'en ſaiſit, & le roi d'Itaque l'engagea à le ſuivre à la guerre. Ce jeune heros fut vainqueur d'Hector, mais il ſouilla ſa victoire, en faiſant trainer le corps mort de ſon ennemi autour des murailles de Troye. Neptune, qui ne pouvoit pardonner à Achille la mort de Cygnus, conduiſit la main de Paris, & Achille fut tué par ce lâche d'une fleche qu'il lui décocha, & qui lui perça le talon.

Achille avoit eu de grands démêlés avec Agamemnon, au ſujet d'une eſclave que ce dernier lui avoit enlevée ; mais, comme ce ſujet eſt traité à fond dans un des poëmes d'Homere, qu'on appelle *l'Iliade*, je n'en parle point ici.

Ce fut pendant le ſiege de Troye, que

Neſtor, dans un ſouper qu'Agamemnon donna aux chefs de l'armée, raconta le combat des Centaures & des Lapithes. Les uns & les autres avoient été invités aux nôces de Pirithoüs & de la belle Hippodamie ; mais un des principaux Centaures, ayant l'eſprit troublé par le vin, troubla la fête, &, s'étant jeté ſur Hippodamie, la prit par les cheveux & voulut l'enlever. Les autres Centaures, à ſon exemple, ſe ſaiſirent des dames, & l'endroit du feſtin devint le champ d'une cruelle bataille. Les Lapithes demeurerent vainqueurs ; mais il leur en coûta cher. Parmi pluſieurs vaillans hommes des leurs, qui y perdirent la vie, on regretta ſurtout Cénée. C'étoit autrefois une fille dont la beauté captivoit tous les cœurs, mais elle étoit auſſi chaſte que belle : Neptune, lui ayant fait violence, lui promit, pour la conſoler, de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit, & Cénée lui demanda la grace de devenir homme. Elle fut exaucée, & le dieu des mers ajouta à cette faveur celle d'être invulnérable ; ce qui ne l'empêcha pas de périr, les Centaures l'ayant accablée d'une grande quantité d'arbres qu'ils déracinerent. Cénée, après ſa mort, fut changé en oiſeau.

Un des évenemens remarquables, qui arriva pendant le ſiege de Troye, fut la diſpute d'Ajax & d'Ulyſſe au ſujet des armes

d'Achille. Ce dernier les ayant obtenues, Ajax ſe tua lui-même, & fut changé en fleur.

LEÇON XXIV.

D. QUE fit Ulyſſe, après avoir obtenu les armes d'Achille ?

R. Il ramena Philoctete devant Troye, & cette ville fut priſe.

D. Que devint Priam ?

R. Il fut maſſacré, lorſqu'il embraſſoit l'autel de Jupiter.

D. Que devint Hécube, ſa femme ?

R. Elle fut changée en chienne.

D. Qu'arriva-t-il lorſqu'Agamemnon étoit prêt à retourner en Grece ?

R. L'ombre d'Achille lui demanda le ſacrifice de Polyxene.

D. L'Aurore prit-elle part au malheur des Troyens ?

R. Non : elle étoit occupée à pleurer ſon fils Memnon.

La ville de Troye ne pouvoit être priſe qu'après avoir été attaqué par celui qui poſſédoit les armes d'Hercule, Ulyſſe ſe détermina donc à aller chercher Philoctete, qui, s'étant bleſſé d'une des fleches d'Hercule, avoit été abandonné dans une île. Ulyſſe vint à bout de le ramener; &, lorſqu'il eut joint l'armée des Grecs, ceux-ci feignirent d'abandonner le ſiege ; ce qu'ils firent en laiſſant devant Troye un cheval de bois

d'une grandeur énorme, dans le ventre duquel on avoit enfermé des soldats. Les Troyens sortirent en foule pour admirer ce cheval, & un homme qu'Ulysse avoit aposté leur fit entendre que les Grecs avoient fait ce cheval si grand, pour empêcher qu'il n'entrât dans la ville, qui ne pourroit être détruite tant qu'il y seroit. Les Troyens ajouterent foi à ce discours ; on abattit une partie des murailles pour faire entrer ce colosse, & les Grecs, qui n'étoient pas éloignés, profiterent de la breche pour se rendre maîtres de Troye. L'autel de Jupiter ne put servir d'asyle à Priam, qui y fut massacré ; le fils d'Hector fut précipité du haut d'une tour, & l'infortunée Cassandre, dont les prédictions, quoique vraies, n'étoint jamais crues de personne, ne put éviter la violence d'Ajax le Locrien. Hécube, qui eut la malheur de survivre à la ruine de son pays, se consoloit avec sa fille Polyxene ; mais, comme on s'embarquoit, l'ombre d'Achille se montra à Agamemnon, & demanda la sacrifice de cette princesse, qu'il avoit aimée pendant sa vie, & qui fut sacrifiée sur son tombeau. Il restoit encore une foible espérance à Hécube. Priam avoit confié le plus jeune de ses fils, nommé Polydore, au roi de Thrace, Mais que devint cette malheureuse princesse, lorsqu'étant allée pour laver dans une riviere le corps de Polyxene elle apperçut sur le

ſable le corps de ce dernier fils, que le roi de Thrace avoit fait tuer pour s'emparer des tréſors qu'on lui avoit confiés avec ce jeune prince. Cette mère infortunée, avec l'aide de ſes femmes, ſe vengea du roi de Thrace, &, après lui avoir arraché les yeux, fut changé en chienne.

Tous les dieux furent touchés du ſort d'Hécube: l'Aurore, qui l'aimoit, ne lui donna pourtant point de larmes; elle n'étoit occupée que de la perte de ſon fils Memnon, qui avoit été tué à ce ſiege. Jupiter changea ſes cendres en oiſeaux; mais rien ne put conſoler cette mère affligée, & cette roſée, dont les champs ſont couverts au lever du ſoleil, eſt produite par les larmes qu'elle continue à répandre pour la perte de ſon fils.

LEÇON XXV.

D. QUEL prince Troyen ſe ſauva de la fureur de Grecs?

R. Enée, qui emporta ſon père Anchiſe ſur ſon dos.

D. Que lui arriva-t-il à Délos?

R. Anius lui raconta la métamorphoſe de ſes filles.

D. Quel préſent Anius fit-il à Enée?

R. Un vaſe, où étoit gravé le ſacrifice des filles d'Orion.

D. Quels écueils environnent la Sicile, où Enée aborda ?

R. Le détroit de Scylla, & celui de Charybde.

D. Quelle étoit Scylla ?

R. Un monstre, dont l'extrêmité du corps étoit terminée par des chiens furieux.

D. Qu'étoit-elle avant cette métamorphose?

R. Une nymphe, qui méprisoit les vœux de tous ses amans.

D. Qui lui avoit reproché son insensibilité ?

R. Galatée, qui lui raconta le changement d'Acis.

D. Qu'arriva-t-il à Scylla ?

R. Glaucus en devint amoureux.

D. Que fit-il pour vaincre les rigueurs de cette nymphe ?

R. Il eut recours à Circé, qui devint amoureuse de lui.

D. Qui étoit Circé ?

R. Une fameuse magicienne, fille du Soleil.

D. Que fit-elle contre Scylla sa rivale?

R. Elle changea les extrêmités de son corps en chiens.

Enée, fils d'Anchise & de Vénus, échappa aux flammes qui embrasoient la malheureuse ville de Troye. Il chargea sur les épaules son père, à qui les ans n'eussent pas permis de le suivre, & tenoit le jeune As-

cagne, son fils, par le main : son épouse le suivoit ; mais il la perdit par un accident qu'on ignore. Il fut à Délos, & Anius, prêtre & roi de cette île, le trata du mieux qu'il lui fut possible. Ce prince avoit eu quatre filles, qui, par le moyen d'un don que Bacchus leur avoit fait, changeoient en bled, en huile, & en vin, tout ce qu'elles touchoient. Agamemnon, qui avoit besoin de vivres, les fit enlever ; mais, dans le moment où on les chargeoit de chaînes, elles invoquerent Bacchus & furent changés en colombes.

Après qu'Anius eut régalé ses hôtes, il leur fit de beaux présens, & donna à Enée un vase, sur lequel étoit gravé le sacrifice des filles d'Orion, qui s'immolerent pour le salut de Thebes, leur patrie, & dont les cendres produisirent deux hommes couronnés. Les Troyens, après avoir quitté Anius, parcoururent un grand nombre de pays, & arriverent en Sicile. Ils passerent auprès de Scylla, qui est à présent un écueil redoutable, & qui étoit autrefois une belle nymphe. Peu fiere de sa beauté, elle n'aspiroit qu'à se conserver libre & à jouir de l'entretien des Néréides, avec lesquelles elle badinoit de ses amans. Galatée l'en reprit un jour, & lui fit remarquer qu'elle n'étoit recherchée que par des hommes aimables, mais qu'elle, toute deesse qu'elle étoit, avoit été obligé de se refugier dans la mer, pour

ſe dérober aux pourſuites d'un affreux Cyclope. J'aimois, lui dit-elle, le charmant Acis, & ma plus grande félicité étoit de le voir. Un jour que nous étions enſemble dans une grotte, le Cyclope Polipheme parut ſur une roche. Après avoir exalté mes charmes, il fit le dénombrement des biens dont il me promettoit la poſſeſſion, ſi je conſentois à devenir ſon épouſe. Comme il achevoit ſa chanſon, il nous apperçut, &, craignant ſa fureur, je me plongeai dans les flots. Acis tâcha auſſi de trouver ſon ſalut dans la fuite, mais le Cyclope l'atteignit avec une roche, lorſque ce tendre amant m'appeloit à ſon ſecours. Acis, accablé ſous cette peſante maſſe, ne perdit pourtant pas la vie, mais fut changé en fleuve.

Scylla, ayant quitté Galatée, rencontra Glaucus, qui étoit autrefois pêcheur. Un jour, qu'il avoit fait une pêche abondante, il poſa ſur l'herbe les poiſſons qu'il avoit pris; mais à peine l'eurent-ils touchée, qu'ils reprirent une nouvelle vigueur, & ſe précipiterent dans la mer. Glaucus, étonné de ce prodige, goûta de cette herbe, & ne put reſiſter à un mouvement qui le força à s'y jeter auſſi, & Neptune le reçut au nombre de ſes divinités. Ce nouveau dieu, ſe voyant mépriſé de Scylla, dont il étoit amoureux, eut recours à Circé, & la conjura de rendre la nymphe ſenſible à ſes feux. Circé n'eut garde de répondre aux

desirs de Glaucus ; elle l'avoit trouvé aimable, & lui proposa de se venger, en l'aimant, de l'insensible Scylla. S'étant apperçue que Glaucus ne répondoit point à sa flamme, elle s'en vengea sur sa rivale, & jeta le jus de plusieurs herbes empoisonnées dans le lieu où elle avoit coutume de se baigner. A peine cette malheureuse fille y fut-elle entrée, qu'elle se vit environnée de chiens, qui l'effrayerent par leurs hurlemens. Elle voulut les fuir, mais elle s'apperçut qu'ils faisoient partie d'elle-même. Elle se précipita dans la mer ; &, pour se venger de Circé, elle fit périr les vaisseaux d'Ulysse qui étoit aimé de la magicienne, & en eut fait autant à ceux d'Enée, si les dieux ne l'eussent changée en rocher.

LEÇON XXVI.

D. Où fut Enée au sortir de la Sicile ?

R. Chez Didon, reine de Carthage, qui le reçut fort bien.

D. Que fit Didon, lorsqu'Enée l'eut abandonné ?

R. Elle se brûla elle-même.

D. Que fit Enée après avoir abordé à Cumes ?

R. Il fut consulter la Sibylle Cumée, qui le conduisit aux enfers.

D. Que rencontra le Grec Achéménide, qui étoit sur les vaisseaux d'Enée ?

R. Un autre compagnon d'Ulyſſe, & ils ſe raconterent leurs aventures.

D. Quelles avantures Macarée rapporta-t-il à Achéménide ?

R. Celles d'Ulyſſee chez Eole, chez les Leſtrygons, & chez Circé.

D. Ce que Virgile raconte d'Enée & de Didon eſt-il vrai ?

R. Non : ils ont vécu dans des tems différens.

Enée, étant abordé en Afrique, fut parfaitement bien reçu de Didon, qui, fuyant la cruauté de Pygmalion ſon frère, venoit de bâtir la ville de Carthage. Cette reine ne put défendre ſon cœur contre le prince Troyen, qui répondit à ſa flamme ; mais ayant reçu un ordre de Jupiter, il fut obligé de quitter Didon, qui, ayant fait préparer un grand bucher, ſous prétexte d'un ſacrifice, ſe brûla toute vivante. Enée enſuite aborda à Cumes, & la Sibylle Cumée, l'ayant conduit dans une forêt, fit cueillir un rameau d'or, qui lui procura l'entrée des enfers, où ſon père Anchiſe lui prédit les travaux qu'il devoit eſſuyer avant de s'établir en Italie. La Sibylle, en revenant des enfers, inſtruiſit Enée de l'amour qu'Apollon avoit eu pour elle. Dans le tems que ce dieu eſpéroit de la fléchir, il jura de lui accorder une grace. Cumée tenoit alors une poignée de ſable, elle demanda au dieu de vivre autant de ſiecles qu'elle avoit de grains de ſable dans la main ; mais elle oublia de de-

mander de ne pas vieillir ; le dieu la fit apercevoir de ſon oubli, & lui offrit de réparer ſa faute ſi elle vouloit répondre à ſa flamme. Cumée préféra le nom de fille aux promeſſes d'Apollon, & vecut dix ſiecles. Enée enſuite aborda au lieu qui fut depuis appelé Caïette, du nom de ſa nourrice, qui y fut enterrée. Macarée, compagnon d'Ulyſſe, s'y étoit arrêté pour s'y repoſer, & fut fort ſurpris de trouver, ſur les vaiſſeaux d'Enée, Achéménide, autre compagnon d'Ulyſſe, qu'Enée avoit reçu ſur ſon bord. Il avoit été ſur le point d'être la proye de Polypheme, ayant été abandonné, lorſqu'Ulyſſe s'étoit ſauvé, après avoir crevé l'œil de ce Cyclope. Macarée racontra à ſon camarade les divers périls qu'il avoit couru avec Ulyſſe ; & il lui apprit qu'Eolée, favorable à ce prince, lui avoit donné les vents enfermés dans une peau de bœuf. Les compagnons d'Ulyſſe, voyant le ſoin avec lequel il conſervoit cette peau, crurent qu'elle contenoit un tréſor, &, l'ayant ouverte, les vents qu'elle renfermoit exciterent une tempête horrible. Ulyſſe enſuite aborda au pays des Leſtrygons, qui, loin de s'acquitter envers lui des devoirs de l'hoſpitalité, dévorerent un de ſes camarades, & firent périr ſes vaiſſeaux, à l'exception de celui qu'Ulyſſe montoit.

Le roi d'Itaque, après avoir pleuré la perte de ſes compagnons, arriva dans une

île, &, ne ſachant par qui elle étoit habitée, envoya vingt-deux de ſes gens à la découverte. Ils trouverent en marchant des bêtes féroces, qui, au lieu de leur faire du mal, les careſſerent ; des filles ſortant d'un magnifique palais les inviterent à y entrer, & ils y virent une femme qu'ils prirent pour une déeſſe. C'étoit la fameuſe Circé, qui étoit environnée de nymphes occupées à ſéparer des herbes & des plantes. Circé reçut fort bien les compagnons d'Ulyſſe, & leur préſenta un breuvage fort doux, qu'ils burent avec avidité. Alors elle les toucha de ſa baguette & les changea en pourceaux; un ſeul, ayant refuſé la coupe, conſerva ſa forme naturelle, &, étant retourné auprès d'Ulyſſe, lui raconta l'étrange changement dont il venoit d'être témoin.

LEÇON XXVII.

D. QUE fit Ulyſſe lorſqu'il eut appris le malheur de ſes compagnons ?

R. Il força Circé à leur rendre leur premiere figure.

D. Quelle métamorphoſe une ſuivante de Circé raconta-t-elle à Macarée ?

R. Celle de Picus, qu'elle changea en oiſeau.

D. Que devint Canente, femme de Picus ?

R. Après avoir pleuré ſon mari pendant

ſix jours, elle fut conſumée par la douleur.

D. Que fit Enée, après avoir inhumé ſa nourrice Caïette, ſur les côtes d'Italie ?

R. Il fut trouver le roi Latinus, qui lui promit en mariage ſa fille Lavinie.

D. Ce mariage n'eut-il point d'obſtacles ?

R. Turnus, à qui cette princeſſe étoit promiſe, fit la guerre à Enée.

D. Que fit Turnus contre Enée ?

R. Il brûla ſes vaiſſeaux, & Cybele les changea en nymphes.

D. Quel fut le ſuccès de cette guerre ?

R. Enée fut vainqueur : la ville d'Ardée, capitale des etats de Turnus, fut brûlée, & de ces cendres nâquit un oiſeau.

D. Que devint Enée après avoir régné trois ans ?

R. Jupiter, à la priere de Venus, le mit au nombre des dieux.

D. Qui ſuccéda à Enée ?

R. Aſcagne, ſon fils.

D. Qu'arriva-t-il ſous le regne des ſucceſſeurs d'Aſcagne ?

R. Vertumne toucha le cœur de Pomone, Hamadryade.

D. Quelle métamorphoſe Vertumne raconta-t-il à Pomone ?

R. Celle d'Anaxarete, qui fut changée en rocher.

D. Quel descendant d'Ascagne bâtit la ville de Rome ?

R. Romulus.

D. Qu'arriva-t-il lorsque Tarpéïa eut livré aux Sabins une des portes de la citadelle ?

R. Les nymphes, à la priere de Vénus, firent sourdre une fontaine, dont les eaux bouillantes sauverent Rome.

D. Que devint Romulus ?

R. Il fut placé parmi les dieux, sous le nom de Quirinus.

D. Que devint son épouse Hersilie ?

R. Romulus l'ayant enlevée, elle fut adorée sous le nom d'Ora.

Ulysse s'étant avancé vers le palais de Circé, après s'être muni d'une plante que les dieux lui avoient donnée, & qui avoit la force de repousser les enchantemens, Circé le reçut comme ses compagnons ; mais ce héros, ayant mis l'épée à la main, la força de leur rendre leur premiere figure. Il demeura ensuite un an avec Circé, qui l'aimoit, et pendant ce tems Macarée apprit le malheur du roi Picus : il venoit d'épouser Canente, fille de Janus, & aimoit uniquement son épouse. Son mauvais sort le fit rencontrer à Circé, qui, devenue amoureuse de lui, excita un orage qui dispersa ses gens. Elle lui découvrit son amour ; mais ce prince, fidele à son épouse, ne chercha qu'à la fuir, & fut changé en oiseau.

Circé, en quittant Ulyſſe, ayant appris à ce prince qu'il avoit encore de grands dangers à eſſuyer, Macarée en fut effrayé, & reſta à Caiette, qui ne porta ce nom qu'à l'occaſion de la nourrice d'Enée, qui y fut inhumée.

Enée étant abordé chez le roi des Latins, ce prince lui promit ſa fille Lavinie, qui étoit accordée à Turnus, roi des Rutules. Celui-ci ſuſcita une grande guerre à Enée, & tâcha d'engager dans ſa quereile Diomede, qui venoit de s'établir dans la Pouille; mais ce prince ne put lui donner des troupes, la plupart de ceux qui l'avoient ſuivi ayant été changés en oiſeaux par Vénus. Turnus brûla les vaiſſeaux d'Enée; mais, comme ils étoient conſtruits d'un bois conſacré à Cybele, cette déeſſe les changea en nymphes. Cependant Turnus fut tué; & le prince Troyen, époux de Lavinie, aprés avoir régné trois ans, fut mis au nombre des dieux. Sous ſes ſucceſſeurs, la belle Pomone faiſoit la gloire de l'Italie; elle ſe plaiſoit à cultiver les jardins, & fut aimée de Vertumne, qui en eſt le dieu. Comme il prenoit à ſon gré toutes ſortes de formes, il parla à Pomone ſous celle d'une vieille, & lui raconta la triſte fin d'Anaxarete. Cette cruelle fille étoit aimée d'Iphis, mais elle payoit ſa flamme des mépris les plus cruels. Cet amant deſeſpéré ſe pendit à ſa porte; & Anaxarete, ayant été

aſſez barbare pour chercher à repaître ſes yeux du ſpectacle d'Iphis qu'on portoit à ſa derniere demeure, fut changée en rocher. Après avoir fini ce récit, Vertumne reprit ſa figure naturelle, & fut aimée de Pomone.

Ce fut un des deſcendans d'Enée, nommé Romulus, qui fonda la ville de Rome. Cette ville, encore naiſſante, attaquée par les Sabins, manqua de périr par la mauvaiſe volonté de Junon, qui ouvrit une de ſes portes aux Sabins; mais les nymphes, à la priere de Vénus, la ſauverent.

Leçon XXVIII.

D. Qui fonda la ville de Crotone?
R. Mycile, par ordre d'Hercule.
D. Quel homme fixa ſa demeure à Crotone?
R. Pythagore, qui enſeignoit la métempſycoſe.
D. Qui fut le diſciple de ce philoſophe?
R. Numa Pompilius, qui fut roi des Romains.
D. Qui fut l'épouſe de Numa?
R. Egérie, qui après la mort de Numa fut changée en fontaine.
D. Qui raconta ſes malheurs à Egérie, avant ſa métamorphoſe?
R. Hypolite, fils de Théſée.

D. A qui les Romains eurent-ils recours dans une grande peſte?

R. A Eſculape, qu'ils amenerent à Rome ſous la forme d'un ſerpent.

Hercule, ayant logé chez Crotone, lui promit qu'on batiroit une ville qui porteroit ſon nom, dans le lieu où il l'avoit reçu. Long-tems après Hercule apparut à un homme d'Argos, nommé Mycile, & lui commanda d'aller en Italie fonder Crotone. Mycile ſe préparoità obéir; mais, ayant été arrêté, on lui fit ſon procès, parcequ'il étoit défendu, ſous peine de vie, à aucun citoyen d'Argos de chercher s'établir hors de ſon pays: il fut condamné tout d'une voix, & ſes juges mirent dans l'urne des boules noires; mais Bacchus changea leur couleur, & on les trouva blanches, lorſqu'on les ſortit de l'urne. Ainſi Mycile paſſa dans l'Italie & bâtit Crotone, qui, par la ſuite, devint l'aſyle de Pythagore. Ce philoſophe enſeignoit que les ames paſſent d'un corps à un autre, & ſur ce principe il défendoit qu'on tuât des animaux, dans la crainte qu'on ne ſe nourrit d'un corps qui étoit la demeure de quelques uns de ſes parens. Numa Pompilius fut diſciple de Pythagore, & devint enſuite roi des Romains, & époux de la nymphe Egérie, qui lui dicta les ſages loix qu'il donna à ce peuple. Après ſa mort rien ne put conſoler Egérie, qui ſe retira dans les forêts pour

y pleurer son époux. Hyppolite, pour modérer sa douleur, lui fit le récit de ses malheurs. Je suis, dit-il, fils de Thésée; Phedre, ma belle-mère, ayant conçu pour moi une passion criminelle, osa me la déclarer; &, connoissant l'horreur qu'elle n'avoit inspirée, m'accusa du crime dont elle étoit coupable. Thésée la crut sans examen, & conjura Neptune de me faire périr. Ce dieu, s'étant engagé par serment à ne point refuser mon père, envoya un monstre marin qui effraya mes chevaux: ils renverserent mon char, & mon corps fut déchiré en mille pieces. Je descendis dans les enfers; mais Esculape me rendit la vie, & Diane, en me rappelant à la lumiere, me transporta dans ce pays, où j'ai rang parmi les dieux des forêts. Cette histoire ne put calmer Egérie, & les dieux, ayant pitié de son état, la changerent en fontaine.

Esculape fut honoré à Rome, & daigna y venir habiter sous la forme d'un serpent: il quitta pour ce sujet Epidaure, & sa présence délivra les Romains d'une grande peste. On lui bâtit un temple magnifique dans une petite île, que forme le Tibre.

N O T A.

Il reste à raconter l'apothéose de Jules César, par laquelle Ovide finit un ouvrage qu'il composoit sous les yeux d'Auguste,

ſucceſſeur de ce grand homme, & nous en parlerons en finiſſant l'hiſtoire Romaine.

INTRODUCTION

A l'Abrégé de l'Hiſtoire Romaine.

D. QUELS étoient les peuples les plus voiſins de Rome, au tems de ſa fondation ?

R. Les Sabins, les Latins, les Céniniens, les Cruſtuminiens, les Veïens, les Antemnates, & pluſieurs autres.

D. En quel endroit Rome fut-elle bâtie ?

R. Sur le Tibre, fleuve d'Italie.

D. Comment Romulus diſtingua-t-il les prémiers Romains ?

R. En ſénateurs, dont les deſcendans furent nommés Patriciens ; en Plébéïens, & en Chevaliers.

D. Qu'eſt-ce qu'on nomma dans la ſuite Quêteurs ?

R. Ceux qui eurent l'intendance des deniers publics.

D. Qu'appela-t-on Cenſeurs ?

R. Ceux qui veilloient ſur les mœurs.

D. Qu'entendoit-on par les Augures ?

R. Ceux qui prediſoient l'avenir ſur des ſignes extérieurs.

D. Qu'appeloit-on Centurion ?

R. Un homme qui commandoit une Curie.

ABRÉGÉ

De l'Hiſtoire Romaine.

LEÇON I.

D. QUELS ſont les caracteres diſtinctifs du peuple dont nous allons donner l'hiſtoire ?

R. Le reſpect pour la religion, & l'amour de la patrie, fondé ſur celui de la liberté.

D. En combien d'âges diviſe-t-on l'hiſtoire Romaine ?

R. En trois.

D. Quel eſt le premier ?

R. Il commence à la fondation de Rome, & finit avec le regne de Tarquin.

D. Et le ſecond ?

R. Il comprend le tems que les Romains employerent à ſoumettre l'Italie.

D. Et le troiſieme ?

R. Celui où les Romains étendirent leurs conquêtes hors de l'Italie, juſqu'à la mort de Jules Céſar.

D. Quelle fut la profeſſion générale des premiers Romains ?

R. Ils étoient laboureurs & ſoldats.

Rien de plus foible dans ſon origine que le peuple dont nous commençons l'hiſtoire.

Quelques bergers, auxquels se joignirent quelques aventuriers, la plupart sans feu ni lieu, jeterent les fondemens de Rome, qui devint dans la suite maîtresse de l'univers. Les dieux, selon les Romains, avoient prédit la grandeur future de leur république; on pouvoit la conjecturer sans miracle, en considérant le caractere que les Romains prenoient dans leur éducation; elle étoit une suite nécessaire des principes de leur gouvernement.

Le dernier des Romains étoit appelé au gouvernement de l'état c'est-à-dire, que chaque citoyen étoit admis aux assemblées où l'on traitoit des affaires publiques. Chaque Romain, par consequent, regardoit le bon ordre de l'état comme son ouvrage; il se trouvoit libre, parcequ'il n'obéissoit qu'aux loix, qui assujétissoient également le pauvre & le riche; & les enfans, en suçant avec le lait l'amour de la liberté, s'affectionnoient en même tems à un gouvernement fait pour leur conserver cette liberté. Rome naissante ne sembloit pas destinée à jouir long-tems de cet avantage; environnée d'ennemis puissans & jaloux, elle avoit lieu de craindre qu'ils n'essayassent à l'asservir. Elle devoit donc élever ses citoyens dans des exercices pénibles, propres à les entretenir dans l'habitude d'une vie dure, telle que doit être celle d'un soldat: tous les Romains étoient donc originairement

laboureurs & soldats. La nécessité de se défendre contre leurs voisins, ne leur permettoit pas de s'appliquer au commerce & aux arts, tels qu'on les connoissoit alors dans l'Italie; à peine pouvoient-ils fournir à la culture & à la défense d'un petit morceau de terre, duquel ils tiroient leur subsistance & celle de leur famille. Le soldat qui defend son pain combat toujours avec ardeur, & le premier roi des Romains songea à tirer parti de l'ardeur qu'auroient nécessairement ses sujets à défendre leur petit patrimoine. Il conçut qu'étant souvent attaqués ils deviendroient aguerris, & qu'ils pourroient s'agrandir aux depens des téméraires voisins qui chercheroient à les opprimer: mais il falloit, pour cela, leur apprendre à faire un bon usage de leurs victoires. Pour en profiter, il ne s'agissoit pas de chercher à détruire leurs ennemis; le desespoir auroit réuni contre eux tous les peuples d'Italie, qui les auroient accablés; il falloit, au contraire, s'associer les vaincus, se les attacher, & leur inspirer de l'amour pour leur gouvernement.

Ce fut le but où tendit Romulus: il ne chercha jamais à faire des esclaves de ceux qu'il vainquit, & sut en faire des citoyens. Les Romains ne s'écarterent point des maximes de leur législateur, & ils eurent les mêmes succès: un habile speculatif devoit en conclure nécessairement, qu'en

continuant de suivre la même route ils deviendroient maîtres, non seulement de l'Italie, mais aussi du monde entier. Cette prédiction étoit toute propre à attacher les Romains au plan de Romulus. Le passé devoit leur répondre de l'avenir, ils n'avoient garde de changer une conduite qui leur avoit été si salutaire.

Les Romains, d'abord soldats par nécessité, le devinrent bientôt par inclination: accoutumés à la vie dure à laquelle sont assujétis ceux qui travaillent à la culture des terres, ils étoient peu sensibles aux incommodités inséparables de la profession des armes: ils s'y livroient d'autant plus volontiers, que s'étoit la seule maniere de se distinguer parmi des citoyens tous égaux, (*) & qu'on ne laissoit aucune belle action chez eux sans récompense. Ces récompenses étoient bien propres à nourrir en eux l'amour de la gloire: une couronne de feuilles de chêne, ou quelque chose d'équivalent, apprenoit aux soldats Romains à ne chercher, en faisant de belles actions, que le plaisir d'en être loués & estimés; nulles vues sordides ne pouvoient les animer. Faut-il s'étonner qu'un peuple conduit par

(*) Quoiqu'il y eût deux ordres de citoyens chez les Romains; on peut dire qu'ils étoient égaux chacun dans leurs classes, & que les distinctions dans ces deux ordres n'eurent d'autre origine que les belles actions.

des vues si nobles soit devenu le maître du monde, comme nous l'allons voir.

RÉFLEXIONS.

Qu'on ne me parle plus des inclinations de terroir, & qu'on ne dise point le Normand apporte en naissant l'esprit de chicane; la vanité naît avec le Gascon; le François est naturellement léger; l'Anglois froid & sérieux; le Hollandois grossier & intéressé. Tous les hommes naissent à peu près avec les mêmes inclinations: l'éducation les détermine. Nous en avons la preuve chez les Romains. Cet amas confus d'hommes, de mœurs & de caractères differens, prennent, par l'assujétissement aux mêmes loix, un même esprit, un même amour pour la patrie. Heureux le peuple qui, ayant reçu des loix sages & salutaires, à soin d'élever ses enfans dans l'amour de ces loix!

LEÇON II.

D. Sous quel roi d'Albe Rome fut-elle fondée?

R. Sous Numitor, descendant d'Ascagne?

D. Qui détrôna Numitor?

R. Amulius son frère.

D. Quel fut le sort des enfans de Numitor?

R. Amulius fit périr ſon fils, & força ſa fille Rhéa Silvia à entrer parmi les Veſtales.

D. Qu'arriva-t-il à cette fille?

R. Elle publia qu'elle avoit épouſé Mars, & eut deux fils.

D. Comment les nomma-t-on?

R. Romulus & Rémus.

D. Que fit-on de ces enfans?

R. On les expoſa ſur le Tibre.

D. Que devinrent-ils alors?

R. Ils furent nourris par une bergere, nommée Louve.

D. Que firent ces enfans lorſqu'ils furent devenus grands?

R. Ils tuerent Amulius & rétablirent Numitor ſur le trône.

D. Que firent-ils enſuite?

R. Ils bâtirent la ville de Rome.

D. Qu'arriva-t-il pendant qu'on bâtiſſoit cette ville?

R. Rémus fut tué par Romulus, ou par ſon ordre, l'an 3253.

Amulius & Numitor, héritiers du royaume d'Albe, firent entr'eux un ſingulier accord. Amulius céda la couronne à ſon frère, & eut pour ſa part les tréſors qu'Enée avoit apportés de Troye. Amulius employa ces tréſors à ſe faire des créatures, &, lorſqu'il crut ſon credit bien établi, il fit ſentir à ſon frère qu'il pouvoit le dépouiller, mai qu'il ne vouloit rien devoir à la force,

& qu'il aimoit mieux tenir sa couronne de sa main que de celle de ses sujets. Le foible Numitor se laissa intimider; &, content de la fortune que son frère voulut bien lui laisser, il lui abandonna le trône. Numitor avoit un fils & une fille; Amulius fit périr le premier, & força Rhéa Silvia, sa niece, à entrer chez les Vestales. C'etoient des filles chargées de conserver un feu consacré à la déesse Vesta, & qui ne devoit jamais s'éteindre. Ces filles devoient demeurer chastes, & n'y pouvoient manquer sans être condamnées à être enterrées toutes vives. Ce châtiment n'épouventa pas Rhéa Silvia; elle se laissa séduire par un soldat, & publia que le dieu Mars l'avoit épousée. Amulius ne fut point la dupe de cette aventure; mais le peuple, ami de la superstition, crut cette fable; & le roi d'Albe, qui craignoit une révolte, céda aux instances de sa cousine. On enferma Rhéa Silvia, qui accoucha de deux enfans, qu'Amulius fit exposer sur le Tibre. Un berger, les ayant trouvés embarrassés dans des joncs, les fit nourrir par une bergere nommée Louve; &, lorsqu'ils furent grands, les employa à garder un troupeau. Ils prirent querelle un jour avec les bergers de Numitor, & il y en eut un de tué: on mit Rémus en prison, & l'on conduisit Romulus devant Amulius. Celui-ci, qui gardoit des mesures de bienséance avec son frère Numitor, sa-

chant qu'on avoit tué un de ſes bergers, lui renvoya le coupable, qui étoit ſon petit-fils. Il l'interrogea ſur ſa naiſſance; &, ayant découvert par ſon récit le ſang dont il ſortoit, ils prirent enſemble des meſures pour chaſſer l'uſurpateur. Elles réuſſirent; les deux frères remirent leur ayeul ſur le trône, & lui demanderent le territoire où ils avoient été trouvés, pour bâtir une ville. La diviſion ſe mit alors entre les deux frères, chacun voulant avoir l'honneur de nommer cette ville future. Ils s'en rapporterent aux préſages; & Romulus, ayant vu un plus grand nombre de vautours que ſon frère, demeura victorieux. Rémus, piqué, déchargea ſa mauvaiſe humeur par ſes railleries qu'il fit de la ville naiſſante, & l'on croit qu'il fut tué par ſon frère, ou du moins qu'un ouvrier commit ce meurtre par ſon ordre.

RÉFLEXIONS.

Le deſir de dominér étouffe les ſentimens de la nature; il rompt les nœuds les plus ſacrés, & on peut définir un ambitieux, en diſant qu'il n'a ni parent, ni ami, ni patrie.

LEÇON III.

D. QUE fit Romulus pour peupler ſa nouvelle ville?

R. Il en fit un aſyle pour tous ceux qui avoient de mauvaiſes affaires.

D. Combien raſſembla-t-il d'habitans ?

R. Trois mille cinq cens hommes.

D. Qui fut le premier roi des Romains ?

R. Romulus, qui fut élu tout d'une voix.

D. Le gouvernement des Romains étoit donc monarchique ?

R. Non : l'autorité du roi étoit bornée, & il la partageoit avec le ſénat ?

D. Qu'appelez-vous le ſénat ?

R. Un conſeil compoſé de cent hommes, qu'on choiſit parmi les plus ſages.

D. Combien le territoire de Rome avoit-il d'etendue ?

R. Il avoit au plus neuf milles.

D. Comment Romulus partagea-t-il ce terrain ?

R. En trois parties inégales, la plus grande fut partagée entre les citoyens.

D. Comment diviſa-t-il le peuple ?

R. En trois claſſes, qu'on nomma Tribus, qu'il ſubdiviſa en compagnies de cent hommes, appélées Curies.

D. Les plebéïens étoient-ils admis aux charges ?

R. Non : les ſeuls patriciens pouvoient les exercer.

D. Que fit Romulus pour unir enſemble les ſénateurs & le peuple ?

R. Il permit aux derniers de ſe choiſir des patrons parmi les premiers.

Quelques bergers avoient aidé Romulus à bâtir Rome, mais il lui falloit un plus

grand nombre d'habitans. Ayant ramassé trois mille trois cents hommes de tous pays, de toutes professions, & la plupart sans mœurs, il entreprit de les réunir sous les mêmes loix. Il leur laissa d'abord le choix du gouvernement sous lequel ils vouloient vivre, & ils déciderent pour le mixte, c'est-à-dire, qu'en se donnant un roi, qui fut Romulus, ils l'obligerent à donner lui même des bornes à son autorité. Ce prince partagea donc le peuple en trois parties égales, qu'on nomma Tribus. Ces trois tribus furent partagées chacune en dix, qu'on nomma Curies, ce qui en faisoit trente. Le roi nomma le premier sénateur, chaque tribu en nomma trois, & chaque curie trois autres; ce qui fit le nombre de cent, qui composerent le sénat. Cette compagnie étoit destinée à fournir des ministres au roi, & à protéger le peuple. Les affaires devoient être portées au sénat; & le roi, qui y présidoit, n'avoit que sa voix. Les patriciens, descendans de ces sénateurs, étoient nobles, & pouvoient seuls exercer les charges, à l'exclusion des plébéïens. C'étoit mettre dans Rome comme deux peuples différens; pour les réunir, & les attacher mutuellement, Romulus permit aux familles plebéïennes de se choisir un Patron parmi les sénateurs: ceux qui faisoient ce choix étoient nommés Cliens; ils n'osoient plaider contre lui, lui donnoient

leurs suffrages quand il aspiroit à quelque magistrature, & l'aidoient de leurs biens lorsqu'il étoit dans le besoin. Les patrons, à leur tour, étoient obligés de défendre leurs cliens, de les assister de leurs conseils, & de plaider leurs causes. Ces devoirs communs étoient sacrés, & on pouvoit tuer comme sacrileges ceux qui y manquoient.

Ensuite Romulus partagea le territoire de Rome en trois parties; la premiere pour le culte des dieux; la seconde pour le domaine du roi & le service de l'état; & la troisieme entre tous les habitans; & chaque particulier n'en eut pas plus de deux arpens, qu'il cultivoit lui même. Chaque Romain étoit donc laboureur & soldat; & il devoit toujours être prêt à marcher, à ses dépens, contre les ennemis de Rome.

Réflexions.

1. Quelles idées devons-nous nous faire de la sagesse de Romulus, si nous considérons l'espece d'hommes qu'il trouve le moyen d'assujétir aux loix. Son soin principal fut de les unir ensemble, & ce doit être celui de tout sage législateur. Chérissons tous les établissemens qui tendent à serrer les nœuds de la société; ils font le bonheur du genre humain, & l'origine de toutes sortes de vertus.

2. On ne peut douter de l'ambition de Romulus; elle le rendit fatricide; il laisse

pourtant aux Romains la liberté de se choisir un gouvernement & un maître : c'est qu'il connoissoit les hommes ; ils sentent qu'ils sont faits pour obéir, mais il n'ont pas pour cela moins d'amour pour la liberté ; ils veulent qu'on flatte cette manie, & ne portent leurs fers de bonne grace, que lorsqu'ils peuvent se persuader qu'ils en sont eux mêmes les artisans.

Traits à raconter.

1. *Religion des premiers Romains.* 2. *Autorité des pères sur leurs enfans.* 3. *Loix de Romulus par rapport aux femmes.*

LEÇON IV.

D. QU'ARRIVA-T-IL environ quatre ans après que Romulus eut commencé à régner ?

R. L'enlevement des Sabines, & de plusieurs autres filles des nations voisines.

D. Quelles furent les suites de cet enlevement ?

R. Trois peuples d'Italie lui déclarerent la guerre, & furent vaincus.

D. Quel traitement Romulus fit-il aux vaincus ?

R. Il les invita à s'établir à Rome, & à recevoir les Romains chez eux.

D. Les Sabins ne chercherent-ils pas aussi à venger l'enlevement de leurs filles ?

R. Oui: Tatius, leur roi, se rendit maître de la citadelle de Rome, par la trahison de Tarpéïa.

D. Qui engagea les Romains & les Sabins à faire la paix ?

R. Les Sabines qui avoient été enlevées.

D. Quelles furent les conditions de cette paix ?

R. Que Tatius régneroit avec Romulus & que les deux nations n'en feroient plus qu'une.

D. Que firent les deux rois aussitôt après la paix ?

R. Ils augmenterent le nombre des patriciens & des sénateurs.

D. Comment mourut Tatius ?

R. Les Laviniens, qu'il avoit offensé, le massacrerent la sixieme année après la paix.

D. Que se passa-t-il le reste du tems que régna Romulus ?

R. Attaqué par diverses nations, il fut toujours victorieux.

D. Quel fruit tira-t-il de ses victoires ?

R. Il permit aux vaincus de s'établir à Rome, & il les obligea à lui céder une partie de leur territoire.

D. Quel traitement faisoit-il à ceux qui se révoltoient après avoir été vaincus ?

R. Il envoyoit des colonies Romaines dans leurs villes, & transportoit les revoltés à Rome.

D. Comment mourut Romulus?

R. On croit qu'il fut aſſaſſiné par les ſénateurs, après avoir régné 37 ans, l'an de Rome 37.

D. Quels honneurs lui rendit-on après ſa mort?

R. Il fut adoré ſous le nom de Quirinus.

La plupart des nouveaux habitans de Rome n'étoient point mariés, & Romulus envoya prier les peuples voiſins de vouloir s'allier avec les Romains, en leur donnant leurs filles. On rejeta ſa demande, & on joignit l'inſulte au refus. Romulus, ſous le prétexte d'une fête, attira à Rome les peuples qui l'avoient dédaigné, & enleva leurs filles, au nombre 700, dont la plupart étoient Sabines. Il n'épargna rien pour conſoler ces filles, & voulut qu'elles fuſſent mariées ſelon la coutume de leur pays. Cependant ceux dont on avoit enlevé les filles prirent les armes pour ſe venger. Romulus les vainquit, & par là augmenta les citoyens & le territoire de Rome; mais il n'eut pas la même facilité avec les Sabins, qui avoient mieux pris leurs meſures que les autres villes. Tatius, leur roi, corrompit la fille de celui qui commandoit ſur le mont, où l'on bâtit enſuite le temple de Jupiter, nommé le Capitole. Cette fille reçut le juſte ſalaire de ſa trahiſon, ayant été aſſommée ſous les boucliers des Sabins; mais ſa mort ne répara pas le mal qu'elle

avoit fait aux Romains, qui furent mis en fuite. Romulus les rallia, & le combat recommençoit avec une fureur qui auroit peut-être cauſé la ruine des deux partis; lorſque les Sabines, devenues Romaines, ſe jeterent, les cheveux épars, au milieu des combattans, &, leur préſentant leurs enfans pendus à leurs mamelles, les forcerent à ſuſpendre leur animoſité. Les chefs s'approcherent, & l'on convint d'une paix qui réunit les deux nations. Tatius regna cinq ans dans une grande union avec Romulus, & les deux rois, à l'envi, s'appliquerent à augmenter la puiſſance de Rome. Tatius ſe brouilla avec Romulus, parcequ'il prit mal-a-propos le parti de quelques uns de ſes amis qui avoient maltraité les Laviniens. Il fut maſſacré par ces derniers; & Romulus, pendant le tems qu'il régna ſeul, ſoutint de petites guerres dans leſquelles il eut toujours l'avantage. Fier de ſes victoires, il négligea le ſénat, & commença à s'arroger une autorité qui tendoit au deſpotiſme, en égard aux loix qu'il avoit lui-même données. Les ſénateurs ſe vengerent du mépris qu'il faiſoit de leurs conſeils: il fut aſſaſſiné, & ce même ſénat mit parmi les dieux celui qu'il n'avoit pu ſouffrir parmi les hommes.

REFLEXIONS.

Je l'ai déja dit, mais on ne peut trop le repéter, celui qui veut conſerver & aug-

menter ſa puiſſance doit affecter de la partager avec ſes inférieurs. L'obſervation des loix eſt le plus ferme appui du trône, & le prince qui les viole ſe met en danger d'en être renverſé.

Traits à raconter.

1. *Enlevement des Sabines.* 2. *Guerre des Sabins.* 3. *Trahiſon de Tarpéia; Rocher qui porte ſon nom.* 4. *Cauſes de la mort de Tatius.* 5. *Origine du Triomphe.* 6. *Mort de Romulus; Fables qu'on débite à ce ſujet.*

LEÇON V.

D. COMMENT nomma-t-on l'eſpace qui ſe trouva entre la mort de Romulus & l'élection d'un nouveau roi?

R. Interregne; il dura un an.

D. Comment ſe nommoit celui qui ſuccéda à Romulus, l'an de Rome 39?

R. Numa Pompilius, qui étoit de la ville de Cumes.

D. Quel étoit le caractère de Numa?

R. Ce fut un prince religieux & pacifique.

D. Quel temple fit bâtir Numa?

R. Le Temple de Janus, qui étoit fermé en tems de paix.

D. A quoi s'appliqua Numa?

R. A adoucir les mœurs des Romains par

des exercices religieux, & à les unir enſemble.

D. Combien d'années régna ce prince?

R. Quarante trois ans, pendant leſquels le temple de Janus fut toujours fermé.

D. De quelle nymphe Numa feignoit-il recevoir les loix qu'il dictoit au peuple?

R. De la nymphe Egérie.

Après la mort de Romulus il y eut de grandes difficultés à Rome pour l'élection d'un roi: les Romaines & les Sabins vouloient chacun un roi de leur nation. Pendant cet interregne, les ſénateurs commanderent tour-à-tour pendant cinq jours; mais le peuple ſe laſſa de cette eſpece de gouvernement, & demanda un roi. Le ſénat s'en remit au peuple, qui, touché de cette déférence, pria les ſénateurs de fare l'élection. Les Romains eurent le droit de le nommer, mais ils devoient le choiſir parmi les Sabins. Ce fut ſur Numa Pompilius que tomba ce choix: il étoit gendre de Tatius, mais il préferoit la douceur d'une vie champêtre aux honneurs qui environnent le trône, & avoit fixé ſon ſéjour à la campagne. Les députés de Rome lui annoncerent ſon élection, & furent fort ſurpris de lui voir refuſer un rang envié de tous les hommes. Il fonda ſon refus ſur le peu de talens qu'il ſe ſentoit pour gouverner un peuple guerrier, & il n'accepta le trône qu'à

la sollicitation de son père & d'un autre de ses parens. Ils lui représenterent que la qualité de roi lui procureroit l'occasion des plus grandes vertus, puisque le trône donne le pouvoir de faire quantité de bonnes actions, qu'un particulier ne peut que desirer. Qu'un roi peut par son exemple changer les mœurs de ses sujets, & que la Divinité lui avoit peut-être réservé la gloire d'adoucir les mœurs des Romains. Ce fut une vraie prédiction: Numa réussit à faire goûter à son peuple les exercices religieux; &, pendant tout le tems qu'il vécut, les peuples voisins de Rome, loin de chercher à attaquer cette ville, prirent Numa pour arbitre dans leurs différens particuliers. Un des établissemens de Numa servit à réunir les Sabins & les Romains; il engagea tous les artisans, de chaque profession, à faire ensemble une société plus particuliere, & par là éteignit les disputes que la diversité des nations avoient occasionnées. Il régla les fonctions des Vestales, établit les prêtres Saliens, partagea les terres conquises aux pauvres citoyens, & s'occupa pendant son long regne à procurer le bonheur de son peuple.

REFLEXIONS.

Quel bonheur pour le genre humain, si tous les princes avoient de la royauté les mêmes idées que Numa. Quelle place

pour un homme vertueux! Que de bien à faire! Son ſeul exemple ſuffit pour métamorphoſer tout un peuple. Jeunes princes, choiſiſſez Numa pour votre modelle, & vous pourrez eſpérer, comme lui, le regne le plus long, le plus heureux, & le plus glorieux.

Traits à raconter.

1. *Ce que c'étoit que les Veſtales ; leurs devoirs ; leurs privileges ; les châtimens dont on puniſſoit leurs fautes.* 2. *Boucliers trouvés, pour la garde deſquels on établit les prêtres Saliens.* 3. *Cérémonies qu'on obſervoit, en déclarant la guerre.* 4. *Sort des ouvrages de Numa ; ſingularité de ſes funerailles.*

Leçon VI.

D. Qui ſuccéda à Numa, l'an du Rome 82?

R. Tullus Hoſtilius.

D. Par quelle action ce prince gagna-t-il les bonnes graces des Romains?

R. En partageant au peuple une fertile campagne qui étoit le patrimoine des rois.

D. Qu'arriva-t-il de ſingulier ſous le regne de Tullus?

R. Le combat des Horaces & des Curiaces, dans la guerre d'Albe.

D. Qui remporta l'avantage ?

R. Un des Horaces, qui combattoit pour Rome, & Albe fut soumise aux Romains.

D. Par quelle action Horace ternit-il l'éclat de sa victoire ?

R. Par le meurtre de sa sœur.

D. Comment les Albains se comporterent-ils après avoir été soumis ?

R. Ils trahirent les Romains, & leur ville fut détruite.

D. Avec quel peuple, surtout, Tullus eut-il la guerre ?

R. Avec les Latins, qui composoient trente colonies.

D Qu'arriva-t-il sur la fin du regne de Tullus ?

R. Une grande peste, & ce prince irréligieux tomba dans la superstition.

D. Comment mourut Tullus ?

R. Il fut tué, à ce qu'on croit, d'un coup de tonnerre.

Tullus Hostilius étoit d'un caractere absolument opposé à celui de son prédécesseur ; aussi Rome sous son regne fut-elle toujours agitée par des guerres. Une des plus considérables fut celle qui aboutit à l'union d'Albe avec Rome. Ces deux peuples, prêts à en venir aux mains, résolurent d'épargner le sang de leurs citoyens. On choisit trois frères Romains, nommés Horaces, & trois frères Albains, nommés Curiaces,

& l'on convint que celle des deux villes dont les champions seroient vainqueurs seroit reconnu maîtresse de l'autre. Un des Horaces restant seul maître du champ de bataille rendit Rome victorieuse, mais ce vaillant homme ternit sa gloire en immolant sa propre sœur, à laquelle il fit un crime de pleurer la mort d'un des Curiaces, auquel elle étoit fiancée. Le chef des Albains quelque tems après trahit Rome. Tullus le fit mourir d'une maniere cruelle, & fit détruire la ville d'Albe, dont on transporta les habitans à Rome, ce qui l'augmenta considérablement. Tullus prétendit que l'accord qui avoit rendu Rome maîtresse d'Albe, devoit aussi avoir lieu par rapport aux trente colonies Latines qui en dépendoient; ce qui occasionna une guerre qui dura cinq ans, mais qui ne fut pas fort sanglante. Sur la fin du regne ce prince, Rome fut affigée d'une peste cruelle: il attribua ce fléau à la négligence qu'il avoit eue pour les exercices religieux qu'avoit établi Numa, &, passant d'une extrêmité dans une autre, il devint superstitieux; il étoit à toute heure renfermé dans les lieux les plus reculés de son palais, où il offroit des sacrifices; on tient qu'il fut tué d'un coup de tonnerre, & d'autres croient que son successeur eut part à sa mort: il avoit régné 32 ans.

REFLEXIONS.

Dieu force ſouvent les impies à fléchir ſous les coups redoublés de ſa main toute-puiſſante. Quelques-uns ſont aſſez heureux pour baiſer avec réſignation la main qui les frappe, mais il en eſt beaucoup comme Tullus, qui paſſent de l'incrédulité à la ſuperſtition. Ces deux états deſhonerent également la religion ; & je ne ſais s'il n'eſt pas plus facile de guérir le premier mal que le ſecond.

Traits à raconter.

1. *Circonſtances du combat des Horaces.* 2. *Prudence de Tullus lorſqu'il fut trahi par les Albains.* 3. *Supplice de celui qui commandoit les troupes d'Albe.*

LEÇON VII.

D. QUI ſuccéda à Tullus?

R. Ancus Marcus, petit-fils de Numa.

D. Quel fut le caractère de ce prince?

R. Il eut les vertus religieuſes de ſon ayeul, & les qualités guerrieres de Romulus.

D. A quoi s'occupoit Ancus quand il n'étoit pas forcé à faire la guerre?

R. A aggrandir Rome & à y faire régner l'ordre & l'abondance.

D. Qui s'établit à Rome ſous le regne d'Ancus?

R. Un étranger, qui prit le nom de Tarquinius.

D. Quelle étoit la femme de Tarquinius ?

R. Tanaquil, qui ſe piquoit de connoître les préſages.

D. Que prédit-elle à ſon mari ?

R. Qu'il ſeroit roi de la ville où il alloit entrer.

D. Comment Tarquinius ſe comporta-t-il à Rome ?

R. Il acquit l'eſtime publique, & le roi le fit tuteur de ſes deux fils quand il mourut, l'an de Rome 114.

Ancus Marcus, petit fils de Numa, aimoit la paix & ſavoit faire la guerre. Il s'appliqua au commencement de ſon regne à faire revivre les exercices de religion, qui avoient été négligés ſous ſon prédéceſſeur ; ſes voiſins crurent qu'un prince ſi religieux manqueroit de courage ; ils apprirent, à leurs dépends, que le roi des Romains ſavoit allier les vertus pacifiques & guerrieres. Il fut toujours vainqueur dans les guerres qu'on lui ſuſcita, & employa les momens de paix qui lui reſtoient à des ouvrages utiles au public. Il aggrandit la ville de Rome, & y fit un port qui y attira l'abondance : il bâtit auſſi la ville d'Oſtie.

Un homme, qui demeuroit dans la ville de Tarquinie, où il étoit peu conſidéré, vint s'établir à Rome, qui ouvroit un gracieux aſyle à tous les gens de mérite. Cet homme

prit le ſurnom de Tarquinius, & ſa femme Tanaquil lui prédit l'empire avant d'entrer dans Rome. Cette prédiction lui fit naître l'envie d'aſpirer au trône, & pour y parvenir il s'appliqua à ſe faire eſtimer & aimer. Le bruit de ſon mérite parvint juſqu'au roi, qui, s'étant aſſuré de ſa capacité en lui confiant pluſieurs emplois, lui confia la tutelle de ſes deux fils quand il mourut.

REFLEXIONS.

Les vertus qui paroiſſent les plus oppoſées ſont compatibles, comme on le voit en la perſonne d'Ancus. Les rois, à ſon exemple, ne doivent faire la guerre que pour parvenir à la paix ; un roi qui l'aime par principe d'humanité ne craint point la guerre, & la fait avec d'autant plus de vigueur, qu'il en regarde la paix comme le terme.

C'eſt une mauvaiſe politique que de mépriſer les étrangers ; ceux de Tarquinie ſe priverent par-là d'un homme qui pouvoit illuſtrer leur ville, comme il fit celle de Rome. Les Romains étoient bien plus ſages : le bon accueil qu'ils faiſoient aux étrangers attiroit chez eux de nouveaux citoyens, dont ils s'approprioient les talens, en les aggrégeant parmi eux.

Traits à raconter.

1. *Caractère de Tanaquil.* 2. *Ce qui*

arriva à Tarquinius, lorſqu'il approcha de Rome.

LEÇON VIII.

D. TARQUINIUS reſpondit-il à la confiance d'Ancus ?

R. Il ſupplanta les deux fils d'Ancus, & ſe fit élire roi, l'an de Rome 138.

D. Que fit-il auſſitôt après ſon élection ?

R. Il choiſit cent plébéïens, qu'il éleva à la dignité de ſénateurs.

D. Quel fut la conduite de ce prince ?

R. Il avoit joué l'homme vertueux pour parvenir au trône, & il ne ſe démentit point quand il y fut monté.

D. Quels peuples firent la guerre aux Romains ſous le regne de ce prince ?

R. Les Latins, les Etruſques, & les Sabins.

D. Comment ſe terminerent ces guerres ?

R. Battus à diverſes repriſes, ces peuples demanderent la paix, que les Romains leur accorderent.

D. A qui Tarquinius donna-t-il ſa fille en mariage ?

R. A Servius Tullus, qui étoit fils d'une eſclave.

D. Comment mourut Tarquinius ?

R. Les deux fils d'Ancus le firent aſſaſſiner.

D. Qui lui ſuccéda ?

R. Son gendre Servius, par le crédit de Tanaquil.

D. Tarquinius n'avoit-il point d'enfans ?

R. Il avoit deux petits-fils en bas âge, nommés Tarquinius & Aruns.

Après la mort d'Ancus, Tarquinius se fit voir à découvert, & l'on reconnut clairement qu'une ambition déméfurée avoit été l'âme de toute sa conduite ; il écarta les fils d'Ancus sous prétexte d'une partie de chasse, & se proposa pour roi aux Romains. Il s'étoit tellement acquis le cœur des sénateurs & du peuple, qu'il fut élu tout d'une voix ; heureusement il ne trompa point leurs espérances, & régna pour le bonheur de Rome. Il avoit toutes les qualités d'un grand capitaine ; & les victoires qu'il remporta furent autant le fruit de sa prudence que de la valeur des Romains. Son épouse Tanaquil ayant interprêté quelques presages en faveur d'un jeune enfant, fils d'une femme de qualité esclave, cet enfant fut élevé avec beaucoup de soin ; il se nommoit Servius Tullius, & ses grandes qualités justifierent l'inclination de Tanaquil. Tarquinius le jugea digne de devénir son gendre, & l'élevation de sa fortune servit à faire connoître toutes ses vertus. Les Romains le regardoient avec complaisance, & tous les vœux tendoient à le voir succéder à son beau-père. Les fils d'Ancus Marcus sentirent une violente jalousie contre Servius : ils avoient souffert impatiemment l'élevation de Tarquinius, & n'avoient rien oublié pour lui

nuire; mais l'affection que ce prince avoit pour son gendre acheva de les outrer, & ils le firent assassiner. Tanaquil cacha quelque tems la mort de son mari; & Servius pendant ce tems exerça la souveraine puissance sous le nom de son beau-père. Lorsque Tanaquil crut son autorité bien établie, elle déclara la mort du roi. Servius se porta comme tuteur des deux jeunes princes, petit-fils du roi, & voyant que le sénat improuvoit sa conduite, il se fit nommer roi dans l'assemblée du peuple, sans se socier du consentement des sénateurs.

Réflexions.

Malgré la maniere sage avec laquelle Tarquinius gouverna la république, on est peu touché de sa fin tragique. Quelles vertus eussent pu effacer la tâche de son ingratitude envers son bienfaiteur.

Grands du monde, vous êtes privés du bien le plus précieux de la vie; vous ne pouvez vous assurer d'avoir des amis; &, parmi le grand nombre d'esclaves que la fortune fait ramper à vos pieds, vous avez des ennemis secrets dont l'attachement apparent disparoîtra au moment où ils ne vous trouveront plus utiles à leur fortune.

Traits à raconter.

1. *Naissance de Servius.* 2. *Mort de Tarquinius.*

Leçon IX.

D. Le regne de Servius fut-il tranquille?

R. Il soutint la guerre pendant vingt ans contre tous les peuples de l'Etrurie.

D. Comment finirent ces guerres?

R. Servius, toujours victorieux, confisqua les terres des villes les plus coupables, & les distribua à ceux qu'il reçut parmi les Romains.

D. Comment Servius fit-il oublier au sénat le défaut de son élection?

R. En faisant passer toute l'autorité des assemblées dans le corps du sénat.

D. Comment s'y prit-il pour cela?

R. Il diminua les impôts que payoient les pauvres, & par ce moyen diminua leur autorité.

D. Comment connut-il le nombre des citoyens & leurs biens?

R. En établissant un dénombrement qu'on nomma *le Cens*, & en recueillant les voix par centuries.

D. Combien y avoit-il alors de citoyens capables de porter les armes?

R. Il y en avoit quatre-vingts mille.

D. Quand devoit-on renouveller ce dénombrement; comment finissoit-il?

R. On devoit le faire tous les cinq ans, & il finissoit par un sacrifice; cette so-

lemnité ſe nommoit *Luſtrum*, & c'eſt l'origine du mot du *Luſtre*.

D. Quels réglemens fit encore Servius ?

R. Il fit des réglemens pleins d'humanité pour les eſclaves.

D. Que fit-il de plus glorieux pour Rome ?

R. Il engagea les Latins à la reconnoître pour capitale.

D. Quel étoit le deſſein de Servius après avoir fait ces réglemens ?

R. De faire de Rome une republique, en abdiquant la royauté ; mais il n'en eut pas le tems.

D. Comment mourut Servius ?

R. Tarquin, ſon gendre & ſon neveu, le fit aſſaſſiner.

D. Qui avoit conſeillé ce crime à Tarquin ?

R. Tullie, fille de Servius.

Une guerre qui ſurvint auſſitôt après l'élection de Servius ne laiſſa pas le tems au ſénat de marquer à ce prince combien les ſénateurs étoient offenſés du mépris qu'il avoit fait de leur corps, qui n'avoit point ratifié ſon élection. Cette guerre dura vingt ans, & Servius, l'ayant terminée à l'avantage de Rome, s'appliqua à regagner les bonnes graces du ſénat.

Le gouvernement Romain étoit mixte. Le roi & le ſénat décidoient, par un *Sénatuſconſulte*, le jour où l'on devoit tenir l'aſſemblée du peuple.. Cette aſſemblée étoit

composée des trente curies, & les voix se comptoient par têtes, d'où il arrivoit que les derniers du peuple étoient maîtres des délibérations, parceque leur nombre excedoit de beaucoup celui des sénateurs. Il paroissoit impossible de rémédier à cet abus, le peuple Romain étant extrêmement jaloux de ses droits: Servius l'entreprit pourtant, & en vint à bout. Dans les premiers tems, la fortune des particuliers étant à peu près égale, on les avoit assujétis au même tribut: mais les choses avoient bien changé depuis. Un petit nombre possédoit une fortune considérable, & ceux-là ne contribuoient pas plus que les pauvres aux charges de l'état. Servius fit envisager cette injustice aux pauvres, & promit de taxer chacun selon son bien, s'ils vouloient consentir qu'on en fit un état. Cette proposition fut reçu avec joie. Alors Servius fit six classes, qu'il divisa en centuries. On croit d'abord que c'étoit par le nombre de cent: point du tout. Dans la premiere classe, les centuries étoient multipliées jusqu'à quatre-vingt-dix-huit, & par conséquent étoient peu nombreuses chacune. Il falloit avoir cinq mille livres de revenu pour entrer dans cette classe, & on n'y admettoit que des sénateurs ou patriciens, ou gens très riches. La seconde classe avoit vingt centuries, beaucoup plus nombreuses que celles de la premiere classe; aussi falloit-il avoir moins de bien pour y

être admis. Il fit à proportion la même chose dans les quatre dernieres classes, ce qui fit en tout 193 centuries. Ils décida qu'en tems de guerre chaque centurie fourniroit & entretiendroit un nombre de soldats ; or, comme les centuries de la premiere classe étoient composées d'un plus petit nombre de citoyens, leur taxe étoit bien plus considérable. Ce fut à cette diminution que le peuple Romain donna toute son attention, & il ne réfléchit pas au coup mortel que ce réglement donna à son autorité : car Servius décida en même tems que les assemblées se féroient par centuries, & non plus par curies ; comme tout s'y décidoit à la pluralité des voix, & que la premiere & la seconde classe commençoient à opiner, quand elles étoient d'accord, tout étoit décidé, puisqu'elles faisoient en tout cent dix-huit centuries, & on ne prenoit les voix des autres centuries que pour la forme. (*) Les curies ne s'assemblerent plus que pour quelques élections peu considérables.

Servius, ayant remis l'autorité entre les mains des principaux citoyens, ne pensoit plus qu'a couronner son ouvrage, en abdi-

(*) Je me suis beaucoup étendu sur cet article nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre. J'avois lu trois fois les révolutions Romaines avant de comprendre ce réglement, trompée par le mot *centurie*, qui presentoit á mon esprit l'idée de cent hommes.

quant la royauté, mais un exécrable parricide ne lui donna pas le tems d'exécuter ses intentions. Tullie, sa fille, déja coupable du meurtre de sa sœur & de son beau-frère, consomma ses crimes en excitant son mari Tarquin à tuer son père Servius : il avoit régné quarante ans.

Réflexions.

Ce n'est point par mépris pour la pauvreté que les sages législateurs ont écarté les derniers du peuple du gouvernement : voici les sages raisons sur lesquelles ils se fondoient. En général, la pauvreté vient de la mauvaise conduite, de la paresse, ou de la gourmandise, & par-là elle devient méprisable. Les pauvres manquent d'éducation, & par conséquent n'ont point, pour l'ordinaire, les sentimens & les lumieres qu'on doit attendre d'un homme dont on à cultivé l'esprit & le cœur. Le pauvre, pressé du besoin, est en danger d'être séduit & de vendre sa voix ; d'ailleurs il est moins affectionné pour le bien d'un état dans lequel il n'a rien à perdre ; tout changement lui est avantageux : aussi voyons-nous que les séditions viennent toujours de cette espece d'hommes, dont la condition ne peut empirer.

Traits à raconter.

1. *Prudence de Servius, trompée dans le*

mariage de ſes filles. 2. Ambition de Tullie la cadette ; les horribles crimes qu'elle lui fit commettre.

LEÇON X.

D. COMMENT Tarquin ſe comporta-t-il ſur le trône ?

R. Son orgueil & ſa cruauté le firent ſurnommer le Superbe.

D. Que fit-il pour affermir ſa puiſſance ?

R. Il s'attacher les Latins par une horrible perfidie.

D. Ce prince étoit-il auſſi mauvais capitaine que mauvais roi ?

R. Il avoit toutes les qualités guerrieres.

D. Quel peuple ſoumit-il par artifice ?

R. Les Gabiens : il leur donna ſon fils Sextus pour roi.

D. Qu'arriva-t-il pendant qu'il faiſoit bâtir un temple à Jupiter ſur le mont Tarpéïn ?

R. On trouva dans les fondemens une tête d'homme, qui fit nommer ce mont Capitole.

D. Qu'arriva-t-il encore de remarquable ſous le regne de Tarquin ?

R. Les Livres Sibyllins furent apportés à Rome.

D. De quelle ville Tarquin fit-il le ſiege lorſqu'il fut détrôné ?

R. Celui de la ville d'Ardée.

D. Qui occaſionna cette révolution ?

R. La mort de Lucrece.

D. Qui fut le chef de la conjuration qui détrôna Tarquin ?

R. Brutus, dont il avoit fait périr la famille.

D. Pourquoi appeloit-on ce jeune homme Brutus ?

R. Parcequ'il contrefaiſoit l'inſenſé pour ſauver ſa vie.

Tarquin, étant monté ſur le trône par le violement des devoirs les plus ſacrés, ne reſpecta pas plus les loix lorſqu'il fut roi. Environné d'une troupe de ſatellites, il en fit les miniſtres de ſes cruautés. Il ſuffiſoit d'être riche, eſtimé, où d'une famille illuſtre, pour être criminel. Il fit périr tous ceux qui pouvoient prétendre au trône, & entr'autres un nommé Junius, qui avoit un fils encore jeune. Junius le fils ne trouva d'autres moyens, pour ſauver ſa vie, que de contrefaire l'inſenſé, & ce moyen lui réuſſit. Tarquin avoit les qualités guerrieres, il y joignit l'artifice pour ſe faire, parmi les voiſins de Rome, des amis capables de le défendre contre la haine de ſes ſujets. Son autorité paroiſſoit parfaitement établie, lorſque le crime de ſon fils le renverſa du trône. Sextus, qu'il avoit fait roi de Gabinie, ayant fait violence à Lucrece, femme de Colatinus, du ſang des Tarquins, cette Romaine ne put ſurvivre à ſa honte :

elle ſe poignarda en préſence de ſon père & de ſon mari, après leur avoir fait promettre de venger ſa mort. Brutus, qui étoit préſent, quittant tout-à-coup le perſonnage d'inſenſé, prit le poignard, encore fumant du ſang de Lucrece, & jura une guerre éternelle à Tarquin & à ſa famille. Ce ſerment fut comme le ſignal d'un ſoulevement général. Le corps de Lucrece fut expoſé tout ſanglant. & à cette vue toute la jeuneſſe prit les armes. Brutus poſa des gardes aux portes de la ville, &, ayant aſſemblé le peuple, lui fit un diſcours, où il lui retraça tous les crimes du tyran, qui fut proſcrit tout d'une voix. Enſuite Brutus marcha vers Ardée, dans le tems que Tarquin prenoit le chemin de Rome. Ce dernier en trouva les portes fermées : on lui ſignifia ſa dépoſition, & l'armée, qui étoit reſtée devant Ardée, reçut Brutus comme ſon libérateur. Brutus conclut une trêve de quinze ans avec les habitans de cette ville, & revint à Rome, pour y régler la forme d'un nouveau gouvernement. Tarquin avoit régné 25 ans.

Reflexions.

On reſpire, quand on voit l'infame Tullie forcée d'abandonner ſon palais, chargée des imprecations du peuple, & ſon époux chaſſé d'une ville qu'il avoit ſouillé par ſes crimes. Reconnoiſſons la main d'un Dieu vengeur du

crime. Le criminel ne peut décliner sa jurisdiction, & le plus souvent reçoit, dès cette vie, le châtiment de ses mauvaises actions.

Traits à raconter.

1. *Tarquin fait périr Turnus par une indigne trahison.* 2. *Son fils s'empare aussi de la ville de Gabies par trahison.* 3. *Conduite qu'il tint par le conseil de son père.* 4. *Brutus accompagne les fils de Tarquin au temple d'Apollon en Grece.* 5. *Histoire & mort de Lucrece.*

LEÇON XI.

D. QUELS magistrats remplacerent les deux rois à Rome, l'an 244?

R. Deux consuls, que le peuple Romain devoit choisir parmi les patriciens: leur autorité duroit un an.

D. Nommez les deux premiers consuls.

R. Brutus & Colatinus.

D. Quelles étoient les marques de la dignité des consuls ?

R. La robe de pourpre, la chaire curule, les faisceaux, les hâches, & les douze licteurs.

D. Que firent d'abord les nouveaux consuls?

R. De concert avec le peuple, ils dévoue-

rent aux dieux infernaux ceux qui voudroient rétablir la royauté.

D. Tous les Romains furent-ils fideles à ce serment?

R. La jeune noblesse de Rome fit une conjuration pour rétablir Tarquin.

D. Quels étoient les principaux conjurés?

R. Les fils & les neveux de Brutus & de Colatinus.

D. Que devinrent les coupables?

R. Ils furent mis à mort; & Brutus, comme consul, présida au supplice de ses fils, qu'il ne voulut pas sauver.

D. Colatinus eut-il la même fermeté?

R. Ayant essayé de sauver ses neveux, il devint suspect au peuple, & fut obligé de sortir de Rome.

D. Comment mourut Brutus?

R. Il fut tué par un des fils de Tarquin, qu'il tua en même tems.

D. Qui avoit rempli la place de Colatinus?

R. Valere, surnommé depuis Publicola, qui ne prit point de collegue après la mort de Brutus.

D. Quel étoit le motif de la conduite de Publicola?

R. Il vouloit être maître de faire des réglemens qu'il croyoit utiles au peuple, & de diminuer la puissance consulaire.

Deux magistrats nommés consuls succéderent dans Rome à l'autorité des rois, & ces nouveaux magistrats se hâterent de rem-

plir le nombre des sénateurs, que Tarquin avoit laissé diminuer. Ce prince banni engagea quelques peuples voisins de Rome à prendre sa défense ; &, voyant qu'on ne vouloit point entendre parler de son retablissement, demanda par des ambassadeurs, qu'envoyerent ses alliés, la restitution de ses biens. Brutus rejeta cette demande ; mais elle fut appuyée par Colatinus, & l'avis de ce dernier prévalut dans le sénat. Tarquin, en faisant cette demande, avoit des vues plus étendues. Les ambassadeurs, par son ordre, s'aboucherent avec la jeune noblesse de Rome, & vinrent à bout de la faire entrer dans une conspiration pour retablir Tarquin, sous lequel elle espéroit plus d'impunité que sous le gouvernement présent. La conspiration fut découverte par un esclave, & les plus illustres familles eurent à pleurer la mort de quelques coupables. Brutus, oubliant sa qualité de père pour se souvenir qu'il étoit juge, condamna ses deux fils, & fut forcé de présider à leur supplice. Colatinus, qui avoit commencé à devenir suspect au peuple en opinant en faveur de Tarquin, ayant fait quelques efforts pour sauver ses neveux, acheva de se perdre. Brutus le conjura de sortir de la ville, & le peuple non seulement lui permit d'emporter son bien, mais aussi lui fit de grands présens ; tous les autres parens de Tarquin furent aussi bannis,

& un nommé Valere fut nommé consul à la place de Colatinus.

Tarquin, voyant son entreprise découverte, se mit à la tête des villes qui avoient pris sa défense; il y eut une bataille sanglante, & Brutus fut tué. Publicola Valere ne se hâta pas de nommer un autre consul; il vouloit auparavant modérer la puissance de ces nouveaux magistrats Le peuple jugea mal de ses vues; &, comme sa maison étoit bâtie dans un lieu élevé, on l'accusa d'aspirer à la tyrannie. Publicola se plaignit de ces soupçons; &, ayant abatu sa maison, ramena les esprits: mais il donna bientôt des preuves plus certains de son goût pour le gouvernement populaire: il obligeoit les licteurs à baisser les faisceaux devant le peuple assemblé; il permit d'appeler des jugemens des magistrats devant le peuple; il défendit sous peine de la vie d'exercer aucune magistrature, à moins qu'on n'eût été nommé par le peuple; & permit à tout le monde de tuer celui qui feroit convaincu d'aspirer à la royaute. C'est ainsi que Publicola établit la démocratie dans Rome, l'an 245.

Réflexions.

Brutus, aussi bien intentionné que Publicola, crut devoir soumettre le peuple aux magistrats; & il parut dans la suite que ses

vues étoient plus saines que celles de son collegue. Il est presque toujours dangereux d'augmenter la puissance du peuple : elle dégénere en licence. Soumettre les jugemens des magistrats à la multitude, c'étoit ouvrir la porte à l'impunité, & faire dependre le juge du caprice de la populace.

Traits à raconter.

1. *Un eclave découvre la conspiration des jeunes Romains ; sa récompense.* 2. *Circonstances de l'exil de Colatinus.* 3. *Funérailles de Brutus.* 4. *Publicola détruit sa maison.* 5. *Fermeté d'un consul qui faisoit la dédicace du Capitole.*

LEÇON XII.

D. QUEL prince Tarquin engagea-t-il dans sa querelle, l'an de Rome 246 ?

R. Porsenna, roi d'Etrurie, qui assiégea Rome.

D. Quels Romains se distinguerent dans ce siege ?

R. Horatius défendit le Pont du Tibre contre toute une armée ; Mucius, surnommé depuis Scévola, se brûla lui-même sa main.

D. Quel effet produisit le courage des Romains sur Porsenna ?

R. Il l'admira, & leur accorda la paix.

D. Quel homme vint s'établir à Rome l'an 248 ?

R. Un Sabin, qui prit le nom d'Appius Claudius, qui fut fait patricien.

D. Tarquin avoit-il perdu l'espérance de rentrer dans Rome ?

R. Non ; & il engagea les Latins à faire la guerre aux Romains.

D. Qu'arriva-t-il dans cette occasion ?

R. Les Romains refuserent d'aller à l'ennemi, jusqu'à ce qu'on eut aboli les dettes.

D. Qui s'opposa à cette abolition ?

R. Appius Claudius.

D. Quel parti prit le sénat pour faire obéir le peuple ?

R. On créa un nouveau magistrat, sous le nom de Dictateur.

D. En quoi consistoit son autorité : combien devoit-elle durer ?

R. Six mois, & le dictateur avoit un souverain pouvoir.

D. Comment se comporta le nouveau dictateur ?

R. Par sa sagesse & sa prudence, il engagea les Latins à faire une trêve.

Porsenna, ayant entrepris de remettre Tarquin sur le trône, vint assiéger la ville de Rome, qui fut réduite à l'extrêmité par la famine : mais enfin, plein d'admiration pour le courage des Romains, il leur accorda la

paix, & leur fit même présent de toutes les richesses qui étoient dans son camp. Tarquin, privé de cette ressource, ne perdit point courage & chercha d'autres alliés. Quelques avantages remportés par les Romains ayant réveillé la jalousie des Latins, Tarquin les anima, & la guerre contre Rome fut conclue. Lorsqu'il fut question de lever des troupes pour les opposer aux Latins, le peuple refusa de s'enrôler, sous prétexte qu'il étoit accablé de dettes, & demanda au sénat un arrêt qui déclara les débiteurs quittes envers ceux auxquels ils devoient. Le frère de Publicola soutint la cause du peuple; mais Appius Claudius remontra qu'on ne pouvoit disposer du bien de ceux qui avoient prêté leur argent de bonne foi. Il exhorta ceux à qui on devoit d'user de miséricorde envers les débiteurs qui n'avoient point contribué à se ruiner par leur mauvaise conduite & leurs débauches; il donna lui-même l'exemple de ce qu'il conseilloit, mais il soutint toujours qu'il seroit injuste de faire une loi de ce conseil.

Le sénat, ainsi partagé, remit la décision de cette affaire après la guerre; on donna de belles paroles au peuple, mais on ne put le persuader. On ne pouvoit pas non plus le contraindre; les arrêts donnés contre les réfractaires eussent été portés devant le peuple qui dans cette occasion étoit juge & partie. Dans cette extrémité, on convint d'élire

un nouveau magistrat, dont la puissance ne fut point bornée ; il fut nommé Dictateur, & parut en public avec vingt-quatre licteurs qui portoient les faisceaux & les hâches : le peuple, effrayé, se soumit, & le dictateur mena les troupes contre les Latins : ayant fait quelques prisonniers, il leur fit un si bon traitement, qu'ils engagerent les Latins à faire une trêve d'un an. Le dictateur, de retour à Rome, se démit de son autorité avant la fin des six mois : il n'en avoit fait usage contre aucun de ses citoyens.

Réflexions.

La plupart de ceux qui parlent d'Appius Claudius le traitent d'homme dur & inflexible, & attribuent à cette dureté l'opposition qu'il fit à l'abolition des dettes. Il me semble qu'ils s'abusent. Appius réclamoit les droits de la justice. L'état pouvoit décharger les débiteurs en payant leurs dettes ; mais de quel droit auroit-on disposé du bien des particuliers ? que seroit-il arrivé de la condescendance du sénat ? le peuple auroit contracté de nouvelles dettes & auroit exigé de nouvelles abolitions. Ce n'est point en cédant aux criailleries du peuple qu'on parvient à le satisfaire : une sage fermeté est la seule chose qu'il faut opposer à des demandes séditieuses, &, faute de s'en servir dans les commencemens, on

ouvre la porte à la licence la plus effrenée & à la destruction de toute autorité légitime.

Traits à raconter.

1. *Histoire d'Horace, de Scévola, & de Clélie; récompense de leur courage.* 2. *Générosité de Porsenna, reconnoissance des Romains.* 3. *Mort de Publicola.* 4. *Modération des deux consuls, quand il fallut nommer un dictateur.*

LEÇON XIII.

D. QU'ARRIVA-T-IL après que la trêve avec les Latins fut expirée?

R. On donna une grande bataille, dans laquelle les fils de Tarquin périrent.

D. Que devint Tarquin?

R. Il mourut accablé de vieillesse & d'ennui.

D. Que firent les Latins après la perte de la bataille?

R. Ils demanderent la paix, qu'on leur accorda.

D. Quelle suite eut à Rome la mort de Tarquin?

R. Le sénat cessa de ménager le peuple.

D. Quel effet produisit la dureté des créanciers envers leurs débiteurs?

R. Une espece de sédition.

D. Qu'arriva-t-il dans ces entrefaites?

R. Les Volsques prirent les armes, & Servilius engagea le peuple par douceur à les combattre.

D. La paix fut-elle rétablie dans Rome, après qu'on eut vaincu les Volsques?

R. Non : &, après bien des contestations, le peuple quitta Rome, & se retira dans un lieu qu'on appela depuis le Mont Sacré.

D. Que fit-on pour ramener le peuple?

R. On promit l'abolition des dettes, & l'on permit au peuple de nommer des magistrats tirés de leur corps.

D. Comment nomma-t-on ces magistrats?

R. Tribuns du peuple : leur personne fut déclarée sacrée.

D. Quelles devoient être leurs fonctions?

R. De protéger le peuple contre ceux qui voudroient l'opprimer.

Après la mort de Tarquin & de ses fils, les sénateurs commencerent à moins ménager le peuple. Les créanciers surtout exercerent de grandes rigueurs sur leurs débiteurs, qu'ils faisoient maltraiter, ainsi que la loi le permettoit. Plusieurs fois les ennemis de Rome, instruits de la mesintelligence des deux ordres, se mirent en devoir d'en profiter, en attaquant Rome ; le sénat, dans ces occasions, employoit pour gagner le peuple les sénateurs qui étoient agréables à la multitude. Ces patriciens promettoient au peuple, qu'on travailleroit après la guerre à l'affaire des dettes, mais le sénat les desavouoit lorsqu'il étoit question d'en venir à l'exécution. Ces sénateurs, piqués contre

les patriciens, faisoient entendre à la multitude qu'ils n'avoient rien épargné pour leur donner satisfaction, mais qu'ils n'étoient pas les maîtres ; ce qui augmentoit l'indignation publique. Ces troubles aboutirent à la retraite du peuple sur un mont qui fut depuis appelé sacré ; & le sénat ne put empêcher les habitans de Rome de sortir en foule pour se joindre aux premiers qui avoient déserté. On leur députa deux sénateurs, qui avoient toujours été agréables au peuple, & ceux-ci vinrent à bout d'appaiser ces fugitifs. Ils se disposoient à rentrer dans Rome, lorsque deux hommes, dont l'esprit étoit violent & inquiet, leur firent entendre qu'ils devoient profiter de l'occasion, pour obtenir des magistrats tirés de leur corps. Il n'étoit plus tems de leur rien refuser : on leur accorda leur demande, dont Appius prévit les dangereuses conséquences. Le peuple, l'an 226, nomma donc cinq tribuns, dont l'unique emploi devoit être d'empêcher qu'on ne vexât le peuple. Ce seul mot, j'empêche, dans la bouche d'un tribun, suffisoit pour annuller l'arrêt des magistrats. C'étoit déja beaucoup accorder au peuple, mais les tribuns ne s'en tinrent pas là, comme nous le verrons bientôt, &, leurs personnes ayant été déclarées sacrées, l'assurance de l'impunité excita leur audace. On créa aussi deux magistrats annuels comme les tribuns, on

les nomma Ediles Plébéïens, & leur unique fonction alors étoit d'exécuter les ordres des tribuns.

Re'flexions.

1. La nécessité d'abolir les dettes paroissoit indispensable, après la retraite du peuple sur le mont sacré ; mais n'auroit on pas pu la prévenir sans violer les droits de la justice ? s'il étoit notoire que le peuple n'avoit contracté des dettes qu'en servant l'état, c'étoit à l'état à les payer, & non aux particuliers : une pareille grace accordée par le sénat lui auroit gagné les bonnes graces du peuple, n'auroit eu aucun inconvenient, si on eut pris de sages mesures pour l'avenir. Ici on viole la foi publique, & l'on apprend au peuple à connoître son pouvoir. Sûr de tout obtenir par la violence, le peuple Romain ne mettra plus de bornes à ses demandes, & regardera comme ennemis tous ceux qui voudront le réprimer. Ceux qui sont à la tête d'un royaume ou d'une république doivent prévoir les choses qu'on doit indispensablement accorder, & ne pas attendre que le peuple les obtienne par violence ; tout est perdu, si la multitude s'apperçoit qu'on la craint.

Traits à raconter.

1. *Cruautés des créanciers envers leurs débiteurs.* 2. *Circonstances de la retraite du peuple sur le mont sacré.* 3. *Singulier moyen*

dont le peuple veut se servir pour ne point violer ses sermens.

Leçon XIV.

D. Que fit-on à Rome après le retour du peuple, l'an 261?

R. On leva des troupes contre les Volsques.

D. Quelle ville assiégea-t-on?

R. Celle de Corioles. Elle fut prise par la valeur de Marcius, qui fut depuis surnommé Coriolan.

D. Qu'arriva-t-il après cette guerre?

R. Une horrible famine, que la retraite du peuple avoit occasionnée.

D. Que firent les tribuns à l'occasion de cette famine?

R. Ils irriterent le peuple contre le sénat.

D. Quel avantage remporterent les tribuns dans cette occasion?

R. L'imprudence d'un consul leur donna droit d'assembler le peuple.

D. Que fit Coriolan pour soulager les citoyens?

R. Il mena ses cliens sur les terres des ennemis, & ils revinrent chargés de butin.

D. Qui irrita Coriolan contre le peuple?

R. Le refus qu'on lui fit du consulat.

D. Que fit-il pour s'en venger?

R. Il conclut à refuser le blé au peupel, à moins qu'il ne consentit à l'abolition du tribunat.

D. Qu'arriva-t-il ensuite à Coriolan?

R. Il fut banni malgré les prieres des sénateurs.

D. Que devint ce grand homme?

R. Il se retira chez les Volsques, & vint à leur tête assiéger Rome.

D. Qui sauva les Romains?

R. La mère de Coriolan; mais il en coûta la vie à son fils.

Aussitôt après le retour du peuple, on assembla des troupes pour marcher contre les Volsques; &, après leur avoir pris deux petites villes, on assiégea Corioles. Cette ville fut prise par la valeur de Marcius, qui s'y couvrit de gloire. Son général la partagea, en rendant justice au mérite de ce jeune officier, & en avouant qu'il lui devoit la victoire. Marcius depuis ce tems porta le nom de Coriolan, que les soldats lui donnerent. La paix fut le fruit de cette victoire, mais un fléau terrible attendoit les Romains à Rome. Le peuple s'étoit retiré sur le mont sacré dans le tems où il falloit ensemencer les terres, ce qui causa une grande famine. Les tribuns, à qui tout étoit prétexte pour animer le peuple contre les patriciens, publierent que les riches cachoient le blé. On déchargea la ville d'un nombre de citoyens qu'on envoya repeupler deux villes que la peste avoit désolées; autre prétexte de décrier le sénat; il ne cherchoit qu'à faire périr le peuple. On proposa de

faire des courſes ſur l'ennemi & de vivre à ſes dépens ; les tribuns s'y oppoſerent encore, & on n'oſa employer l'autorité. Coriolan, étant ſorti de Rome avec quelques troupes qui le ſuivirent volontairement, les ramena chargées de butin : le peuple alors ſentit le mauvais office que lui avoient rendu les tribuns ; mais cela n'empêcha pas qu'il ne ſoutînt ces magiſtrats dans les nouvelles entrepriſes qu'ils firent contre le ſénat. Ils extorquerent la liberté d'aſſembler le peuple ; c'étoit élever tribunal contre tribunal, & le ſénat connut alors combien les craintes d'Appius avoient été bien fondées. Les tribuns en vouloient à l'autorité conſulaire, un mérite éclatant leur étoit ſuſpect dans cette place, & le peuple, docile à leurs impreſſions, donna l'excluſion à Coriolan. Ce jeune patricien, outré d'une telle injuſtice, eut bientôt occaſion de ſe venger. Il étoit arrivé une grande quantité de bled de Sicile ; il ſoutint qu'on n'en devoit accorder au peuple qu'à condition de conſentir à l'abolition du tribunat. Un des tribuns eut l'inſolence de condamner Coriolan à la mort. Le ſénat, dans cette occaſion, où on l'attaquoit directement, deſcendit aux prieres envers les tribuns ; mais quoiqu'on eût mis les vivres au plus vil prix, toute la grace qu'on put obtenir des magiſtrats du peuple fut de ſurſeoir le jugement de Coriolan, qu'on

avoit cité devant le peuple. Appius Claudius refusoit absolument d'abandonner Coriolan au jugement du peuple: un sénateur nommé Valere l'emporta, en faisant espérer que le peuple, touché de la condescendance du sénat, le sauveroit: son attente fut trompée, & Coriolan fut banni. Il se retira chez les Volsques, & sa haine pour les Romains le réconcilia avec Tullus, un des principaux de cette nation. Ils trouverent moyen d'engager les Romains à rompre la trêve, & Coriolan, s'étant mis à la téte des Volsques s'approcha le Rome. On ne put exprimer la consternation des Romains: Coriolan fut inflexible aux prieres de ses amis & des prêtres qu'on lui envoya; mais il fut touché des larmes de sa mère, qui le vint trouver, accompagnée de toutes les dames Romains. Coriolan se retira, & Tullus, jaloux, lui fit un crime de sa retraite, & le fit tuer.

RÉFLEXIONS.

1. Qu'il est beau à un général de reconnoître les talens d'un subalterne; c'est l'unique moyen de partager la gloire d'un inférieur.

2. Coriolan, avec mille qualités brillantes, avec mille vertus, manquoit de douceur & de condescendance, il ne savoit pas plier à propos: c'étoit un défaut naturel qu'il

eut pu corriger dans sa jeunesse, & qui rendit inutiles tous ses talens & ses vertus.

Traits à raconter.

1. *Education de Coriolan. Son respect pour sa mère.* 2. *Sa valeur au siege de Corioles; son desintéressement.* 3. *Justice que lui rend son général.* 4. *Histoire de son procès, maniere dont il s'introduit chez Tullus.* 5. *Députations des Romains.* 6. *Entrevue de Coriolan & de sa mère.*

Leçon XV.

D. Que proposa Cassius, un des consuls, l'an 268?

R. La loi agraire, c'est-à-dire la distribution des terres conquises entre les pauvres citoyens.

D. Quelles étoient les vues de Cassius?

R. Il aspiroit à la tyrannie.

D. Quel fut le châtiment de Cassius?

R. Il fut précipité du roc Tarpeïen en bas.

D. Qu'arriva-t-il après le supplice de Cassius?

R. Les tribuns empêcherent le peuple de s'enrôler jusqu'à ce qu'on eut fait passer la loi agraire.

D. Quel parti prirent alors les sénateurs?

R. Ils parvinrent à diviser les tribuns.

D. Quelle victoire remporterent les Romains l'an 274?

R. Ils vainquirent les Etrusques par la prudence des consuls.

D. Qui s'offrit à faire les fraix de la guerre contre les Véiens ?

R. La famille des Fabius.

D. Quel consul prit le parti du peuple contre le sénat ?

R. Amilius, à qui le sénat avoit refusé le triomphe.

D. Qu'arriva-t-il aux Fabius ?

R. Ils furent tués au nombre de trois cents.

D. Quel nouvel attentat commirent les tribuns ?

R. Ils condamnerent un consul à une amende, & il mourut de douleur.

D. Qu'arriva-t-il à un tribun qui avoit cité deux consuls devant le peuple ?

R. Il fut trouvé mort dans son lit.

D. Quel consul gâta les affaires du sénat par sa dureté ?

R. Un Appius, fils du premier Appius.

D. Que firent les soldats pour se venger d'Appius ?

R. Ils se laisserent vaincre.

D. Que devint Appius ?

R. Accusé par les tribuns, il mourut subitement.

Depuis l'an 266 jusqu'à 288 la faveur du peuple ouvroit une porte à tous ceux qui avoient dessein d'aspirer à la tyrannie : Cassius résolut de prendre ce chemin, & il proposa une recherche exacte des terres

conquises sur les ennemis. La plupart avoient été envahies par les patriciens, qui se les étoient fait adjuger à vil prix, & Cassius prétendoit qu'elles fussent partagées entre les plébéïens. Cette affaire eut dans les suites de grandes conséquences, les tribuns s'en servant pour extorquer du sénat de nouveaux privileges. Appius convint de nommer des commissaires pour faire cette recherche; mais il vouloit que la plus grande partie de ces terres fussent employées aux besoins du public. On ne décida rien pour l'heure, parceque les ennemis se mettoient en état de profiter des divisions de Rome. Dans ces guerres, les Romains, irrités contre un général qui les avoit privés des dépouilles de l'ennemi, réfuserent de completter leur victoire, & leur haine pour Appius les engagea à se laisser battre une autre fois. Les tribuns, qui s'étoient mis en possession de citer les consuls devint le peuple, forcerent Appius à venir en jugement; il les étonna par sa fermeté: on remit à prononcer au lendemain, mais Appius mourut dans cet intervalle. Les tribuns obtinrent encore que leur élection & celle des ediles se feroit par tribus, c'est-à-dire dans des assemblées où le peuple seroit le maître.

Reflexions.

1. Les entreprises des tribuns auroient

dû ouvrir les yeux au ſénat. Il ne s'agiſſoit pas de ſe piquer contre le peuple; il falloit, au contraire, prévenir ſes juſtes demandes, accorder de bonne grace les choſes raiſonnables, & demeurer inflexible dans le refus de celles qui ne l'étoient pas: cette conduite eut contenté le peuple, ſuppoſé que la multitude ſoit capable d'entendre raiſon; du moins les ſénateurs n'euſſent point eu de fauſſes démarches à ſe reprocher, & euſſent mis la raiſon & le droit de leur côté, en convainquant les Romains de la mauvaiſe volonté des tribuns.

Traits à raconter,

1. *Mort de Caſſius.* 2. *Mort des Fabius.* 3. *Prudence des deux conſuls pour s'aſſurer de leurs ſoldats.* 4. *Fermeté d'Appius.*

LEÇON XVI.

D. QUELLE étoit la regle des jugemens que rendoient les conſuls juſqu'à l'an 293?

R. Leurs lumieres. Les Romans avoient peu de loix, & elles étoient ignorées du peuple.

D. Qui demanda des loix écrites?

R. Les tribuns du peuple.

D. Qui s'oppoſa à leur demande?

R. Ceſon Quintius, fils de Quintius Cinninnatus ; il fut obligé de ſe ſauver.

D. Que devint ſon père ?

R. Se trouvant ruiné, il ſe retira à la campagne, pour cultiver ſon petit champ.

D. Qui conſpira contre Rome l'an 294 ?

R. Un Sabin, nommé Herdonius, s'empara du Capitole & voulut ſe faire roi.

D. Quelle conduite garderent alors les tribuns ?

R. Ils empêcherent le peuple de prendre les armes, en diſant que les patriciens cauſoient cette ſédition.

D. Qui fut élu conſul l'an 294 ?

R. Cincinnatus : on le trouva labourant ſon champ.

D. Comment ſe comporta ce nouveau conſul ?

R. Sa fermeté fit trembler les tribuns, ſa douceur & ſa bonté firent aimer ſon adminiſtration.

D. Qu'arriva-t-il l'an 296 ?

R. Un conſul étant aſſiégé dans son camp, Cincinnatus fut fait dictateur.

D. Que fit le nouveau dictateur ?

R. Il délivra le conſul, & punit les ennemis.

D. Que fit-il à ſon retour dans Rome ?

R. Il juſtifia ſon fils Céſon, qui fut rappelé, & il quitta la dictature au bout de 16 jours.

D. Qu'arriva-t-il 36 ans après l'établiſſement du tribunat?

R. On permit au peuple de nommer dix tribuns.

D. Quel nouveau triomphe les tribuns remporterent-ils ſur les patriciens?

R. Ils s'arrogerent le droit d'aſſembler le ſénat.

Céſon, jeune patricien, s'étant oppoſé avec vigueur aux tribuns du peuple, qui demandoient qu'on fit de nouvelles loix, ils le citerent devant l'aſſemblée. Quintius Cincinnatus, père du prétendu coupable, & fort agréable à la multitude, la fléchit par ſes prieres; mais, Céſon ayant été accuſé d'un meurtre, tout ce qu'on put obtenir fut de faire ſurſeoir le jugement en donnant caution. Céſon ſortit de Rome; & ſon père, ayant rembourſé ceux qui avoient cautionné ſon fils, fut ruiné, & contraint de ſe retirer à la campagne pour cultiver ſon champ. Les jeunes ſénateurs ne furent point intimidés par l'exemple de Céſon, ils s'oppoſerent courageuſement aux tribuns, & ceux-là, pour ſe venger, publierent que les patriciens trâmoient une conjuration contre le peuple & ſes magiſtrats; il fut aiſé de faire voir au peuple qu'on lui en impoſoit, mais peu de tems après un péril plus réel fit voir juſqu'où alloit l'animoſité des tribuns. Un Sabin, nommé Herdonius, ayant aſſemblé près ce cinq mille exilés ou eſclaves,

s'empara du Capitole. Le péril étoit pressant; cependant les tribuns ne voulurent point permettre au peuple de prendre les armes, & soutinrent que le Capitole étoit rempli de partisans des patriciens, qui cherchoient à les effrayer. Le habitans de Tuscule, ville Latine, ayant appris le danger où étoit Rome, envoyerent des troupes à son secours: les sénateurs engagerent le peuple par leurs caresses à se joindre à eux, & les rebelles furent chassés du Capitole & punis. Cincinnatus fut ensuite nommé consul. On connut alors qu'on ne devoit accuser que le sénat de l'insolence des tribuns & des criailleries du peuple. Le consul reprocha aux uns & aux autres leur mauvaise conduite: il menaça le peuple de le mener hors de Rome, & de le tenir sous les armes tout le long de son consulat, & il força les trebuns à venir à la tête de la multitude implorer sa miséricorde. Il employa l'anné de sa magistrature à rendre justice au peuple: chacun bénissoit son administration, & l'on vouloit absolument le continuer dans le consulat: mais il avoit trop de respect pour les loix, pour souffrir qu'on les violât en sa faveur, &, après avoir fini son année, il retourna à la charue. Il fallut bientôt l'en tirer: les Euques ayant pris les armes, le consul se laissa enfermer dans son camp. Cincinnatus, ayant été nommé dictateur, degagea le consul & défit les ennemis. Il ne

permit pas aux Romains qu'il avoit secourus de partager les dépouilles des ennemis, & il interdit le consul ; ce qui n'empêcha pas ceux qu'il punissoit ainsi de lui décerner une couronne. De retour à Rome, il fit examiner le procès de son fils ; &, ayant convaincu celui qui l'avoit accusé de fausseté, il se contenta de le bannir & de rappeler son fils. Mais ce qui acheva de lui attirer l'admiration publique, c'est qu'il refusa les présens que lui offrirent le sénat & le peuple, &, content de sa pauvreté, il retourna dans la solitude.

RÉFLEXIONS.

1. La vraie supériorité est celle qu'on acquiert par la vertu. Cincinnatus destitué de toute pompe extérieure fait trembler les tribuns ; il rétablit le calme dans Rome, & malgré sa fermeté tous les vœux le portoient à un second consulat. Que les personnes chargées du commandement apprennent de l'exemple de ce grand homme à s'attirer le respect de leurs mœurs, & la conviction de leurs vertus.

Traits à raconter.

1. *On députe vers Cincinnatus pour lui offrir le consulat.* 2. *Paroles de ce grand homme. Discours qu'il fait au peuple aussi-tôt après son élection. Sa conduite lorsqu'il fut dictateur.*

LEÇON XVII.

D. QUELLES précautions prirent les Romains avant de faire travailler à leur code ?

R. Ils envoyerent en Grece trois commiſſaires, pour en rapporter les loix les plus ſalutaires.

D. Qui fut chargé de choiſir entre les plus ſages de ces loix ?

R. Dix magiſtrats, nommés decemvirs, à qui l'on remit toute l'autorité.

D. Qu'arriva-t-il lorſqu'ils eurent rangé ces loix en dix tables ?

R. On en ſouhaita deux autres, & on procéda à l'élection de nouveaux decemvirs.

D. Qui fut chargé de cette élection ?

R. Appius, qui ſe nomma lui-même, & s'aſſocia des gens qui aſpiroient comme lui à la tyrannie.

D. Qui cauſa la chute des decemvirs ?

R. La mort de Virginie, occaſionnée par la méchanceté d'Appius.

D. Que devint ce méchant homme ?

R. Il ſe donna la mort dans la priſon.

Les commiſſaires qu'on avoit envoyés en Grece, pour examiner les diverſes loix qu'on y obſervoit, étant de retour à Rome, on nomma dix magiſtrats, qui devoient ſeuls exercer toutes les magiſtratures pendant un an, qu'ils employeroient à faire un corps de

ces différentes loix. Rien de plus ſage que leur adminiſtration pendant cette année, dans laquelle ils compoſerent dix tables, qui furent expoſées en public, afin que chacun pût en dire ſon ſentiment. Il fut réſolu qu'on y ajouteroit deux autres tables, & l'on procéda à l'élection des nouveaux decemvirs, qui devoient compléter ce grand ouvrage. Appius avoit été un des premiers decemvirs : cet homme, dégénerant de la vertu de ſes ancêtres, réſolut de s'emparer de tout le pouvoir ; quelque ſoin qu'il apportât à cacher ſes vues, les ſénateurs en eurent quelques ſoupçons ; &, pour l'empêcher d'être continué dans cette magiſtrature, ils le chargerent de choiſir les nouveaux decemvirs : car il étoit inouï qu'un homme ſe fut nommé lui-même : mais Appius avoit dépouillé toute pudeur, &, non content de conſerver l'autorité, il ſe donna pour collegues des hommes de ſa trempe, qui lui étoient entierement dévoués. Auſſitôt après ils leverent le maſque, & exercerent une tyrannie qui força le peuple à jeter les yeux vers le ſénat, d'où il attendoit ſon ſecours. Les ſénateurs, quoiqu'ils euſſent en horreur les decemvirs, n'étoient pas fâchés de voir porter au peuple la peine qu'il avoit méritée par ſa mauvaiſe conduite : la plupart s'abſenterent de Rome pour éviter la cruauté des decemvirs, & tout annonçoit un renverſement total de tout ordre.

Les ennemis des Romains résolurent de profiter de ces desordres, & deux nations différentes leverent des troupes pour les attaquer. Les decemvirs furent contraints alors d'assembler le sénat; mais, comme l'année de leur magistrature étoit expirée, on refusa de reconnoître leur autorité. Ils eurent pourtant le pouvoir de faire assembler des troupes, en faisant espérer qu'ils renonceroient à leur magistrature aussitôt après la guerre: mais ce n'étoit pas leur intention. Appius resta dans Rome avec un de ses collegues, & les autres se mirent à la tête des deux armées. Ils étoient si universellement détestés, que les soldats Romains se laisserent battre pour les couvrir de honte; mais la haine qu'on leur portoit s'augmenta beaucoup à l'occasion de ce qui va suivre.

Appius étant devenu amoureux d'une fille, nommée Virginie, aposta un homme, qui lui étoit dévoué, pour la réclamer comme son esclave: le père de cette fille, qui étoit à l'armée, vint en diligence pour la défendre; mais, voyant qu'on étoit prêt à la lui enlever de force, il la poignarda, & souleva ensuite l'armée contre les decemvirs. Les soldats se rendirent à Rome, forcerent le sénat à retablir le tribunat, & les decemvirs à se démettre de leur autorité. On nomma deux consuls, qui laisserent les tribuns maîtres du sort des magistrats déposés,

& qui augmenterent de beaucoup la puissance du peuple. Deux des decemvirs furent sacrifiés aux mânes de Virginie, les autres furent exilés, & la paix fut rétablie dans Rome.

RÉFLEXIONS.

1. Il n'arrive que trop souvent qu'un poste élevé dérange la vertu qui paroissoit la mieux établie. Que peut-on donc espérer de ceux qui parviennent aux dignités avec des mœurs déja dépravées; & quelle attention doivent apporter les princes, dans le choix des personnes qu'ils mettent en place ?

Traits à raconter.

1. *Belle conduite de l'oncle d'Appius.* 2. *Les decemvirs font périr à l'armée Siccius, qui s'étoit trouvé à cent vingt combats.* 3. *Histoire de Virginie; sa mort; ses funerailles.* 4. *Révolte des soldats.*

LEÇON XVIII.

D. QU'ARRIVA-T-IL après que les consuls eurent remporté la victoire contre les ennemis qui avoient battu les decemvirs, l'an 306 ?

R. Le peuple leur accorda le triomphe que le sénat leur avoit refusé.

D. Qu'arriva-t-il sous le quatrieme consulat de Quintius Capitolinus?

R. Il remporta une grande victoire contre les Eques & les Volsques.

D. Quelles nouvelles demandes fit le peuple, l'an 310?

R. Qu'on permit les alliances entre les patriciens & les plébeïens, & que ces derniers fussent admis au consulat.

D. Le peuple obtint-il sa demande?

R. On permit les mariages, & on substitua des tribuns militaires à la place des consuls.

D. Qui fut nommé dictateur, l'an 316?

R. Cincinnatus; & le général de la cavalerie qu'il avoit nommé tua Mélius, qui vouloit se faire roi.

D. Qu'arriva-t-il dans la guerre contre les Volsques, l'an 332?

R. Un simple officier, nommé Tempanius, sauva l'armée des Romains.

Les Eques & les Sabins, fiers des victoires qu'ils avoient remportées sur les decemvirs, firent les plus grands efforts pour conserver leurs avantages; mais ils furent battus par les nouveaux consuls, à qui le sénat refusa pourtant le triomphe, parcequ'ils s'étoient montrés trop populaires. Ce fut une victoire pour le peuple, par l'antorité duquel les consuls triompherent. Un nouveau succès fournissoit occasion aux

tribuns de faire de nouvelles demandes: il falloit lever des troupes, pour opposer aux peuples voisins de Rome, qui, toujours vaincus, étoient pourtant toujours agresseurs. Les tribuns s'opposerent à ces levées, jusqu'à ce qu'on eût aboli la loi qui défendoit les mariages entre les deux ordres, & qu'on eut permis aux plébéïens d'aspirer au consulat. Il y eut de grands débats sur cette derniere demande, & le sénat, pour sauver la dignité consulaire, inventa une autre magistrature, à laquelle le peuple pouvoit aspirer. C'étoit le tribunat militaire. Les tribuns du peuple se flattoient d'être élevés à cette dignité, mais pendant plusieurs années le peuple ne nomma que des patriciens, ce qui outra leurs magistrats. On revint donc plusieurs fois à nommer des consuls; d'autant plus que les armes des Romains n'avoient pas eu beaucoup de succès sous les tribuns militaires, qui, étant ou pouvant être six, partageoient trop l'autorité.

Réflexions.

Si jamais peuple mérita de partager le gouvernement avec les nobles, ce fût sans doute le peuple Romain; les plébéïens, contens de la victoire qu'ils ont remportés, montrent une modération qu'on ne peut assez admirer; &, malgré les criailleries de leurs tribuns, ils ne peuvent refuser leur

voix à des patriciens respectables qui la leur demandent. Cet exemple est une excellente leçon pour les peuples qui ont quelque part au gouvernement. Il apprend à ceux qui prétendent être élus par le peuple à s'assurer des suffrages, à les forcer, pour ainsi dire, par la réputation qu'ils se seront acquis par leur probité & leurs belles actions ; il apprend au peuple à fermer les yeux à tout intérêt particulier, quand il s'agit de choisir des magistrats, & des défenseurs de la liberté publique.

Traits à raconter.

1. *Le peuple Romain, malgré le sénat, abuse de la qualité d'arbitre pour s'emparer d'une terre dont la propriété étoit disputée; le sénat répare cette injustice.* 2. *Valeur & modestie de Tempanius.* 3. *Amour des soldats pour le consul Sempronius ; ils l'empêchent d'être condamné.* 4. *Libéralité de Melius dans un tems de famine ; ses motifs ; Cincinnatus est fait dictateur, & Melius est tué par le général de sa calvalerie.*

Leçon XIX.

D. Que se passa-t-il à Rome, l'an 349?

R. Le sénat ordonna qu'à l'avenir on payeroit les soldats Romains.

D. Qu'arriva-t-il ensuite ?

R. On forma le siege de Véïes, & l'on passa l'hiver devant cette ville.

D. Combien dura ce siege?

R. Dix ans : il fut terminé par un dictateur nommé Camille.

D. Que fit le dictateur avant la prise de Véïes?

R. Il voua à Apollon la moitié du butin.

D. Qui eut le pillage de cette ville ?

R. Tout le peuple de Rome, qui y fut appelé.

D. De quelle ville Camille devint-il le maître par sa probité ?

R. De la ville de Phaleries.

D. Quelles furent les prétensions des tribuns après la prise de Véïes ?

R. Ils proposerent d'envoyer la moitié des Romains habiter cette ville?

D. Qui s'opposa le plus à cette transmigration ?

R. Camille.

D. Que firent les Romains pour se venger de ce grand homme ?

R. Ils l'accuserent d'avoir soustrait une partie du butin fait à Veïés, & il fut banni.

Nous avons remarqué que, depuis l'établissement de la république, les soldats Romains servoient à leurs dépens ; les campagnes, par consequent, ne pouvoient pas être

longues ; c'étoit plutôt des courſes que des guerres en forme. Le ſénat, ayant en vue le ſiege de Véïes, annonça au peuple que déſormais les ſoldats recevroient une paye réglée. Cette grace, qui n'avoit point été mendiée, charma le peuple ; mais, comme on impoſa un tribut pour fournir à cette paye, les tribuns du peuple, en prirent occaſion de décrier la conduite du ſénat : ils le firent en vain ; &, le peuple voyant les riches contribuer de groſſes ſommes, rendit juſtice à la bonne volonté du ſénat. Les années ſuivantes, pendant le ſiege de Véïes, les tribuns exciterent de nouvelles conteſtations. Ils repréſentoient au peuple qu'on les retenoit l'hiver devant cette ville, pour les éloigner de Rome & les faire périr ſous les armes. Les mauvais ſuccès étoient pour eux de nouveaux motifs de brouiller, mais ils produiſirent un effet tout oppoſé à leurs prétenſions. Les Romains ſe piquerent d'honneur ; pluſieurs demanderent à ſervir dans la cavalerie, & à ſe fournir de chevaux ; & les riches à entretenir des cavaliers. Le mauvais ſuccès du ſiege de Véïes provenoit du peu d'intelligence qui étoit parmi les chefs. Un des tribuns militaires ſe laiſſa battre, plutôt que de demander du ſecours à ſon collegue, & celui-ci ne ſe mit point en peine de le ſecourer. Ce ne fut qu'après avoir fait une grande perte, qu'on

nomma, après un ſiege de dix ans, un dictateur, nommé Camille. Il étoit bien propre à mettre fin à cette entrepriſe, & à rétablir la diſcipline militaire, qui s'étoit bien affoiblie. Il prit la ville par le moyen d'une mine, & tous les habitans de Rome en eurent le pillage. Camille avoit voué la dixme du butin à Apollon ; il fallut s'en rapporter à la conſcience de chaque particulier, & le peuple, forcé de rendre une partie de ſa proye, ſe trouva indiſpoſé contre Camille. Les tribuns du peuple profiterent de cette diſpoſition ; ils accuſerent Camille de s'être approprié une partie du butin, & il fut exilé.

Réflexions.

Une grace extorquée perd ſon prix, quelque conſidérable qu'elle ſoit. La plus petite faveur excite la reconnoiſſance, ſi elle eſt volontaire. Le ſénat comprit trop tard cette vérité, & ſon manque de prudence ſur cet article doit inſtruire ceux qui ſont à la tête du gouvernement.

Traits à raconter.

1. *Maniere dont on faiſoit autrefois les mines.* 2. *Zèle des dames Romains, qui ſacrifient leurs bijoux.* 3. *Probité de Camille, qui termine une guerre, & punition d'un maître d'école.* 4. *Sentimens de Camille en ſortant de Rome.* 5. *Les Pirates*

se saisissent du présent qu'on faisoit à Apollon, & le renvoient. 6. *Vanité de Camille dans son triomphe.*

LEÇON XX.

D. QUEL peuple assiégea la ville de Clusium en Italie?

R. Les Gaulois; & les habitans de cette ville demanderent du secours aux Romains.

D. Que firent alors les Romains?

R. Ils envoyerent trois ambassadeurs vers les Gaulois, & les Romains violerent le droit des gens.

D. Quelle fut la suite de cette mauvaise action?

R. Les Gaulois demanderent justice; &, n'ayant pu l'obtenir, ils déclarerent la guerre aux Romains.

D. Dans quel lieu les Romains perdirent-ils une grande bataille?

R. Proche la riviere d'Allia.

D. Que firent alors les Romains?

R. Les jeunes gens se retirerent dans le Capitole, les vieillards se dévouerent à la mort, & le peuple se dispersa.

D. Quel chef les Romains dispersés mirent ils à leur tête?

R. Camille.

D. Qui sauva le Capitole dans un grand danger?

R. Manlius, qui fut éveillé par les oies consacrées à Junon.

D. Combien dura le siege du Capitole ?

R. Six mois ; & les Gaulois demanderent mille livres pesant d'or pour se retirer.

D. Qu'arriva-t-il pendant qu'on pesoit cet or ?

R. Camille survint avec une armée, & battit les Gaulois, qu'il défit entierement.

D. Quelle proposition renouvellerent alors les tribuns ?

R. D'habiter Véïes : mais Camille s'y opposa encore.

D. Qui entreprit de se faire roi des Romains ?

R. Manlius, qui avoit sauvé le capitole : il fut précipité.

D. Qui avoit excité Manlius à devenir tyran ?

R. La jalousie qu'il avoit conçue contre Camille, qui continuoit à remporter autant de victoires qu'il donnoit de combats.

D. Qu'arriva-t-il de remarquable, lorsque Camille fut dictateur pour la derniere fois ?

R. Les plébéïens parvinrent au consulat.

D. Comment mourut Camille ?

R. De la peste, l'an de Rome 390.

La ville de Clusium, étant attaquée par les Gaulois, demanda du secours aux Romains : on nomma trois ambassadeurs pour

aller vers les Gaulois mais on choiſit pour cet important emploi trois jeunes gens ſans prudence, qui, mécontens des réponſes des Gaulois, entrerent dans la ville ſous prétexte de travailler à la paix, & ſe mirent à la tête des habitans dans une ſortie. Les Gaulois montrerent en cette occaſion de la moderation; ils demanderent aux Romains qu'on leur livrât ceux qui avoient violé le droit des gens; mais, au lieu de leur donner ſatisfaction, on fit ces ambaſſadeurs tribuns militaires, & ils furent choiſis pour repouſſer les Gaulois. Ces jeunes gens, ſans expérience, ne garderent aucune des meſures que la prudence exige; auſſi furent ils défaits ſans combats, & Rome ſe trouva expoſée au vainqueur. On ſe hâta de mettre en ſûreté les choſes ſacrées: les femmes & les enfans ſortirent de Rome, ſans ſavoir où porter leurs pas. Tout ce qui étoit en état de porter les armes s'enferma dans le Capitole, & les anciens, revétus des marques de leur dignité, ſe tinrent à la porte de leurs maiſons, réſolus de ſe vouer au fer des Gaulois. Ceux-ci, trouvant la ville abandonnée, y entrerent avec précaution. Ils furent d'abord frappés de reſpect à la vue des vieillards conſulaires; mais un ſoldat, ayant touché la barbe de l'un d'eux, reçut ſur la tête un coup de ſa baguette d'ivoire: ce fut comme le ſignal du maſſacre; enſuite les Gaulois pillerent tout ce qui étoit reſté

dans les maiſons, & y mirent le feu. Ils tenterent l'attaque du Capitole, &, ſe voyant repouſſés, ils prirent le parti d'affamer les Romains.

Camille, qui s'étoit retiré à Ardée, voyoit avec douleur le déplorable état où ſa patrie étoit reduite; les ennemis de Rome furent aſſez lâches pour attaquer ceux des Romains, qui s'étoient refugiés à Ardée, mais Camille les fit répentir de leur mauvaiſe volonté. Le bruit de ce ſuccès attira auprès de lui un grand nombre de Romains; on le conjura de ſe mettre à la tête de cette petite troupe, & Camille, ayant été nommé dictateur par ceux qui étoient dans le Capitole, arriva à Rome au moment que les aſſiégés, vaincus par la famine, delivroient aux Gaulois l'or qu'ils avoient exigé pour ſe retirer. Camille fit emporter cet or, &, ayant vaincu les Gaulois, délivra le Capitole. Les Romains accoururent en foule vers les ruines d'une ville à qui les deſtins promettoient l'empire du monde, & l'état dans lequel elle étoit réduite ne leur permettant plus de ſe ſouvenir de ces promeſſes, les tribuns du peuple propoſerent de s'établir à Véïes. Les prieres des ſénateurs, les remontrances, l'autorité de Camille, & une parole proférée au hazard, fixerent le peuple à Rome; on s'empreſſa de la rebâtir, &, le public fourniſſant les matériaux, l'ouvrage fut bientôt achevé. Camille,

restaurateur de Rome, en fut aussi l'appui ; &, vainqueur en trois diverses guerres, releva l'honneur du nom Romain. La reputation de ce grand homme excita la jalousie de Manlius. C'étoit un patricien qui avoit été consul, & qui avoit sauvé le Capitole, que les Gaulois avoient escaladé. Fier de cette action, il regarda la véneration qu'on avoit pour Camille comme un vol qu'on lui faisoit, & tâcha de gagner la multitude par ses bienfaits. La facilité qu'il y trouva lui fit naître l'espoir de parvenir à la royauté: vainement un dictateur le fit-il mettre en prison, la crainte d'une révolte obligea ce souverain magistrat à le relâcher; mais, les tribuns du peuple l'ayant fait juger dans une de leurs assemblées, il fut précipité du haut du Rocher Tarpéïen.

A peine la paix fut-elle établie avec les voisins de Rome, que le troubles recommencerent entre le peuple & le sénat. Les tribuns faisoient demandes sur demandes, pour lasser les sénateurs & en obtenir l'entrée au consulat ; les larmes d'une femme firent jouer de si puissans ressorts, que Camille, dictateur pour la derniere fois, céda aux instances du peuple, & permit aux plébéïens d'aspirer à toutes les dignités de la république. Camille, dans une extrême vieillesse, mourut de la peste. Les armes de la république avoient toujours été heureuses dans ses mains.

REFLEXIONS.

Voici, ce me semble, la premiere cause de la décadence du peuple Romain ; il devint réellement esclave des grands & des riches, au moment où le consolat fut ouvert aux plébéïens. Jusques-là, les riches de ce corps avoient fait tête aux sénateurs en faveur du peuple dont ils faisoient partie: les intérêts de ce peuple vont desormais leur devenir étrangers, & ils se réuniront avec les patriciens pour abaisser la multitude. C'est ainsi que le peuple, sans prévoyance pour l'avenir, multiplia ses maîtres, en leur associant tous les plébéïens qui avoient de la richesse où des talens. Rarement la multitude voit elle clair sur ses vrais intérêts ; &, si on lui laisse trop de part dans le gouvernement, il est à craindre qu'elle ne force ceux qui tiennent le governail à faire de fausses routes.

Traits à raconter.

1. *Prise de Rome par les Gaulois.* 2. *Un Romain descend du Capitole & passe au travers des ennemis pour s'acquitter d'un sacrifice.* 3. *Les oies sauvent le Capitole.* 4. *Mauvaise foi des Gaulois; arrivée de Camille.* 5. *Ce qui détermine les Romains à rebâtir Rome.* 6. *Camille sauve son lieutenant, qui avoit pris la témérité pour du courage.* 7. *Sa conduite envers cet homme.* 8.

Une ville voisine de Rome desarme la colere des Romains. 9. *Conspiration de Manlius; il est jugé par le peuple.* 10. *La jalousie d'une femme fait parvenir les plébéïens au consulat.*

LEÇON XXI.

D. QUE firent les tribuns du peuple, l'an 293?

R. Ils forcerent un Romain nommé Manlius à se démettre de la dictature.

D. Qui sauva Manlius des poursuites des tribuns?

R. Son fils, surnommé depuis Torquatus.

D. Qui, dit-on, se jeta dans un gouffre au milieu de la ville de Rome?

R. Curtius, qui s'étoit distingué à la guerre.

D. Le premiere consul plébéïen fut-il heureux à la guerre?

R. Non: ce qui combla de joie les sénateurs.

D. Quels ennemis attaquerent les Romains l'an 397?

R. Les Gaulois, & ce fut en cette occasion que Manlius acquit le nom de Torquatus.

D. Que ce passa-t-il à Rome, jusqu'à l'année 412?

R. De petites guerres contre les peuples voisins de Rome; celle contre les Gaulois & les Pirates, & l'on travailla

à soulager le peuple en diminuant l'usure.

D. Quel Romain tua un Gaulois à l'exemple de Torquatus ?

R. Valere, surnommé dupuis Corvus ; il fut ensuite consul.

D. Contre quel peuple les Romains eurent-ils alors la guerre ?

R. Contre les Samnites, qui habitoient dans le pays qu'on nomme aujourd'hui l'Abruzze.

D. Quel fut le sujet de cette guerre ?

R. La défense des Campaniens, qui s'étoient données au sénat.

D. Qui marcha au secours des Campaniens ?

R. Valere Corvus, qui étoit consul, & remporta une grande victoire.

D. Son collegue Cornelius, qui marchoit contre les Samnites, eut-il le même succès ?

R. Non, il auroit péri sans la présence d'esprit & le courage d'un officier, nommé Décius.

Manlius, qui avoit été nommé dictateur, exerçant son autorité avec beaucoup de rigueur, les tribuns du peuple le forcerent d'abdiquer cette magistrature, & l'appelerent en jugement devant le peuple. Son fils, qu'il avoit toujours assez maltraité, força l'un des tribuns à se désister de son accusation, en lui mettant le poignard à la gorge.

Le peuple lui pardonna cette action violente en faveur de son motif, &, quoiqu'il n'eût point encore porté les armes, le fit officier. Il montra bientôt que son courage égaloit sa piété ; &, dans la guerre contre les Gaulois, il tua une espece de géant, qui avoit invité un Romain au combat, & lui arracha un colier qu'il portoit ; ce qui lui fit donner le nom de Torquatus. Dans une autre attaque des Gaulois, son exemple fut suivi par un officier nommé Valere ; &, comme on prétend qu'un corbeau lui avoit procuré la victoire, on le nomma Corvus. Dans l'intervalle de l'action du jeune Manlius, jusqu'à la guerre contre les Samnites, les ennemis de Rome, toujours vaincus & jamais desarmés, occasionnerent de petites guerres, qui tinrent les soldats Romains en haleine : les intervalles de paix se passerent en disputes entre le sénat & le peuple. L'état se chargea d'avancer l'argent nécessaire pour payer les dettes de ce dernier ; &, pour en prévenir de nouvelles, on diminua l'usure. Enfin, l'an 412, les Romains eurent en tête un ennemi digne d'eux ; je parle des Samnites. Les Campaniens, n'ayant pu faire résoudre les Romains à les secourir contre les Samnites, qui étoient alliés de Rome, prirent une étrange résolution : ce fut de se donner aux Romains, & de les rendre maîtres de Capoue. Les Samnites furent priés de laisser en paix une nation qu'ils ne de-

voient plus regarder comme ennemie, puiſqu'elle appartenoit à leurs alliés. Ceux-ci ſe moquerent du changement de condition de leurs ennemis, & marcherent vers Capoue. Valere Corvus, à la tête d'une armée, étoit parti pour défendre cette ville ; ce conſul étoit devenu extrêmement cher aux ſoldats, & par ſes vertus militaires, & par la maniere populaire avec laquelle il ſe comportoit avec eux : voulant lui mériter le triomphe, ils firent des prodiges de valeur, & remporterent deux victoires complettes. Le collegue de Valere fut moins heureux, il s'étoit engagé dans un bois ſans l'avoir fait reconnoître, & fut fort ſurpris en ſe voyant environné des Samnites, qui s'étoient emparés des hauteurs, & qui attendoient pour l'attaquer, qu'il ſe fût engagé dans un vallon, par où il falloit néceſſairement paſſer. Un jeune officier, nommé Decius, ſe ſaiſit avec 2500 ſoldats d'une hauteur que les ennemis avoient négligée, &, pendant que les Samnites étonnés examinoient quel parti ils devoient prendre, l'armée ſortit du vallon. Les Samnites euſſent dû attaquer ſur le champ la petite troupe de Décius, où du moins l'enfermer par des retranchemens ; ils ne firent ni l'un ni l'autre, & ayant remis l'affaire au lendemain, les Romains s'échapperent la nuit, &, ayant rejoint le reſte de l'armée, tomberent ſur les Samnites, dont ils firent un grand carnage. Le conſul com-

bla Décius de louanges, & reconnut qu'il lui devoit le ſalut de l'armée.

RE'FLEXIONS.

Un général, vraiment digne de l'être, honore & récompenſe le mérite dans un ſubalterne ; il n'appartient qu'à un petit génie d'en être jaloux. M. de Turenne expliquant à un homme de marque la diſpoſition d'une armée, lui diſoit : " cette éminence " que j'ai fait fortifier me vaut dix mille " hommes ; ce ruiſſeau & cette colline m'en " valent autant. Mon général," lui dit un vieux ſoldat, " combien vous vaut ce petit " bois qui eſt ſur votre gauche ?" Turenne, qui n'y avoit fait juſques-la aucune attention, dit à un de ſes principaux officiers ; " tirez ce ſoldat de ſon poſte, & lui " donnez une enſeigne ; ſans lui je faiſois " une bevue." M. de Turenne eut été digne de vivre parmi les Romains.

Traits à raconter.

1. *Manlius ſauve ſon père, il eſt ſurnomme Torquatus.* 2. *Valere tue un Gaulois.* 3. *Hiſtoire de Décius.* 4. *Sentiment de Caton ſur l'uſure.* 5. *Une fille Romaine ſauve ſa mère, en la nouriſſant de ſon lait.*

LEÇON XXII.

D. QU'ARRIVA-T-IL aux ſoldats Romains qui furent envoyés en garniſon à Capoue, l'an 412?

R. Enivrés par les délices de cette ville, ils réſolurent de s'en rendre maîtres, & d'en chaſſer les habitans.

D. Qui les empêcha d'exécuter ce deſſein

R. La prudence du conſul Marcius, & la bonne conduite de Corvus.

D. Quelle nouvelle guerre les Romains eurent-ils à ſoutenir?

R. La guerre contre les Latins.

D. Qu'arriva-t-il de particulier dans cette guerre?

R. Décius, qui étoit conſul, ſe dévoua pour l'armée, & ſon collegue Torquatus fit mourir ſon fils, qui avoit combattu contre ſes ordres

D. Quel fut le ſuccès de cette guerre?

R. Les Latins vaincus la recommencerent pluſieurs fois, mais enfin ils furent punis.

D. Quel traitement les Romains firent-ils aux Privernates, qu'ils avoient vaincus?

R. Le courage d'un des ambaſſadeurs de cette nation lui acquit le droit de bourgeoiſie à Rome.

Les Campaniens ayant demandé une garniſon Romaine pour les défendre contre les

courſes des Samnites, les ſoldats qu'on y envoya oublierent leur patrie, &, charmés des délices de leur nouvelle demeure, réſolurent d'en chaſſer les habitans pour s'y établir. Un des conſuls, étant venu à Capoue, découvrit leur deſſein, &, pour en retarder l'exécution, publia que les ſoldats reſteroient une autre année dans la même garniſon : puis, ſous prétexte de leur procurer le plaiſir de revoir leurs familles, il en renvoya un grand nombre à Rome. Ceux-ci ne réfléchirent point d'abord ſur le motif de ces congés ; mais tout-à-coup ils remarquerent qu'on ne renvoyoit que ceux qui étoient entrés dans la conſpiration. Ils s'arrêterent pour recevoir tous ceux qu'on renvoyoit à Rome, &, leur troupe s'étant conſidérablement augmentée, ils forcerent un Romain qui s'étoit retiré à la campagne à ſe mettre à leur tête. Corvus, qui fut nommé dictateur, fit tomber les armes des mains rebelles, & obtint pour eux du ſénat une amniſtie générale.

Les Samnites, qui avoient obtenu la paix, demanderent permiſſion au ſénat de faire la guerre aux Sidicins ; ceux-ci, pour ſe mettre en ſûreté, voulurent ſe donner aux Romains, comme les Campaniens ; mais on les refuſa ſous prétexte que la ſeule néceſſité les réduiſoit à prendre ce parti, comme ſi les Campaniens avoient eu d'autre motif. Les Sidicins alors eurent recours aux Latins &

aux habitans de Capoue, & les Samnites prierent les Romains d'employer leur autorité, pour empêcher ces deux peuples de se joindre aux Sidicins. Le sénat leur rendit une réponse ambigue, parcequ'ils sentoient que leur autorité sur les Latins étoit fort bornée. Leur crainte augmenta l'audace des Latins; ils oserent demander qu'on prît chez eux un des deux consuls, & qu'ils fussent admis dans le sénat. On rejeta leurs propositions avec hauteur, & on porta la guerre chez eux. Torquatus & Décius étoient consuls: le premier, qui connoissoit combien les ennemis qu'il avoit à combattre étoient redoutables, défendit sous peine de vie de combattre sans ordre, & fit mourir son propre fils, qui avoit tué un des ennemis. Décius se dévoua pour son armée, & sa mort inspira un tel courage à ses soldats qu'ils furent vainqueurs. La guerre contre les Latins dura encore plusieurs années, & ils ne demanderent la paix que lorsqu'ils furent entierement hors d'état de brouiller. Les Romains, jusqu'à l'année 429, eurent quelques autres guerres moins considérables, dans lesquelles ils eurent toujours l'avantage.

Reflexions.

1. Qu'il est important à un général de se faire aimer de ses soldats. Corvus dût à l'attachement des siens les victoires qu'il

remporta. Il donne encore aux personnes chargées du gouvernement une belle leçon dans la maniere dont il se sert pour ramener les soldats révoltés à leur devoir. Tout étoit perdu, si on eut chargé de cet emploi un homme dur & impérieux.

Traits à raconter.

1. *Conspiration des soldats Romains.* 2. *Mort de Décius. Torquatus fait mourir son fils.* 3. *Fermeté des ambassadeurs des Privernates.* 4. *Dames Romaines convaincues d'impoisonnemens.*

LEÇON XXIII.

D. QU'ARRIVA-T-IL de considérable l'an 430?

R. Fabius remporta une grande victoire sur les Samnites, en l'absence & contre l'ordre du dictateur Papirius.

D. Fabius fut-il puni de cette désobéissance?

R. Le dictateur, qui avoit réfuse sa grace au sénat, l'accorda au peuple.

D. Papirius se corrigea-t-il de ses manieres dures & hautes?

R. Oui; & cela, lui ayant reconcilié les soldats, lui valut la victoire.

D. Que firent les Samnites vaincus?

R. Ils demanderent une trêve; mais, l'ayant

rompue, on leur refusa durement la paix.

D. Qu'arriva-t-il ensuite ?

R. Ayant enfermé les Romains dans un lieu étroit, ils les firent passer sous le joug.

D. Jouirent-ils longtems de leur victoire ?

R. Les Romains leur rendirent la pareille peu de tems après.

Le dictateur Papirius, ayant été obligé de quitter l'armée pour aller à Rome, défendit à Fabius, maître de sa cavalerie, de rien entreprendre en son absence ; celui-ci, jeune & plein de feu, regarda cette défense comme un effet de la jalousie du dictateur, qui vouloit seul acquérir de la gloire : il désobeit ; & l'on apprit à Rome qu'il avoit remporté une grande victoire. Le sénat en marqua sa joye, mais le dictateur soutint que la discipline militaire alloit être ruinée si Fabius ne payoit de sa vie sa désobéissance : il partit sur le champ, cita Fabius à son tribunal, &, comme celui-ci ne pouvoit alléguer aucune raison légitime en sa faveur, il ordonna à ses licteurs de le saisir. Le coupable se jette au milieu des soldats, qui s'apprêtent à le défendre. Le dictateur demeurant inflexible, tout annonçoit une sédition, lorsque la nuit finit l'assemblée. Fabius n'attendit pas le jour, & fut se justifier devant le sénat ; mais le dictateur, l'y ayant suivi, s'obstina à vouloir qu'il fut

pûni, malgré les prieres des ſénateurs : le père du coupable le mit ſous la protection des tribuns, & en appela au peuple. Papirius intimida les uns & les autres, en les chargeant devant les dieux des funeſtes ſuites du violement de la diſcipline. Il ne reſtoit plus de reſſource à Fabius ; il ſe jeta, ainſi que ſon père, aux pieds du dictateur, & celui-ci, qui n'avoit pas voulu le déclarer innocent, lui accorda ſa grace comme coupable, mais en lui ôtant ſa charge ; ce qui indiſpoſa tellement les ſoldats contre lui, qu'ils lui firent manquer la victoire dans le premier combat qui ſuivit cette action. Papirius en remporta une grande ſur lui-même, en dépouillant ſes manieres trop dures, & en montrant plus d'amour pour ſes ſoldats. Les Samnites ſe trouverent mal de ce changement ; ils furent défaits, & obtinrent une trêve d'un an, mais ils la rompirent : ayant été battus une ſeconde fois, ils demanderent la paix, qu'on leur refuſa. Pontius, général des Samnites, releva leur courage ; &, ayant trouvé le moyen d'attirer les Romains dans un lieu deſavantageux, il les y enferma, & ſe rendit abſolument maître de leur armée. Pontius conſulta ſon père Herennius ſur le traitement qu'on devoit faire aux Romains ; & celui-ci répondit, qu'il falloit s'en faire des amis, en leur permettant de ſe retirer ſans conditions, où les affoiblir, en les tuant tous ſans exception,

si on vouloit continuer à leur faire la guerre. Un conseil si sage ne fut point écouté ; on fit passer les Romains sous le joug, & on les renvoya sans habits & sans armes, après leur avoir fait signer un traité honteux. Ils rentrerent dans Rome, la honte & le desespoir dans le cœur ; & le sénat, s'étant assemblé, nomma deux consuls, à la place de ceux qui venoient d'être défaits. Papirius fut choisi dans cette importante conjoncture, & Posthumius, qui s'étoit laissé surprendre aux Fourches Caudines, (*) prétendit que le peuple Romain n'étoit point obligé à tenir un traité fait sans sa participation, & qu'il falloit profiter de l'imprudence des Samnites, qui, n'étant qu'à trois journées de Rome, avoient négligée de faire ratifier le traité : il ajouta, qu'on devoit le livrer aux ennemis, avec ceux qui l'avoient signé, & que leur mort empêcheroit la république d'être chargée du violement du traité, puisque ceux qui l'avoient signé seroient remis aux Samnites. On applaudit à la générosité de Posthumius ; mais les ennemis refuserent de le recevoir & prétendirent qu'on violoit la foi publique en refusant de tenir l'accord qui avoit sauvé la vie à l'armée. Ce fut les soldats qui avoient passé sous le joug qui marcherent con-

(*) On nommoit ainsi le lieu où les Romains avoient été enfermés.

tre les Samnites, auxquels ils firent éprouver qu'il n'est rien de plus dangereux que de rendre un ennemi irréconciliable par des traitemens indignes. Les Romains vainqueurs firent un horrible carnage des vaincus, & leur vouerent une haine qui dans la suite attira leur perte totale.

RÉFLEXIONS.

1. A ne consulter que la prudence humaine, rien de plus sage que le conseil d'Herennius: votre ennemi est-il en votre pouvoir, désarmez sa haine par une réconciliation généreuse, où, mettez-le, en l'écrasant, dans l'impossibilité de vous nuire. La prudence Chrétienne nous défend ce second parti; il faut donc nous tenir au premier; & nous l'employerons d'autant plus sûrement, que la réconciliation sera plus sincere de nôtre part, & moins onéreuse pour nos ennemis. Si nous leur faisons acheter leur grace, nous en perdons le prix, &, loin de guérir leur haine, nous l'envénimons de maniere à ne laisser aucun lieu au retour.

2. Le respect pour la religion est un des caracteres distinctifs du peuple Romain. Ils ignoroient l'art d'éluder leurs promesses & leurs sermens. Posthumius prétend avec raison que le traité qu'il à fait ne peut engager la république sans l'ordre de laquelle il a agi, mais il veut en même tems qu'on

reſpecte la foi publique, & que lui & ceux qui ont ſigné un traité rejeté par l'état ſoient remis entre les mains des Samnites, pour porter la peine de leur imprudence. Faut-il s'étonner de la puiſſance à laquelle les Romains ſont parvenus en ſuivant de pareils principes ? Tout état qui ſuivra la même route eſt preſque ſûr de parvenir au même terme.

3. Papirius me paroît vraiment Romain, en s'obſtinant à regarder Fabius comme coupable, & en voulant qu'il ſoit traité comme tel : rien de plus important dans une armée que la conſervation de la diſcipline. Une déſobéiſſance couronnée en produiroit un grand nombre qui auroient le plus triſte ſuccès ; & l'on ne peut aſſez admirer la prudence avec laquelle il fut concilier la conſervation de ſon autorité avec la clémence qu'il convenoit d'avoir pour un ſujet tel que Fabius. On peut & on doit quelquefois abſoudre un coupable, mais on ne doit jamais autoriſer ſa faute en le déclarant innocent.

Traits à raconter.

1. *Détail de la conduite de Papirius au ſujet de Fabius.* 2. *Détail de ce qui arriva aux Romains dans les Fourches Caudines.* 3. *Humanité des Campaniens par rapport aux Romains vaincus.* 4. *Deux Tribuns du peuple, qui avoient ſigné le traité, refu-*

sent de se rendre chez les Samnites. 5. Puérilité de Posthumius pour rejeter le violement du traité sur les Samnites.

LEÇON XXIV.

D. QU'EST-CE que l'on appeloit à Rome Préfets, l'an 436?

R. Des magistrats, ou intenden, squ'on, envoyoit gouverner des villes alliées: les habitans d'Antium en demanderent un.

D. Qu'appeloit-on Censeurs?

R. Des magistrats chargés particulierement de veiller sur les mœurs: ils faisoient le dénombrement du peuple.

D. Quels étoient les emplois des Ediles?

R. C'étoit des espéces de lieutenans de police: ils veilloient sur les édifices publics, pourvoyoient aux vivres, & donnoient les jeux.

D. Que fit Appius & Plautius, son collegue, lorsqu'ils furent censeurs, l'an 442?

R. Ils abuserent de leur autorité, en dégradant mal à propos plusieurs sénateurs, & mettant à leur place des fils d'affranchis.

D. Quelles guerres occuperent les Romains jusqu'à l'année 450?

R. Celles des Samnites, des Etrusques, & de plusieurs nations qui s'étoient al-

liées avec ces premiers : les Romains eurent toujours l'avantage.

D. Qui se distingua dans ces guerres ?

R. Volumnius, qui sauva son collegue Appius ; & Fabius, qui fut élevé malgré lui au consulat.

D. Qu'arriva-t-il à Rome l'an 457 ?

R. On dressa un autel à la chasteté plébéïenne.

D. Quels nouveaux ennemis se joignirent aux Samnites contre les Romains, l'an de Rome 457 ?

R. Les Gaulois : Fabius & Decius marcherent contre eux ; ce dernier procura la victoire, en se dévouant comme son père.

D. Qu'arriva-t-il l'an 460 ?

R. Fabius le fils fut battu par sa faute, son père obtint sa grace, se fit son lieutenant, & remporta la victoire.

Une des causes du bon ordre qui se conserva long-tems dans la république Romaine, c'est la vigilance des censeurs. Ils avoient droit d'inspection sur les mœurs, & privoient de leur dignité les sénateurs qui s'adonnoient au luxe ou qui blessoient les loix. Appius & son collegue abuserent de leur pouvoir, & par caprice priverent les sénateurs de leur rang ; mais le sénat les rétablit.

Les Samnites, toujours battus, exciterent les Etrusques, & plusieurs des peuples d'Ita-

lie, à se joindre à eux, pour perpétuer une guerre qu'ils ne pouvoient plus soutenir seuls. Les Etrusques engagerent encore les Gaulois, qui avoient fait une irruption sur leurs terres, à se joindre aussi à eux contre les Romains, & leur donnerent une somme d'argent ; mais ces barbares leur manquerent de parole cette fois, & il fallut de nouveau acheter leur union. Les Romains, dans ces guerres, mirent toujours à leur tête les hommes les plus illustres, & cette sage conduite les rendit victorieux.

Réflexions.

La victoire dépend moins de la multitude des soldats que de la prudence des généraux. Les Romains étoient convaincus de cette vérité. Les deux partis, toujours opposés en tems de paix, se réunissoient dans la guerre, &, foulant aux pieds tout intérêt, ne mettoient en place que des hommes du premier mérite ; ce qui les rendoit invincibles.

Traits à rapporter.

1. *Mauvais conduite d'Appius dans le tems de sa censure & de son consulat.* 2. *Fabius obtient le pardon de son fils, & se fait son lieutenant.* 3. *Autel érigé à la chasteté plébéienne.* 4. *Sentimens des Romains sur les secondes nôces.* 5. *Décius se*

dévoue pour l'armée. 6. *Conduite d'un consul à qui l'on apprend avant la bataille que les poulets sacrés refusoient de manger.*

LEÇON XXV.

D. QUE firent les Romains l'an 461, dans une peste qui désoloit Rome?

R. Ils envoyerent à Epidaure chercher le dieu Esculape.

D. Les Samnites continuerent-ils la guerre?

R. Curius, qui étoit leur patron, leur fit obtenir la paix, l'an 467.

D. Quels nouveaux ennemis firent alors la guerre aux Romains ?

R. Les Sénonois, peuple Gaulois, établi sur la côte de la mer Adriatique; ils furent entierement détruits.

D. Quelle autre nation attaqua ensuite les Romains ?

R. Les Tarentins, ils étoient Grecs d'origine.

D. Quels étoient les mœurs des Tarentins ?

R. C'étoit une nation puérile, & plongée dans les délices.

D. Quel prince les Tarentins mirent-ils à leur tête ?

R. Pyrrhus, roi d'Epire, qui les força de renoncer au luxe.

D. Quel fut le succès de la premiere bataille ?

R. Pyrrhus remporta la victoire par le moyen de ſes éléphans.

D. Que firent les Romains après cette défaite ?

R. Ils envoyerent demander leurs priſonniers par trois Romains, parmi leſquels étoit Fabricius.

D. Combien dura la guerre entre les Romains & Pyrrhus ?

R. Six ans, & les Romains furent vainqueurs.

D. En quelle année les Romains furent-ils maîtres de toute l'Italie ?

R. L'an 486.

Une peſte cruelle déſolant la ville de Rome, l'an 461, on envoya des ambaſſadeurs à Epidaure, où étoit le fameux temple d'Eſculape. Un ſerpent, d'une groſſeur étonnante, parut dans le temple à l'arrivée des ambaſſadeurs, & les ſuivit à Rome, où on lui bâtit un temple dans une île que forme le Tibre. Les années ſuivantes furent remarquables par l'arrivée de Pyrrhus en Italie ; on oppoſa à ce prince les plus grands hommes, & il fut forcé d'admirer la vertu, auſſi bien que la valeur & la fermeté, des Romains. Il les battit d'abord ; mais, loin d'être abattus par cette premiere défaite, ils firent répondre au roi d'Epire, qui leur demandoit la paix, qu'ils ne l'accordoient jamais à un ennemi qui avoit les armes à la main. Le peuple Romain, les

dames mêmes, refuserent les présens que ce prince leur fit offrir, & ne voulurent accepter les prisonniers qu'il leur renvoya sans rançon, qu'en lui rendant aussi un pareil nombre de Tarentins. Le médecin de Pyrrhus ayant offert de l'empoisonner, Fabricius rejeta cette offre avec indignation, & en instruisit Pyrrhus. Ce prince devoit le gain de sa premiere bataille à ses éléphans, qui avoient effrayé les Romains : cette ressource lui manqua dans une seconde ; où, ayant été défait, il fut contraint de quitter l'Italie. Par sa retraite les Romains, dont la réputation s'étoit considérablement augmentée, se virent en peu de tems maîtres de toute l'Italie, & en état de pousser leurs conquêtes au dehors.

RÉFLEXIONS.

Les héros se multiplioient à Rome, & cette ville sembloit être une pépiniere d'hommes illustres. C'est que les pères apprenoient à leurs enfans, dès le berceau, à faire céder toutes leurs passions au desir d'acquérir de la gloire. C'est que l'habitude d'une vie dure les mettoit en état de soutenir les fatigues de la guerre. C'est qu'ils étoient inaccessibles aux vues d'intérêt, qui souvent font échouer les plus grands hommes.

Traits à raconter.

1. *Occupation de Curius lorſqu'il reçut les députés des Samnites.* 2. *Les joueurs de flûtes quittent Rome ; moyens dont on ſe ſervit pour les faire revenir.* 3. *Légéreté des Tarentins ; comment ils reçurent les ambaſſadeurs Romains ; un de leurs citoyens leur prédit la maniere dont ils ſeroient traités par Pyrrhus.* 4. *Diſcours de Pyrrhus avec Fabricius ; ce dernier l'avertit de la trahiſon de ſon médecin.* 5. *Appius, aveugle, empêche le ſénat d'accepter la paix qu'offroit Pyrrhus.* 6. *Le roi d'Egypte envoye des ambaſſadeurs à Rome, on lui en envoye auſſi.* 7. *Conduite des Romains dans cette ambaſſade.* 8. *Arrivée d'un ſerpent qu'on crut être Eſculape.*

LEÇON XXVI.

D. QU'EST-CE qu'on appelle les guerres Puniques ?

R. Celles que les Romains firent aux Carthaginois ; il y en à eu trois.

D. Ces deux peuples n'avoient-ils point été alliés ?

R. Ils avoient fait enſemble pluſieurs traités.

D. Quelle fut l'occaſion de la premiere guerre Punique ?

R. La protection que les Romains donnerent aux Mamertins.

D. Que se passa-t-il de remarquable les quatre premieres années de cette guerre ?

R. Les Romains s'emparerent d'une partie de la Sicile, &, ayant construit une flotte, remporterent une premiere victoire sur mer.

D. Que firent les Romains jusqu'à l'an 495 ?

R. Ils chasserent les Carthaginois des îles de Sardaigne & de Corse.

D. Qui fut en ce tems nommé consul chez les Romains ?

R. Régulus, qu'on tira de la charrue.

D. Quels furent les succès de Régulus en Afrique ?

R. Il contraignit les Carthaginois à demander la paix ; mais, les ayant réduit au desespoir, en leur imposant des conditions trop dures, ils combattirent de nouveau, & Régulus fut vaincu.

D. Qui procura la victoire aux Carthaginois ?

R. Xantipe, Lacédémonien.

D. Que devint Régulus ?

R. Ayant persuadé aux Romains de ne point rendre les prisonniers Carthaginois, il mourut dans les tourmens.

D. Combien a duré la premiere guerre Punique ?

R. Elle a duré depuis l'an 488 jusqu'à l'an 509.

D. Quel avantage procura-t-elle aux Romains?

R. La possession de tout ce qui appartenoit aux Carthaginois dans la Sicile.

L'empire de la Sicile étoit partagé entre les Carthaginois & les Syracusains, lorsqu'un corps d'avanturiers, qui étoient à la solde d'Agathocle, s'empara de la ville de Messine, après en avoir égorgé les habitans, & ces hommes prirent le nom de Mamertins. Ceux-ci, redoutant également les Carthaginois & les Syracusains, se mirent sous la protection des Romains. Quelque intérêt qu'eussent les Romains à diminuer la puissance de Carthage, le sénat crut qu'il seroit honteux de prendre le parti des Mamertins, qui devoient être regardés comme des assassins. Le peuple ne fut pas si délicat, & l'on fit passer des troupes en Sicile pour les secourir; voilà quelle fut l'occasion de la premiere guerre Punique. Voici les principaux événemens de cette guerre.

L'an 489, Hiéron, roi de Syracuse, s'allia avec les Romains, & leur fut toujours fidele. Les quatre premieres années de cette guerre, on combattit en Sicile; les succès furent d'abord journaliers, & ensuite les Romains eurent l'avantage & prirent la ville d'Agrigente; mais, voyant qu'ils ne pouvoient pas espérer de grands succès, tant que leurs ennemis seroient maîtres de la mer, ils firent construire une flotte. Comme ils

avoient peu de connoiſſance de la marine, & que les Carthaginois étoient fort expérimentés, ils firent des machines, qui, en accrochant les vaiſſeaux ennemis, les forçoient au combat, & remédioient à la peſanteur de leurs vaiſſeaux, qui étoient encore informes: malgre cette ſage précaution, ils furent long-tems malheureux ſur mer, &, dans cette premiere guerre, ils perdirent 700 galeres, ſoit dans des combats, ſoit dans des tempêtes. Ce ne fut que ſur la fin qu'ils vinrent à bout de conſtruire des vaiſſeaux légers, ſur le modele d'un de ceux qu'ils avoient pris aux Carthaginois: avant ce tems ils prirent pluſieurs fois la réſolution d'abandonner la marine, mais enfin il fallut revenir à s'y inſtruire.

La huitieme année de cette guerre, deux conſuls Romains deſcendirent en Afrique, &, y ayant eu de grands ſuccès, le ſénat continua l'un d'eux, nommé Régulus, dans le commandement pour l'année ſuivante. Celui-ci avança tellement les affaires, que les Carthaginois lui demanderent la paix. Régulus, enivré de ſa proſpérité, leur propoſa des conditions ſi dures, qu'ils ſe déterminerent à périr plutôt que de les accepter. Xantipe, Lacédémonien, qui leur amena un petit ſecours, les fortifia dans cette réſolution, &, ayant été forcé d'accepter le commandement, fit changer la face des affaires. Régulus à ſon tour fut battu

& fait priſonnier avec un grand nombre de ſes troupes ; il languit pluſieurs années dans un cachot ; on l'en tira pour aller à Rome ménager l'échange ; &, fidele à ſa parole, il vint reprendre ſes fers à Carthage, où plutôt ſe livrer aux plus affreux ſupplices qu'il ſavoit lui être préparés. Le reſte du tems que dura cette guerre ſe paſſa en divers combats, où les Romains furent tantôt vaincus & tantôt vainqueurs ; mais dans un combat naval ayant remporté tout l'avantage, les Carthaginois demanderent & obtinrent la paix, à condition d'évacuer la Sicile, & quelques autres îles proches d'Italie, & de payer de groſſes ſommes aux Romains ; & cette partie de la Sicile qui leur avoit appartenu devint province Romaine. C'eſt la premiere conquête qu'ils ayent fait hors d'Italie.

Reflexions.

1. On voit ici les inconvéniens du pouvoir accordé à la multitude ; elle préfere preſque toujours l'utile à l'honnête, comme il le parut dans le ſecours qu'elle accorda aux Mamertins.

2. Apprenons de Régulus à ne jamais pouſſer un ennemi juſqu'au deſeſpoir ; l'inconſtance de la fortune doit nous ſervir de contrepoids dans le tems de la proſpérité, & nous devons penſer qu'un revers peut nous réduire à l'état de celui ſur lequel nous

avons l'avantage : une telle pensée est bien propre à nous empêcher d'abuser de nos succès.

Traits à raconter.

1. *Oe voit pour la premiere fois à Rome des combats de Gladiateurs.* 2. *Hannon, Carthaginois, fait périr 4000 Gaulois auxquels il devoit de l'argent.* 3. *Histoire de Régulus.* 4. *Barbare souhait de la sœur d'Appius, qui avoit perdu une flotte.* 5. *Mauvaise conduite de Clodius, il fait boire les poulets qui ne vouloient pas manger.*

LEÇON XXVII.

D. COMBIEN y eut-il d'intervalle entre la premiere & la seconde guerre Punique ?

R. Vingt-quatre ans où environ.

D. Quels ennemis les Romains eurent-ils à combattre dans cet intervalle ?

R. Les Falisques, les Liguriens, (*) les Gaulois, & les Illyriens. (†)

D. Quel fut le succès de la guerre des Falisques ?

R. Ils furent vaincus en deux combats.

(*) Peuples d'Italie qui habitoient proche l'Appennin.

(†) Qui habitoient dans le pays que nous nommons Dalmatie.

D. Les Romains garderent-ils fidelement la paix qu'ils avoient faite avec les Carthaginois ?

R. Non ; ils s'emparerent des îles de Sardaigne & de Corſe.

D. Qu'arriva-t-il l'an de Rome 517 ?

R. Le Temple de Janus fut fermé pour la ſeconde fois.

D. Qui occaſionna la guerre contre les Illyriens ?

R. Leurs pirateries, & le meurtre de deux ambaſſadeurs Romains : cette guerre ſe termina à l'avantage de Rome.

D. Quel nouveau traité les Carthaginois firent-ils en Eſpagne avec les Romains ?

R. Ils promirent de ne point porter la guerre au-delà de l'Ebre, & de laiſſer en paix la ville de Sagonte.

D. Quel fut le ſuccès de la guerre contre les Gaulois ?

R. Les Romains remporterent une grande victoire à Télamon.

D. Qu'arriva-t-il dans une ſeconde action ?

R. Le conſul Flaminius combattit contre les ordres du ſénat, & fut victorieux.

D. Comment finit la guerre contre les Gaulois ?

R. Ils furent vaincus, retournerent dans leur pays, & Milan fut pris.

Les Romains obſerverent d'abord avec beaucoup de fidélité la paix qu'ils avoient

faite avec Carthage : mais bientôt ils fuccomberent à l'envie de s'aggrandir, & commirent une injuftice que rien ne peut excufer. Les Carthaginois étoient maîtres de l'île de Sardaigne ; les foldats mercénaires, ayant appris que leurs compagnons s'étoient révoltés à Carthage, imiterent leur exemple, & s'emparerent de l'île, après avoir maffacré, celui qui y commandoit. Les habitans de la Sardaigne chafferent ces mercénaires, qui perfuaderent aux Romains d'enlever cette île aux Carthaginois. Ceux-ci armerent pour recouvrer la Sardaigne ; mais les Romains, fous prétexte que ces préparatifs les regardoient, leur déclarerent la guerre ; &, comme ils n'étoient pas en état de la foutenir, il fallut céder au plus fort : on pouffe même l'injuftice à leur égard jufqu'à les obliger de payer une fomme, pour fe redîmer de la guerre qu'on vouloit leur faire.

L'imprudente hauteur d'un ambaffadeur Romain attira aux Romains la guerre des Illyriens, peuple qui habitoit dans le lieu qu'on nommé aujourd'hui côtes de Dalmatie : le fuccès de cette guerre fut heureux ; les Romans forcerent les Illyriens à leur abandonner plufieurs places, à leur payer une fomme d'argent, & à difcontinuer leurs pirateries ; mais cette guerre étoit peu de chofe en comparaifon de celle qu'ils eurent à foutenir contre les Gaulois. Ce fut par la faute d'un tribun du peuple, nommé

Flaminius, qui força le ſénat à partager au peuple quelques terres qui avoient appartenu aux Sénonois. Cette guerre fut ſanglante ; mais les Romains furent victorieux, & les Sénonois contraints de repaſſer dans leur pays. Flaminius & Furius commanderent les armées Romaines contre les Gaulois, &, comme ils étoient prêts à donner la bataille, ils reçurent une lettre du ſénat. Flaminius, qui ſe doutoit de ce qu'elle contenoit, refuſa de l'ouvrir avant la bataille ; ayant remporté la victoire, il ouvroit la lettre du ſénat, dans laquelle on lui ordonnoit de revenir à Rome, parcequ'il manquoit quelque choſe à ſon élection ; mais il ſe moqua des augures, & continua la guerre, ce qui lui attira la mauvaiſe humeur des ſénateurs ; toutefois il triompha par la brigue du peuple, dont il avoit gagné l'amitié pendant ſon tribunat.

RÉFLEXIONS.

1. Les motifs de religion peuvent ſeuls rendre un homme ſolidement vertueux. Nulle vertu réelle chez les payens : nous en avons un bel exemple chez les Romains. Ces héros de l'antiquité faiſoient leurs efforts pour accorder l'honnête & l'utile : s'ils pouvoient parvenir à leur but par des voyes légitimes, ils les préféroient toujours aux moyens injuſtes ; mais étoit-il queſtion de ſacrifier leurs intérêts à la vertu, leur pro-

bité diſparoiſſoit, comme on le voit dans l'affaire de Sardaigne. Combien dans ce ſiecle ſont vertueux, comme les Romains, ſauf les intérêts de leur cupidité & de leur amour-propre !

Traits à raconter.

1. *Le père de Flaminius l'arrache de la Tribune aux harangues.* 2. *Premier divorce chez les Romains.* 3. *Cruauté des Romains pour éluder un oracle.* 4. *Fermeté de Hannon, ambaſſadeur de Carthage.* 5. *L'imprudente fermeté d'un ambaſſadeur Romain chez les Illyriens.*

Leçon XXVIII.

Second guerre Punique.

D. Quel ennemi mit Rome à deux doigts de ſa perte, dans cette ſeconde guerre Punique, l'an 534?

R. Annibal, fils d'Amilcar.

D. Quel étoit le caractere d'Annibal ?

R. Il ſavoit également commander & obéir. Il étoit bon ſoldat, grand capitaine, & excellent politique, mais du côté de la probité il étoit plus que Carthaginois.

D. Qui commença la ſeconde guerre Punique ?

R. Annibal, en attaquant Sagonte en Eſ-

pagne, parceque cette ville étoit alliée des Romains.

D. Que fit Annibal après avoir pris la ville de Sagonte ?

R. Il traverſa la Gaule & les Alpes, & paſſa en Italie, avec vingt-ſix mille hommes.

D. Où ſe donna le premier combat entre les Carthaginois & les Romains ?

R. Proche le Tiſſen. Annibal y fut victorieux, & les Gaulois qui habitoient aux environs du Pô ſe joignirent à lui.

D. Quel fut le ſuccès de la ſeconde bataille qu'Annibal donna en Italie ?

R. Sempronius, ayant combattu contre l'avis de Scipion, fut vaincu.

D. Quelle fut la troiſieme bataille qu'Annibal gagna en Italie ?

R. Celle de Traſimene, par la témérité de Flaminius, qui y fut tué.

D. Que fit-on à Rome lorſqu'on apprit ces défaites ?

R. Fabius fut fait dictateur, & prit pour général de cavalerie Rufus Minutius.

D. Quel fut la conduite de Fabius pendant cette campagne ?

R. Il harcela l'armée d'Annibal, & ne voulut jamais donner la bataille ; ce qui le fit nommer *le Temporiſeur*.

D. Les Romains approuverent-ils la conduite de Fabius ?

R. Non ; & ils aſſocierent à ſon autorité Minutius.

D. Que produiſit ce changement outrageant pour Fabius ?

R. Son collegue combattant avec la moitié de l'armée alloit être vaincu, mais Fabius le ſecourut, & Minutius renonça à l'autorité.

D. Quels Conſuls furent nommés l'an de Rome 535 ?

R. Varron, fils d'un boucher, & Paul Emile.

D. Où ſe donna la bataille ſous ces conſuls ?

R. A Cannes ; les Romains y perdirent 50,000 hommes, & Paul Emile y fut tué.

D. Que dit-on d'Annibal après la bataille de Cannes ?

R. Qu'il ſavoit vaincre, mais qu'il ne ſavoit pas profiter de la victoire.

D. Quelle fut la conduite du ſénat par rapport à Varrus ?

R. Varrus ayant raſſemblé 1000 hommes, le ſénat le remercia de n'avoir point déſeſpére du ſalut de la république.

L'injuſtice des Romains dans l'affaire de Sardaigne avoit ulcéré le cœur des Carthaginois ; mais nul ne la reſſentit plus vivement qu'Amilcar. Il conçut dès lors le deſſein de renouveller la guerre, &, non content de vouer une haine éternelle aux

Romains, il fit jurer la même haine à ſon fils, qui étoit encore enfant, & qui ſe nommoit Annibal. Celui-ci après avoir ſervi quelques années en Eſpagne ſous ſon beau-père, eut le commandement en chef, contre l'avis des plus ſages d'entre les Carthaginois, qui vouloient éviter la guerre. Annibal la commença en aſſiégeant la ville de Sagonte ; & les Romains, au lieu de ſecourir cette ville alliée, conſumerent le tems en ambaſſades. Annibal, maître de Sagonte, prit l'étrange réſolution de paſſer en Italie en traverſant les Gaules. C'étoit un voyage de quatre cents lieues, (*) & il eut à ſurmonter la difficulté des chemins, & la mauvaiſe volonté des peuples qui étoient ſur ſon paſſage. Il gagna ces derniers par des préſens, & parvint au pied des Alpes, dans un tems où le froid étoit fort piquant. On a peine à concevoir comment il put parvenir à s'ouvrir une route à travers les rochers & les précipices ; ſa patience, & l'ardeur qu'il ſut inſpirer à ſes troupes, lui firent franchir cette dangereuſe route ; mais ſon armée ſe trouva réduite à vingt-ſix mille hommes. Les Gaulois, qui habitoient aux environs du Pô, ſe joignirent à lui, & le bruit de ſon arrivée remplit Rome de frayeur. On ne conçoit pas comment les Romains, oubliant tout-à-coup leurs an-

(*) Douze cents milles d'Augleterre.

ciennes maximes, n'eurent égard qu'à la brigue dans le choix des généraux qu'ils opposerent à Annibal. Ce Carthaginois dût ses succès autant à l'imprudence des Romains qu'à sa bonne conduite. Nulle prévoyance, nulle prudence, du côté des généraux de ces derniers, qui n'avoient d'autre mérite que celui d'avoir gagné les bonnes graces de la multitude en obéissant à ces caprices. Les Romains avoient déja perdu trois grandes batailles, lorsque Fabius fut nommé dictateur. Ce grand homme comprit d'abord qu'Annibal ne pouvoit se soutenir dans un pays étranger que par des succès continuels, & qu'il n'étoit question pour le ruïner que d'éviter les actions décisives. Il comprit, en second lieu, que les carthaginois avoient été vainqueurs par le moyen de leur cavalerie, & il résolut, par consequent, d'éviter les plaines, & de s'emparer des lieux élevés, d'où il pourroit les harceler, sans être forcé au combat. Cette conduite lui réussit ; & Annibal, désespéré de se voir un tel ennemi en tête, n'oublia rien pour le piquer & le provoquer au combat ; mais il avoit affaire à un homme ferme, que rien ne pouvoit empêcher de suivre le plan qu'il s'étoit formé. Il n'en étoit pas ainsi des Romains ; la prudence du général passoit pour timidité dans leur esprit. Les plaintes des soldats, qui avoient à leur tête Minutius, passerent jusqu'a Rome ;

le sénat, indigné, blâmoit tout haut la conduite du dictateur, & les tribuns du peuple proposoient de le déposer. On en vint jusqu'à lui associer dans le commandement son général de cavalerie. Fabius souffrit cet attentat, qui n'avoit point d'exemple ; &, voulant sauver au moins la moitié de l'armée, partagea les troupes avec son nouveau collegue. Celui-ci, fier de quelques petits avantages qu'il avoit remportés, donna tête baissée sur les ennemis. Sa témérité alloit être punie, lorsque Fabius, foulant aux pieds tout ressentiment, vint à son secours, & ramena la victoire de son côté. Minutius profita de sa faute, & pour la réparer renonça à l'autorité pour se soumettre à Fabius. Annibal étoit perdu, s'il eut toujours eu affaire à des généraux du caractere du dictateur ; mais les Romains improuvoient trop sa conduite pour lui conserver le commandement. Varron, fils d'un boucher, fut nommé consul, & perdit la bataille de Cannes, qui fut suivie de la défection de tous les alliés de Rome. Un des officiers d'Annibal prétendoit qu'il devoit mener son armée victorieuse à Rome ; la grandeur de l'entreprise étonna Annibal, qui perdit le fruit de sa victoire en s'amusant à traiter de la rançon des prisonniers. Dix mille Romains eurent le courage de passer au travers des ennemis ; &, étant ar-

rivés heureuſement dans des villes alliées, ſe réunirent auprès du conſul. On ne peut exprimer la déſolation des Romains lorſqu'ils apprirent la perte de la bataille. Fabius, ferme dans l'adverſité, remit le calme dans la ville; &, Varrus y étant arrivé, le ſénat le remercia de n'avoir point déſeſpéré du ſalut de l'état, & d'avoir ramaſſé le débris des troupes.

RÉFLEXIONS.

Il eſt bien rare que la multitude ait aſſez de diſcernement pour ne mettre en place que des hommes de mérite. Rome, à deux doigts de ſa perte, ne pouvoit l'imputer qu'au mauvais choix de ſes généraux; mais ce choix, la multitude l'avoit fait. N'en doit-on pas conclure, qu'elle eſt fait pour être conduite, & non pas pour conduire?

Il faut avoir beaucoup de courage pour braver les diſcours du peuple & perſévérer dans une conduite ſage lorſqu'elle eſt improuvée. Fabius, par ce ſeul endroit, me paroît le plus grand général qu'aient eu les Romains.

Admirons la prudence du ſénat par rapport à Varrus. Il méritoit le dernier ſupplice, car il avoit réduit ſa patrie à l'extrêmité par ſon imprudence; mais, en le traitant à la rigueur, on auroit inſtruit le peuple de l'extrême danger où elle étoit réduite; une

conduite oppoſée releve le courage des Romains, & les porte à croire qu'il reſte de grandes au ſénat, puiſqu'il agit ainſi.

Traits à raconter.

1. *Paſſage d'Annibal dans les Alpes.* 2. *Hiſtoire detailée de Fabius & de ſon Collegue.* 3. *Stratagéme d'Annibal pour échaper à Fabius.* 4. *Générosité d'une femme à l'égard des Romains.* 5. *On refuſe de racheter les priſonniers.* 6. *Scipion empêche pluſieurs Romains de quitter l'Italie.* 7. *On renvoye un priſonnier à Annibal.*

LEÇON XXIX.

D. QUE devint Annibal après la bataille de Cannes, l'an 536?

R. Il ſe refugia à Capoue, où ſes ſoldats s'amollirent dans les délices.

D. Quel fut le premier avantage que remporterent les Romains, après la bataille de Cannes?

R. Marcellus, qui commandoit à Nole, battit les Carthaginois.

D. Qu'arriva-t-il l'an de Rome 540?

R. Marcellus prit la ville de Syracuſe.

D. Que ſe paſſoit-il en Eſpagne pendant qu'Annibal étoit en Italie?

R. Les deux Scipions y remporterent de grands avantages.

D. Quel prince Africain fit alliance avec les Romains par l'entremise des Scipions ?

R. Syphax, roi de Numidie.

D. Annibal conserva-t-il la supériorité qu'il avoit acquise sur les Romains ?

R. Non ; & pendant quatorze ans les Romains lui firent souffrir plusieurs échecs.

Un nommé Pacuvius Calavius, qui s'étoit emparé de toute l'autorité à Capoue, livra cette ville à Annibal. Un des principaux citoyens, nommé Décius Magius, demeura fidele aux Romains, & affecta de braver Annibal ; celui-ci le fit charger de chaînes, & l'envoya à Carthage ; mais, une tempête ayant fait échouer son vaisseau sur les terres du roi d'Egypte, Magius y trouva une retraite sûre.

Deux choses arrêterent les progrès d'Annibal en Italie. La premiere, c'est qu'il laissa ses soldats s'amollir aux environs de Capoue ; la seconde, c'est qu'on refusa de lui envoyer de Carthage des secours suffisans pour achever ce qu'il avoit si heureusement commencé. D'ailleurs, les Romains eurent soin de mettre en place des hommes d'un mérite distingué. Marcellus fut de ce nombre. Sa bonne conduite, autant que sa valeur, sauverent la ville de Nole, car il sut s'attacher un des principaux citoyens, qui vouloit livrer cette ville à Annibal.

Une armée Romaine périt en ce tems dans les Gaules : mais tant de pertes ne purent décourager les Romains ; leur fermeté ne parut jamais d'avantage que dans cette guerre. Les citoyens suppléoient au défaut d'argent, en prêtant de grosses sommes à la république : les fermiers avançoient l'argent des impôts, & il se trouva des troupes qui refuserent leur paye ; &, le sénat ayant accordé la liberté à un grand nombre d'esclaves qui avoient porté les armes, les maîtres demanderent qu'on remît à leur payer le prix de leur rançon après la paix. Tant d'émulation pour le bien de la république annonçoit de grands succès : aussi les affaires des Romains se rétablissoient-elles chaque jour ; le hazard, où plutôt la providence, travailloit visiblement pour eux contre Annibal. On étoit prêt à lui envoyer de Carthage un secours considérable, quand on apprit les progrès des deux Scipions en Espagne, & sur le champ on y fait passer le secours destiné pour Annibal. Philippe, roi de Macédoine, lui envoye des ambassadeurs pour s'unir avec lui contre les Romains : ces ambassadeurs sont pris à leur retour, & Philippe, ignorant les conditions du traité qu'ils avoient fait avec Annibal, est obligé d'attendre pour agir le retour de ses nouveaux ambassadeurs. Faut-il s'étonner après cela que le général Carthaginois ne put soutenir ses affaires en Italie !

L'an 538, la cinquieme année de la guerre, Philippe ſe déclara ouvertement contre les Romains ; mais il eut bientôt ſujet de s'en répentir : les Romains le ſurprirent dans ſon camp, & il eut bien de la peine à ſe ſauver, ainſi que ſes ſoldats, dont la plupart perdirent leurs habits & leurs armes.

La huitieme année de cette guerre, les Romains, qui avoient commencé le ſiege de Capoue, preſſerent extrêmement cette ville. Annibal, ayant fait de vains efforts pour faire lever le ſiege, réſolut de faire une diverſion, & vint juſques ſous les murailles de Rome ; mais, s'étant convaincu qu'il feroit de vains efforts contre cette ville, & que ſon approche n'avoit point fait lever le ſiege de Capoue, il abandonna cette derniere ville à ſon malheureux ſort. Elle fut priſe : un grand nombre de ſes ſénateurs furent maſſacrés, & ſes citoyens vendus & diſperſés. On la laiſſa pourtant ſubſiſter, mais en y envoyant un prêteur Romain, & depuis elle fut d'un grand ſecours à la république, à cauſe de la fertilité de ſon territoire.

RÉFLEXIONS.

Les Romains ne parurerent jamais plus grands que du tems de la ſeconde guerre Punique : l'adverſité en faiſoit pour ainſi dire de nouveaux hommes. Elle produit cet effet ſur les grandes âmes. Tel qui n'auroit

jamais eu qu'une vertu médiocre, s'il eut toujours été heureux, parvient à l'héroïsme dans la tribulation. Profitons de celles que la providence nous envoye, & relevons notre âme prête à succomber, en réfléchissant sur les avantages inestimables qu'elle peut retirer de l'adversité. L'homme, dans les circonstances fâcheuses, est porté à reconnoitre le besoin qu'il à du secours de la Divinité : il s'humilie sous sa main tout puissante, il implore son secours avec une ardeur beaucoup plus vive que dans des circonstances heureuses. Les Romains nous donnent en cela un bel exemple. Ils ne se lassent point de recourir à leurs fausses divinités : leurs mauvais succès ne furent jamais capables de leur arracher une plainte contre la Providence. Quelle honte pour nous, qui sommes chrétiens, si nous nous montrons moins courageux & moins soumis que ces idolâtres !

Traits a raconter.

1. *Annibal court un grand danger à Capoue, où le fils de Pacuvius fut sur le point de le tuer.* 2. *Pacuvius trouve le moyen d'asservir le sénat de Capoue, en sauvant la vie aux sénateurs.* 3. *Fermeté de Décius Magius, poussée jusqu'à la témérité.* 4. *Prudence de Marcellus pour regagner l'affection d'un citoyen de Nole, prêt à livrer la ville à Annibal.* 5. *Fabius, aux dépens*

de sa réputation, fait exclure son neveu de la place de consul pour s'y placer lui-même; héroisme de cette action. 6. *Annibal vaincu par la constance des habitans de Casilin; Marcellus affranchit des esclaves qui avoient combattu vaillamment.* 7. *Singuliere punition de ceux qui avoient montré moins de courage que les autres.*

Leçon XXX.

D. Quel ennemi les Romains susciterent-ils à Annibal?

R. Masinissa, prince Africain; qui, après avoir battu trois fois Syphax, tourna ses forces contre Scipion en Espagne.

D. Que devinrent ces illustres frères?

R. Trahis par les étrangers qui étoient a leur solde, & ayant trois armées sur les bras, ils furent defaits & tués.

D. Qui remassa les débris des armées Romaines en Espagne?

R. Marcius, simple officier, qui battit les Carthaginois en trois occasions.

D. Qui fut nommé pour commander en Espagne?

R. Les fils d'un des Scipions, il n'avoit que 24 ans.

D. Quel fut le premier exploit de Scipion en Espagne?

R. Il prit la ville de Carthagene, l'an 543.

D. Quel Romain fit alors ſes premieres campagnes ?

R. Caton, grand zélateur de la pauvreté.

D. Combien d'années dura la ſeconde guerre Punique ?

R. Dix-ſept ans.

D. Qui termina cette guerre ?

R. Scipion, qui avoit ſoumis l'Eſpagne, & qui fut depuis ſurnommé l'Africain.

D. Quel prince Africain aida à Scipion à vaincre les Carthaginois ?

R. Maſiniſſa, roi des Numides, qui avoit été détrôné par Syphax.

D. Quel fut le ſort de Syphax ?

R. Ayant abandonné les Romains, il ſervit au triomphe de Scipion, & mourut à Rome en priſon.

D. Qui s'étoit oppoſé au paſſage de Scipion en Afrique ?

R. Fabius le temporiſeur, ce qui ternit ſa gloire.

D. Comment mourut Marcellus, qui avoit pris Syracuſe ?

R. Comme un jeune homme, par ſon imprudence.

D. Quelles furent les conditions de la paix qu'on apporta aux Carthaginois ?

R. Ils rendirent les priſonniers & les transfuges, livrerent leurs vaiſſeaux, payerent de groſſes ſommes, & furent aſſujétis à n'entreprendre aucune guerre ſans le conſentement des Romains.

Les Carthaginois, ayant appris que Syphax avoit fait alliance avec les Romains, susciterent un ennemi au prince Numide, dans la personne de Masinissa, son voisin, qui regnoit sur la même nation. Ce prince, après avoir battu Syphax, se joignit aux Carthaginois en Espagne. Les deux frères Scipion avoient entierement rétabli les affaires dans ce quartier ; mais, se voyant trois armées sur les bras, dans le tems où ils resolurent de faire un dernier effort, & comptant sur leurs succès passes, ils se séparerent pour empêcher l'ennemi de leur échapper. Leur imprudence leur coûta cher : leurs armées furent défaites, & ils furent tués. Un simple officier, nommé Marcius, ramassa les débris des deux armées ; tous convinrent de lui obéir, & les soldats, qui d'abord s'étoient abandonnés aux larmes, se souvenant qu'ils avoient à venger la mort de leurs chefs, dont ils adoroient la mémoire, entrerent dans une espece de fureur qui devint fatale aux ennemis. Vainqueurs dans un premier combat, ils sentirent renaître leur courage ; & Marcius, agissant comme l'auroit fait le capitaine le plus expérimenté, réduisit les ennemis à prendre la fuite. Il rendit compte au sénat & de sa conduite & de sa victoire ; mais, ayant pris dans sa lettre le titre de la charge dont ses soldats l'avoient décoré, on le trouva fort mauvais à Rome, & on laissa languir dans

l'obſcurité un homme qui pouvoit devenir un des meilleurs généraux de la republiqne. Scipion, qui ſuccéda à ſon père & à ſon oncle dans le commandement des armées d'Eſpagne, le dédommagea autant qu'il pût de cette injuſtice, & en fit toujours un grand cas.

Ce Scipion, ſi connu depuis ſous le nom d'*Africain*, n'avoit que 24 ans lorſqu'il fut chargé de la guerre d'Eſpagne. Son père & ſon oncle y avoient été tués, comme nous venons de le dire, &, lorſqu'il fut queſtion de nommer un commandant dans ce pays, perſonne ne ſe préſenta, tant on croyoit les affaires déſeſpérées de ce côté-là. Scipion alors, montant dans un lieu élevé, s'offrit, &, malgré ſa jeuneſſe fut choiſi par un ſoudain tranſport. La réflexion ſuccédant à cet enthouſiaſme, on ne le vit partir qu'en tremblant; mais ſa conduite juſtifia ce choix précipité. Non-ſeulement il enleva Carthagene aux ennemis, mais par une ſuite de victoires non interrompues il fixa la légéreté des naturels du pays, où punit leur perfidie; il appraiſa par prudence une ſédition que le bruit de ſa mort avoit occaſionnée parmi ſes ſoldats, & força les Carthaginois à abandonner l'Eſpagne.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Eſpagne, la guerre contre Annibal continuoit en Italie. Celui-ci employoit, contre les Romains, tantôt la force ouverte & tan-

tôt les stratagêmes. Il en coûta la vie à Marcellus. Ce grand homme avoit le premier entamé Annibal après la bataille de Cannes, & dans toutes les occasions avoit montré qu'il possédoit toutes les qualités qui font les grands généraux : une imprudence, qui lui coûta la vie, ternit l'éclat de sa gloire, &, pour s'être exposé comme un simple soldat, il fit tuer avec lui plusieurs officiers de mérite, aussi bien que son collegue, qui ne survécut à ses blessures que quelques jours. Les Romains eurent bientôt leur revanche. Néron & Livius furent nommés consuls ; ils étoient ennemis, mais le desir de procurer le bien public fut assez puissant pour les reconcilier. Ce Livius, ayant été condamné par le peuple au sortir de son consulat, s'étoit d'abord retiré à la campagne ; &, forcé par ses amis de revenir en ville, il avoit laissé croître sa barbe & ses cheveux, & ne se mêloit d'aucunes affaires. Il fut long-tems avant de se résoudre à accepter le consulat, mais enfin il céda aux instances du sénat, qui se fioit beaucoup à sa prudence pour modérer la vivacité de Néron. Livius s'approcha des Alpes, pour arrêter Asdrubal, frère d'Annibal, qui amenoit un secours considérable à son frère, & Neron fut chargé de donner assez d'occupation à Annibal, pour l'empêcher de favoriser l'entrée de son frère en Italie. Il battit les Carthaginois à plu-

ſieurs repriſes ; &, ayant intercepté des lettres d'Aſdrubal, qui avertiſſoit ſon frère qu'il eſpéroit le joindre en Ombrie, il prit une réſolution qui ne pouvoit être juſtifiée que par le ſuccès. Il prit ſept mille hommes, & quitta ſecretement ſon camp, &, ayant fait une marche forcée pendant ſept jours, ils arriverent au camp de Livius. Quelque ſoin qu'il eut pris pour cacher ſa junction à Aſdrubal, celui-ci apprit bientôt qu'il avoit affaire aux deux conſuls : ce qui lui fit croire que ſon frère avoit été entierement défait. Malgré la prudence & le courage d'Aſdrubal, les Romains remporterent une victoire complette ; & Annibal, qui ne s'étoit pas apperçu du départ du conſul Neron, n'apprit ſon malheur qu'au moment où l'on jette dans ſon camp la tête ſanglante de ſon frère. Cette bataille peut être regardée comme la revanche de celle de Cannes, & abatit abſolument le courage d'Annibal.

Scipion, ayant mis toute l'Eſpagne ſous la domination des Romains, revint à Rome, obtint le conſulat, & réſolut de porter la guerre en Afrique. Le grand Fabius s'oppoſa à ce deſſein ; &, quoiqu'il donnât de bonnes raiſons pour montrer que Scipion devoit plutôt s'attacher à chaſſer Annibal d'Italie, comme il ſembla prendre à tâche de rabaiſſer les exploits de ce jeune général, on l'accuſe d'une baſſe jalouſie, & cette ac-

cusation n'étoit pas sans fondement, car il montra toujours beaucoup d'animosité contre Scipion. Celui-ci, étant passé en Afrique, reçut de grands secours de Masinissa, qui avoit été détrôné par Syphax. Ce dernier porta la peine de l'infidélité qu'il avoit commise en quittant le parti des Romains, & après sa mort son royaume devint la récompense de Masinissa. Annibal, rappelé en Afrique pour défendre Carthage, frémit de colere en quittant l'Italie; &, ayant perdu une grand bataille contre Scipion, détermina ses concitoyens, l'an 551, à accepter une paix, qui étoit comme le présage de la destruction de Carthage, tant les conditions en étoient onéreuses.

Réflexions.

Il est sans doute important de conserver l'ordre & la subordination: le sénat devoit faire sentir à Marcius qu'il avoit tort de prendre un titre que le seul sénat pouvoit lui accorda; mais, après l'avoir repris de cette légere faute, devoit-on le priver des éloges & des récompenses que meritoient ses belles actions? Devoit-on priver la république des services qu'elle avoit droit d'attendre d'un tel sujet? Ceux qui sont chargés du gouvernement doivent en de pareilles occasions s'élever au-dessus des regles ordinaires. Trop d'attachement à la lettre de la roi en détruit l'esprit, & ils doi-

vent prendre garde de commettre des injuſtices en voulant être trop juſtes, car les extrêmités ſe touchent.

La jalouſie eſt rarement le vice des grandes âmes, & l'on ne peut aſſez s'étonner de voir tomber Fabius dans un défaut ſi honteux. Ce grand homme ne ſentoit pas que ſa jalouſie apprenoit aux Romains tout ce que valoit Scipion, puiſqu'il prévoyoit que ce jeune homme obſcurciroit ſa gloire, & qu'il n'oublioit rien pour arrêter ſes ſuccès.

Traits à raconter.

1. *Mort de Marcellus.* 2. *Belles actions de Marcius.* 3. *Caractere de Scipion ; il renvoye le neveu de Maſiniſſa.* 4. *Confiance des Romains à la Divinité.* 5. *Maſiniſſa épouſe Sophoniſbe & eſt forcé de lui donner du poiſon.* 6. *Annibal uſe de violence pour forcer les Carthaginois à faire la paix ; il s'excuſe ; il rit lorſque les Carthaginois pleurent, & leur en dit la raiſon.* 7. *On reçoit à Rome la mère des dieux.*

Leçon XXXI.

D. Quelles guerres occuperent les Romains les dix années qui ſuivirent la ſeconde guerre Punique ?

R. Ils eurent à combattre Philippe, les Gaulois qui habitoient au pied des Alpes, Nabis en Grece, & ils com-

mencerent la guerre contre Antiochus.

D. Qui fut chargé de la guerre d'Eſpagne?

R. Caton, ſurnommé le Cenſeur.

D. Quelle affaire occupa ſérieuſement le ſénat, l'an 557 ?

R. La révocation de la loi Oppia, qu imodéroit le luxe des dames.

D. Qui défendoit cette loi ?

R. Caton, mais les dames l'emporterent.

D. Qu'arriva-t-il aux Romains après avoir vaincu Antiochus ?

R. Ils adopterent le luxe des Aſiatiques qu'ils avoient vaincus.

D. Que devint Scipion après avoir dompté les Carthaginois ?

R. Il ſervit comme lieutenant ſous ſon frère dans la guerre contre Antiochus.

D. Ces deux illuſtres frères reçurent-ils la recompenſe des ſervices qu'ils avoient rendus à la république ?

R. Non, les tribuns du peuple les accuſerent & les rendirent odieux à la multitude.

D. Qui prit le parti de ces grands hommes?

R. Un tribun, nommé Gracchus, qui étoit pourtant leur ennemi.

D. Comment mourut Scipion l'Africain ?

R. A la campagne, ſur un petit bien qu'il cultivoit de ſes mains victorieuſes.

D. Quels désordres punit on à Rome, l'an 566?

R. Ceux que commettoient les Bacchantes dans des assemblées nocturnes.

D. Qui fut nommé censeur l'an 568?

R. Caton, qui mit tous ses soins à réprimer le luxe.

D. Comment mourut Annibal?

R. Ayant sçu que le roi Prusias vouloit le livrer aux Romains, il s'empoisonna.

D. Que se passa-t-il dans la république jusqu'à l'année 581?

R. De petites guerres, contre les peuples qui habitoient aux environs du Pô, occuperent les consuls.

La guerre de Carthage finit fort à propos pour les Romains, & leur donna moyen de tourner toutes leurs attentions du côté de la Grece. Je ne parlerai point des guerres qu'ils soutinrent en ce pays contre Philippe, les Etoliens, & Antiochus; on en peut voir les principaux événemens dans la seconde partie de cette histoire. Scipion, frère de l'Africain, eut tout l'honneur de la guerre contre Antiochus, & acquit, en la terminant, le surnom d'*Asiatique*; son frère, qui servoit sous lui, & qui auroit pu partager sa gloire, ayant presque toujours été malade. Scipion l'Africain, de retour à Rome, éprouva l'ingratitude du peuple. Sous son second consulat, on donna des places distingués dans les jeux aux sénateurs, qui jus-

ques-là y avoient aſſiſté, confondus avec le peuple : il n'en fallut pas davantage pour changer l'eſprit de la multitude, à l'égard d'un homme qui avoit été ſon idole. Les tribuns du peuple, ayant connu la diminution de ſon crédit, réſolurent de l'accabler : deux d'entr'eux l'accuſerent d'avoir reçu de l'argent d'Antiochus, & n'omirent rien de ce qui pouvoit le rendre odieux au peuple. Scipion, en deux differentes fois, ne daigna pas prendre la peine de ſe juſtifier ; le ſeul récit de ſes exploits fut ſa réponſe ; mais, prévoyant que la haine des tribuns n'en demeureroit pas là, il ſe retira dans une maiſon de campagne, & y vécut long-tems comme un particulier qui n'auroit jamais eu de part aux affaires. Sa retraite ne put calmer la rage de ſes ennemis, & ſon frère ayant annoncé qu'il étoit malade, & demandant en conſéquence qu'on ſuſpendit le jugement, les tribuns vouloient paſſer outre. Il y avoit parmi les tribuns un ennemi déclaré de Scipion, qui ſe nommoit Gracchus. Ses collegues ayant accordé un délai de jugement à la priere des amis de Scipion, il refuſa de ſigner cet acte, & s'avança pour parler au peuple. Les ſénateurs frémirent, dans la crainte qu'il ne prît cette occaſion pour donner à l'accuſé des marques de ſa haine. Quelle fut leur ſurpriſe ! Gracchus reprocha au peuple l'indignité de ſa conduite, à l'égard de Scipion ; proteſta qu'il

ne souffriroit point qu'il fût jugé en son absence; & ajouta qu'il employeroit même son crédit pour l'empêcher de paroître jamais comme accusé au bas de la tribune, parceque la vainqueur de Syphax & des Carthaginois étoit moins deshonoré par les accusations qu'on faisoit contre lui, que le peuple Romain, dont l'ingratitude ne pouvoit recevoir d'excuse.

C'est ainsi que l'affaire du grand Scipion fut terminée. La haine de ses ennemis en prit de nouveaux accroissemens; Caton étoit à leur tête, & il n'eut point de honte de chercher à deshonorer les cendres de ce grande homme après sa mort, en faisant revivre l'accusation du péculat. Scipion l'Asiatique en fut la victime; il fut condamné comme ayant reçu de grosses sommes d'Antiochus, ses biens furent confisqués, &, ne s'étant pas trouvé suffisans pour remplacer ces sommes, il alloit être mis en prison, si Gracchus ne s'y fut opposé. Ses amis s'étant cottisés pour rétablir sa fortune, il refusa généreusement leurs dons, & souffrit seulement qu'on lui fournît des meubles fort simples.

La mauvaise humeur de Caron se faisoit sentir à tous les grands hommes: ce Romain, naturellement dur & austere pour lui, comme pour les autres, eut voulu ramener ses citoyens aux mœurs des anciens Romains: ce dessein étoit louable par lui-même, mais

il falloit un caractere plus liant que celui de Caton pour le faire réuſſir. Il falloit chercher à diminuer le mal par degrés. Entreprendre de l'extirper entierement, c'étoit lui faire prendre de nouvelles forces. Caton ignoroit l'art des ménagemens : il déclamoit ſans ceſſe contre Marcellus & contre tous ceux qui avoient, comme lui, apporté à Rome les ſtatues & les tableaux (chef d'œuvres de l'art) qu'ils avoient enlevés aux nations vaincues, & prétendoit borner toute la ſcience des Romains à prendre des villes & à aſſervir des nations. Il eſt vrai qu'en parlant contre le luxe il prêchoit d'exemple, mais il n'étoit guere poſſible que le grand nombre des Romains pût s'aſtreindre à imiter chez Caton des vertus de tempérament.

Les peuples qui habitoient vers les côtes, où Genes eſt actuellement bâtie, qu'on nommoit Lyguriens, & pluſieurs autres aux environs du Pô, continuerent long-tems à donner de l'exercice aux Romains ; mais ces petites guerres ne renfermant aucun évenement bien conſidérable, nous n'entrerons dans aucun détail ſur ce ſujet.

La guerre de Macédoine fut terminée par Paul Emile, comme nous l'avons vu dans la ſeconde partie de cette hiſtoire. Ce général, malgré une victoire ſi éclatante, eut peine à obtenir le triomphe, ſes propres ſoldats s'y oppoſant, parcequ'il leur avoit

fait garder une exacte diſcipline, & avoit mis des bornes à leur cupidité, en transférant dans le tréſor public les tréſors du roi de Macédoine; ce qui étoit certainement l'uſage le plus ſage qu'on en pût faire, puiſque l'état maître de ces ſommes exempta les particuliers de payer aucune taxe pendant pluſieurs années. Paul Emile avoit repudié ſa premiere femme, dont il avoit des enfans, qu'il fit paſſer par adoption dans d'autres familles. Un de ceux-là fut Scipion Emile, qui avoit été adopté par le petit-fils du grand Scipion: Paul Emile perdit deux fils qu'il avoit eu de ſa ſeconde femme dans le tems de ſon triomphe. Ce grand homme continua à ſervir la république dans différentes magiſtratures: il mourut regreté du peuple, & ce qui augmenta l'admiration publique, c'eſt qu'il n'avoit point augmenté ſon bien dans les emplois qu'il avoit exercés. De trois enfans de Perſée, qui avoient orné le triomphe de Paul Emile, deux moururent jeunes, le troiſieme fut obligé de travailler pour vivre, & parvint à être greffier.

RÉFLEXIONS.

1. Peut-on ne pas admirer l'inconſtance de la fortune? Le fils d'un puiſſant roi devenu artiſan; ce roi lui-même traîné à la ſuite du char du vainqueur; celui qui triomphe, privé en peu de jours de deux de ſes

enfans. Peut-on après cela compter sur les périssables avantages de la vie, s'y attacher, y mettre son bonheur ?

2. Que penser des vertus Romaines, en considérant la maniere dont ils traitoient les rois qu'ils avoient vaincus ! L'humanité, le droit naturel, ne s'opposoient-ils pas à un si indigne traitement, propre seulement à nourrir la fierté du peuple, & le mepris qu'il faisoit des rois ? On appeloit cette fierté grandeur d'âme : je ne crains point de la nommer férocité, oubli des devoirs les plus sacrés. Le bon ordre demande qu'on respecte les rois ; &, dans quelque état qu'ils soient réduits, la loi naturelle nous dicte à leur égard une conduite différente ; ils ont tenu la place des pères d'un peuple, ce caractère est sacré.

3. Veut-on un exemple d'un homme vraiment grand, on le trouve dans Gracchus, qui, foulant aux pieds ses ressentimens, devient défenseur d'un homme qui étoit son ennemi, mais que ses vertues le forçoient d'estimer.

4. Quelques auteurs, & sur-tout un moderne, ont adopté les maximes de Caton par rapport aux beaux arts & aux sciences : elles altérerent, disent-ils, la pureté des mœurs Romaines & détruisirent leurs vertues. Ces gens-là n'ont jamais réfléchi que ce qu'ils appelent vertus chez les Romains ne mérite gueres ce nom, puisque le prin-

cipe de toutes leurs actions étoit l'ambition & une passion déméfurée de s'agrandir. Cette ambition prenoit tous les masques qu'elle croyoit propres à la mener à ses fins; elle jouoit la pauvreté, le désintéressement, l'amour de la patrie, &, sous ces différentes formes, étoit toujours une ambition condamnable. En supposant que le goût des arts & des sciences fût vicieux, eût énervé la vigueur Romaine, on souhaiteroit pour le bonheur du genre humain qu'ils eussent plutôt adopté ces vices. Que de milliers d'hommes sacrifiés à leur ambition eussent vu leurs jours prolongés, si les Romains eussent substitué le goût des beaux arts à l'ardour effrénée de faire des conquêtes! La république elle-même, demeurant dans une heureuse médiocrité, n'eut point succombé sous le poids de sa propre grandeur. Concluons: il falloit blâmer l'excès & non la chose; & Caton, s'il eut pris ce parti, auroit sans doute eu un grand nombre de partisans, au lieu que chacun se crut en droit de s'unir contre lui. Il n'obtint rien, parcequ'il demandoit trop.

Traits à raconter.

1. *Belle action d'un Centurion qui consentit à servir hors de son rang.* 2. *Caractere de Caton; son genre de vie.* 3. *Fermeté noble de Scipion lorsqu'il est accusé.* 4. *Scipion Emilien s'attache à Polybe, qui*

lui inspire un grand amour pour la vertu. Générosité de Scipion. 5. Pauvreté honorable de Tubcron, gendre de Paul Emile. 6. Comment on découvrit les excès qui se commettoient parmi les Bacchantes.

LEÇON XXXII.

Troisieme guerre Punique.

D. QUELLE fut l'occasion de la troisieme guerre Punique, l'an 603?

R. Les injustices que firent les Romains aux Carthaginois, en les laissant accabler par Masinissa.

D. Quelle ville en Afrique se mit sous la protection des Romains?

R. La ville d'Utique.

D. Que firent les Carthaginois lorsqu'on leur eut déclaré la guerre?

R. Ils s'abandonnerent à la discrétion des Romains.

D. Qu'exigea-t-on d'eux?

R. Trois cens ôtages, choisis dans les meilleures familles, & on les obligea à livrer leurs armes.

D. Que fit le consul qui commandoit en Afrique quand ils eurent obéi?

R. Il leur déclara qu'il falloit abandonner Carthage, qu'il avoit ordre de détruire.

D. Quel effet produisit sur les Carthaginois un ordre si cruel?

R. Réduits au déſeſpoir, ils réſolurent de périr les armes à la main.

D. Qui termina cette guerre ?

R. Scipion Emilien, qui fut ſurnommé l'Africain : il étoit fils de Paul Emile, & par adoption petit-fils du grand Scipion. Carthage fut détruite l'an 606.

D. La ruine de Carthage eſt-elle le ſeul grand évenement arrivé cette année ?

R. La guerre contre les Achéens fut terminée, & Corinthe détruite.

D. Quelles guerres occuperent les Romains les années ſuivantes ?

R. La guerre du Numance en Eſpagne, qui dura vingt ans.

D. Quelle fut la conduite des généraux Romains qui commanderent en Eſpagne ?

R. Ils deſhonorerent le nom Romain, par leur avarice, leurs cruautés, & leur mauvaiſe foi.

D. Qui ſoutint en Eſpagne la guerre contre les Romains ?

R. Viriathus, homme ſans naiſſance, mais d'un mérite diſtingué.

D. Qui termina la guerre d'Eſpagne ?

R. Scipion l'Africain, en prenant Numance, l'an 619.

Les Romains, en accordant la paix aux Carthaginois, avoient exigé qu'ils ne pourroient faire la guerre à aucun des alliés du

peuple Romain. Maſiniſſa, abuſant de cet article de la paix, les moleſtoit ſans ceſſe, ſûr d'être toujours ſoutenu du ſénat, dont il connoiſſoit la mauvaiſe volonté à l'égard des Carthaginois. Ceux-ci, voyant qu'ils ne pouvoient obtenir juſtice, prirent les armes contre Maſiniſſa. C'en fut aſſez pour ſervir de prétexte aux Romains, que Caton exhortoit ſans ceſſe à détruire Carthage. Les habitans de cette ville, qui n'étoient pas en état de ſoutenir la guerre, s'abandonnerent à la diſcretion des Romains : on leur fit eſpérer des conditions tolérables ; mais, auſſitôt qu'ils eurent livré leurs armes & trois cens ôtages, on leur ſignifia qu'ils euſſent à abandonner Carthage, qui alloit être détruite. Cet arrêt les réduiſit au déſeſpoir ; &, après avoir invoqué les dieux ennemis de la perfidie, ils réſolurent de périr en ſe défendant. On fabriqua de nouvelles armes, on conſtruiſit des vaiſſeaux, &, comme on manquoit de cordages, les femmes couperent leurs cheveux pour en faire. Le déſeſpoir prêtant de nouvelles forces à ces malheureux, le ſiege de Carthage n'avança pas auſſi vîte qu'on l'avoit eſpéré, & on commençoit à regarder cette entrepriſe comme périlleuſe ; mais on reconnut bientôt qu'on devoit s'en prendre aux conſuls. Le jeune Scipion l'emportoit de beaucoup ſur ſes généraux pour la ſci-

ence militaire ; auſſi, étant venu à Rome pour demander l'édilité, il fut fait conſul tout d'une voix, quoiqu'il n'eût pas l'âge requis. Ce fut ſous lui que Carthage fut priſe & détruite, après avoir fait des prodiges de valeur. Cette ville ſubſiſtoit depuis 700 ans, & contenoit ſept cents mille habitans au commencement de la guerre. Cette même année Corinthe fut détruite, comme nous l'avons dit en parlant de la guerre des Achéens.

La guerre d'Eſpagne s'étoit renouvellée quelque tems auparavant. Les Romains trouverent dans ce pays un adverſaire redoutable en la perſonne de Viriathus, qui de chef de brigands étoit devenu chef de révoltés. On peut accuſer les chefs des troupes Romaines en Eſpagne de la longueur de cette guerre. Quelques villes de celles qui avoient ſecoué le joug demanderent la paix, & la conclurent à des conditions déjà aſſez onereuſes ; mais, loin d'obſerver ce qu'on leur avoit promis, on en maſſacra cruellement les habitans. Une telle conduite rendit les Romains odieux à juſte titre ; ils perdirent toute créance dans l'eſprit des Eſpagnols, & Viriathus ſe ſervit de cette diſpoſition pour les engager à ſe défendre. Ils le firent avec ſuccès ſous un général à qui rien ne manquoit pour être un des plus grands capitaines : il harcela

long-tems les Romains, & se flattoit d'obtenir par ses succès une paix honorable ; il l'obtint en effet, mais il n'en jouit pas long-tems. Un consul, nommé Cépion, fit entendre au sénat que cette paix étoit honteuse, & reçut ordre d'attaquer de nouveau Viriathus. Ce Cépion étoit un méchant homme, tellement haï des soldats, qu'ils furent sur le point de le brûler dans sa tente : voulant à quelque prix que se fut terminer cette guerre, il fit assassiner Viriathus par deux des siens qu'il avoit subornés.

Un nommé Pompée, homme qui avoit beaucoup de crédit & point de mœurs, fut nommé pour continuer la guerre d'Espagne, & fit la paix avec les Numantins. Mais, lorsqu'on lui eut envoyé un successeur, nommé Popilius, il nia d'avoir fait aucun traité, & le soutint à Rome en présence des ambassadeurs de cette ville, qui le convainquirent de faux ; cependant il fut cru, & il triompha aussi de quatre consulaires qui l'accuserent de concussion.

Mancinus, autre consul, mit le comble à l'ignominie Romaine en Espagne, en se laissant enfermer avec vingt mille hommes, dans des lieux de difficile accès, par un petit nombre de Numantins. Ceux-ci profiterent de cette occasion pour obtenir la paix, & ne voulurent traiter qu'avec Tiberius Gracchus, qui étoit questeur dans l'armée de Mancinus. On leur fit un crime de

cette paix, qu'on révoqua, & le consul fut renvoyé à Numance, où l'on refusa de le recevoir : il auroit pu appeler de ce jugement devant le peuple ; mais, aussi bon citoyen que mauvais général, il l'exhorta lui-même à confirmer l'arrêt du sénat. Gracchus ne pardonna jamais au sénat le mauvais procès qu'on lui avoit fait, & nous verrons bientôt les suites qu'eut son ressentiment.

On connut enfin à Rome que les mauvais succès d'Espagne provenoient de la faute des généraux, & tout le monde jeta les yeux sur le vainqueur de Carthage pour détruire Numance ; mais en nommant Scipion pour cette expédition, on ne lui donna ni hommes ni argent, & il fut réduit à fournir lui même les sommes nécessaires, & à lever quelques troupes dans les villes alliées. Il trouva la discipline militaire absolument ruinée en Espagne, où le seul nom d'un Numantin suffisoit pour faire trembler un Romain. Son premier soin fut de la rétablir ; &, ayant rendu la confiance à ses troupes en leur ménageant de légers avantages, il assiégea Numance. Cette ville soutint le siege avec une valeur désespérée, & ses habitans, réduits à l'extrémité par la famine, en vinrent jusqu'à se manger les uns les autres ; il fallut pourtant penser à se rendre ; un grand nombre se tua pour éviter les fer. Scipion

en réſerva 50 pour ſon triomphe, vendit les autres, & détruiſit la ville de fond en comble.

Pendant cette guerre, les tribuns du peuple pouſſerent l'audace juſqu'à faire mettre les deux conſuls en priſon.

RE'FLEXIONS.

1. Caton n'opinoit jamais dans le ſénat, qu'il n'ajoutât, à la fin de ſon diſcours, *& je conclus à ce qu'on détruiſe Carthage.* Qu'on ne vienne plus nous parler de ce Romain. L'homme le plus perdu par le luxe & la débauche doit lui être préferé. Quelle vertu, que celle qui conclut à la deſtruction d'une multitude d'hommes, qui n'ont d'autre crime que l'amour de la liberté ! Diſons-en autant du ſénat de Rome. Sa conduite à l'égard des Carthaginois n'eſt ſuſceptible d'aucune excuſe. Qu'auroient dit & penſé les Camilles, les Fabricius, & tant d'autres, s'ils euſſent pu prévoir une telle infamie ?

2. On regarde les victoires remportées ſur les Aſiatiques comme une des cauſes de la décadence de la république Romaine, parceque leur luxe s'introduiſit à Rome. N'en pourroit on pas accuſer Caton à plus juſte titre ? En occaſionnant la deſtruction de Carthage, il ôta à Rome une rivale qui forçoit ſes citoyens à ſe conſerver dans la rigueur de la diſcipline militaire : elle avoit

beſoin d'un contrepoids: c'étoit le ſentiment de Scipion Naſica, & il me paroît juſte.

Traits à raconter.

1. *Caton apporte au ſénat des figues d'Afrique.* 2. *Aſdrubal, commandant des Carthaginois, fait ſouffrir aux priſonniers Romains les ſupplices les plus cruels ſur les murailles de Carthage.* 3. *Il ſe rend aux Romains: imprécation de ſa femme contre lui; elle poignarde ſes enfans, & ſe tue enſuite.* 4. *Pluſieurs jugemens rendus à Rome pendant la guerre d'Eſpagne.* 5. *Prodigieux effets de l'éloquence de Galba.* 6. *Il plaide pour les Publicains, au défaut de Lélius, ami de Scipion.*

LEÇON XXXIII.

D. QUELLES guerres moins conſidérables les Romains eurent-ils à ſoutenir pendant la guerre d'Eſpagne?

R. La plus conſidérable fut la guerre des eſclaves en Sicile.

D. Vous nous avez dit que Tibérius Gracchus étoit ulceré contre le ſénat: que fit-il pour ſe venger?

R. Il propoſa de dépouiller les riches des terres injuſtement acquiſes, pour les diſtribuer au pauvre peuple, dans le tems qu'il étoit tribun.

D. Qui s'oppofa à cette loi ?

R. Octavius, autre tribun du peuple, quoiqu'il fût ami de Tibérius.

D. Que fit Tibérius pour fe venger d'Octavius ?

R. Il le fit deftituer du tribunat, ce qui étoit fans exemple.

D. Qu'arriva-t-il à Tibérius ?

R. Il fut tué dans une émeute que firent les fénateurs, & trois cens perfonnes avec lui.

D. Qui s'oppofa aux violences des nouveaux tribuns ?

R. Scipion, vainqueur de Carthage & de Numance : il fut trouvé mort dans fon lit. Caïus, frère de Tibérius, fut accufé de fa mort.

D. Quelle année Caïus fut-il élevé au tribunat ?

R. L'an 668, neuf ans après la mort de fon frère.

D. Que fit Caïus, lorfqu'il fut tribun ?

R. Il s'attacha à ruiner la puiffance du fénat pour la faire paffer au peuple.

D. Que devint Caïus ?

R. Il fut tué par ordre du conful Opimius.

Les Romains, pendant le tems que dura la guerre d'Efpagne, terminerent quelques guerres moins confidérables, mais celle des efclaves en Sicile leur caufa beaucoup de peine : elle fut occafionée par la cruauté

avec laquelle leurs maîtres les traitoient. Un esclave nommé Eunus prit le titre de roi, & il fallut plusieurs années pour les réduire.

Ce fut après la prise de Numance, que l'ambition des Gracques faillit à renverser la république. Ils étoient fils de Cornélie, fille du grand Scipion, & de ce fameux Gracchus, qui devint protecteur de ce même Scipion dont il étoit ennemi. Ils se nommoient Tibérius & Caïus, & leur mère n'avoit rien épargné pour leur éducation; mais on prétend qu'elle excita leur ambition, & leur inspira par-là le funeste dessein qui leur fit perdre la vie.

Nous avons vu comme quoi Tibérius se brouilla avec le sénat, à l'occasion du traité de Numance: étant devenu tribun du peuple, il chercha à se venger, & en trouva un prétexte plausible, en faisant revivre une loi qui défendoit à un citoyen de posseder plus de cinq cens arpens de terre. Il proposa d'abord de rembourser les particuliers, de la valeur de ces terres qu'on devoit distribuer aux pauvres; mais la plupart y avoient bâti, & il étoit bien difficile de démêler ceux qui avoient une juste possession, d'avec ceux qui dans l'origine avoient usurpé les fonds. Ces inconvéniens n'arrêterent point Tibérius Gracchus; il n'y eut sortes de violences qu'il n'employa pour fair passer cette loi, jusqu'à interdire toute

administration des affaires & de la justice; il en vint jusqu'à faire déposer son collegue, qui s'opposoit à la réception de cette loi. Le sénat & les riches, indignés de cette conduite, s'étant assemblés, Scipion Nasica exhorta tous ceux qui aimoient la république à le suivre. Ils n'avoient d'autres armes que des bâtons, mais ils s'en firent des bancs, des pierres, & de tout ce qu'ils trouverent. Tibérius fut tué, & trois cens citoyens avec lui. C'est ici la premiere fois où il y eut du sang répandu dans les divisions du sénat & du peuple. Les ennemis de Tibérius firent jeter son corps dans le Tibre, & l'on punit tous ses partisans avec beaucoup de cruauté. On supposa que Tibérius avoit eu dessein de se faire roi, mais cette accusation n'avoit point de fondement; ce qu'il y à de réel, c'est que les loix qu'il proposa tendoient à abolir l'aristocratie pour y substituer la démocratie. Scipion, vainqueur de Numance, désapprouva la conduite de Tibérius, quoiqu'il eût épousé sa sœur, & dit hautement qu'il n'avoit eu que ce qu'il avoit mérité. Il n'en fallut pas d'avantage pour lui faire perdre la faveur du peuple; &, comme il continuoit à s'opposer à l'exécution de la loi au sujet du partage des terres, il fut trouvé mort dans son lit. Sa femme, Cornelie, & Caius, furent justement soupçonnés de cette mort.

Caius, étant parvenu au tribunat plu-

ſieurs années après la mort de ſon frère, renouvella les troubles qui étoient comme aſſoupis, en marchant ſur ſes traces; il eut une fin pareille, & la loi du partage des terres fut enſevelie avec les deux frères.

RE'FLEXIONS.

1. Les Gracques avoient d'excellentes qualités, & pouvoient, en marchant ſur les traces de leur père, acquérir une gloire immortelle ; le deſir de ſe venger rend inutiles toutes ces bonnes diſpoſitions, & les conduit à la fin la plus funeſte. Jeunes gens, profitez de cet exemple, ne cherchez à vous diſtinguer qu'en obſervant les loix déja établies ; évitez les occaſions de devenir chefs de parti, & ne vous laiſſez point éblouir par le brillant qui eſt attaché à ce dangéreux poſte : pour vous garantir de cette tentation, ne perdez jamais de vue la fin funeſte des deux frères.

Traits à raconter.

1. *Révolte des eſclaves de Sicile.* 2. *Diſpute d'un père & d'un fils qui vouloient ſe ſauver mutuellement.* 3. *Metellus Cenſeur court riſque de ſa vie, par l'attentat d'un tribun ; ſon fils le ſauve.* 4. *Mort de Scipion Naſica.*

LEÇON XXXIV.

D. QU'ARRIVA-T-IL de remarquable l'an 629 ?

R. Les Romains s'établirent dans les Gaules, & bâtirent la ville d'Aix en Provence.

D. Combien Masinissa laissa-t-il de fils légitimes ?

R. Trois. Micipsa, l'un d'eux, resta seul maître du royaume ?

D. A qui ce prince laissa-t-il son royaume ?

R. A deux de ses fils, & à Jugurtha son neveu.

D. Quelle fut la conduite de Jugurtha ?

R. Il fit mourir un de ses cousins, & détrôna l'autre, qui se refugia à Rome.

D. Quelle justice rendit on à ce prince détrôné, qui se nommoit Adherbal ?

R. Jugurtha corrompit le sénat à force d'argent.

D. Qui fit comprendre au peuple l'infamie des sénateurs ?

R. Un tribun du peuple : on déclara la guerre à Jugurtha, mais il corrompit tous ceux qu'on envoya contre lui.

D. Quel consul fut inaccessible à l'or de Jugurtha ?

R. Métellus : il avoit pour lieutenant-général Marius.

D. Quel étoit ce Marius ?

R. Un homme ſans naiſſance, qui de ſimple ſoldat étoit parvenu à ce grade.

D. Quelles étoient les qualités de Marius ?

R. Ses mœurs étoient pures : il étoit grand capitaine, bon ſoldat, mais il manquoit de probité.

D. Comment parvint-il au conſulat ?

R. En décriant ſon général : il fut chargé de la guerre d'Afrique.

D. Que fit Jugurtha après avoir été vaincu pluſieurs fois par Marius ?

R. Il engagea un roi nommé Bocchus à prendre ſa défenſe.

D. Qui engagea Bocchus à livrer Jugurtha aux Romains ?

R. Sylla, jeune officier.

D. Que devint Jugurtha ?

R. Il fut jeté dans un cachot, & mourut de faim ſix jours après.

Avant l'année 629 les Romains étoient paſſés dans les Gaules pour y ſecourir les Marſeillois, mais ils n'y avoient fait aucun établiſſement ; cette année ils y bâtirent la ville d'Aix ; ils eurent enſuite la guerre avec pluſieurs peuples des Gaules, & fonderent la ville de Narbonne.

Maſiniſſa, comme nous l'avons vu, avoit augmenté ſes états de ceux de Syphax. Il chargea Scipion d'en diſpoſer après ſa mort en faveur de trois de ſes fils. Scipion fit régner ces trois frères conjointement ; mais

Micipsa resta seul maître du royaume par la mort de ses frères. Il eut deux fils, & fit élever avec eux Jugurtha son neveu, en qui l'on remarquoit de grandes qualités & beaucoup d'ambition. Il devint suspect à son oncle, qui l'envoya vers Scipion, qui faisoit la guerre en Espagne. Il espéroit que Jugurtha, avide de gloire, trouveroit la mort en s'exposant pour en acquérir. Il se trompa : son neveu mérita les louanges de Scipion par sa bonne conduite, mais il ne profita point des conseils de ce grand homme, qui l'exhortoit à modérer son ambition. De retour en Afrique, son oncle, qui n'avoit pu réussir à le perdre, essaya de le gagner par ses bienfaits, & le déclara tuteur & collegue de ses deux fils. La reconnoissance n'étoit pas la vertu de Jugurtha, il fit massacrer un de ses cousins, & attaqua l'autre. Cité devant les Romains pour cet attentat, ses ambassadeurs corrompirent le sénat à force d'argent ; on lui envoya pourtant des commissaires pour régler les affaires entre lui & son cousin, mais l'or leur ferma les yeux. Le prince maltraité vint à Rome ; Jugurtha le suivit, &, malgré la notoriété de son crime, il fut absous. Enhardi par l'impunité, il consomma son crime, tua son autre cousin, presque sous les yeux des commissaires qu'on lui avoit envoyés pour lui défendre de le combattre. Les Romains, irrités de cette

désobéissance, lui déclarerent la guerre. Elle traîna en longueur par l'incapacité & l'avarice de ceux qui y commandoient, qui ne pensoient qu'à s'enrichir, & vendoient l'impunité à Jugurtha. Métellus, qui y fut envoyé, garda une autre conduite, & fut inaccessible aux présens ; mais il ternit la gloire du nom Romain, en employant contre l'ennemi la perfidie, car il suborna ses propres sujets pour le tuer. Jugurtha, reduit à l'extrêmité, se refugia auprès de Bocchus, qui regnoit en ces quartiers, & l'engagea à continuer la guerre. Métellus n'eut pas la gloire de la terminer ; son lieutenant Marius, étant allé à Rome, décria sa conduite, se fit nommer consul, & fut envoyé en Afrique ; ce qui coûta des larmes à Métellus. Marius agit en grand général : tout, jusqu'à la témérité, lui réussit ; mais Sylla lui rendit l'injustice qu'il avoit faite à Métellus. Ce jeune officier, ayant engagé Bocchus à lui remettre Jugurtha entre les mains, s'attribua tout l'honneur de la victoire ; &, pour perpétuer sa gloire, il fit graver sur un cachet Bocchus lui livrant Jugurtha, & depuis ferma toujours ses lettres avec ce cachet. Voilà l'origine de la haine de Marius & de Sylla, qui coûta tant de sang à la république.

Réflexions.

Marius reçut le prix de ses actions, lors-

qu'il se vit enlever par Scylla une partie de la gloire qu'il avoit acquise : étoit-il en droit de s'en plaindre, lui qui n'avoit point rougi de décrier son général, pour obtenir sa place ? Voulons nous être respectés de nos inférieurs, donnons-leur l'exemple en ne nous écartant jamais de ce que nous devons à nos supérieurs. On manque rarement à un homme connu pour ne jamais manquer aux autres.

Traits à raconter.

1. *Origine de Marius, son caractere, sa fierté envers les Grands.* 2. *Parole de Jugurtha en sortant de Rome, & lorsqu'il fut jeté dans le cachot où il mourut.*

LEÇON XXXV.

D. QUELS nouveaux ennemis les Romains eurent-ils à combattre l'année 647, jusqu'à 653 ?

R. Les Cimbres & les Teutons, auxquels se joignirent les Tigurins & les Tugeriens.

D. Que se passa-t-il de remarquable pendant quatre ans que dura cette guerre ?

R. Les Romains furent battus plusieurs fois par la faute de leurs généraux.

D. Qui termina cette guerre ?

R. Marius & Catulus, qui étoient consuls & ennemis.

D. Les Romains n'avoient-ils alors que cette guerre ſur les bras ?

R. Les eſclaves s'étant révoltés en Italie & en Sicile, il fallut les ſoumettre.

D. Combien de fois Marius avoit-il été conſul, l'an 651 ?

R. Cinq fois, & il brigua un nouveau conſulat.

D. Qui l'aida à y parvenir ?

R. Saturninus, tribun du peuple.

D. Quel étoit ce Saturninus ?

R. Un homme abominable, qui étoit vendu à Marius.

D. Comment ſe comporta-t-il pendant qu'il fut tribun ?

R. Il foula aux pieds l'autorité des loix & du ſénat, & fit exiler Métellus.

D. Comment mourut Saturninus ?

R. Il pouſſa ſes excès ſi loin, que Marius fut contraint de l'abandonner : il fut tué, & l'on rappela Métellus.

D. Marius reſta-t-il à Rome lorſque Métellus y rentra ?

R. Ne pouvant ſoutenir le triomphe de ſon rival, il paſſa en Aſie pour provoquer à la guerre Mithridate, afin de ſe rendre néceſſaire.

Des peuples ſortis des environs de la mer Baltique, & qui cherchoient un lieu propre à s'établir, s'approcherent des Alpes. Un conſul Romain leur ayant fait ſignifier qu'ils euſſent à ne point inquiéter les Noriſques

ſur les terres deſquels ils étoient, ils répondirent qu'ils n'avoient pas deſſein de deſobliger les Romains, & qu'ils porteroient leurs pas chez des peuples auxquels ils ne prendroient point d'intérêt. Une réponſe ſi moderée fut priſe pour de la timidité; le conſul prévint le rétour des ambaſſadeurs que les Gaulois lui avoient envoyés, & attaqua ces Barbares: il fut battu; &, ſans une grande pluye qui ſépara les deux armées, il eut été entierement défait. Ces peuples ſe joignirent à ceux qui demeuroient dans le pays qu'habitent aujourd'hui les Suiſſes, &, s'étant joints avec eux, revinrent quatre ans après, & demanderent au conſul Silanus des terres pour s'établir. Sur ſon refus, ils commencerent une guerre ſanglante, & vainquirent les Romains trois fois de ſuite. Une fois même ils les firent paſſer ſous le joug. La derniere défaite des Romains arriva ſous Cépion, homme téméraire & arrogant. On l'attribua à l'impiété de ce Romain, qui, ayant pris la ville de Touloufe, s'empara d'une grande quantité d'or qui étoit conſacré aux dieux. Marius, homme mépriſable, fut joindre Cépion en qualité de conſul. Sa dignité n'en impoſa point à Cépion, qui refuſa de lui obéir & de ſe joindre à lui. Cette méſintelligence fut ſuivie de la perte d'une bataille, où il y eut quatre-vingts mille ſoldats de tués. Cette défaite jeta la conſternation dans Rome; on

nomma pour s'opposer aux Barbares Marius, qui fut continué dans le consulat trois années de suite; ce fut dans le quatrieme consulat qu'on lui associa Catulus, & qu'il remporta une grande victoire sur les Barbares. Catulus étoit aussi doux & aussi modéré que son collegue étoit dur & rustique; deux caractères si opposés ne pouvoient gueres s'accorder ensemble: d'ailleurs, Marius poussoit la jalousie jusqu'à la petitesse. Sylla, qui continuoit à haïr Marius, se joignit à Catulus, & mit l'abondance dans son camp, pendant que les soldats de son ennemi avoient à peine le nécessaire Ces deux consuls remporterent une victoire complette sur les Gaulois: on prétend que Catulus en eut tout le mérite; ce qu'il y a de certain, c'est que Marius en eut toute la gloire.

Marius, briguant un sixieme consulat, s'attira le mépris de toutes les personnes de bon sens. Il se montroit complaisant au peuple, affectoit des manieres douces, aisées, ce qui, joint à sa rusticité naturellé & à son ton de voix, le rendoit d'un ridicule achevé. Il s'attacha un nommé Saturninus, ou Saturnin, homme inquiet, turbulent, & qui montra, lorsqu'il fut tribun, jusqu'où peut aller l'audace d'un homme autorisé par la populace. Je n'en rapporterai qu'un exemple entre plusieurs. Ayant demandé une seconde fois le tribunat, on lui préféra

un nommé Nonius. Saturnin, suivi de soldats que lui préta Marius & de la lie du peuple, poursuivit ce nouveau tribun, le tua, & revint se faire élire à sa place. Ce deux dignes magistrats s'unirent pour perdre Métellus. Marius lui tendit un piege dans lequel il tomba, & il fit exiler ce grand homme. Métellus eut pu se servir du crédit de ses amis, qui vouloient le soustraire à un arrêt injuste, mais il ne vouloit pas servir de prétexte aux violences de Saturnin, & partit. Ce dernier allant d'excès en excès, les sénateurs frémissoient : Marius feignoit de vouloir les accorder avec le tribun, & souffloit le feu. Il fut pourtant contraint d'abandonner ce méchant homme. Saturnin, voulant élire un consul à sa dévotion, présentoit un nommé Glaucia; un autre alloit lui être préféré, lorsque Saturnin détacha sur lui quelques assassins qui étoient à ses gages, & le fit assommer en présence du peuple. Alors tout le peuple prit feu, on commanda aux consuls de se saisir de Saturnin & de ses complices, qui périrent tous en même tems.

Reflexions.

On nommoit Appius Claudius homme dur, lorsqu'il prédisoit au sénat les malheurs que causeroit la foiblesse avec laquelle il cédoit au peuple. La suite fit voir la sagesse de ces prédictions. Il arrive quel-

quefois que des gens sans naissance honorent les emplois où ils sont élevés, mais le cas n'est pas ordinaire, & l'autorité entre les mains du plus grand nombre des gens de cette espece est un coûteau à deux tranchans dans les mains d'un furieux. Tant que les seuls patriciens possédérent les dignités, on ne vit point les horreurs que nous venons de décrire, & celles qui vont suivre.

Traits à raconter.

1. *Un Romain, ayant épousé une esclave, fait révolter les esclaves en Italie, & prend le titre de roi.* 2. *Courage barbare des femmes des Germains.* 3. *Artifice de Marius pour faire exiler Métellus.* 4. *Punition des parricides à Rome.* 5. *Conduite de Marius & de Saturnin, à l'occasion du consulat du premier; il mene avec lui une femme nommée Marthe.*

Leçon XXXVI.

D. Qui rendoit les jugemens à Rome?

R. Le peuple en avoit donné la connoissance aux chevaliers, en l'ôtant aux sénateurs.

D. Quel mauvais effet cela produisit-il?

R. Les chevaliers autorisoient le pillage des publicains, qui étoient pris de leur corps.

D. Quels Romains s'attirerent, par leur pro-

bité, l'estime des provinces qu'ils gouvernerent?

R. Crassus, Scevola, & Rutilius.

D. Que firent les chevaliers pour s'en venger?

R. Ils exilerent Rutilius.

D. Quels Romains, dans ce tems, furent illustres par leur éloquence?

R. Marc-Antoine, Rutilius, & Crassus.

D. Qui occasionna la guerre qu'on à nommée sociale?

R. Le refus que firent les Romains de donner aux peuples d'Italie la qualité de citoyens.

D. Combien dura le fort de la guerre sociale? qui s'y distingua?

R. Elle fut violente pendant deux ans, Sylla en eut tout l'honneur; cependant les alliés obtinrent leur demande à mesure qu'ils mirent bas les armes.

D. Qui occasionna une rupture ouverte entre Marius & Sylla.

R. La guerre contre Mithridate: Sylla, qui étoit consul, en fut chargé par le sénat, & Marius se fit donner le commandement par le peuple.

D. Sylla se soumit-il au decret du peuple?

R. Non, il mena son armée contre Rome, en chassa Marius, & travailla à remettre l'autorité entre les mains du sénat.

D. Que fit-il pour se venger de Marius?

R. Il le fit proſcrire avec neuf ſénateurs : mais au reſte ſa conduite fut fort modéré, & il partit pour l'Aſie.

D. Qui entreprit de rappeler Marius en l'abſence de Sylla ?

R. Cinna, qui étoit conſul, mais il fut chaſſé de Rome : un officier de mérite, nommé Sertorius, le ſuivit.

D. Qu'étoit devenu Marius ?

R. Il arriva en Afrique, après avoir couru mille dangers ; enſuite il joignit l'armée que Cinna avoit aſſemblée, & devint maître de Rome.

D. Comment Marius & Cinna ſe comporterent-ils dans Rome ?

R. Ils la firent nager dans le ſang des plus illuſtres citoyens.

D. Comment mourut Marius ?

R. Il s'abandonna à la débauche pour faire taire ſes remords, & mourut d'une fievre violente, ayant près de 74 ans.

Anciennement les ſénateurs adminiſtroient la juſtice, mais les tribuns du peuple firent paſſer cet important emploi entre les mains des chevaliers ; c'étoit un troiſieme ordre, qui étoit entre celui des patriciens & celui du peuple ; &, comme les publicains, c'eſt-à-dire ceux qui étoient chargés de lever les impôts, étoient des chevaliers, ils commettoient impunément toutes ſortes de violences, ſûrs de la protection des juges, qui d'ailleurs ne pouvoient être recherchés pour

les jugemens injustes qu'ils avoient rendus. C'étoit surtout dans les provinces Romaines que les publicains exerçoient leurs malversations. Un proconsul, nommé Scévola, & son lieutenant Rutilius, qui étoient en Asie, s'opposerent vigoureusement à ces pirateries, &, malgré le crédit des chevaliers, ils ne cesserent de châtier séverement les publicains qui vexoient le peuple sous prétexte de lever les impôts. Ils s'en vengerent sur Rutilius, en l'accusant lui-même de concussion: ce grand homme, malgré son innocence, ayant été condamné à une grosse amende, se retira en Asie, &, sans cesser d'aimer sa patrie, il y renonça pour toujours.

De telles injustices font voir clairement jusqu'où le désordre avoit prévalu dans la ville de Rome: ce désordre annonçoit un changement total, & il étoit même à souhaiter que quelqu'un entreprît une réformation absolument nécessaire: diverses circonstances mirent la souveraine puissance entre les mains d'un particulier bien propre à rétablir l'ordre; mais le desir de se venger fit un tyran d'un homme qui auroit pu être le restaurateur de Rome, comme nous l'allons voir.

L'inimitié entre Marius & Sylla augmenta beaucoup sous le consulat de ce dernier; mais elle éclata au sujet de la guerre contre Mithridate, roi de Pont. Ce prince,

que quelques uns font deſcendre du grand Darius, régnoit aux environs du Pont Euxin. Reſté orphelin dès ſon enfance, il eut à ſe défendre contre l'ambition de ſes tuteurs; &, craignant pour ſa vie, il s'appliqua à connoître les poiſons & les contre-poiſons, & faiſoit un uſage journalier des uns & des autres. Il étoit fourbe, cruel, & joignoit à un courage qui tenoit de la férocité les qualités qui font les grands capitaines; mais nul trait plus frappant dans ſon caractere que ſa haine pour les Romains. Sylla, ayant obtenu du ſénat le commandement de la guerre que Rome avoit déclaré à ce prince, eut ordre avant de partir de chaſſer de la Campanie quelques Samnites Marius profita de ſon abſence, &, par le moyen d'un tribun du peuple, nommé Sulpitius, il propoſa une loi qui tendoit à faire paſſer toute l'autorité entre les mains de ſes partiſans, c'eſt-à-dire du petit peuple. Sylla revint à Rome, pour s'oppoſer avec ſon collegue à cette entrepriſe; mais le reſpect des conſuls n'arrêta point la rage des factieux, qui ſe jeterent ſur les ſénateurs, en maſſacrerent pluſieurs, & contraignirent les conſuls à prendre la fuite. Sulpitius, reſté maître du champ de bataille, fit révoquer Sylla, & Marius fut nommé pour marcher contre Mithridate. Sylla n'avoit garde de déferer à un ordre donné contre toutes les loix. Il intéreſſa ſes ſol-

dats dans ſa querelle, & les mena contre Rome, malgré les défenſes du ſénat, que Marius tenoit comme captif. Marius eſſaya vainement d'empêcher Sylla d'entrer dans Rome, en appelant les eſclaves à la liberté. Il fut obligé de fuir à ſon tour, & Sylla, devenu maître dans Rome, le fit condamner, avec ſon fils Sulpitius & neuf ſénateurs ; &, après avoir fait quelques loix, pour diminuer la puiſſance des tribuns & relever celle du ſénat, il permit qu'on élevât au conſulat Cinna, qui lui étoit oppoſé, après s'être aſſuré de lui par un ferment. Pompeius, l'autre conſul, fut maſſacré à l'inſtigation d'un proconſul, nomme Pompéius Strabo. A peine Sylla fut-il hors de l'Italie, que Cinna entreprit de relever le parti de Marius ; mais, quoiqu'il eut excité une ſédition, dans laquelle il y eut bien du ſang de répandu, il ne réuſſit pas, & fut obligé de ſe ſauver de Rome, emmenant avec lui Sertorius. On fit le procès à Cinna, qui ſe refugia vers une armée Romaine qui étoit en Campanie, & dans laquelle on le reconnut comme conſul. Marius, qui avoit erré depuis ſa proſcription, en eſſuyant les plus grands périls, ſe joignit à Cinna ; ils forcerent Rome à ouvrir ſes portes, & Marius, devenu comme un tigre altéré de ſang, fit maſſacrer, pendant cinq jours & cinq nuits, non-ſeulement les amis de Sylla, mais auſſi tous les gens de bien

qui lui étoient suspects. De ce nombre furent les deux consuls, & le fameux orateur Marc Antoine. On ne sait jusqu'où Marius auroit porté ses cruautés, si la mort n'en eut arrêté le cours. Il s'étoit livré à la débauche, pour s'étourdir sur ce qu'il avoit à craindre de Sylla ; ses excès lui causerent une fievre violente, qui mit fin à ses crimes & à sa vie.

Reflexions.

Le peuple Romain n'avoit pu souffrir une autorité legitime. Il croyoit s'abaisser en flechissant sous les sénateurs, il devient la victime d'un homme de néant, qui exerce au milieu de Rome une tyrannie plus odieuse que celle de Tarquin. Les derniers siecles ont vu renouveller ces horreurs ; une nation puissante, qui trouvoit le joug d'un maître légitime trop pesant, subit celui d'un tyran impérieux, qui ne fit servir le pouvoir qu'elle lui avoit remis qu'à lui montrer sans ménagement tout le mépris qu'il avoit pour elle. N'apprendrons-nous jamais, par ces exemples, que la vraie liberté consiste dans la soumission aux puissances légitimes ; & qu'en voulant secouer ce joug nous multiplions nos tyrans & nos maux !

Traits à raconter.

1. *L'Orateur Marc Antoine forme le jeune Sulpitius ; force de l'éloquence du pre-*

mier ; ſa mort. 2. Fermeté de Rutilius ; il néglige ſa défenſe ; il eſt exilé ; ſes ſentimens en ſortant de Rome. 3. Excès de Sulpitius le tribun ; ſa mort ; on punit l'eſclave qui l'avoit livré. 4. Dangers que courut Marius dans ſa fuite ; ſon retour à Rome ; les cruautés qu'il y exerce ; ſa mort. 5. Fureur de Fimbria ; il fait aſſaſſiner Scévola, & l'accuſe de n'être point mort.

LEÇON XXXVII.

D. QUE ſe paſſoit-il en Aſie, pendant que Marius ſe vengeoit des amis de Sylla à Rome ?

R. Sylla ſe couvroit de gloire dans la guerre contre Mithridate.

D. Quelle fut l'iſſue de cette guerre ?

R. Il accorda la paix au roi de Pont, pour venir ſe venger à ſon tour.

D. Quelle fut la conduite de Sylla à ſon retour à Rome ?

R. Il enchérit ſur les cruautés de Marius, & proſcrivit un grand nombre de ſénateurs & de citoyens.

D. Que fit-il après avoir aſſouvi ſa vengeance ?

R. Il ſe fit nommer dictateur.

D. Que fit-il pendant deux ans qu'il fut revêtu de cette dignité ?

R. Il rétablit l'autorité du ſénat, & obligea

les tribuns du peuple à ſe renfermer dans les bornes de leur inſtitution.

D. Que fit-il enſuite?

R. Il abdiqua la dictature, pour vivre en particulier.

D. Comment mourut-il?

R. Ses entrailles ſe corrompirent, & il fut mangé de vermine.

D. Qui eſt le jeune ſénateur, qui commença à attirer les yeux du public, du tems de Sylla?

R. Le grand Pompée, qui fut l'idole du peuple, quoiqu'il fût fils de Pompéius Strabo, homme déteſté.

D. Quel autre jeune ſénateur fut en danger d'être ſacrifié par Sylla?

R. Jules Céſar, parent & partiſan de Marius.

Rien ne fait plus d'honneur à Sylla que la fermeté avec laquelle il continua la guerre contre Mithridate, quoiqu'il apprit les attentats que commettoient à Rome Marius & ſes partiſans. Cette guerre fut longue & périlleuſe; le roi de Pont s'y étoit préparé de longue main, & avoit engagé dans ſon parti la plus grande partie des villes Grecques. Sylla, autant par ſon bonheur & ſa bonne conduite que par ſa valeur, le réduiſit à demander la paix; qu'il lui accorda beaucoup plus avantageuſe qu'il n'avoit lieu de l'eſpérer; mais ſes intérêts le rappeloient à Rome. Il y ſouilla ſa gloire, en enché-

riſſant ſur les cruautés de Marius, & on tient qu'il fit mourir quatre mille ſept cens citoyens, dont deux mille étoient ſénateurs & chevaliers. Parmi ce nombre il y en avoit pluſieurs qui méritoit la mort ; mais on enveloppa dans ce maſſacre tous ceux dont les biens excitoient la cupidité des fauteurs de Sylla. Jules César courut alors un grand danger ; il étoit neveu de la femme de Marius, & gendre de Cinna, & quoiqu'il affectât de n'être ſenſible qu'à la volupté, Sylla n'y fut point trompé, & ne céda qu'avec peine à ſes amis qui lui demandoient la grace de ce jeune homme.

Sylla ne borna pas ces cruautés à Rome : ayant pris la ville de Préneſte, il fit tuer tous les habitans, & les Samnites à qui il ne faiſoit jamais de grace. Le fils de Marius, qui ne reſſembloit à ſon père que par la cruauté, ſe fit donner la mort, pour éviter de tomber entre les mains de Sylla. Cinna avoit été tué par ſes soldats, lorſqu'il étoit conſul, avant le retour de Sylla en Italie, & Sertorius étoit paſſé en Eſpagne ; ainſi Sylla ſe trouva débarraſſé de tous ſes ennemis. Il envoya le jeune Pompée pour achever de ruiner ceux qui s'étoient éloignés de Rome, & l'on prétend que ce dernier ſe conduiſit avec beaucoup de modération. Il oſa même uſer de clémence, & pardonna à la ville d'Himera, en faveur de Sthénius, qui s'offroit à ſa colere pour ſauver ſa patrie.

Sylla, après tant de cruautés, se fit nommer dictateur, avec un pouvoir sans bornes ; &, pour montrer qu'il n'étoit pas sûr de lui desobéir, il fit massacrer un sénateur, qui osoit demander le consulat malgré lui. Puis, changeant tout-à-coup de personnage, Sylla fit les réglemens les plus sages : un des plus utiles fut celui qui modéra le pouvoir des tribuns du peuple ; ces hommes factieux, qu'on pouvoit accuser du bouleversement de la république, il les remit aux termes de leur institution. Il ordonna qu'ils seroient tirés du sénat à l'avenir, & prononça l'exclusion de toute autre charge pour ceux qui auroient été tribuns Il statua aussi que les seuls sénateurs auroient l'administration de la justice. Ces soins, si dignes d'un premier magistrat, étoient mêlés de soins d'une toute autre espece. Il vendoit les biens des proscrits, & les distribuoit avec profusion à des femmes, à des musiciens, & à des comédiens, qu'il avoit toujours aimes plus qu'il ne convenoit à un homme de sa sorte ; &, s'il en fit part à quelques citoyens d'un certain rang, c'étoit pour leur faire partager la haine publique. Crassus entra dans ses vues, & les richesses immenses qu'il possédoit avoient cette odieuse origine ; il en fit pourtant entrer une bonne quantité dans le trésor public.

Ensuite Sylla donna à ses troupes & à ses partisans des terres considérables aux environs de Rome. On prétend qu'il établit ainsi plus de cent mille hommes de guerre :

c'étoit autant de gens intéressés à soutenir les loix qu'il avoit données, puisque leur établissement en dépendoit. La puissance de Sylla étoit telle, qu'elle sembloit au-dessus des revers ; quel fut l'étonnement du peuple Romain qu'il avoit assemblé lorsqu'on le vit renoncer à l'autorité & annoncer qu'il vouloit vivre en particulier. Les effets suivirent les paroles ; il renvoya ses licteurs & ses gardes, & osa se promener ensuite avec ses amis sur la place. Il souffrit même patiemment les injures qu'un jeune homme lui dit. Sylla ne survécut pas long-tems à son abdication, étant mort au commencement de l'an 674 ; sa maladie fut horrible, ayant été, pour ainsi dire, mangé des poux que sa chair produisoit.

Réflexions.

1. Dieu sait bien humilier les grands de la terre. Quel genre de mort pour un homme tel que Sylla ! Il n'étoit pas né méchant ; sa haine pour Marius fut le premier pas qui le conduisit au crime. Si on eut pu lui faire lire dans l'avenir les horribles excès où cette passion devoit le conduire, sans doute il en auroit frémi. Souvenez-vous, jeunes princes, qu'une passion violente peut vous conduire aux mêmes excès : quelque dangereux qu'il soit à un particulier de nourir un penchant condamnable, ce n'est rien en comparaison d'un grand, &

ſurtout d'un roi. L'impuiſſance d'un particulier met des bornes à ſes mauvaiſes actions ; mais votre puiſſance & l'impunité vous laiſſent un champ libre, & rien ne modérera vos crimes.

Traits à raconter.

1. *Pompée ſauve la ville d'Himere, & pourquoi. Diverſes remarques ſur les proſcriptions.* 2. *Pompée triomphe malgré Sylla.* 3. *Prédictions de Sylla par rapport à Céſar.* 4. *Mariage de Sylla ; ſa mort.*

LEÇON XXXVIII.

D. QUEL étoit le caractere du jeune Pompée ?

R. Il n'avoit qu'un défaut, qui occaſionna les autres. C'eſt qu'il ne pouvoit ſouffrir d'égal.

D. Quels hommes étoient conſuls lorſque Sylla mourut ?

R. Catulus & Lépidus ; ce dernier voulut relever le parti du peuple.

D. Réuſſit-il dans cette enterpriſe ?

R. Non : il fut vaincu à la tête d'une armée, & mourut miſérablement.

D. Qui fut chargé de faire la guerre contre Sertorius en Eſpagne ?

R. Métellus & Pompée.

D. Comment mourut Sertorius ?

R. Il fut aſſaſſiné par de faux amis chez Perperna.

D. Qui vengea Sertorius l'an 681?

R. Pompée ; il tua Perperna, & termina la guerre, qui avoit duré dix ans.

D. Quelle guerre avoit occupé les Romains depuis l'an 679?

R. Celle des gladiateurs ; Craſſus la termina.

D. Que ſe paſſa-t-il à Rome lorſque Pompée revint d'Eſpagne?

R. Il rétablit le tribunat.

D. Qui commença à entrer dans les charges l'an de Rome 679?

R. Cicéron ; il fut queſteur en Sicile, & ce fut un grand orateur.

D. Qui fut le reval de Cicéron pour l'éloquence ?

R. Jules Céſar.

D. Quelles étoient les vues de ces deux rivaux ?

R. Cicéron vouloit briller dans la république, Céſar vouloit l'aſſujétir.

Pompeius Strabo, père du grand Pompée, mourut chargé de la haine du peuple, qu'il avoit juſtement méritée, & ſon corps fut arraché par la multitude du lit ſur lequel on l'avoit mis dans la cérémonie de ces funerailles. Son fils ne participoit point à la haine publique, & dès ſa jeuneſſe ſes belles qualités le firent aimer de ceux qui le connoiſſoient : un ſeul défaut en terniſſoit l'éclat : il ne pouvoit ſouffrir d'égal, & par là toute mérite ſupérieur lui étoit ſuſpect.

C'eſt annoncer que Pompée avoit beaucoup d'ambition, mais elle n'alloit pas juſqu'à le porter aux grands crimes ; il ſaiſiſſoit avec avidité les moyens honnêtes d'acquérir de la gloire, &, quand il s'écarta de ce principe, ce ne fut jamais ſans avoir des prétextes ſpécieux qui pouvoient lui ſervir d'excuſe. Par exemple, ayant un violent deſir de s'élever, il conçut que les ſénateurs, intereſſés à empêcher un particulier de parvenir à une puiſſance toujours ſuſpecte dans une république, il ſentit, dis-je, que les ſénateurs n'oublerojent rien pour s'oppoſer à ſes vues: il ſe tourna donc du côté du peuple, &, en rendant à les tribuns l'autorité que Sylla leur avoit ôtée il ſe fit adorer de la multitude. Cette entrepriſe de Pompée étoit certainement contraire au bon ordre : c'étoit rendre les armes à des furieux ; mais Pompée & ſes partiſans prétendoient que la prudence lui avoit dicté cette démarche ; que le peuple, tôt ou tard, auroit forcé les ſénateurs à rétablir le tribunat, & qu'il valoit mieux lui accorder dès à préſent de bonne grace, que de les mettre dans le cas de l'extorquer par la force.

Ce ne fut qu'après avoir vaincu Sertorius & terminé la guerre d'Eſpagne que Pompée, devenu conſul, rétablit le tribunat. Avant ce tems les Romains avoient eu une guerre ſinguliere ſur les bras ; ce fut celle des gladiateurs.

Des eſclaves Gaulois & Thraces ayant été deſtinés à combattre les uns contre les autres, le déſeſpoir les fit penſer à s'affranchir de cette loi cruelle. Soixante & dix-huit ſe ſauverent. Spartacus, qui avoit ſervi parmi les troupes auxiliares ſous les Romains, étoit parmi eux. Il joignoit à beaucoup de valeur & de prudence une modération bien rare, &, malgré ſes premiers ſuccès, il ne faiſoit la guerre que pour aſſurer ſa liberté : ſon deſſein étoit de gagner les Alpes & de ſe retirer dans les Gaules, d'où étoit la plus grande partie de ſes compagnons. Le déſir de s'enrichir en pillant ne leur permit pas de ſuivre un conſeil ſi ſage ; leur troupe s'étoit beaucoup augmentée, & l'incapacité des généraux qu'on leur oppoſoit leur procuroit chaque jour de nouvelles victoires. Ils furent vaincus par Craſſus, & Spartacus, qui méritoit un meilleur ſort, fut tué dans une bataille, après avoir fait des prodiges de valeur.

Sylla, comme nous l'avons vu, avoit accordé la paix à Mithridate, mais Muréna, qu'il avoit laiſſé en Aſie, continua de faire la guerre à ce prince, & la paix de Sylla ne fut ratifiée que lorſque ce dernier ſe fut rendu maître de Rome l'an 646.

Ciécron & Céſar, qui vont jouer un grand rôle dans cette hiſtoire, commencerent alors à paroître. Le premier étoit d'une famille honnête ; ſes ancêtres depuis long-tems

étoient chevaliers, mais nul d'eux n'avoit poſſédé aucune charge Curule. (*). Il ſe diſtingua tellement dans les écoles, qu'il ſe fit reſpecter de ſes compagnons, même ceux qui lui étoient ſupérieurs du côté de la naiſſance. Il excella ſurtout dans l'éloquence, & ſa paſſion dominante étoit d'acquérir de la gloire en parlant en public; ce qui étoit en quelque ſorte dominer dans la république, puiſqu'un habile orateur faiſoit prendre à ſon gré ſes propres ſentimens à la multitude. Jules Céſar, rival de Cicéron pour l'éloquence, avoit des vues plus étendues: l'état déplorable où la république étoit réduite annonçoit qu'elle avoit beſoin d'un maître. L'exemple récent de Sylla prouvoit qu'elle pouvoit ſouffrir le joug, & Céſar avoit toutes les qualités propres à le rendre ſupportable. Je ne ferai point ſon portrait, ſes actions le feront connoître: il paroit que dès ſa premiere jeuneſſe il forma le deſſein d'aſſujétir Rome, mais il cacha adroitement ſes vues, & ne parut occupé que de plaiſir: Sylla n'y fut point trompé, mais Cicéron avoua qu'il avoit été ſa dupe. Céſar deſhonera ſa jeuneſſe par les mœurs les plus diſſolues, & il ne ſe corrigea pas dans un âge plus avancé; mais le goût de la débauche ne nuiſit jamais

(*) C'étoit des charges qui anciennement n'apparte noient qu'aux ſénateurs, & qui donnoient le droit d'avoi des chaires d'ivoire.

à ses affaires, & il fit toujours tout céder à son ambition.

Reflexions.

1. Sertorius, avec les plus grandes qualités, périt misérablement en portant les armes contre sa patrie : des liaisons de jeunesse le précipiterent dans ce malheur. Combien les jeunes gens doivent-ils apporter de précautions dans le choix de leurs compagnies ! On doit surtout éviter celle des esprits brouillons & factieux, si l'on ne veut pas s'exposer à partager leurs écarts & leurs fausses démarches.

2. On ne peut pardonner aux Romains le goût des spectacles sanglans que donnoient à Rome les gladiateurs. Comment excuseroit-on ce goût chez une nation policée & Chrétienne ! Jeunes gens, concevez l'horreur d'un pareil spectacle. Rien de plus déshonorant pour l'humanité : rien de plus contraire au Christianisme. Voudriez-vous de sang froid tuer un misérable qui ne vous a jamais offensé ? Non, sans doute ; vous devenez pourtant coupable de son sang, lorsque vous le payez pour le répandre.

Traits à raconter.

1. *Conduite de César lorsqu'il fut pris par les pirates.* 2. *Cicéron voit sa vanité mortifiée en revenant de Sicile.* 3. *Révolte*

des gladiateurs : ils forcent les Romains à combattre. 4. *Mort de Sertorius ; ſes ſentimens par rapport à Métellus & à Pompée.*

Leçon XXXIX.

D. Qui occaſionna le renouvellement de la guerre entre les Romains & Mithridate, l'an 678 ?

R. Le teſtament de Nicodeme, roi de Bithynie, qui laiſſa ſon royaume aux Romains.

D. Quels conſuls furent envoyés contre lui ?

R. Cotta & Lucullus.

D. Quelles étoient les qualités de ce dernier ?

R. Il joignoit la ſcience militaire à l'étude des lettres ? mais il ne ſut jamais l'art de ſe faire aimer de ſes ſoldats, quoiqu'il eût le cœur excellent.

D. Quelles meſures prit Lucullus pour vaincre Mithridate ?

R. Il évita de combattre, & affama l'armée de ce prince.

D. Quel fruit tira-t-il de cette conduite ?

R. Il força Mithridate à ſe refugier chez Tigrane, & ſe rendit maître du royaume de ce prince.

D. Comment Lucullus uſa-t-il de ſa victoire ? que fit-il en Aſie ?

R. Avec beaucoup de modération. En

Asie il réprima le brigandage des publicains.

D. Que fit Lucullus lorsqu'il apprit que Tigrane, roi d'Arménie, assembloit des troupes en faveur de Mithridate ?

R. Il alla au devant de ce prince, avec une poignée de troupes, & le vainquit.

D. Qui fit perdre à Lucullus le fruit de ses victoires ?

R. La révolte de ses soldats, qu'il avoit indisposés par sa hauteur.

D. Qui fut nommé pour succéder à Lucullus ?

R. Pompée, qui venoit de terminer la guerre de pirates.

D. Que fit Lucullus de retour ?

R. Ayant amassé des richesses immenses, il abandona le soin des affaires pour les dépenser avec profusion.

Mithridate n'avoit fait la paix que pour avoir le tems de se préparer à la guerre. Instruit par ses mauvais succès, il eut soin de mieux discipliner ses troupes, & chercha moins à orner leurs armes qu'à les rendre capables de résister aux coups. Mais la prudence de Lucullus rendit toutes ces précautions inutiles. Ce consul ne devoit point ses vertus à des exemples domestiques ; son père & sa mère n'avoient rien à perdre du côté de la réputation, & chacun d'eux avoit mérité le mepris public. Les

vertus de Lucullus en acquirent un plus grand relief Il fit voir qu'il ne devoit point ſes victoires aux circonſtances & au haſard, car il meſura ſa conduite au caractere des deux princes qu'il avoit à combattre. Le roi de Pont ſavoit faire la guerre & avoit de nombreuſes troupes: Lucullus en conclut qu'il falloit éviter un combat général, & gagner du tems, pour affamer l'ennemi, qu'il ſavoit avoir peu de proviſions. Cette conduite lui réuſſit, & Mithridate fut forcé de ce ſauver chez le roi d'Arménie, ſon géndre. Lucullus, ayant appris que ce dernier prince avoit aſſemblé une armée nombreuſe, mais peu aguerrie, il oſa marcher contre lui avec une poignée de ſoldats, & fut victorieux ſans combattre, les Arméniens ayant pris la fuite à ſon abord. Un tel chef pouvoit terminer heureuſement cette grande guerre, mais pluſieurs choſes concoururent à lui arracher la victoire des mains.

Lucullus avoit trouvé, en arrivant en Aſie, une armée Romaine, compoſée de ſoldats aguerris, mais mutins; il commença par rétablir la diſcipline militaire, mais il devoit joindre à ce ſoin important celui de ſe faire aimer des ſoldats, & c'eſt ce qu'il négligea tout-à-fait. Il avoit une hauteur dans le caractere, qui ne lui permettoit pas de chercher à adoucir ce qu'il y avoit de fâcheux dans le commandement.

L'humanité de ſon caractere le portoit à épaigner les villes vaincues ; ce qui indiſpoſoit encore ſes ſoldats contre lui, parcequ'en les empêchant de piller il mettoit des bornes à leur cupidité. Une autre ſorte d'ennemis ne nuiſirent pas moins à Lucullus que la mauvaiſe diſpoſition de ſes ſoldats à ſon égard : les publicains exerçoient impunément toutes ſortes de rapines & d'injuſtices dans les villes d'Aſie ; Lucullus entreprit de les réprimer ; &, en même tems qu'il s'acquit l'amour de ces peuples, il devint odieux à ceux des Romains qui ſoutenoient le parti des publicains ; on décrioit ſa conduite, & on publioit qu'il ne prolongeoit la guerre que pour s'enrichir. Ces plaintes multiplées firent penſer à lui donner un ſucceſſeur. Pompée venoit de terminer en peu de jours la guerre des pirates, qui duroit depuis pluſieurs années, & pour laquelle il avoit reçu un pouvoir illimité : ſa victoire avoit rendu l'abondance aux Romains, en laiſſant la liberté d'apporter du blé à Rome, ce qu'on n'avoit pu faire ſûrement depuis que les pirates infectoient les mers : ce fut lui qu'on nomma pour ſucceſſeur à Lucullus ; & Pompée, peu ſcrupuleux quand il s'agiſſoit de s'approprier la gloire des autres, ne ſe fit aucune peine de rabaiſſer les belles actions de ſon prédéceſſeur. Celui-ci, abandonné de ſes ſoldats, eut la douleur de ce voir enlever ſes conquêtes, & ce ne fut qu'a-

près plusieurs années qu'il obtint le triomphe à Rome. Dégoûté de l'ambition, il s'abandonna tout entier aux plaisirs que peut procurer une vie délicieuse, & employa à cet usage les richesses immenses qu'il avoit amassées dans l'Asie.

RE'FLEXIONS.

1. Pour parvenir à réunir en sa personne les qualités nécessaires à un bon général, il faut une étude pénible & des vertus peu communes. Un homme chargé du commandement doit faire aimer l'autorité, en même tems qu'il la fait respecter; il doit vivre avec les soldats comme un père, user quelquefois d'une sage condescendance, sacrifier souvent ses goûts, ses commodités, & ses plaisirs, pour leur donner un bon exemple. Voyons nous beaucoup de jeunes seigneurs se faire une étude de ces importans devoirs? Destinés au commandement par leur naissance, il semble, à voir leur conduite, qu'ils supposent ou que cet emploi ne demande aucune capacité ou qu'ils ont reçu en naissant les qualités que les autres n'acquierent que par une étude pénible. Nul siecle où la république Romaine n'ait compté une pépiniere de grands capitaines; le nôtre peut-il se glorifier d'en avoir donné un grand nombre? D'où vient cette différence? La nature est elle plus avare de ses dons aujourd'hui qu'autrefois? Non;

mais on néglige de cultiver ces dons. La nature commence les héros ; l'éducation les acheve.

Traits à raconter.

1. *Funeste effet de la prospérité dans Tigrane, roi d'Arménie ; paroles de ce prince en voyant le petit nombre des Romains qui venoient l'attaquer.* 2. *Cruauté de Mithridate envers deux de ses sœurs ; il admire la générosité d'un prisonnier Romain ; veut faire assassiner Lucullus ; est méprisé chez le roi d'Arménie, qui refuse de suivre ses conseils.* 3. *Lucullus perd sa gloire en se livrant à une vie molle & oisive ; prodigieuse dépense qu'il fait.*

LEÇON XL.

D. QUELS consuls furent nommés l'an de Rome 682 jusqu'a l'an 690 ?

R. Pompée, & Crassus, le plus riche des Romains : ils étoient rivaux.

D. Quel Romain fut condamné cette année à l'instance de Cicéron ?

R. Verès, concussionnaire infame, qui étoit défendu par Hortensius.

D. Qui termina la guerre contre Mithridate ?

R. Pompée, qui d'abord força ce malheureux prince à abandonner son royaume.

D. Où se retira Mithridate ?

R. Le roi d'Arménie lui ayant refusé un asyle, il se retira chez son propre fils Macharès, qui régnoit au Bosphore.

D. Qu'étoit-il arrivé avant ce tems dans l'Arménie ?

R. Un fils de ce roi, nommé aussi Tigrane, s'étoit révolté contre son père, par le moyen des Parthes, qui lui avoient donné des troupes.

D. Que fit le jeune Tigrane lorsque son père le serroit de près ?

R. Il vint se jeter entre le bras de Pompée.

D. Quel parti prit alors le vieux Tigrane ?

R. Il se rendit aussi à Pompée, qu'il tâcha de se rendre favorable par une conduite basse & rampante.

D. Que devinrent les deux Tigranes.

R. Le père fut rétabli sur le trône, & les fils chargé de fers.

D. Comment mourut Mithridate ?

R. Trahi par son fils Pharnace, & ne pouvant s'empoisonner, il se tua d'un coup d'épée.

D. Quel jugement doit-on porter de Mithridate ?

R. C'étoit un méchant homme, un capitaine médiocre ; mais il avoit beaucoup de fermeté & savoit trouver des ressources.

D. Que fit Pompée après la mort de Mithridate ?

R. Il soumit les Juifs, & mit Hircan sur le trône.

D. Que devint Pharnace?

R. Pompée lui donna le royaume de Pont, mais à des conditions onéreuses.

Pompée fut nomme consul contre toutes les regles, car il n'avoit pas l'âge requis, & n'avoit exercé aucune des charges qui devoient précéder le consulat ; mais son mérite justifioit ce violement des loix. Crassus, qui fut son collegue, étoit aussi son rival : ce n'est pas qu'il eut le mérite de Pompée, mais les immenses richesses qu'il possédoit lui donnoient du relief ; d'ailleurs, il étoit populaire, & se chargeoit volontiers de toutes les causes qu'on lui présentoit. Le consulat de ces deux hommes n'eut rien de remarquable, & le peuple les engagea à se réconcilier ensemble. Crassus devoit ses grands bien à des voies qui ne lui faisoient pas honneur, puisqu'il avoit pris à toute main les biens des proscrits par Sylla. Il augmenta ses revenus par une économie qui peut être louable dans un homme ordinaire, mais qui paroissoit honteuse chez un homme si opulent. Pompée, sous son consulat, ôta aux sénateurs une partie de l'administration de la justice, & leur associa les chevaliers.

Nous avons dit que Pompée avoit été nommé pour faire la guerre à Mithridate : deux

victoires qu'il ramporta sur ce prince le mirent dans la nécessité de fuir. Il voulut se retirer auprès du roi d'Arménie, mais Tigrane n'étoit pas disposé à recevoir un prince fugitif ; d'ailleurs il soupçonnoit Mithridate d'avoir trempé dans la révolte de son fils, qui à la tête des Parthes étoit entre dans l'Arménie, où il portoit le fer & le feu. Le roi de Pont fut forcé d'essuyer mille périls pour se retirer au Bosphore, où régnoit son fils Macharès. Pompée le poursuivit, & fut obligé de combattre sur la route plusieurs nations, auxquelles il accorda la paix, après les avoir vaincus : mais la nécessité de soumettre ces peuples ne lui permit pas de joindre Mithridate ; il se contenta de le faire suivre par un de ses lieutenans, qui eut ordre de l'enfermer dans le Bosphore, & continua de s'emparer de tout ce qui appartenoit à Mithridate. Pompée étoit tranquille du côté de l'Arménie. Le fils de Tigrane, qui s'étoit révolté contre son père, ayant été abandonné des Parthes, s'étoit retiré auprès de lui, & ce fils dénaturé n'oublioit rien pour engager le général Romain à refuser la paix à son père. Le vieux Tigrane, instruit de la mauvaise volonté de son fils, résolut de remettre son sort entre les mains de Pompée ; &, oubliant toute la fierté qu'il avoit affectée jusqu'alors, il fit voir autant de bassesse dans la mauvaise fortune qu'il avoit montré d'orgueil dans la

prospérité. La haine de son fils lui servit auprès de Pompée; car, ce jeune prince ayant refusé de se prêter à la réconciliation que le Romain avoit ménagée entre lui & son père, indisposa la vainqueur, qui le retint prisonnier, tandis que le vieux Tigrane fut retabli sur le trône. Le mauvais cœur du jeune Tigrane releva beaucoup la piété du roi de Capadoce, & de son fils, qui combattirent long-tems pour se céder mutuellement le trône, & le père ne l'emporta que parceque Pompée commanda au fils d'obéir à son père, qui lui remit le diadême.

Pompée releva l'éclat de ses victoires par l'humanité avec laquelle il traita la famille de Mithridate. Il rendit généreusement la liberté aux parentes & aux femmes de ce prince, & renvoya les dernieres chez leurs parens. Stratonice, une d'entr'elles, livra à Pompée un château qui renfermoit des richesses immenses, à condition qu'il sauveroit la vie à son fils Xipharès, s'il tomboit entre ses mains. La précaution de cette mère tendre causa la perte de son fils, qui fut égorgé à ses yeux par l'ordre de Mithridate. Ce roi cruel avoit aussi fait tuer son fils Macharès, auquel il ne put pardonner la négociation qu'il avoit fait avec Lucullus quelques années auparavant. Il pensa ensuite à obtenir la paix; mais, Pompée exigeant qu'il vînt se rendre à discrétion, il ré-

ſolut de périr les armes à la main. C'eſt en ce tems que Mithridate fit voir que la fermeté de ſon âme étoit plus forte que ſa mauvaiſe fortune. Accablé par la maladie ; abandonné, trahi, par ceux dans leſquels il avoit placé ſa confiance, qui chaque jour livroient leurs places aux Romains ; il ne déſeſpera point encore de ſes affaires, & conçut le deſſein de porter la guerre en Italie, en traverſant le pays qu'habitoient les Scythes, pour gagner le pied des Alpes. Un tel projet eut donné bien de l'inquiétude aux Romains, s'il eut pu l'exécuter ; mais la grandeur de l'entrepriſe effraya ſes ſoldats : Pharnace, un de ſes fils, profita de leur diſpoſition pour les engager à trahir Mithridate. Ce prince, ſe voyant abandonné, ſe réduiſit à demander la vie à ſon fils ; &, comme il ne recevoit pas de réponſe, il donna du poiſon à celles de ſes femmes & de ſes filles qui étoient auprès de lui, & en prit lui-même ; mais cette reſſource lui manqua, parcequ'il prenoit depuis longtems du contre-poiſon. Il eut donc recours à ſon épée, & ſe bleſſa légerement, parcequ'il manquoit de force ; alors il eut recours au bras d'un Gaulois, qui l'acheva. Pompée, avant de quitter l'Aſie, ſoumit la Syrie, qui devint alors province Romaine. Nous avons vu comme les Syriens avoient appelé à la couronne le vieux Tigrane ; la réunion de ce royaume à l'empire Romain fut donc

une ſuite de la victoire remportée ſur le roi d'Arménie.

Pompée pacifia auſſi la Paleſtine, en donnant la couronne à Hircan, à qui elle appartenoit de droit, mais en le privant d'une partie de ſon autorité. Ariſtobule, frère cadet d'Hircan, fut mené à Rome, où il orna le triomphe du vainqueur.

RÉFLEXIONS.

La poſtérité n'a point rougi d'accorder à Mithridate le ſurnom de grand. C'étoit ſans doute un homme extraordinaire ; ſa cruauté a peu d'exemple. Diſons, donc, avec vérité, que Mithridate fut un grand monſtre, un grand ſcélérat. Examinons par quel degré il eſt parvenu à cet excès de cruauté qui révolte. Son coup d'eſſai fut la mort de ſa mère : il eſt vrai que cette princeſſe paroiſſoit d'accord avec ceux qui vouloient faire périr ſon fils, mais nul excès dans une mère ne peut autoriſer un parricide. L'ambition engage le roi de Pont à chercher à agrandir ſes etats, & cette entrepriſe, qui lui réuſſit d'abord, trouble enſuite tout le bonheur de ſa vie & avance ſa mort. Apprenons, de l'exemple de ce prince, à jouir en paix de ce que nous poſſédons : mettons des bornes à non déſirs ; une augmentation de puiſſance & de richeſſes n'eſt point une augmentation de bonheur, & il n'eſt que trop ordinaire qu'elle entraîne après elle des

chagrins & des soins qu'on eut toujours ignorés si on fut resté dans une heureuse médiocrité.

Traits à raconter.

1. *Histoire de Stratonice & de son père.*
2. *Histoire de Monime, de Tigrane, & du roi de Capadoce. Desintéressement de Pompée; sa conduite envers les princesses du Pont.*

LEÇON XLI.

D. L'AN 687, que diminua la gloire que Pompée avoit acquise en Syrie?

R. Sa confiance pour Démétrius, son affranchi, & sa foiblesse pour ses amis, qui pilloient à l'ombre de son autorité.

D. Quelle récompense Pharnace obtint-il pour son parricide?

R. Le royaume du Bosphore.

D. Quel péril courut Rome pendant que Pompée étoit en Asie?

R. Catilina fit une conspiration pour se faire roi.

D. Quelle fut la suite de cette entreprise?

R. Elle échoua; & cet horrible attentat demeura impuni.

D. Qui commença à briller à Rome par son intégrité?

R. Caton d'Utique, arriere-petit-fils de Caton le Cenſeur.

D. Quel étoit le caractere de Caton ?

R. Il joignit à mille vertus une hauteur inſupportable ; il devint ivrogne, & avoit un orgueil qu'on a peine à concevoir.

D. Que ſe paſſa-t-il de remarquable ſous le conſulat de Cicéron ?

R. Il ſauva la république des fureurs de Catilina.

D. Comment mourut Catilina ?

R. A la tête d'un armée ; cinq de ſes complices périrent à Rome.

D. Qui fut ſoupçonné d'être complice de Catilina ?

R. Céſar & Craſſus.

Rien n'eſt plus propre à faire comprendre l'excès de la depravation des Romains, dans les tems dont nous parlons, que le récit de la conſpiration de Catilina. Cet homme, ſorti du plus illuſtre ſang, réuniſſoit en lui tous les vices. L'inceſte, le viol, le parjure, furent ſes eſſais. Ayant diſſipé, par des folles dépenſes, les biens de ſes pères, il ne vit de reſſources pour lui que dans la ruine de Rome, & dès-la il s'y réſolut. Non content de s'attacher tous ceux de ſa trempe, il entreprit de corrompre la jeuneſſe, & il y trouva de grandes facilités. Le luxe, parvenu au plus haut point, anéantiſſoit la fortune des particuliers en peu d'années ; des gens qui n'ont plus rien à perdre oſent tout

risquer, & une nombreuse jeunesse, dévorée du desir de briller, s'offroit à Catilina pour devenir complice de ses crimes. Pour se les attacher, il ne ménagea rien ; les prostitutions, les faux testamens, les vols, les parjures, tout fut mis en usage pour se faire des partisans, & le parti de Catilina étoit tel, qu'accusé, & presque convaincu plusieurs fois, il échappa toujours au châtiment. Cicéron, devenu consul, eut la premier indice sur la conjuration, par une dame Romaine aussi illustre par sa naissance que deshonorée par ses crimes : mais ces preuves n'étoient pas suffisantes contre un homme qui avoit un grand nombre de partisans. Ciceron l'accabloit de reproches toutes les fois qu'il osoit paroître au sénat, & le chef-d'œuvre de la prudence du consul fut d'obliger ce scélérat à sortir de Rome. Peu s'en fallut que cette démarche ne fut funeste à Cicéron. Catilina n'avoit point été condamné, & ses partisans publioient que le consul avoit forcé un citoyen à s'exiler lui-même, à force de le persecuter. Heureusement pour Cicéron. Catilina ne laissa pas long-tems ses intentions cachées. Il se mit à la tête d'une armée, déterminé à s'approcher de Róme, lorsque ses partisans y auroient mis le feu, & auroient égorgé tous ceux qui lui étoient suspects. Des ambassadeurs des Allobroges furent sollicités d'entrer dans le complot, &

ne feignirent d'y entrer que pour avoir un écrit signé des chefs, qui pût servir à les convaincre. Cinq personnages considérables, & dont plusieurs étoient alors en charge, furent arrêtés, &, convaincus par leur signature, furent exécutés dans la prison. César avoit osé proposer qu'on se contentât de les condamner à une prison perpetuelle, mais Cicéron & Caton ramenerent le sénat à une sévérité devenu nécessaire dans de pareilles circonstances. César avoit été soupçonné, aussi-bien que Crassus, d'être entré dans cette conspiration ; Cicéron se garda d'approfondir les soupçons qu'on en avoit, de crainte que le crédit de ces deux coupables n'empêchât la punition des autres. Catilina, privé de ses principaux appuis, hasarda une bataille, & périt les armes à la main.

Caton qui opina à la mort des conjurés, étoit arriere-petit-fils de Caton le Censeur. Il se distingua dans la jeunesse par des mœurs pures, une grande fermeté, & par l'amour de la simplicité. Il cultiva l'éloquence, & avoit un grand talent pour la guerre ; mais toutes ces qualités furent gâtées par un orgueil insupportable, qui l'engageoit à se singulariser, même dans les choses les plus indifférentes. Il étoit Stoïcien, ce qui ne l'empêcha pas, sur la fin de sa vie, de boire avec quelque excès : d'ailleurs, il se fit admirer par l'amitié constante

qu'il eut pour ſon frère : nous le connoîtrons mieux dans la ſuite de cette hiſtoire, où il jouera un des plus grands rôles.

RÉFLEXIONS.

Un homme livré au luxe eſt dans le chemin des plus grands excès : après avoir perdu ſon bein, il ne lui reſte de reſſource que dans l'injuſtice. Conſervons le bien de nos pères avec une ſage économie, & craignons de nous expoſer aux tentations qu'occaſionne l'indigence, quand elle provient d'une folle diſſipation.

La ſingularité eſt toujours orgueil. Il eſt mille occaſions où il eſt du devoir du ſage de paroître frivole avec la multitude, plutôt que d'être ſage tout ſeul. On ſent que je veux parler des choſes qui ne ſont que puériles, & non criminelles. Le jeu, la danſe, la parure outrée, ſont des excès ; tout homme raiſonnable doit éviter de s'y livrer, mais il doit s'y prêter en certaines occaſions, plutôt que s'afficher, par un éloignement abſolu, un orgueil propre à le rendre haïſſable à ceux avec leſquels il eſt forcé de vivre.

Traits à raconter.

1. *Jeuneſſe de Caton.* 2. *Hiſtoire détaillée de la conſpiration de Catilina.* 3. *Confuſion de Caton à l'occaſion d'un billet que reçoit Céſar.*

Nota. Il faut apprendre aux éleves ce que c'étoit qu'un Stoïcien.

Leçon XLII.

D. Quelle charge César obtint-il l'an de Rome 690 ?

R. Il fut prêteur, & l'année apparavant il avoit été fait souverain pontife.

D. Qui fut tribun du peuple dans le même tems ?

R. Caton, qui empêcha que Pompée ne revint à Rome avec son armée.

D. Quelle année se forma le premier triumvirat à Rome ?

R. L'an 692. On appelle triumvirat l'union de César, de Pompée, & de Crassus.

D. Quelle fut la conduite de César, lorsqu'il fut consul ?

R. Celle d'un tribun du peuple ; il gagna la multitude en dégradant le sénat, & en ruinant le trésor public.

D. Le collegue de César étoit-il son complice ?

R. Il se nommoit Bibulus, & défendit le sénat avec beaucoup de courage.

D. Quel évenement remarquable arriva-t-il l'an de Rome 694 ?

R. Cicéron fut exilé.

D. Comment se comporta-t-il dans son exil ?

R. Il perdit toute sa gloire par la foiblesse qu'il montra.

César, déterminé à se rendre maître de la république, dépensa de grandes sommes pour se faire nommer souverain pontife. Il fut ensuite prêteur, & cette dignité ne l'empêcha pas d'être accusé comme complice de la conspiration de Catilina ; mais sa hauteur déconcerta ses accusateurs, & il eut assez de crédit pour faire mettre ses adversaires en prison. César, qui visoit à la tyrannie, trouva un puissant obstacle à ses desseins en la personne de Caton. Ce dernier ne pensoit point à demander la place de tribun, mais, quand il vit César prêteur, il se mit sur les rangs, uniquement pour lui servir de frein. Effectivement un des tribuns ayant proposé, à l'instigation de César, de faire revenir Pompée à la tête de son armée, Caton s'y opposa courageusement, & courut risque de sa vie dans cette occasion.

On pourroit être étonné de voir César concourir à remettre toute l'autorité entre les mains de Pompée : c'est que cet habile politique ne vouloit rien risquer ; il cherchoit à s'autoriser par des exemples fameux, & l'élévation de Pompée en précédant la sienne accoutumoit les Romains à souffrir la domination d'un seul. Caton le sentoit ; & le sénat, étant entré dans ses vues, interdit César. Celui-ci, qui savoit prendre toutes les formes qui convenoient à ses desseins, céda de bonne grace, & se retira dans

ſa maiſon comme un particulier. Sa modération, à laquelle on ne s'attendoit pas, charma le ſénat. On le rétablit ; & ce qui prouve la droiture des intentions de Caton, c'eſt qu'il fut le premier à demander ce rétabliſſement, auſſi bien que celui de ſon collegue, qui avoit propoſé la loi.

Cette année, Clodius, homme corrompu, ſe méla parmi les femmes qui célébroient chez Céſar les myſteres de la bonne déeſſe, parcequ'il aimoit la femme de Céſar. Clodius paroiſſoit un homme perdu : il allégua vainement des témoins pour prouver qu'il étoit loin de Rome la nuit où l'on avoit célébré les myſteres, Cicéron dépoſa l'avoir vu le ſoir précédent. Malgré ces preuves & les autres crimes dont on accuſoit Cloduis, Craſſus acheta pour lui l'impunité, & cette tranſgreſſion des loix les plus ſacrées ne contribua par peu à enhardir les méchans. Cicéron comprit dès-lors qu'il avoit tout à craindre de Clodius ; mais l'amitié de Pompée, ſur laquelle il comptoit trop, le raſſuroit. Ce vainqueur de l'Aſie étoit devenu bien cher au peuple & au ſénat, en congédiant ſon armée avant d'entrer en Italie ; mais il devint ſuſpect aux grands par ſes demandes. Il demandoit des terres pour ſes ſoldats, & vouloit qu'on ratifiât ſans examen tout ce qu'il avoit fait en Aſie. Le refus qu'on lui fit de ces deux choſes le joignit aux factieux, à la tête deſquels étoit Clodius. Celui-ci, déterminé à ſe venger de Cicéron,

vouloit se faire adopter par un plébéïen, pour parvenir au tribunat. Métellus, qui étoit consul, s'y opposa vigoureusement, & il n'obtint sa demande que sous le consulat de César. Ce dernier avoit été envoyé en Espagne, & s'étoit réconcilié avec Crassus, qui lui avoit payé ses dettes. De retour à Rome, il engagea Pompée à s'unir avec lui & Crassus, & cette ligue, qu'on appela le triumvirat, mit César en état de tout entreprendre pendant son consulat. Il fit accorder à Pompée la ratification de tout ce qu'il avoit fait en Asie, fit distribuer aux soldats des terres aux dépens du trésor public, abrogea plusieurs impôts, déchargea les fermiers de la république d'une partie de ce qu'ils devoient payer, & fit passer l'adoption de Clodius par un plébéïen. Caton s'opposa vainement à César, qui le fit sortir de sa place. Le collegue de César, qui lui résista constamment, courut risque de sa vie, & fut obligé de s'enfermer dans sa maison les huit derniers mois de son consulat. Cicéron garda une conduite molle pendant ces troubles ; il ménageoit Pompée, sur l'amitié duquelle il comptoit beaucoup ; mais l'amitié d'un ambitieux est toujours équivoque. Pompée eut voulu gagner Cicéron, & il fit des offres magnifiques à ce dernier, de la part de César, s'il vouloit s'éloigner de Rome, ou se joindre à eux. Cicéron aimoit trop la république pour prendre ce

dernier parti. L'eſpece de ſouveraineté que ſon éloquence lui avoit acquiſe à Rome ne lui permettoit par de s'en éloigner, & il crut s'y ſoutenir en gardant une eſpece de neutralité ; mais ſa perte étoit réſolue ; &, dans le tems que Pompée l'aſſuroit qu'il n'avoit rien à craindre de Clodius, devenu tribun, il lâchoit la bride à ce dernier. Il commença par éloigner Caton, en le forçant d'aller prendre poſſeſſion du royaume de Chypre, qu'Alexandre en mourant avoit laiſſé aux Romains, auſſi bien que celui d'Egypte. Deux bâtards de Ptolémée Latyre s'étoient emparés de ces royaumes : Ptolémée Aulete, qui régnoit en Egypt, conſerva ſon royaume, en achetant la protection de Céſar & de Pompée ; ſon frere, qui régnoit en Chypre, & qui étoit fort avare, ayant été ſollicité par Clodius pour avoir une ſomme dont il avoit beſoin pour payer ſa rançon aux pirates, ne lui envoya que deux talens. Clodius ſaiſit donc avec joie l'occaſion de ſe venger de ſon avarice, d'éloigner un homme dont la vertu pouvoit être un obſtacle à ſes deſſeins. Caton, forcé de partir, ſe rendit maitre du royaume & des richeſſes du roi de Chypre ; & ce fut peu avant ſon départ qu'on porta les derniers coups à Cicéron, en propoſant une loi qui condamnoit à l'exil quiconque auroit fait mourir un citoyen ſans forme de procès. Cicéron, qui ſentit que

cette loi ne regardoit que lui ſeul, prit le deuil, & preſque tous les chevaliers avec lui ; le ſénat, allarmé, eut recours aux conſuls, mais ils étoient vendus aux triumvirs ; & les ſénateurs, voyant qu'ils n'avoient rien à en eſpérer, ordonnerent un deuil général. Pompée, à qui Cicéron s'adreſſa, s'en remit aux conſuls, & ce grand homme ſe trouva réduit ou à ſortir de Rome ou à devenir l'occaſion d'une guerre civile, car il avoit un grand nombre de partiſans prêts à prendre les armes pour ſa défenſe. Il prit le premier parti, ſans avoit été condamné; &, ſitôt qu'il fut parti, Clodius lui fit interdite le feu & l'eau : on confiſqua ſes biens, & ſes ennemis s'enrichirent de ſes dépouilles. Cicéron ſe retira à Theſſalonique ; &, ſa fermeté l'abandonnant,, il fut ſur le point d'attenter à ſa vie, & il ne conſentit à vivre que pour pleurer ſon malheur.

RÉFLEXIONS.

L'adverſité eſt la pierre de touche de la vertu & de la fermeté : ſi celle de Cicéron avoit été réelle, il auroit ſouffert avec joie un exil dont la cauſe étoit glorieuſe pour lui. Un grand homme peut rougir de ſes malheurs, s'il ſe les eſt attiré par ſa faute ; mais, s'il ſouffre pour la juſtice, il doit bien ſe garder de l'abattement ; ce ſeroit deſavouer les belles actions qui lui auroient attiré ſes malheurs.

Qu'est devenu chez les Romains cet amour de la justice, cette droiture, cette fermeté, que nous avons admirées ? Le luxe, une liberté sans bornes, avoient détruit toutes ces vertus. Dans cette situation, la république avoit besoin d'un maitre : Cicéron, Caton, & leurs zélateurs, auroient dû le comprendre, &, loin de faire leurs efforts pour rétablir une liberté pernicieuse dans l'état présent, n'auroient-ils pas dû se réunir pour remettre le souverain pouvoir entre les mains du plus digne.

Traits à raconter.

1. *Attentât de Clodius.* 2. *César refuse d'être son accusateur.* 3. *Circonstances de l'exil de Cicéron.* 5. *Conduite de Caton en Chypre & à son retour de Rome.*

Leçon XLIII.

D. Combien dura l'exil de Cicéron ?
R. Seize mois.
D. Qui contribua à le rétablir ?
R. Les fureurs de Clodius, qui attaqua Pompée, & remplit Rome de sang & de carnage.
D. Quelles furent les circoustances du rappel de Cicéron ?
R. Ce fut un triomphe.
D. Quel tribun tenoit tête à Clodius ?
R. Milon, qui étoit d'une naissance illustre.

D. Que fit Cicéron pour Pompée, à qui il devoit ſon rappel ;

R. Il le fit charger du ſoin des vivres, avec un pouvoir ſans bornes.

D. Que faiſoit Céſar pendant ce tems ?

R. Il ſe couvroit de gloire, en conquerant les Gaules.

D. Que firent les triumvirs pour aſſurer leur puiſſance ?

R. Pompée & Craſſus ſe firent nommer conſuls, & continuerent le commandement des Gaules à Céſar.

D. Quelle fut la conduite de Cicéron envers les triumvirs ?

R. Il ſe reconcilia avec eux : mais Caton ne ſuivit pas ſon example.

D. Comment mourut Clodius ?

R. Il fut tué par Milon, qui fut exilé.

Les fureurs de Clodius, qui avoient fait exiler Cicéron, occaſionnerent ſon rappel. Clodius, victorieux de ce grand homme, ne garda plus aucune meſure : environné de coupe-jarets, il faiſoit égorger tous ceux qui oſoient lui réſiſter, & il oſa attaquer Pompée. Milon, perſonage diſtingué par ſa naiſſance, entreprit de faire tête à ce furieux, & tous les jours il y avoit des combats entre ces deux hommes. Clodius avoit pour lui la canaille, & le ſénat n'étoit pas fâché que Milon lui reſiſtât. Clodius s'oppoſa longtems au retour de Cicéron, mais les vœux du ſénat, de tous les gens de bien, & la fa-

veur de Pompée, l'emporterent. Le sénat fit remercier toutes les villes qui avoient assisté Cicéron dans son exil; tous les jeunes gens sortirent au devant de lui, & son retour fut un triomphe; il témoigna sa reconnoissance à Pompée, en lui faisant donner un pouvoir illimité pour ramasser des bleds, car la disette étoit grande. Les zélés républicains sçurent mauvais gré à Cicéron d'avoir appuyé cette affaire; mais le bon usage que Pompée fit de son autorité le justifia.

Ce fut l'an de Rome 702 que César termina la guerre contre les Gaulois, qui avoit duré neuf ans. Ces fiers ennemis du nom Romain firent éclater dans tout leur jour les belles qualités de César, qui sut faire des héros de tous ses soldats. La Gaule, qu'on nomme aujourd'hui la France, renfermoit un peuple innombrable sous divers noms. Gouvernés par différens princes, ils se réunissoient lorsqu'il étoit question de défendre leur liberté, qu'ils préféroient à toutes choses. Vingt fois vaincus, ils reprirent toujours les armes, & il fallut à César autant de prudence que de valeur pour terminer heureusement cette guerre. On peut dire qu'il vainquit deux fois les Gaulois, puisqu'après les avoir soumis par les armes il parvint à leur faire aimer leur vainqueur par sa modération, sa douceur, & le bon traitement qu'il fit aux vaincus. César por-

ta ses armes jusques chez les Germains, qui habitoient audelà du Rhin, & passa deux fois dans la Grande Bretagne; mais ces exploits dans ces deux différentes contrées n'eurent aucune suite.

Il faudroit un volume, si l'on vouloit détailler toutes les violences que Clodius commit à Rome, depuis le retour de Cicéron, & l'impunité dont la protection du peuple le faisoit jouir: est bien propre à prouver le malheureux état dans lequel la république étoit tombée. Ce malheureux fut tué par les ordres de Milon; &, quoiqu'il fut notoire que ce dernier n'avoit fait que le prévenir, toute l'eloquence de Cicéron, qui plaida sa cause, ne put lui faire éviter l'exil.

RÉFLEXIONS.

Il n'est pas rare de trouver des hommes qui possédent le talent de vaincre; mais il en est peu qui sachent perpétuer le fruit de leurs victoires, comme César, en gagnant le cœur des vaincus. Je l'ai déja fait remarquer bien des fois; mais peut-on trop le repeter? Plus on adoucit le joug, plus il devient ferme & stable. Un général qui sait se faire aimer de ses soldats est invincible: & les jeunes gens qui sont destinés à commander ne peuvent trop s'instruire, dans les ouvrages de ce fameux général, des moyens qu'ils doivent employer pour cela.

Traits à raconter.

1. *Mœurs des Gaulois.* 2. *Conduite de Céſar avec ſes ſoldats ; courage qu'il leur inſpire.* 3 *Belle conduite de Cicéron en Cilicie.* 4. *Mort de Clodius.*

Leçon XLIV.

D. QUELLE guerre entreprit Craſſus, l'an de Rome 698 ?

R. Celle des Parthes.

D. Comment ſe comporta-t-il dans cette guerre ?

R. Son avarice, ſa préſomption, & ſon peu de valeur, cauſerent la perte entiere de ſon armée, & il fut tué.

D. Quel eſt l'abus auquel Caton tâcha de remédier ?

R. Celui qui s'étoit introduit depuis long-tems, d'acheter les ſuffrages.

D. Quel autre bien fit-il à la république ?

R. Il aliéna Pompée de Céſar, en faiſant ce dernier conſul, ſans lui donner de collegue.

D. Quel eſt le privilege qu'obtint Céſar, & qu'on eſſaya de lui ôter ?

R. Celui de demander le conſulat par procureur.

D. Que propoſa le tribun Curion, lorſqu'on voulut ôter à Céſar l'armée qui avoit ſubjugué les Gaules ?

R. Que Pompée congédiât l'armée qu'il avoit en Espagne.

D. Pompée & César n'étoient-ils plus amis ?

R. Le desir de dominer les avoit brouillés.

D. Que firent les consuls lorsqu'ils virent que César refusoit de congédier son armée ?

R. Ils chargerent Pompée de lever des troupes contre lui.

D. Quel partisan de César succéda à Curion dans le tribunat ?

R. Le fameux Marc-Antoine ; qui, se voyant en péril, se sauva auprès de César, avec un autre tribun.

D. Que fit alors César ?

R. Il passa la Rubicon avec cinq mille trois cents hommes ; &, comme ce ruisseau bornoit sa province, ce fut une déclaration de guerre : l'an de Rome 703.

Les triumvirs, en s'unissant ensemble, avoient partagé les provinces Romaines, comme si elles eussent été leurs conquêtes. César avoit été fait proconsul, c'est-à-dire, gouverneur des Gaules, Pompée avoit eu l'Espagne, & Crassus la Syrie. Ce dernier, qui n'étoit recommendable que par ses trésors, résolut de s'égaler aux deux autres par ses exploits militaires ; &, pour en trouver l'occasion, il se permit subjuguer les Parthes, avec lesquels on étoit en paix. Une entreprise si contraire à la justice fit gémir

tous les bons citoyens, & l'incapacité du général en fit prévoir le ſuccès. Craſſus ne ſut pas profiter des momens, & employa le tems où il eut pu vaincre à calculer les revenus des provinces qui lui étoient ſoumiſes. Plein de l'idée de ſon propre mérite, & mépriſant les ennemis qu'il alloit combattre, il ne prit aucune précaution, & reçut le prix de ſa témérité en perdant une grande bataille dans un lieu déſert, où il s'étoit laiſſé conduire par un traitre, dont il ſuivoit avéuglement les conſeils, pendant qu'il mépriſoit ceux de ſes meilleurs officiers & ceux du roi d'Arménie. Craſſus ſe ſauvoit, avec les débris de ſon armée; mais, celui qui commandoit les Parthes ayant feint de vouloir un accommodement, les ſoldats de Craſſus le forcerent à accepter une entrevue avec ce barbare, & le proconſul fut tué.

Craſſus avoit tenu la balance entre Céſar & Pompée, & ſa mort, arrivée fort à propos pour ſes deux rivaux, leur laiſſa la liberté de chercher à ſe ſupplanter. Caton, toujours ami de la république, ayant conçu ce qu'on avoit à craindre de Céſar, concourut à faire nommer Pompée ſeul conſul, & cette diſtinction ramena ce dernier dans le parti du ſénat, où l'on ne s'occupoit qu'a nuire à Céſar. Celui-ci avoit obtenu permiſſion de demander le conſulat par procureur, & comptoit par conſequent être à la tête des affaires au ſortir des Gaules; on

eſſaya de faire revoquer cette loi ; &, les magiſtrats étant ſes ennemis, on ne doutoit pas de la réuſſite. César ſut ſe tirer de ce mauvais pas ; l'argent, qu'il répandoit à pleine main, lui gagna le tribun Curion, qui le ſervit d'autant mieux, qu'il affecta de demeurer neutre. Ce tribun convenoit qu'il étoit prudent d'obliger César à déſarmer ; mais il diſoit en même tems que Pompée devoit auſſi licentier les troupes qu'il avoit en Eſpagne. César, qui connoiſſoit les diſpoſitions de Pompée, acquieſçoit à des conditions qu'il ſavoit parfaitement que ſon rival rejetteroit, & par-là mettoit le bon droit de ſon côté. Ces diſſenſions occuperent tout le tems du tribunat de Curion ; qui, ne ſe croyant pas en ſûreté en ſortant de charge, fut porter à César tout ſon animoſité contre le ſénat. Deux autres tribuns, l'un deſquels étoit Marc-Antoine, ſuccéderent à Curion ; &, voyant que malgré leur oppoſition on avoit chargé Pompée de lever des troupes, ils s'enfuirent auſſi vers César, & lui fournirent l'occaſion de lever le maſque, car ſes ſoldats s'offrirent avec de grands cris de marcher pour venger l'injure des tribuns. Un petit ruiſſeau, nommé le Rubicon, ſervoit de bornes à la province de César : le paſſer, c'étoit déclarer la guerre. César, prêt à faire cette démarche, parut balancer, & s'étonna lui-même à la vue de ſon entrepriſe. Il ſe détermina enfin, &

par-la commença une guerre qui devoit décider de l'empire entre lui & Pompée. Ce dernier ne parut par semblable à lui-même dans cette dernier occasion ; &, soit qu'il se fut flatté que César n'en viendroit par jusques la, soit qu'il crut sur la foi de quelques flateurs, que les troupes de César rebutées de la guerre refuseroient de le suivre, il fut surpris sans avoir fait les préparatifs nécessaires pour resister à un tel ennemi.

RÉFLEXIONS.

Les passions qui paroissent les plus violentes cédent toujours à celle qui domine. L'ambition de Crassus ne put faire taire l'avarice, & cette derniere causa sa perte : apprenons par son exemple à combattre un penchant chéri, si nous ne voulons, comme Crassus, qu'il nous conduise à une ruine certaine.

Caton nous donne un grand exemple de prudence, en remettant tout le pouvoir entre les mains de Pompée : il est des occasions où l'on doit se borner à choisir, entre deux maux, le moindre. Vouloir s'estriendre aux regles dans des tems difficiles, c'est s'exposer à tout perdre, & la grande science alors est, comme je l'ai dit, de choisir entre deux maux.

Traits à raconter.

1. *Expédition de Crassus ; fermeté de Ca-*

ton, il ſe ſingulariſe dans les choſes les plus indifférentes. 2. *Ce qui arriva au paſſage du Rubicon.*

Leçon XLV.

D. Que firent les Romains, lorſqu'ils apprirent que Céſar s'étoit emparé de Rimini, l'an 703?

R. Ils remirent toute la puiſſance entre les mains de Pompée, qui ſortit de Rome avec ce qu'il y avoit de plus illuſtre.

D. Comment ſe termina la guerre entre Céſar & Pompée, l'an 704?

R. Céſar, vainqueur à Pharſale, obligea Pompée à fuir.

D. Comment Céſar uſa-t-il de ſa victoire?

R. Sa modération fut admirée de ſes plus cruels ennemis.

D. Qui cauſa la perte de Pompée?

R. Il n'eut pas la force de réſiſter aux ſiens, qui vouloient la bataille.

D. Comment mourut Pompée?

R. Le roi d'Egypte le fit aſſaſſiner.

D. Que fit Céſar après ſa victoire?

R. Il mit la grande Cléopatre ſur le trône d'Egypte.

D. Que fit-il enſuite?

R. Il remporta une victoire ſur Pharnace, qu'il exprima ainſi: *je ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

D. Qui avoit été ſeul magiſtrat à Rome en l'abſence de Céſar ?

R. Marc-Antoine, qui y commit toutes ſortes d'injuſtices, & ſe fit mépriſer par ſes débauches ?

D. Que devint Cicéron ?

R. Céſar lui pardonna, & le laiſſa jouir de toutes ſes dignités.

Céſar s'étant emparé de Rimini, on remit tout le pouvoir entre les mains de Pompée ; & ce dernier, ne ſe croyant pas en état de réſiſter à ſon ennemi, contre lequel il avoit négligé de ſe précautionner, abandonna Rome, avec tous les partiſans de l'ariſtocratie. Céſar ne trouva dans cette ville aucune perſonne conſidérable, & en ſortit pour chercher l'ennemi. Je n'entrerai point dans le détail de cette guerre. Céſar, victorieux des troupes de Pompée en Eſpagne, reçut plus d'un échec par la faute de ſes lieutenans. Curion, le tribun, dont on a parlé dans la leçon précédente, périt en Afrique, avec une armée, à laquelle il ne voulut point ſurvivre : Céſar lui-même fut reduit à de grandes extrêmités en Aſie, où il avoit forcé Pompée à ſe retirer. Celui-ci avoit pris le ſeul parti qui put perdre ſon rival, en évitant une action déciſive, mais il n'eut pas aſſez de fermeté pour réſiſter aux plaintes de ceux qui taxoient ſa prudence de timidité, &, ayant engagé la ba-

taille à Pharſale, il fut réduit à une fuite honteuſe. On ne reconnoît point Pompée dans cette derniere guerre, & les talens de ſon rival ou vieilleſſe avoient abſolument éteint ce beau feu qu'on avoit admiré dans ſa jeuneſſe, & qui lui avoit acquis le ſurnom de Grand. Nous avons vu, dans la ſeconde partie de cette hiſtoire, la mort déplorable de ce rival de Céſar, & les périls que courut ce dernier en Egypte, lorſqu'il remit Cléopatre ſur le trône; il nous reſte à parler de la maniere dont il traita ſes ennemis, & c'eſt aſſurément le plus bel endroit de ſa vie. Il ne répandit jamais de ſang hors du combat, & ſa bonté l'engagea à pardonner plus d'une fois à des gens qui n'avoient profité d'une premiere grace que pour ſe joindre à ſes ennemis. Inférieur à Pompée par rapport au nombre des troupes, il ne dut ſes ſuccès qu'à ſon habilité; &, aprés avoir aſſervi les Romains par les armes, il entreprit de les gagner par ſes bienfaits; mais, quoiqu'il eût beaucoup d'interêt à ménager le peuple de Rome lorſqu'il y retourna, il ſe garda bien de lui lâcher la bride, & modéra beaucoup les eſpérances que la multitude avoit conçues, car elle comptoit ſur l'abolition des dettes & ſur une licence ſans bornes: le premier article eut convenu à Céſar, qui devoit des ſommes immenſes, mais, loin de ſe prévaloir à cette occaſion des deſirs du peuple, il pro-

testa qu'il ne vouloit frustrer aucun de ses créanciers ; & sa bonne foi sur cet article imposa silence à la multitude.

Il s'en falloit de beaucoup, que ceux qui servoient sous César imitassent sa modération. Marc-Antoine, qui étoit resté seul magistrat à Rome pendant son absence, y avoit exercé toutes sortes de rapines, & s'étoit abandonné aux débauches les plus honteuses. César ramena le bon ordre par sa présence : mais il ne put pas y faire un long sejour. Caton, ce zélé républicain, s'étoit retiré en Afrique, &, y ayant ramassé les débris de l'armée de Pompée, il lui donna occasion de cueillir de nouveaux lauriers.

RÉFLEXIONS.

Que de vertus, dans César, ternies par le desir de dominer ! Un tel citoyen pouvoit faire le bonheur de la république, s'il eut su se contenir dans de justes bornes ; c'est la réflection qui se présente au premier coup d'œil. Mais cette république se fut-elle prêtée aux remêdes que ce citoyen eut été forcé d'employer pour sa guérison ? Non, sans doute ; & c'est l'excuse la plus légitime des procédés de César. L'excès des désordres demandoit un changement total dans le gouvernement : il falloit un homme tel que César pour opérer ce changement. Est-il plus blâmable de l'avoir entrepris qu'un Caton, un Cicéron, un Pompée,

qui l'ont mis dans le cas de recourir à la violence ? La prudence & l'amour de la patrie n'exigoient-ils pas que ces grands hommes concouruſſent avec Céſar pour remédier à des maux ſi preſſans ?

Traits à rapporter.

1. *Le Medicin de Domitius lui donne un ſomniſere, au lieu de poiſon.* 2. *Céſar commande à ſes ſoldats de frapper l'ennemi au viſage.* 3. *Il pardonne à ſes ennemis ; ſes craintes pour Brutus.* 4. *Sa conduite envers Cicéron ; ingratitude du frère de ce dernier.* 5. *Fermeté de Céſar envers ſes ſoldats qui s'étoient mutinés.*

LEÇON XLVI.

D. QUELS ennemis Céſar eut-il à combattre en Afrique ?

R. Juba, roi de Mauritanie, Metellus Scipion, Varus, & Caton.

D. Céſar avoit-il de grandes troupes pour oppoſer à ſes ennemis ?

R. Il n'avoit qu'une poignée de ſoldats, mais ſa valeur, ſa fermeté, & ſa prudence, ſupléerent à tout.

D. Que fit Caton en arrivant en Afrique ?

R. Il engagea Varus par ſon exemple à ſe ſoumettre à Scipion.

D. Eut-il lieu de s'applaudir de cette action ?

R. Non : Scipion n'avoit pas les qualités requiſes pour un tel emploi.

D. Quel fut le ſuccès de la bataille entre Scipion & Céſar ?

R. Ce dernier fut victorieux, & la ville d'Utique lui ouvrit ſes portes.

D. Que devint Caton ?

R. Après avoir pourvu à la ſûreté des principaux Romains, il ſe donna la mort.

D. Que firent les ſénateurs lorſqu'ils apprirent la victoire de Céſar ?

R. Ils lui rendirent des honneurs impies, & le traiterent de demi-dieu.

D. Quelle fut alors la conduite de Céſar ?

R. Charmé d'avoir ſoumis les Romains, il ne chercha plus qu'à les rendre heureux.

D. En quoi Céſar manqua-t-il de prudence?

R. 1. En ſe prêtant aux honneurs exceſſifs que le ſénat lui rendoit pour le rendre odieux. 2. En voulant ſe faire donner le titre de roi. 3. En refuſant de prendre une garde.

D. Qui conſpira contre Céſar ?

R. Brutus & Caſſius ; ils s'aſſocierent ſoixante perſonnes.

D. Comment mourut Céſar ?

R. Il reçut 23 coups de poignard dans le ſénat.

D. Qui étoit ce Brutus qui conſpira contre Céſar ?

R. Quelques-uns ont cru qu'il étoit son fils ; du moins César l'aimoit comme tel.

Caton, ayant gagné l'Afrique à travers de mille dangers, trouva Varus aux prises avec Métellus Scipion pour le commandement. Ces deux rivaux le déférerent à Caton ; mais, par un respect mal-entendu pour les loix, il le céda à Scipion, qui étoit un homme consulaire, mais dépourvu des talens nécessaires à un général qu'on vouloit opposer à César. Il eut tout lieu de s'en repentir, puisque Scipion courut à sa perte en refusant de suivre ses conseils. César conçut qu'il ne falloit rien épargner pour détruire ces ennemis, qui étoient soutenus par le roi Juba ; &, quoiqu'il n'eût qu'une poignée de troupes, il passa en Afrique. Sa bonne conduite le soutint jusqu'à ce qu'il eut reçu des renforts, qui le mirent en état de vaincre, mais il courut les plus grands périls. Caton s'étoit retiré à Utique, dont les habitans étoient affectionnés à César. Il les exhorta vainement à se défendre ; il ne put les y engager, ni y faire entrer les débris de l'armée. Il ne pensa donc plus qu'à pourvoir à la sûreté de ceux qui voulurent se dérober à la clémence de César. Caton lui-même ne voulut pas devoir la vie au vainqueur, & montra, en se donnant la mort, une constance que les payens admiroient, mais qu'on peut réellement appeler

une orgueilleuse foiblesse. César, après sa victoire, s'écarta un peu de ses principes ordinaires, & il en coûta la vie à quelques uns de ses ennemis qu'il regardoit comme irréconciliables, mais il chercha des prétextes plausibles pour les faire mourir ; ce qui prouve qu'il étoit résolu à user de clémence dans toutes les autres occasions, & qu'il rougissoit d'une vengeance qu'il croyoit nécessaire. Il se hâta de mettre ordre aux affaires d'Afrique pour revenir à Rome, & les sénateurs, qui continuoient à le haïr, employerent des moyens bien extraordinaires pour le perdre. Ils connoissoient la foiblesse de César pour les louanges & les honneurs, & ils lui en prodiguerent de toute espece, pour le rendre odieux, jusqu'à l'associer aux dieux & à lui partager leur culte. César, après avoir donné dans ce panneau, prit une conduite bien propre à changer le cœur de ses ennemis : il sembloit n'avoir envahi la souveraine puissance que pour faire le bonheur de la république, & commença à remédier aux abus les plus crians. Il avoit été nommé dictateur perpétuel. Ce titre, & la puissance qui y étoit attachée, surpassoit celle des monarques les plus absolus, & on ne peut assez blâmer le desir qu'eut César d'y joindre le nom de roi. Les premieres tentatives qu'il fit pour l'obtenir, de concert avec Marc-Antoine, auroient dû le convaincre de l'impossibilité

de l'obtenir ; il fut au moins perſuadé que cela mettoit ſes jours en péril, mais il n'en devint pas plus ſage ; &, ce qu'on a peine à concevoir, c'eſt qu'il réſiſta aux prieres de ſes amis, qui le conjuroient de prendre une garde pour la ſûreté de ſa perſonne : peut-être l'eut-il fait, mais il comptoit s'éloigner de Rome en peu de tems : le repos dont il y jouiſſoit lui étoit à charge, & il lui falloit de nouvelles conquêtes. La défaite de Craſſus par les Parthes lui en fourniſſoit une belle occaſion, & il y a beaucoup d'apparence qu'il fut ſorti victorieux de cette entrepriſe ; mais ſes ennemis ne lui donnerent pas le tems de l'achever.

J'ai fait remarquer les ſoins qu'avoit pris Céſar pour conſerver le jeune Brutus ; l'attachement du dictateur pour Servilie eut été ſans doute une raiſon ſuffiſante à Céſar pour s'intéreſſer aux jours de ſon fils ; mais quelques-uns ont cru qu'un motif plus fort cauſoit ſa tendreſſe pour Brutus, qui pouvoit fort bien être ſon fils. Ce jeune Romain, neveu de Caton & fils de Servilie, paſſoit pour le plus aimable & le plus vertueux des Romains. L'étude avoit perfectionné ſes talens naturels ; vif par tempérament, ſa douceur & ſa retenue étoient l'effet des efforts qu'il avoit fait pour modérer ſon feu naturel. Il avoit le cœur bon ; &, malgré ſon penchant pour l'ariſtocratie, les bienfaits de Céſar l'euſſent gagné ; mais

Caſſius, qu'on peut regarder comme le chef de la conjuration contre Céſar, entraîna Brutus. Caſſius étoit Epicurien: ſon caractere étoit violent, fier, & ambitieux; il devoit la vie à Céſar, mais il l'en haïſſoit davantage. Une préférence de Céſar en faveur de Brutus acheva d'animer Caſſius contre le dictateur. Ce fut dans le ſénat que Céſar fut aſſaſſiné; &, quoiqu'il reçut 23 coups de poignard, il n'y eut que le ſecond de mortel.

RÉFLEXIONS.

On a beau me vanter la vertu de Brutus; ſon ingratitude à l'égard de Céſar n'a point d'excuſe. Il vouloit ſauver la république, diſent ſes admirateurs; mais elle n'étoit plus en état d'être ſauvée, & la prudence devoit lui apprendre qu'un tyran devoit ſuccéder à un autre tyran: c'eſt Brutus & ſes complices qui firent verſer le ſang qu'on vit couler après la mort de Céſar: & la fin funeſte de tous ceux qui conſpirerent contre Céſar n'excite pas le moindre ſentiment de compaſſion dans l'âme de ceux qui ont le plus d'humanité.

L'ambition la plus réglée conduit au précipice. La clémence de Céſar, ſa bonté, ſes grandes qualités, ne purent ſuſpendre le glaive qui pendoit ſur ſa tête; à quels dangers ſont expoſes ceux qui, ſans avoir

ſes vertus & ſes talens, marchent ſur ſes traces !

L'ambition ne peut remplir un cœur. César, parvenu au comble de ſes deſirs, n'eſt point ſatisfait, il ſouhaite de nouveaux lauriers, & n'eut pas été ſatisfait aprés les avoir obtenus.

Traits à raconter.

1. *Circonſtances de la mort de Caton d'Utique.* 2. *Tentative de César pour obtenir le diadême.* 3. *Conduite de César en Afrique avec ſes ſoldats.* 4. *Porcia, femme de Brutus, l'oblige à lui découvrir la conſpiration.* 5. *Frayeurs de la femme de César.* 6. *Les conſpirateurs croient leur complot découvert : mort de César.*

Je m'étois déterminée à finir ici mon hiſtoire, mais je crois devoir rendre compte des principaux perſonnages que j'ai laiſſé ſur la ſcene. Octave, neveu de César, connu depuis ſous le nom d'Auguſte, fut déclaré héritier de César, ainſi qu'il étoit porté par ſon teſtament. Marc-Antoine, qui s'étoit mis à la tête de ceux qui vouloient venger la mort du dictateur, ſe réconcilia avec Octave, &, Lépidus s'étant joint à ces deux, ils formerent un ſecond triumvirat ; &, pour éviter le ſort de César, firent périr tous ceux dont ils craignoient quelque choſe, & ſe ſacrifierent mutuelle-

ment leurs parens & leurs amis. Ainsi Octave consentit à la mort de Cicéron, qui l'avoit toujours aimé & protégé. Cet orateur avoit fait un triste personnage les dernieres années de la vie de César, &, quoiqu'il affectât d'être zélé pour le dictateur il montra beaucoup de joie de sa mort. Il fut sacrifié, comme je l'ai dit, par Octave, & Antoine lui fit couper la tête. Brutus & Cassius, poursuivis par Antoine & Octave, se donnerent la mort. Porcia, femme de Brutus, avala des charbons ardents, & le parti républicain expira avec Brutus Antoine lui même, s'étant entêté de Cléopatre, périt comme nous l'avons dit: Octave, par sa mort, demeura seul maître du vaste empire des Romains.

Fin du second Tome.

De l'Imprimerie de Galabin & Marchant,
Ingram Court, Londres.